THE

WORKS

OF

SIR WILLIAM JONES.

WITH

THE LIFE OF THE AUTHOR,

BY

LORD TEIGNMOUTH.

IN THIRTEEN VOLUMES.

VOLUME XII

LONDON.

PRINTED FOR JOHN STOCKDALE, PICCADILLY;
AND JOHN WALKER, PATERNOSTER-ROW.

1807.

CONTENTS

TO

THE TWELFTH VOLUME

LIVRE VI.

PAGE

Depuis le Retour de Nader Chah de l'Expédition des Indes, jusqu'à sa Mort, avec les Règnes de ses Neveux & de son Petit-fils.

CHAP. I.—Sommaire allégorique des événemens arrivés dans les années 1739 & 1740 - 1

CHAP. II.—L'armée retourne en Perse, & s'empare de Bokhara & du Turkestan - - - 6

CHAP. III.—Conquête du royaume de Kharezme 19

CHAP. IV.—L'armée s'achemine du côté du Da- - - 32

CHAP. V.—Evénemens de l'année 1741 34

CHAP. VI.—Transactions de l'année 1742 52

CHAP. VII.—Affaires de Balkhe - - - 58

CHAP. VIII.—Description allégorique du printemps pour l'année 1743 - - - 62

CHAP. IX.—Nader Chah marche contre Mousſel, & l'assiége - - - - 67

CHAP. X.—L'armée avance vers Kerbelaï & Bagdad 81

CONTENTS.

PAGE

CHAP. XI.—Troubles dans le Chirvan - 83
CHAP. XII.—Rebellion de Mohammed Taki Khan 87
CHAP. XIII.—Troubles de Aſterabâd - 89
CHAP. XIV.—Tranſactions de l'année 1744 - 91
CHAP. XV.—Commencement de l'année 1745 - 98
CHAP. XVI.—Défaite & mort de Mohammed Pacha - - - - 99
CHAP. XVII.—Tranſactions de l'année 1746 - 108
CHAP. XVIII.—Ouverture de l'année 1747 - 118
CHAP. XIX.—Meurtre de Nader Chah - 120
CHAP. XX.—Règnes d'Ali Chah, d'Ibrahim Chah, & Chahrokh Chah - - - - 127
Traduction littérale des vers contenus dans la ſeconde partie - - - 138

NOTES A L'HISTOIRE DE NADER CHAH.

Sur l'année Mahométane - - 141
Sur l'hiſtoire de Perſe - - 144
Sur la geographie du royaume de Perſe - 147

TRAITE SUR LA POESIE ORIENTALE.

SECT. I.—De la poëſie Orientale en général - 173
SECT. II.—Sur la poëſie heroïque des nations Orientales - - - - 192
SECT. III.—De leurs poëſies amoureuſes, & de leurs odes - - - - 208
SECT. IV.—De leurs élégies - - 233
SECT. V.—De leurs poëſies morales - 236
SECT. VI.—De leurs ſatires - - 238
SECT. VII.—De leurs panégyriques - - 246
Odes d'Hafiz en vers - - 251, &c.

CONTENTS.

PAGE

INTRODUCTION TO THE HISTORY OF THE LIFE OF NADER SHAH.

PART I. *A Deſcription of Aſia.*

CHAP. I.—The Perſian Empire - 357
CHAP. II.—The Tartarian Kingdoms 381
CHAP. III.—The Indian Empire - 387
CHAP. IV.—The Turkiſh Empire - 391

PART II. *A Short Hiſtory of Perſia.*

CHAP. I.—The Piſhdadian Family - 399
CHAP. II.—The Caianian Family - - 407
CHAP. III.—The Saſſanian Family - 420
CHAP. IV.—The Mahomedan Dynaſties 431

HISTOIRE

DE

NADER CHAH.

LIVRE VI.

Depuis le Retour de Nader Chah de ſon Expédition des Indes juſqu'à ſa Mort; & les courts Règnes de ſes Neveux, & de ſon petit Fils.

CHAPITRE I.

Événemens de l'Année du Singe, répondant à celle de l'Hégire 1152.

LE rayonnant monarque du monde, le grand luminaire, s'aſſit penché ſur ſon trône du Belier, le Vendredi vingt-un de Zou'lheggé en l'année mil cent cinquante-deux. A. D. 1739. Nad. 52.

Alors le roſſignol, qui dans ſes triſtes chants avoit déploré la perte de ſes aſiles fleuris, ranima ſes notes mélodieuſes, & fit réſonner de

A.D. 1739. Nad. 52. nouveau les bois qu'il habitoit. La plaintive tourterelle, après avoir long-temps gémi de voir défolée ſa demeure chérie des jardins, déploya avec joie ſon cou ondoyé & ſon éclatant plumage. Le Zéphyr meſſager du printemps, arriva devant le palais des jardins, chargé du doux préſent d'une roſée odoriférante ; & la roſe, ſemblable à un roi couronné de rubis, s'appuya ſur ſa tige verdoyante comme ſur un trône d'émeraudes. Le mois de Ferourdin, avec le pouvoir de Feridoun, prépara dans le jardin de roſes la fête de la nature renaiſſante. Le bouton de roſe, comme un glorieux Prince, reçut les troupes du printemps dans ſa citadelle, admettant leur hommage & leur juſte tribut. Les prés furent enrichis des roſes & des tulipes, comme l'eſt une boutique opulente, ornée de pièces d'or. Les régions des jardins furent miſes en ſujétion par les fleurs victorieuſes comme les Perſans. Les Tartares du mois de Dei, qui avoient ſaccagé les parterres, cachèrent leurs têtes vaincues ; les Ouzbegs des boutons inférieurs s'empreſsèrent à ſervir la Sultane roſe. Les Turcs des arbuſtes & des plantes tournèrent le viſage de la ſoumiſſion vers la cour de la ſaiſon nouvelle.

Depuis que les glorieux rayons du règne de Nader Chah avoient illuminé le monde, ſa

Majeſté avoit toujours réduit à l'obéiſſance ceux qui s'étoient révoltés contre elle; elle avoit auſſi toujours accepté leur repentance, & les avoit rétablis dans leurs dignités. A.D. 1739. Nad. 52.

En conſéquence de cette généroſité, lorſque Khodaïar eut été lié des chaînes du ſort, ce monarque, dont la miſéricorde s'étendoit ſur amis & ſur ennemis, diviſa en trois parties les provinces de Sind & de Tahta; il donna Tahta & quelques territoires de Sind à Khodaïar, le nommant Chah Kuli Khan : les parties de Sind confinant au Balougeſtan furent le partage de Mohebbet Khan, gouverneur de cette province : le gouvernement de Chekaripour, avec la partie haute de Sind, devint celui des Khans de Daoüdpoutré; après ces diſpoſitions ſa Majeſté honora ces gouverneurs de magnifiques robes, & de ſa bienveillance.

Heſatalla Khan, fils de Zekaria Khan, qui avoit ſuivi ſa Majeſté dans ſon expédition de Chahgehanabad, avoit été inveſti du gouvernement de Moltan; il fut choiſi pour l'accompagner encore : quand les troupes royales quittèrent Amercout, Zekaria ſe rendit à la cour, & eut l'honneur de baiſer le tapis à jamais fortuné.

Après que le père & le fils eurent préſenté leurs requêtes, & reçu pluſieurs marques d'honneur, avec les plus fortes injonctions de

A.D. 1739. Nad. 52. se soumettre à Mohammed Chah, ils furent congédiés; Heitalla ayant eu le titre de Chah-novaz Khan.

En ce lieu Nader Chah reçut un message de la part de Mohammed Taki Khan, gouverneur de Fars, qui portoit, que, comme il lui avoit été difficile de passer par Sind, il s'étoit rendu à Kitche & à Mecran; que, Melek Dinar, qui gouvernoit ces districts, s'étant opposé à lui, il avoit envoyé un détachement qui l'avoit mis en déroute, & fait rentrer dans don devoir; que, craignant ensuite de laisser écouler la saison favorable, il avoit envoyé quelques troupes par mer à Bender Abbassi, & étoit demeuré lui-même en Kitche & en Mecran.

Sur ce rapport, sa Majesté manda au gouverneur de Fars de se rendre le plus promptement qu'il seroit possible à la cour, après avoir congédié ses troupes, puisque les affaires de Sind en étoit venues à une conclusion: elle demeura elle-même plusieurs jours dans ces cantons pour y mettre l'ordre nécessaire.

Quoique ce puissant roi tînt les clefs du jardin de l'univers, il ne se permettoit pas de se rassasier des doux fruits des plaisirs, ni de parcourir les bosquets des délices. Cependant, il se plut particulièrement à deux choses. La première fut à une sorte de melons, qui

étoient extrêmement de ſon goût ; auſſi pendant ſon ſéjour à Bagdad, on lui en envoyoit d'Hérat, dont le jardinage excella toujours celui de tout le reſte du monde ; & quand les reluiſantes bannières ſe déployèrent dans la route de l'Indoſtan, des caravanes lui apportoient des charges de ces melons précieux, d'Hérat, de Balkhe, & de Mérou ; de ſorte que toute ſa cour partageoit avec lui la douceur de ce fruit. A.D. 1739. Nad. 52.

Le ſecond objet de l'attention de Nader Chah fut un très-beau cheval ; & comme en général ſa paſſion pour ce noble animal étoit connue de ſes amis & de ſes ennemis, de ſes ſujets & des étrangers, les chefs & les commandans de chaque quartier lui envoyoient les plus ſuperbes & les plus légers chevaux Arabes qu'ils pouvoient trouver, cherchant par ces préſens à ſe mettre dans ſes bonnes grâces, & à ſe procurer une favorable admiſſion à l'auguſte cour. Quand l'armée étoit à Sind, un meſſager y arriva, chargé d'offrir des dons précieux de la part de Molſammed Chah ; le Prince Riza Kuli Mirza envoya d'excellens chevaux, & le gouverneur de Balkhe des premiers melons du pays en abondance. De ſon côté Nader Chah envoya pluſieurs chevaux, & deux cents charges de melons de Balkhe à l'empereur des Indes, & congédia-

A.D. 1730. Nad. 52. le meſſager Indien, après l'avoir comblé d'honneurs.

CHAPITRE II.

L'Armée marche vers l'Iran. Expédition contre Bokhara & le Turqueſtan ; Conquête de ces délicieuſes Contrées.

APRÈS que ſa Majeſté eut terminé les affaires des Indes, & qu'à celles de Sind eut ſuccédé quelque repos, elle ceignit ſes reins du baudrier de la réſolution de ſubjuguer le royaume de Touran. Des ordres auſſi poſitifs que ceux du deſtin furent proclamés dans toutes les parties de l'empire ſacré ; afin qu'autant de chevaux, de fournitures, d'armes, & d'armures, qu'on en pourroit trouver, fuſſent envoyés à l'armée victorieuſe, & que toutes ſortes de proviſions fuſſent faites en Hérat pour une campagne en Turqueſtan.

Le Prince Riza Kuli Mirza, qui avoit été fait vice-roi d'Iran, étoit alors par le commandement de ſa Majeſté en Tehran ; où il devoit paſſer ſes quartiers d'hiver, & régler

les importantes affaires de l'empire. Il y reçut l'ordre de conduire ſes troupes à Hérat, & d'amener du Khoraſſan les illuſtres princes à la rencontre de ſa Majeſté. A.D. 1740. Nad. 53.

Le treize du mois Moharrem en l'année 1153, les étendards royaux quittèrent Larcané, accompagnés de la joie du bonheur, & de la puiſſance de Soliman, & s'avancèrent vers Naderabad par la route de Sivi, Dader, Chal, & Fouchenge, diſtricts du Balougeſtan. 31 Mars.

Le Mardi ſeptième de Sefer, les glorieuſes tentes furent dreſſées en Tchemengiouï à une paraſange de Naderabad. 21 Avril.

L'armée arriva dans ce lieu, d'où elle étoit partie pour l'expédition des Indes le premier de Sefer 1150; ainſi cette expédition avoit duré deux ans & ſept jours, & le retour de Chahgehanabad à Naderabad avoit pris une année entière.

Il a été dit ci-devant que, lorſque les bannières royales furent tournées vers l'Indoſtan, & eurent atteint Peichaver, on avoit appris la nouvelle de la révolte des Lekzies, & de la mort d'Ibrahim Khan d'heureuſe mémoire. Nader Chah avoit dés lors réſolu de punir ces rebelles, & de venger la mort de ſon frère.

Quand l'armée fut parvenue à Naderabad,

A.D. 1740. Nad. 53. ſa Majeſté diſpenſa Gani Khan, gouverneur de cette place, de marcher contre le Turqueſtan; & lui ordonna d'aller à Chirvan dans le commencement de l'entrée du ſoleil en Libra, d'y attendre que les neiges euſſent couvert le mont Alborz, pour y fermer le chemin de la fuite aux rebelles, Lekzies, & de leur faire ſubir un châtiment mérité. Elle envoya dans le même deſſein Fathâli Khan maître de l'artillerie, Mohammed Ali Khan commandant de l'Azarbigian, avec pluſieurs Khans & gouverneurs, & quinze mille hommes de l'armée du Khoraſſan; des chefs de Georgie, & de l'Azarbigian, eurent ordre de le ſuivre.

29 Avril. Le douze du mois Sefer, les conquérantes troupes avancèrent leurs bannières; le Lundi,

26 Mai. dixième de Rabiu'lavel, elles arrivèrent à Hérat; &, dans les plaines de Kehereſtan, à une paraſange de la cité, brillèrent les étendards du camp impérial.

Comme les affaires de l'empire avoient exigé quelque délai, on avoit accordé au Prince Riza Kuli Mirza un temps au delà de celui qui lui avoit été fixé pour ſe rendre à la cour: en conſéquence, les illuſtres princes Chakrokh Mirza, Imam Kuli Mirza, & Ali Kuli Khan qui avoit été exalté au gouvernement du Khoraſſan, eurent ordre de venir incontinent à Hérat, ſans attendre Riza Kuli Mir-

za, qui de ſon côté devoit ſuivre l'armée en Kerapeté Badghis par la voie de Zourabad. A.D. 1740. Nad. 53.

Les princes, ainſi qu'Ali Kuli Khan, arrivèrent donc à la cour le dix-huit du même mois, & eurent l'honneur de baiſer le tapis ſacré. 3 Juin.

Le fameux trône du Paon, qui depuis la conquête de Chahgehanabad avoit paſſé dans le tréſor de Nader, étoit, dans le temps du règne des anciens rois des Indes, le morceau le plus complet & le plus magnifique qu'il y eût dans l'univers; & ſa Majeſté, dont l'ame élevée voyoit les neuf ſphères au deſſous d'elle, réſolut d'en faire un ſemblable à celui-là en ſplendeur, & un pavillon pour l'aſſortir.

A cet ouvrage digne d'un ſi grand roi furent deſtinées les plus brillantes pierreries & les plus précieuſes perles; &, au départ de Chahgehanabad, les plus ingénieux artiſtes, les plus habiles metteurs en œuvre des Indes & de l'Iran eurent ordre d'y travailler. Il fut achevé en un an dans le plus haut point de perfection; chaque joyau dont il reſplendiſſoit valoit le revenu d'une contrée; ſon éclat égaloit l'eſcarboucle de la lune, & l'enflammé rubi du ſoleil; le pavillon fut parſemé de plus petites perles & de pierreries royales.

Ce trône qu'on nomma Takht Naderi, ou le trône de Nader, fut le lendemain, ainſi que le pavillon, élevé avec le Paon, qui en

A.D. 1740. Nad. 53. faiſoit partie. Ce ne fut enſuite que ſuperbes & joyeuſes fêtes pendant pluſieurs jours, leſquelles les Mirzas & Ali Kuli Khan partageoient & ornoient, Nader ayant décoré ces princes de baudriers d'une immenſe valeur, & de bracelets enrichis de pierres précieuſes ſans nombre.

Comme Hérat avoit été le ſiége de l'empire de Chahrokh Mirzà, fils de Timour Gourgan, cette capitale reçut de grands honneurs en faveur de ce nom, qui ſe trouvoit être celui du prince le plus chéri de l'Iran, Chahrokh Mirza fils aîné de Riza Kuli Mirza; on battit à Hérat de la monnoie ornée de l'image & du nom du jeune prince.

Après trois mois de ſéjour à Hérat tous ces jeunes héros, ainſi que Naſralla Mirſa, eurent ordre de partir pour le Khoraſſan, & de s'y trouver à l'équinoxe de l'automne.

10 Juin. Le vingt-cinquième du mois Rabiu'lavel les bannières impériales furent déployées, &, quittant les plaines de Kehereſtan, s'avancèrent vers le lieu de leur deſtination, avec la furie de Bahman & l'intrépidité de Tehemten; elles firent halte en Carezgah, place fameuſe pour ſes fortifications, &, le Dimanche, 16 Juin. premier jour de Rabiuſſani, atteignirent Kerapeté Badghis.

Le jour de leur arrivée le prince Riza

Kuli Mirza, à la tête de ſon armée, vint au devant de ſa Majeſté, & eut l'honneur de baiſer les étriers ſacrés ; ſon armée fut paſſée en revue par les yeux, ſemblables au ſoleil, du Sultan, qui, approuvant les ſervices de ſon fils, lui fit préſent d'un diadème & d'un bracelet enrichi de joyaux, & répandit à pleines mains des pierreries & des perles ſur cette perle la plus précieuſe de la conque de l'empire. A. D. 1740. Nad. 53.

Sa Majeſté demeura trois jours dans cette ſtation, afin de mettre l'armée en ordre, après leſquels elle marcha vers Balkhe par la route de Marougiak Tchetchektouï & d'Endekhod ; le ſept de Giumadi'laveli, les tentes furent dreſſées dans un lieu nommé Kouchekhané à une paraſange de Balkhe. 21 Juillet.

Aziz Kuli Beg, qui avoit long-temps ſervi l'état, étant mort dans le pays de Choulduc, ſa Majeſté donna le gouvernement de Balkhe, avec le titre de Khan, à Neiaz Mohammed Kouchè Begi ſon frère, & à ſon fils Kedaï Soltan le gouvernement d'Endekhod, après avoir nommé des commandans & des magiſtrats dans les diſtricts de leur dépendance. Le douze du même mois, le puiſſant héros entra dans Balkhe, & ſe logea dans l'édifice que l'illuſtre Prince Riza Kuli avoit nouvellement fait élever. 26 Juillet.

A.D. 1740. Nad. 53. Quelque temps auparavant onze cents barques avoient été conſtruites, chacune aſſez forte pour porter deux ou trois milliers de poids; le commandant en chef de Balkhe avoit reçu ordre de les remplir de proviſions, & de les tenir prêtes ſur la rivière Amivié; quelques-unes de ces barques devoient être chargées d'artillerie; & les canons aux bouches enflammées ainſi que d'autres inſtrumens de guerre devoient ſuivre l'armée par eau. Les conquérans étendards atteignirent Kelif le dix-
31 Juillet. ſept du même mois, & les barques y arrivèrent en même temps; alors quelques troupes s'embarquèrent, & paſsèrent la rivière avec ordre de marcher ſur le bord oppoſé pour s'établir dans les ſtations qui leur étoient deſtinées.

Le vingt-ſept, l'armée impériale campa dans la ſtation de Kouki, un des défilés de Bokhara; en ce lieu le fils d'Hakim Biatalik, qui étoit chef Emir du Touran, accompagné des gouverneurs d'Hiſſar, de Kiſchi, & de Kiſbi, ainſi que d'autres chefs de ce côté de la rivière Amivié, vint ſe préſenter à la haute cour; ils reçurent tous l'honneur de baiſer le marchepied de l'auguſte trône, &, après avoir protèſté de leur ſoumiſſion, furent revêtus de ſplendides robes, & gratifiés de faveurs particulières.

De cette ſtation, le prince Riza Kuli Mirza eut ordre de s'avancer à la tête de huit mille hommes à deux journées en avant, & de camper en Tchargiou juſqu'à l'arrivée de toute l'armée ; Ali Kuli Khan fut envoyé du côté oriental de la rivière pour ſe poſter vis-à-vis les troupes du prince, préſerver ceux qui ſe ſoumettroient, & châtier ceux qui perſiſteroient dans leur obſtination. A.D. 1740. Nad. 53.

Lorſqu'Ali Kuli Khan eut paſſé l'Amivié, pluſieurs des tribus placèrent ſur leurs cous le collier de l'obéiſſance ; mais quelques autres, ſe départant de la voie droite, s'enfuirent, furent atteints, & ſubirent la mort ou la priſon ; & le conquérant retourna au camp avec ſes captifs, comme autant de proies qu'il avoit faiſies.

D'autre part, Riza Kuli étant arrivé en Tchargiou, trouva que les tribus de ces quartiers avoient été tranſplantées en Kharezme, & en Bokhara, ainſi ces autres proies ſauvages ne tombèrent point dans les piéges de ces guerriers, chaſſeurs de lions.

Le Mercredi, huitième du mois Giumadi'lakhri, des tentes qui traverſoient le monde furent dreſſées en Tchargiou ; en l'eſpace de trois jours un pont très-fort fut conſtruit ſur l'Amivié, & les troupes victorieuſes commencèrent à y défiler, une légion ayant été 12 Août.

D. 1740. Nad. 53. laiſſée pour garder Tchargiou, s'aſſurer du pont; & ramaſſer des proviſions dans ces quartiers.

8 Août. Le quatorzième, ſa Majeſté, ſes courtiſans, & ſa garde privée, paſsèrent la rivière, dans des barques qui avoient été parfaitement conſtruites par les artiſtes de l'Iran & des Indes; on les avoit pourvues de toutes ſortes de commodités, ſur-tout la barque deſtinée au roi.

Hakim Biatalik, Viſir & premier miniſtre du Touran, & les principaux de Bokhara, vinrent auſſitôt à la noble cour, & baisèrent le haut marchepied; ils furent honorés de magnifiques veſtes, & d'autres marques de diſtinction: après avoir demeuré un jour, ils furent congédiés, Hakim ayant eu ordre d'amener Abou'l Feiz Khan roi de Bokhara au camp impérial, & de lui donner une pleine aſſurance de la faveur royale.

Enſuite l'armée marcha à Bokhara par la voie de Keracoul; & le Dimanche, dix-
23 Août. neuvième, les tentes furent dreſſées à quatre paraſanges de cette ville.

Quand Abou'l Feiz Khan vit qu'il étoit hors de ſon pouvoir de faire aucune oppoſition, & que l'armée de Turcmans & d'Ouzbegs, qu'il avoit raſſemblée pendant ſi long-temps de toutes les parties de ſon royaume, avoit été ſubjuguée par la valeur de notre grand

héros, il connut qu'il n'avoit d'autre reſ- A.D. 1740. Nad. 53.
ſource que celle de la ſoumiſſion. En con-
ſéquence, ce roi, ſuivi d'Hakim ſon viſir, de
ſes nobles, princes, & magiſtrats, fit ſa ſortie
par la porte de l'obéiſſance ; tournant le
viſage de l'eſpoir vers le céleſte camp, il s'en
approcha à une paraſange de diſtance. Le
Lundi, vingtième, après midi, une audience 24 Août.
lui fut accordée ; il baiſa l'auguſte marchepied
& remit ſon ſceau & ſon diadème.

Comme Abou'l Feiz étoit de la famille de
Genghiz, & de la race de Turcmans, il lui
fut permis de s'aſſeoir dans l'aſſemblée bril-
lante comme le ciel, &, par la poliſſure de la
bonté de ſon vainqueur, la rouille de la triſ-
teſſe fut ôtée de ſon ame. Après lui tous ſes
chefs & miniſtres furent admis en la préſence
ſacrée, & ayant touché de leur front le glo-
rieux parquet, ils furent renvoyés aux pavil-
lons deſtinés pour le roi de Bokhara & ſa
ſuite.

Le Mercredi, vingt-deux du même mois, 26 Août.
la puiſſante armée quitta ſa ſtation, & les tentes
furent dreſſées à une demi-paraſange de Bok-
hara ; Abou'l Feiz Khan fut honoré d'une
robe ſomptueuſe, d'une écharpe tiſſue d'or,
d'un ceinturon, d'un poignard enrichi de
diamans, & d'un Cheval Arabe, dont les or-
nemens & les harnois étoient d'or ; ſes émirs

A.D. 1740. Nad. 53. & miniſtres eurent pour préſens des manteaux, des ſabres, des poignards, & pluſieurs autres marques de la bonté royale.

Abou'l Feiz Khan ayant de ſon côté offert tout ce qui pouvoit être de quelque ſervice à ſa Majeſté, elle ordonna qu'une grande multitude de Turcmans & d'Ouzbegs fuſſent montés & armés pour être paſſés en revue par ſon œil clair-voyant.

Ces troupes, avec leurs commandans, furent enrôlées dans l'armée victorieuſe, & eurent ordre de ſe mettre en marche pour le Khoraſſan; quelques-uns des chefs & des gouverneurs furent envoyés avec leurs ſoldats à Samarcande, afin d'y lever des forces, & de les conduire en Khoraſſan par la voie de Tchargiou.

Perſonne n'ayant le pouvoir d'écarter ſon cou de la chaîne de la ſoumiſſion, tous ces ordres furent exécutés; & vingt mille Turcmans & Ouzbegs de Bokhara, de Samarcande, & d'autres territoires du Touran, ayant eu l'honneur de faire partie de l'armée proſpère, furent envoyés en Khoraſſan.

17 Septembre. Le quinzième du mois Regeb, Abou'l Feiz fut de nouveau décoré d'une robe reſplendiſſante comme le ſoleil, & couronné d'un diadème enrichi de perles, en ſigne de la reſtitution de ſon royaume. Les diſtricts au

nord de la rivière Amivié, ainſi que Ma- A.D. 1740. Nad. 53.
verânaher, lui furent aſſignés ; Tchargiou & les territoires du Sud, auſſi bien que Balkhe & ſes dépendances, furent annexés à l'empire de Nader.

Les anciens rois du Touran, de père en fils, n'avoient porté que le titre de Khan ; mais ſa Majeſté, par un excès de faveur, donna celui de Chah à Abou'l Feiz. Tous les gouverneurs des provinces du Turqueſtan étant mandés, vinrent avec ſoumiſſion à la cour, y firent offre de leur ſervice & furent confirmés dans leurs gouvernemens reſpectifs.

Ali Kuli Khan, ayant l'honneur d'être le neveu de ſa Majeſté, l'avoit ſuivie dans ſon expédition ; Nader Chah déſira d'unir par un mariage cette perle de l'écaille royale à la famille d'Abou'l Feiz ; celui-ci tint ce deſſein à grand honneur, &, ſelon la coutume des Turcmans, alla lui-même chercher ſa fille qu'il tira de la chambre de chaſteté, & demanda que cette aimable vierge, de la race de Genghiz Khan, fût unie à la famille impériale pendant l'heureuſe expédition du Kharezme.

Il avoit été rapporté à ſa Majeſté que pluſieurs Afgans des confins de Cabul s'étoient départis du ſentier de l'obéiſſance ; en conſéquence, elle envoya Thahmaſp Kuli Khan,

A.D. 1740. Nad. 53. ancien ſerviteur de l'empire éternel pour être commandant & gouverneur des provinces du nord de l'Atek, depuis Tahta, Sind, & Peichaver juſqu'à Tibet, leſquelles provinces avoient été réſignées par l'empereur de l'Indoſtan à celui de Perſe. Ce gouverneur fut accompagné de pluſieurs officiers & commandans, avec un détachement de guerriers courageux comme Beharam : il eut ordre de prendre la route d'Hiſſar, & de lever des troupes de Turcmans & d'Uzbegs à Hiſſar & à Kadban, de ſe rendre en Khoraſſan, & de marcher de là contre les révoltés.

D'autres ordres furent dépêchés aux ſoubadars de Cabul & de Sind, ainſi qu'aux magiſtrats de ces provinces, pour les obliger de continuer dans la ſoumiſſion aux commandemens du gouverneur Perſan. Zecaria Khan, ſoubadar de Lahor & de Moltan, fut enjoint de venir à la rencontre de Thahmaſp Kuli Khan ſur les bords de l'Atek, & de conſulter avec lui ſur ce qui ſeroit le plus avantageux aux deux empires.

CHAPITRE III.

L'Armée auguſte marche contre le Kharezme. Conquête de ce Pays faite par le puiſſant Bras de l'Intrépidité. Évenémens de ce Temps.

AUTREFOIS les frontières du Khoraſſan étoient ſouvent haraſſées & opprimées par des armées de Turcmans, & d'Ouzbegs du Kharezme: ainſi, ſa Majeſté douée du pouvoir de Dara, réſolut de ſe venger de ces injures, & de punir ces outrages. Elle étoit confirmée dans ce deſſein par l'arrogance d'Ilbars, prince de ces territoires, lequel dans l'abſence de l'armée impériale avoit élevé ſa tête ſortant du collier de l'audace, & commis mille déſordres dans le Khoraſſan. A.D. 1740. Nad. 53.

Après que les affaires du Turqueſtan furent réglées, le ſeize du mois Regeb, l'armée fortunée quitta les environs de Bokhara & de ſtation en ſtation s'avança vers le Kharezme. Quand elle eut atteint Khagé Kelaſſi, qui eſt à douze paraſanges de Serkheſer, ſa Majeſté reçut avis que les Turcmans du Kharezme 8 Septembre.

A.D. 1740. Nad. 53. sous le commandement de Mohammed Ali Ochak, s'étant joints aux Ouzbegs de ces districts, étoient parvenus avec leurs forces à six parasanges de Tchargiou. A cette nouvelle, l'heureux monarque ordonna que les bagages le suivissent à petites journées, & prenant avec lui un corps de troupes choisies, il sortit du camp pendant la nuit. A la première heure du jour ayant passé le pont, il attendit de l'autre côté de la rivière que tous ses soldats l'eussent aussi passé, ensuite il fit camper son armée dans le voisinage de Tchargiou.

23 Septembre. Le jour d'après, Mardi, vingt-un du même mois, les bannières éclatantes comme le soleil furent élevées pour donner bataille à l'ennemi. L'après-midi de ce jour les vedettes découvrirent l'armée du Kharezme par la noire poussière qu'elle élevoit dans les airs. Aussitôt l'avant-garde des victorieuses troupes eut ordre de les attaquer, & de faire durer l'engagement jusqu'à ce que sa Majesté pût le rendre général en faisant avancer l'arrière-garde.

Peu après Nader Chah, quittant le centre de l'armée, s'avança à la tête d'un corps de vaillans guerriers dans la plaine du combat. Soudain les ennemis, étonnés par sa présence, recoururent à la fuite; leur fermeté fut

ébranlée jusques dans ses fondemens, ainsi que les murailles d'une tour; ils furent submergés par les vagues dont les inondoient les légions victorieuses, & ils abandonnèrent le champ de bataille. A. D. 1740, Nad. 53.

A l'aide de la divine Providence, & par le commandement royal, les hardis combattans poursuivirent les fuyards, consumèrent plusieurs d'entre eux, ainsi que des roseaux & des ronces, par le feu de leurs cimeterres en mirent plusieurs dans les chaînes de la captivité, & les conduisirent aux tentes augustes.

Les Persans, après avoir vaincu ces arrogans ennemis, demeurèrent un jour dans cette station, afin d'examiner leur butin, & leurs prisonniers, & le lendemain ils retournèrent au camp royal.

Cependant, le prince Riza Kuli Mirza désiroit ardemment de voir son frère Nasralla Mirza, qui depuis son retour de l'Indostan avoit presque toujours séjourné en Hérat, & qu'il n'avoit pu rencontrer à la cour; il obtint donc la permission de se rendre à Mechehed avec Ali Kuli Khan.

L'armée de Nader Chah étant obligée d'attendre quelques troupes, & les bagages qui étoient restés derrière, demeura cinq jours en ce lieu. Dans cet intervalle, sa Majesté ordonna que les barques, chargées de l'artillerie

A.D. 1740. Nad. 53. & des proviſions, côtoyaſſent la rivière Amivié, & priſſent, en ſuivant l'armée, la route du Kharezme.

30 Septembre. Le Mardi, vingt-huitième du même mois, les conquérans étendards quittèrent les bords de cette rivière avec une pompe royale, &

15 Octobre. le treizième de Chaaban les tentes furent dreſſées dans un lieu nommé Divéyouſſi, qui étoit le commencement des territoires du Kharezme.

Ilbars, prince de ce pays, étoit alors dans le château de Hezareſb à trois paraſanges de Divéyouſſi; il s'étoit préparé pour donner bataille avec ſes troupes, de Turcmans & d'Ouzbegs, raſſemblées de Dechet, Kharezme, & Aral.

En conſéquence, ſa Majeſté s'arrêta trois jours à Divéyouſſi dans l'eſpoir d'attirer Ilbars hors du château; mais l'ayant attendu en vain, elle laiſſa ſon bagage, ſes munitions, & ſes barques de proviſions dans leur ſtation, & le

16 Octobre. ſeize de Chaaban, s'approchant d'Hezareſb, elle planta ſon camp à une demi-paraſange de ce château: là, on vint lui apprendre, que le prince Ilbars, raffermiſſant le pied du courage, perſiſtoit dans la réſolution de ſe défendre.

Comme cette place étoit extrêmement forte, & preſqu'imprenable, il auroit été imprudent

de l'attaquer; ainſi le grand conquérant en abandonna le deſſein, & marcha le jour d'après vers Kheïou, le ſiége de l'empire du Kharezme, & le centre de ce royaume, imaginant que ce mouvement ébranleroit la chaîne de la réſolution d'Ilbars, & le feroit ſortir de ſon fort. A.D. 1740. Nad. 53.

En effet, lorſque l'armée royale eut avancé d'une ſtation, Ilbars quittant Hezareſb ſe mit à ſuivre le rivage de l'Amivié, dont la crainte ne lui permettoit pas de s'éloigner: mais une compagnie des tribus de Yemout, de Tekké, & autres Turcmans du pays, oſerent s'écarter de la voie de la prudence; & s'avancèrent plus loin. Sa Majeſté, en ayant été avertie, laiſſa l'armée dans le lieu où elle étoit; s'avança à la tête d'un détachement de guerriers chaſſeurs de lions, & coupa le chemin aux téméraires ennemis; pluſieurs d'entre eux furent pris, pluſieurs tués: le reſte s'enfuit vers Ilbars, que ſe retira avec précipitation dans le château de Khankah, une des cinq fortereſſes du Kharezme, ſitué entre Hezareſb and Kheïou, devant lequel il fixa ſon camp.

Les troupes impériales demeurèrent tout ce jour ſur le champ de bataille, & le matin s'avancèrent pour attaquer Khankan. A la troiſième heure, les courſiers affamés de carnage firent entendre leur trépignement autour du château;

A.D. 1740. Nad. 53. alors Ilbars réduit à l'extrémité vint préſenter bataille avec ſes Ouzbegs, ſes Turcmans, & toute ſon artillerie.

Dès que le commandement royal fut donné, les Perſans tombèrent avec fureur ſur l'ennemi, & avec l'aide du Créateur, & l'éternelle proſpérité du puiſſant conquérant, les Kharezmiens furent défaits. Un grand nombre d'entre eux furent conduits par les guides des cimeterres dans le ſéjour de la mort, le reſte, que le même ſort menaçoit, au lieu d'entrer dans la forteresſe, ſe mit à fuir à travers les champs; mais la plupart furent tués ou pris avec leurs chefs, par les troupes qui les pourſuivirent. Ilbars, avec ſes Ouzbegs, ſe mit à couvert dans le château.

Cependant, l'infanterie Perſane ayant eu ordre d'attaquer le camp ennemi des quatre côtés, ſe ſaiſit à l'inſtant de leurs tentes, de leur artillerie, de leurs tréſors, & fit priſonniers pluſieurs ſoldats, qui étoient reſtés dans les tentes.

Enſuite les foudroyans canons, et les enflammés mortiers jouèrent pendant trois jours contre le château, & conſumèrent la ſubſtance & la patience de ceux qui le défendoient. Les ingénieurs commencèrent en pluſieurs endroits à creuſer la terre pour faire des mines; les bombes ébranlèrent les murs avec violence,

& les tours furent preſque ſapées. Enfin, les hardis guerriers, avec la fureur de Baharem, ſe préparèrent pour l'aſſaut. A.D. 1740. Nad. 53.

La garniſon, ſe trouvant entièrement plongée dans le précipice de la calamité, demanda à ſe rendre, ainſi que pluſieurs chefs des Ouzbegs, & le vingt-quatre du mois, ils vinrent humblement ſe proſterner devant la cour qui défend le monde. Ilbars, voyant le naufrage de ſon vaiſſeau & les jours de ſa proſpérité obſcurcis, voulut néanmoins demeurer derrière le rempart de ſon obſtination, & refuſa de ſortir. 26 Octobre.

Le lendemain ſa Majeſté envoya quelques ſoldats pour tirer du château, de gré ou de force, ce malheureux ainſi que ceux qui étoient demeurés avec lui.

Le clémence du généreux monarque étoit ſi grande, que rarement il tiroit l'épée du châtiment contre l'ennemi foible ou accablé ; mais Ilbars avoit été encouragé de toutes parts à la ſoumiſſion. Lorſque la royale armée étoit en Bokhara, Chah Abou'l Feiz, roi du Touran, avec le pouvoir d'Afraſiab, lui avoit envoyé pluſieurs fidelles meſſagers pour l'exhorter à l'obéiſſance ; quelques-uns, pour le même ſujet, lui avoient été dépêchés de Tchargiou : au lieu de profiter de leurs avis, il les avoient tous fait mettre à mort.

A. D. 1740. Nad 53. Ces motifs obligèrent ſa Majeſté de ſe départir de ſa clémence accoutumée & d'ordonner que le ſang innocent fût vengé ſur Ilbars, & ſur vingt des perturbateurs du repos de l'empire, qui, comme lui, méritoient la mort.

Sa Majeſté donna la principauté du Kharezme à Taher-Khan Nevadeh Genghizi, couſin du roi du Touran, &. fidelle ſerviteur de l'empire; les Ataliks & les Itaks furent nommés miniſtres de ces contrées.

Dans le nombre des accidens qui arrivèrent alors, fut celui-ci; le bruit s'étant répandu dans le camp que l'ordre avoit été donné pour le pillage, un parti conſidérable de ſoldats ſe hâta d'entrer dans le château pour le piller; mais l'Empereur l'ayant appris fit trancher la tête à trente d'entre eux dans la ſalle des gardes.

Avant ſa défaite, Ilbars ayant envoyé à Kizak & à Aral, pour demander du ſecours, Abou'l Kheir Khan, prince de Kizak, s'étoit avancé avec un corps de troupes compoſé de Kizakiens, & d'Ouzbegs d'Aral; il avoit déjà atteint Kheïou, capitale du Kharezme, quand il apprit la ſituation des affaires: ſur cela il envoya des meſſagers de confiance pour porter des paroles de ſoumiſſion & d'obéiſſance à la très-haute cour: mais à peine ces meſſagers étoient partis, que,

saisissant la première occasion, il avoit tourné le cheval de la fuite vers Kizak. A.D. 1740. Nad. 53.

Quand cette nouvelle parvint à l'oreille sacrée, les bannières conquérantes du monde furent déployées sur le chemin de Kheïou, place fameuse pour ses fortifications, & où les Ouzbegs avoient un grand amas de provisions.

Ce château avoit même été entouré d'un profond fossé pour en éloigner les Persans: mais ceux-ci passoient à travers des murs de feu avec plus de vîtesse que les eaux, & traversoient les eaux avec plus de violence que ne fait la tempête.

Les Ouzbegs, se reposant donc sur leurs forces, se résolurent à la défense. Aussitôt les tentes impériales furent dressées autour du château, qui fut étroitement bloqué; des fossés furent creusés de toutes parts, & l'eau s'écoula dans la plaine; les ouvriers, retroussant les pans de la robe de la diligence, mirent en trois jours les tranchées entièrement à sec.

Les puissantes batteries furent alors dressées; &, quatre jour après que les boulets de canons & les bombes eurent incessamment tombé sur la garnison, ces misérables s'aperçurent qu'au lieu de leurs eaux, ils s'étoient plongés dans des lacs de feu: aussi vinrent-ils dans le milieu de ce quatrième jour apporter les clefs de

A.D. 1740. Nad. 53. leur fortereſſe au camp impérial, & leur ſoumiſſion fut reçue avec bonté & clémence.

Sa Majeſté choiſit quatre mille jeunes Ouzbegs, &, les enrôlant dans ſa victorieuſe armée, les envoya au Khoraſſan; elle raſſembla tous les eſclaves qui avoient été pris en Khoraſſan pendant le cours du dernier règne, & les rendit à ceux de leurs parens que ſe trouvoient alors. Comme un grand nombre de Ruſſes avoient jadis été faits captifs, elle leur donna auſſi leur liberté, les laiſſant les maîtres d'aller où il leur plairoit. Il avoit été fait douze mille priſonniers en Khoraſſan, dont quatre mille étoient dans la citadelle de Kheïou; à ceux-ci on fournit des chevaux, des bêtes de charge, & des proviſions, pour les conduire dans leur propre pays, leur aſſignant pour habitation une ville à quatre paraſanges d'Abiverd dans un lieu nommé Tchechemé Gelengiah, que les architects de ſa Majeſté avoient bâti, & qui depuis porta le nom de Kheïouabad.

L'Empereur demeura dans le Kharezme pendant pluſieurs jours pour en régler les affaires; &, ayant trouvé que, donner une armée ſurnuméraire au prince de Kharezme, ce ſeroit un trop peſant fardeau pour les habitans de ce pays, il ſe contenta de recevoir

les plus fortes proteſtations d'obéiſſance & de fidélité de la part de leurs chefs: ainſi il ne laiſſa à ce prince qu'un corps de troupes de ſes propres territoires; &, le dix-ſept du bienheureux mois de Ramazan, il tourna les reines de ſon courſier, & parvint à Tchargiou le quatre du mois Chaval. A.D. 1740. Nad. 53.

Dans ce lieu ſe rendit Hakim Biatalik, premier miniſtre de Chah Abou'l Feiz, roi de Touran, chargé de la part de ce roi d'une ambaſſade, & de pluſieurs préſens; il y fut reçu avec de grands honneurs, & des marques de diſtinction, & enſuite congédié. L'armée partit de Tchargiou, & vint à Mérou; là, Neïaz Mohammed Khan, prince de Balkhe, fut mandé, ainſi que le gouverneur d'Andekhod, & les chefs de ces quartiers: ils reçurent des inſtructions pour régler les affaires de leurs gouvernemens.

Après ces arrangemens, les auguſtes troupes ſe mirent en marche pour Mechehed, elles paſsèrent par Kelat, par Meïab, & par Kiopekab, pays qui étoient autrefois l'habitation de ſa Majeſté.

Quoique Nader Chah eût déjà embelli Kelat par les plus ſuperbes bâtimens, il donna de nouveaux à ordres ſes ouvriers pour y bâtir des marchés, des places, des bains, moſquées, & des écuries. De ce lieu il envoya un gou-

A.D. 1740. Nad. 53. verneur, & des officiers convenables à Kheïouabad, & joignit aux anciens habitans du pays les captifs qu'il y avoit tranſplantés de Kheïou.

Ayant ainſi réglé toutes choſes, ſa Majeſté s'avança par la route d'Acheretabad en Khabouchan & Rarkan; elle paſſa pluſieurs jours dans ces agréables marches, &, étant arrivée Décembre. en Khoraſſan à la fin du mois Chaval, vint augmenter le luſtre de la demeure ſacrée de Mechehed.

Après la conquête de l'Indoſtan, ſa Majeſté avoit fait vœu de donner à une moſquée une lampe enrichie de pierreries: en action de grâce pour ſes victoires dans le Turqueſtan, elle avoit promis d'y placer une ſerrure ornée de pierres precieuſes, &, ce fut dans Mechehed qu'elle remplit ſes ſaints engagemens.

Peu du jours avant l'arrivée de l'armée royale à Mechehed, un ambaſſadeur extraordinaire des Indes préſenta à Nader Chah une lettre d'amitié de la part de Mohammed Chah, avec divers préſens, parmi leſquels étoient pluſieurs files d'éléphans; il étoit auſſi chargé d'un écrit par lequel cet empereur aſſignoit à ſa Majeſté les revenus des diſtricts du Sud & du levant de l'Atek, qui avoient autrefois appartenus aux ſoubadars de Tahta & de Cabul.

Il avoit déjà été accordé que les diſtricts des deux côtés de l'Atek ſeroient diviſés entre les deux empires, & que les revenus du gouvernement de Lahor ſeroient donnés pendant trois ans à la Perſe ; mais que, ce temps expiré; ils reviendroient à l'empereur des Indes: on avoit diſpoſé de la même manière des revenus de Tahta, & de Sind. Cependant, Naſſer Khan, qui ſe trouvoit dans l'armée Perſane au retour de l'Indoſtan, avoit fait des inſtances à ſa Majeſté pour qu'elle annexât les revenus du Cabul à ſon empire, ce qu'elle avoit généreuſement refuſé. A.D. 1740. Nad. 53.

C'étoit en reconnoiſſance de cette grandeur d'ame que Mohammed Chah, d'ailleurs, pénétré du ſentiment qu'il devoit aux faveurs reçues de Nader, lui avoit envoyé cet ambaſſadeur, avec ordre aux ſoubadars de Tahta, Lahor, & Sind, de ſouſtraire, des revenus appartenans à l'empire des Indes, la valeur de cent vingt mille *tomans*, & de les annexer pour jamais à l'empire Perſan. Le grand Viſir Kamreddin Khan, les Emirs de l'Indoſtan, les ſoubadars de Lahor & de Moltan; avoient auſſi ſaiſi cette occaſion pour faire des dons précieux à Nader Chah.

Cet ambaſſadeur fut donc traité ſplendidement, & congédié avec les plus grandes marques d'honneurs. Dans le même temps

A.D. 1740. Nad. 53. Thahmaſp Kuli Khan, commandant en chef de Cabul, qui avoit été envoyé contre les troupes obſtinées de Touran, fit ſavoir à la glorieuſe cour, que les Ouzbegs de Katagan s'étoient d'abord ſoumis, quoiqu'avec la trahiſon dans le cœur; qu'il avoit découvert leur diſſimulation, & les en avoient punis, en détruiſant pluſieurs d'entre eux avec ſon impitoyable ſabre: mais qu'après en avoir choiſi un certain nombre pour les enrôler dans le ſervice royal, il les avoit mis en ordre; & que, les faiſant marcher en avant, il alloit lui-même ſe rendre à Cabul, par la route de Bamian.

CHAPITRE IV

Les Etendards qui ſubjuguent le Monde quittent le Khoraſſan, & s'avancent vers le Dagheſtan. Tranſactions de ce Temps.

L'AME rayonnante de ſa Majeſté avoit réſolu de venger la mort d'Ibrahim Khan d'heureuſe mémoire ſur les coupables Lekzies de Giar & de Tellé. C'étoit dans ce deſſein, comme il a été déjà dit, que Gani Khan, gouverneur de

Naderabad, avoit été envoyé contre eux à la tête des Afgans Abadalis. Lors donc que ſa Majeſté ſe fut repoſée de la conquête de Kharezme, elle ordonna qu'un corps conſidérable de troupes, ſous la conduite d'habiles commandans, allaſſent d'abord porter dans Chirvan & dans Derbend les flammes de ſon ire, & les entretinſſent dans de continuels combats, juſqu'à l'arrivée de l'armée entière ; les Ouzbegs de Touran & de Kharezme furent auſſi détachés des forces impériales, s'embarquèrent ſur cette mer aux vagues de fer, & flottèrent dans l'océan de la guerre. A.D. 1740. Nad. 53.

L'armée royale demeura deux mois en Khoraſſan en de perpétuelles réjouiſſances ; enfin ſa Majeſté confia les affaires de cette province au prince Naſrallah Mirza, &, le Mercredi vingt-ſixième de Zou'lheggé au ſoleil couchant, les magnifiques bannières furent déployées pour cette nouvelle expédition. 23 Février, 1741.

Comme les proviſions de Nichapour & de Sebzovar avoient été conſommées par les Ouzbegs & les Kharezmiens, & comme cette année on ne trouvoit que peu de fourrages dans la route qu'on devoit naturellement prendre, & qu'il y en avoit abondamment dans d'autres provinces ; il fut décidé que l'armée paſſeroit par Khabouchan, par Aſterabad, &

A.D. 1741. Nad. 54. 28 Février. par Mazenderan ; ainſi, le ſecond du mois Moharrem 1154, les très-glorieuſes tentes furent dreſſées dans la ſtation d'Aliabad Khabouchan.

CHAPITRE V.

Événemens de l'Année de la Poule, répondant à celle de l'Hégire 1154.

LA nuit du Mardi troiſième de Moharrem, après la troiſième heure, le roi des rois ordonna aux tréſoriers de la nature de célébrer l'entrée du ſoleil dans le ſigne du Belier, en parſemant d'étoiles d'or l'étendue argentée du firmament.

Les exécuteurs de la volonté divine couvrirent la terre d'un tapis de roſes tiſſu d'arbuſtes & de fleurs, tandis que l'aſtre du jour, comme un glorieux ſultan, s'appuyoit ſur ſon nouveau trône. Les bienfaiſantes ondées ranimoient les roſes, & leur donnoient une douce fraîcheur. L'haleine du Zéphyr agitoit la tulipe ſiégeant ſur le trône couleur d'émeraude de ſa tige, & ſecouoit la roſée dont ſes

feuilles étoient chargées. Le printemps, ainſi qu'un habile général, rangeoit en bataille les lis & les anemones; & l'agréable ſouffle du vent du couchant chaſſoit les tempêtes du mois de Deï. A.D. 1741. Nad. 54.

Cependant l'armée victorieuſe dreſſoit ſes tentes, qui reſſembloient aux fleurs printanières, tantôt ſur le bord des déſerts, tantôt ſur le penchant des collines.

Quand les troupes eurent atteint Semelkan, le temps changea, & au beſoin de pluie ſuccéda la diſette de proviſions. Pendant ſix ſtations, les plaines arides n'offrirent ni herbes ni fourrages; les beſtiaux mouroient de faim, & pluſieurs chevaux périrent au paſſage des rivières. Enfin, comme à chaque ſaiſon rigoureuſe en ſuccède une favorable, & qu'il n'eſt nulle difficulté ſans ſecours, en arrivant à Cheherec Craili on trouva les bordures des plaines, ſemblables au giron d'une perſonne qui cueille des bouquets, remplies d'herbes & d'arbuſtes fleuris; en ce lieu le camp auguſte jouit du bien-être & du repos, après tant de peines & d'inquiétudes.

Sa Majeſté, continuant ſa marche à petites journées, fit enſuite dreſſer ſes tentes victorieuſes au nord de la rivière Kerkan du côté du déſert, où elles reſtèrent juſqu'à ce que les animaux fuſſent recouvrés de leurs fatigues.

A. D. 1741. Nad. 54. Alors un meſſager arriva de la part des commandans envoyés à Giar & à Tellé ; il informa ſa Majeſté que les ſerres de la fortune & le puiſſant bras de la proſpérité avoient totalement châtié les tribus rebelles, & leur avoient ouvert les portes de la deſtruction.

Ces rebelles, comme il a été déjà dit, étoient les Lekzies de Giar & Tellé, notés par leurs révoltes & leurs ſéditions ; ils occupoient le côté du midi du mont Alborz, une des plus fameuſes montagnes du monde, & dont le ſommet frappoit le firmament. Les commandans, envoyés contre eux, étoient arrivés le 10 Février. quinze de Zou'lheggé ſur les bords de la rivière Kanik ; à leur approche les Lekzies avoient fortifié trois places, Giar, Giarouk, & Agziſer ; ils avoient mis dans chacune une garniſon aſſez conſidérable, non ſeulement pour s'oppoſer aux Perſans, mais auſſi pour pouvoir eſpérer de les battre.

Les troupes royales avoient d'abord attaqué Giar, & rendu compagnons de la mort pluſieurs ſoldats ennemis ; les autres avoient abandonné le fort, & s'étoient retirés à Giarouk. Là, après de perpétuelles eſcarmouches pendant pluſieurs jours, où un grand nombre des Lekzies périrent, ces malheureux furent contraints à gagner leur troiſième refuge, ſitué ſur la cime de la montagne.

Cette place, preſque inacceſſible par la quantité de bois & d'arbres qui l'entouroient, avoit un paſſage très-difficile nommé la gorge d'Agziſer, où le ſoleil voyageur pouvoit à peine monter, & où le léger courſier de la lune ne pouvoit paſſer. A.D. 1741. Nad. 54.

Ce fut pourtant de ce côté que les Abdalis avoient demandé à commencer l'attaque avant l'arrivée du corps de l'armée, & qu'ils avoient combattu depuis le matin juſqu'au ſoir aux dépens de la vie de pluſieurs des deux partis. A minuit les ſoldats, ſoutenus d'un courage indompté, avoient commencé d'eſcalader les murailles, ainſi qu'une prière exaucée monte à la demeure des cieux. Les Lekzies, ſans perdre de temps, faiſoient rouler de groſſes pierres ſur les aſſiégeans, & laiſſoient tomber ſur eux une pluie de flèches & de balles, ſans pouvoir faire reculer les courageux héros & les empêcher de gagner terrain.

Quoique cent Abdalis euſſent été ou tués bleſſés, néanmoins, avec l'aide de la Providence, ils avoient pris le fort; & les vaincus, voyant toute iſſue fermée pour eux du côté du nord de la montagne, s'étoient en grand nombre précipités du haut des monts dans la caverne du néant. Enfin tous ces malheureux avoient été ou maſſacrés, ou faits captifs; leurs ha-

A.D. 1741. Nad. 54. bitations, leurs places fortes avoient ſubi la violence du vainqueur, & avoient été raſées juſques dans leurs fondemens, de manière que nulle trace d'eux n'étoit reſtée.

En récompenſe d'une telle victoire, ſa Majeſté envoya deux cents mille roupies, & des robes ſplendides, pour être diſtribuées aux officiers & aux ſoldats de cette heureuſe armée, accompagnant ces dons d'une lettre remplie de bonté.

Quelques jours après les mêmes commandans firent ſavoir à ſa Majeſté, qu'ils avoient auſſi battu les Lekzies de Tellé; qu'après les avoir pourſuivis juſqu'à la rivière Semour, ils en avoient fait un grand carnage dans un lieu nommé Kaſſour, rendant captives leurs familles, & nettoyant les plaines de Giar & de Tellé de cette ſéditieuſe tribu; mais qu'enfin, à leur retour, par l'ordre du deſtin, deux cents Perſans avoient péri dans les neiges.

Après toutes ces nouvelles, l'armée royale quitta les bords du Kerkan, &, paſſant par les dehors d'Aſtrabad, arriva à Echeref, lieu agréable, où elle ſe repoſa pendant trois jours, & pourſuivant ſon deſſein, elle continua ſa marche par la voie de Sovad.

Dans le nombre des événemens remarquables de cette année fut le danger que ſa Ma-

jeſté courut en Mazenderan, dont les provinces fortifiées ſous les anciens rois conſiſtoient en bois & en épaiſſes forêts. A.D. 1741. Nad. 54.

Un Dimanche, vingt-huitième du mois Sefer, lorſque la conjonction de Mars & du ſoleil eut ſuccédé à celle des deux planètes de mauvais augure, Nader avec ſon Haram, ſa ſuite, & une compagnie de ſes gardes, ayant paſſé le *Pel Sepid*, ou *Pont blanc*, ſe trouva dans le diſtrict de Sovadkouk entre Zirab & Pehigian, près du château d'Olad, place dont fait mention le poëme héroïque Chahnamé. En ce lieu un miſérable, s'étant mis en embuſcade derrière un arbre, à vingt pas de diſtance, prit l'invincible Sultan pour le but de ſon mouſquet. 3 Mai.

La Providence divine préſerva la vie du héros; mais la balle raſant ſon bras droit y fit une légère bleſſure d'environ un pouce de largeur, & paſſant ſur ſa main, alla frapper ſon cheval à la tête, lequel s'abattit auſſitôt. Le prince Riza Kuli Mirza, & les gardes de ſa Majeſté, confondus d'un tel accident, ſe hâtèrent de courir après le traître, mais il leur échappa à travers les bois, & ils perdirent ſes traces dans l'épaiſſeur de la forêt. Ainſi les ſoins de l'Eternel repouſſoient avec le bouclier de ſa merci les traits du danger lancés contre ce conquérant; ainſi ils détournoient les

A.D. 1741. Nad. 54. bouffées de vent qui ſouffloient contre la lampe illuminatrice du monde, vérifiant ce que dit le livre ſacré, " Ils déſiroient d'éteindre " avec leur ſouffle la lampe de Dieu, mais " Dieu a rendu ſa lumière parfaite."

Pour en revenir à notre narration; quand l'armée fut parvenue en Tehran, Riza Kuli Mirza eut ordre d'y établir ſes quartiers d'été & de réſider dans cette province, dont les revenus lui furent deſtinés. Vers le milieu de Rabiu'lavel les troupes royales arrivèrent à Kazvin, où ayant ſéjourné quinze jours, elles ſe mirent en marche pour Kebla par la route de Keratchédague & Berdá, & de là allèrent en avant par Chadaghi. Sur la route, les chefs des tribus des Lekzies, qui s'étoient retirés ſur la pointe des rochers d'Alborz, & dans les lieux inacceſſibles du Dagheſtan, vinrent au camp, & eurent l'honneur de baiſer le marchepied du trône de ſa Majeſté; ils promirent obéiſſance, ſervice, & tribut.

Dans le commencement de Giumadi'lakhri les tentes furent fixées aux extrémités du Dagheſtan, où ſa Majeſté apprit les déſordres arrivés en Kharezme, & le meurtre de Taher Khan, prince de ce pays, dont voici le détail.

Quand l'armée étoit en Kharezme, une bande d'Oúzbegs & d'Araliens obſtinés, qui en habitoient la partie ſeptentrionale, confinant

à Kizak, s'enfuirent à l'approche des conquérans: alors Pourali, fils d'Abou'l Kheir Khan étoit prince de Kizak; il joignit les fugitifs, assiégea & prit le château de Kheïou, tua Taher Khan & plusieurs des commandans royaux, après quoi il s'empara de la principauté de ces contrées. A.D. 1741. Nad. 54.

Sur ces nouvelles, sa Majesté ordonna au prince Nasralla Mirza, ainsi qu'à plusieurs officiers, de conduire les troupes du Khoraſſan contre ces rebelles, & de reprendre les territoires qu'ils avoient envahis; elle nomma Mohammed Ali Khan Kirklou, & Hagi Seifeddin Khan Beïat, directeurs de la maison du prince, & les ayant instruits de ses intentions, les envoya en Khoraſſan avec ordre de faire les préparations nécessaires pour cette expédition, de se rendre pour le jour du nouvel an en Khorezme, dans l'armée du prince.

L'armée impériale ayant séjourné un mois entier à Gazikmouk, Khasfoulad Khan, Serkhaï, Ofmeï, & plusieurs autres chefs, vinrent au glorieux camp, & baisèrent le sacré marchepied: leur soumission leur mérita de grandes faveurs de sa Majesté; ils en reçurent de magnifiques robes, & des chevaux avec des caparaçons d'or.

Au commencement du mois Regeb, Nader Chah marcha contre les rebelles d'Oar, qui

D. 1741. habitoient la partie la plus reculée du Daghe-
Jad. 54. ſtan, joignant la Circaſſie. Il eſt impoſſible pour le courſier de la plume de traverſer la vallée de la deſcription de ces routes difficiles & raboteuſes.

L'entière étendue de ce pays eſt de douze jours de marche, dans laquelle on ne trouve pas un ſeul terrain uni, & à peine un ſentier où deux ſoldats d'infanterie puiſſent paſſer de front ; dans le plus fort de l'été, les collines y ſont rarement dépourvues de neige, & ſes plus extrêmes chaleurs ſont ſemblables à l'hiver des autres contrées.

L'armée ayant demeuré quinze jours dans ces quartiers pour punir les rebelles, il arriva qu'une troupe de ſoldats, faute de guides habiles, ſe trouvèrent dans un lieu inconnu entre des monts couverts de neige, où, en étant venus aux priſes avec l'ennemi, quelques-uns d'entre eux revinrent dans les régions heureuſes, tandis que d'autres tombèrent dans celle de la misère.

C'étoit alors le temps de l'entrée du ſoleil dans le ſigne du Scorpion ; & la violence des neiges & des pluies empêcha l'armée royale d'achever la réduction de la tribu d'Oar ; en conſéquence elle quitta ſa ſtation, & Serkhei, avec ſa famille, la ſuivit à Derbend.

Au commencement de la marche de l'Em-

pereur contre la tribu d'Oar, Oſmeï avoit été envoyé à Kerakeitaf pour tranſplanter quelques familles de Lekzies, & pour faire parmi eux des levées de ſoldats qui devoient venir joindre le corps d'armée à Derbend. Nader, à ſon retour, & lorſqu'il étoit dans le voiſinage de Tcherag, diſtrict du Dagheſtan, apprit que ces troupes, après avoir quitté Kerakeitaf, & en traverſant les forêts, avoient, à l'inſtigation d'Oſmeï, été attaquées par une compagnie de Lekzies, & que ne pouvant former un corps dans ces étroits défilés, elles avoient été battues, & avoient perdu leurs bêtes de charge, & leurs chevaux. A. D. 1741. Nad. 54.

Cette nouvelle ſouffla le feu de la colère dans l'ame de ſa Majeſté, & la fit réſoudre de ne point tourner ſes étendards d'un autre côté juſqu'à ce qu'elle eût ſubjugué des rebelles ſi opiniâtres. Elle ordonna donc qu'on amaſſât des proviſions depuis Teflis, auſſi loin que Tauris, Khelkhal, & Ardebil, & qu'avec de l'artillerie on les fit parvenir le cinquième de Chaaban, au camp en Derbend ſur des bêtes de charge.

Le quatorzième, l'Empereur, laiſſant le camp & les bagages, marcha à la tête d'un eſcadron vers Kerakeitaf, fit conſtruire des forts depuis Derbend juſqu'aux extrémités du

A.D. 1741. Nad. 54. pays des Lekzies, à la diſtance de deux ou trois paraſanges l'un de l'autre, dans chacun deſquels il laiſſa des troupes avec ordre de ſe ſaiſir de tous les territoires de ces rebelles, & de les pourſuivre juſqu'à ce qu'ils fuſſent anéantis.

5 Novembre. Le dix de Ramazan, ſa Majeſté retourna à l'armée; &, ayant choiſi ſes quartiers d'hiver en un lieu rempli d'eau & de fourrages, y établit ſon camp; elle y plaça ſon ſérail, commandant aux chefs de ſon armée de ſe bâtir des maiſons de timbre & de canne, pour ſe mettre à l'abri des rigueurs de la prochaine ſaiſon.

Voici à préſent ce qui arriva d'heureux pendant ces temps.

On a vu que dans les forêts du Mazenderan il avoit été tiré un coup de mouſquet ſur la perſonne ſacrée de l'Empereur: la tribu de Taimni avoit été ſoupçonnée de cet attentat, parce qu'alors quelques uns d'entre eux avoient pris la fuite; les fugitifs, pourſuivis, avoient été pris ſur les confins d'Oubé & de Chafilan, & conduits devant la préſence royale. On avoit appris d'eux qu'un ſerviteur de Dilaver nommé Neikcadem avoit fait cette horrible entrepriſe à l'inſtigation d'Aka Mirza fils de Dilaver; celui-ci fut puni comme il le méri-

toit, tandis que l'aſſaſſin Neikcadem ſauva ſa vie par une ſincère confeſſion de ſon crime, & eut ſeulement les deux yeux arrachés. A.D. 1741. Nad. 54.

Un ambaſſadeur de Mohammed Chah, puiſſant empereur de l'Indoſtan, arriva au camp, chargé de préſenter de riches dons à ſa Majeſté, & pour la féliciter de ſes conquêtes du Touran & du Kharezme : il fut reçu, & congédié avec de grands honneurs.

D'un autre côté, Nezif Effendi & Menif Effendi furent envoyés par la Porte, accompagnés d'Hagi Khan, ambaſſadeur de ſa Majeſté en Turquie, & ils parvinrent à la haute cour dans le mois de Zou'lkadé.

Nader Chah avoit auparavant reçu une lettre de l'empereur Ottomah, qui refuſoit l'établiſſement de la ſecte de Giafer, & la demande d'ériger un cinquième pillier dans la moſquée de la Mecque.

En conſéquence, il fit la réponſe ſuivante :

" Avant que l'empire de l'Iran appartînt " aux Sultans Turcmans, quelques provinces " de la Natolie, des Indes, & du Turqueſtan, " furent annexées à cet état. Lorſque par " les décrets du ſort cet empire eût été trans- " féré à la race de Sefevi, Balkhe, & ſes dé- " pendances, tombèrent en la poſſeſſion des " Ouzbegs, l'Irak en celle des Arabes ; Cabul

D. 1741. Iad. 54. " paſſa ſous la domination des empereurs de " l'Indoſtan ; Diarbecr & une partie de " l'Azarbigian obéirent à la Porte ; les limites " entre Timour & les anciens empereurs " furent reconnues & rétablies. Quand, par la " faveur de la Providence, nous fûmes élevés " au trône de Perſe, notre deſſein fut, avec " l'aide du ciel, de réunir à l'empire toutes " ces provinces qui en avoient été démem- " brées ; excepté celles qui étoient poſſédées " par les Turcs. Nous déſirâmes que ſa Ma- " jeſté l'empereur Ottoman acceptât d'abord " notre propoſition relative à la cinquième " ſecte, comptant de reſſerrer par là les nœuds " de l'amitié qui uniſſoient les deux empires, " de manière que tout ſujet de diſſention fût " anéanti entre nous, & que les poſſeſſions " des deux ſouverains demeuraſſent inalté- " rables. Comme notre juſte demande ne fut " pas acceptée, & que nous perſiſtons à croire " que l'établiſſement de la cinquième ſecte aſ- " ſurera la paix entre les vrais croyans, & " comme l'empereur des Turcs eſt le Calife " de la vraie religion, nous ſommes bien aiſes " de manifeſter à tous nos ſecrètes intentions ; " & nous déclarons, qu'avec une inclination " amicale & fraternelle, nous ſommes réſolus " d'aller nous-mêmes en Turquie, eſpérant

" que dans une conférence entre nous & l'em- A.D. 1741. Nad. 54.
" pereur Ottoman nous conclurons cette grande
" affaire à notre mutuelle ſatisfaction."

Pendant que tout ceci ſe paſſoit, Oſmeï, qui tâchoit d'obtenir grâce pour ſa trahiſon, envoya ſon fils & deux de ſes filles en otage à la cour, ſous la conduite de pluſieurs de ſes chefs. Enfin les affaires du Dagheſtan étant preſque terminées, Nader Chah congédia les Effendis chargés de ſa lettre.

Cependant, dans les faveurs que le roi des rois conféroit à ſa Majeſté, celle de la préſervation de ſon armée fut toujours marquée viſiblement. Au plus fort de l'hiver, lorſque la neige & les pluies ne ceſſoient avec leurs longs fils d'ourdir un blanc manteau pour couvrir les plaines, des proviſions étoient apportées de toutes les contrées de l'empire, & rempliſſoient le camp d'une telle abondance, que l'armée auſſi nombreuſe que les étoiles eut tout à ſouhait, malgré l'âpreté du froid, & la ſtérilité du pays.

Quoique dans les plaines de Mogan (comme il a été déjà raconté) la ſecte erronée, qui avoit autrefois prévalu, eût été expulſée de l'Iran, toutefois pour confirmer ce changement de religion, ſa Majeſté trouva bon de faire publier depuis Derbend juſqu'aux extrémités des pro-

A.D. 1741. Nad. 54. vinces de Cabul & de Peichaver, une ordonnance royale dans ces termes :

" Que tous les gouverneurs, chefs, & savans
" aussi nombreux que les Cherubins, que tous
" les explicateurs des lois, les magistrats des
" cités, les pères de familles, les commandans,
" ainsi que tous les habitans de l'empire sacré,
" enfin tous ceux qui, se reposant sous l'ombre
" du palais éternel de notre empire, espèrent
" en notre protection, sachent, que, dans l'an-
A.D. 1500. " née 906, Chah Ismaïl Sefevi, ayant entraîné
" les peuples comme des troupeaux à suivre
" ses innovations, posa parmi eux les fonde-
" mens de l'hérésie, que par là il ralluma la
" haine parmi les vrais croyans, & éleva
" l'étendard de la dissention, de manière que
" le sang des fidelles fut répandu de tous
" côtés ; que pour ces raisons, lorsque dans la
" grande assemblée des plaines de Mogan,
" les peuples de l'Iran nous supplièrent d'ac-
" cepter l'empire, nous ne condescendîmes à
" leurs désirs, que sous la condition que ces
" destructives erreurs de Chah Ismail fussent
" abolies, & que la domination des Justes Ca-
" lifes (auxquels Dieu fasse paix !) fût recon-
" nue, comme elle l'étoit du temps de nos il-
" lustres aïeux ; qu'en conséquence nous cor-
" sultâmes les gens de notre cour, doués de

" ſavoir & d'intelligence, les éclairant par le A.D. 1741. Nad. 54.
" ſoleil de notre préſence royale ; qu'ils nous
" informèrent, qu'après la miſſion du meilleur
" des prophètes (ſur qui & ſes compagnons
" ſoit éternellement la grâce du Très-haut)
" tous ſes ſucceſſeurs dépensèrent leurs vies &
" leurs fortunes pour établir la véritable croy-
" ance ; qu'ils abandonnèrent à cet effet amis &
" parens, & ſupportèrent conſtamment toutes
" ſortes de rebuts & de blâme, tant des grands
" que des petits ; que par cette conduite ils
" obtinrent les plus ſignalées faveurs du pro-
" phète, & furent honorés de ce verſet de
" l'Alcoran, deſcendu exprès pour eux ; " Les
" plus excellens des hommes ſont ceux qui
" ſuirent avec le prophète, qui l'aſſiſtèrent, &
" tous ceux qui leur ſont généreux ;" qu'après
" la mort du grand prophète, le Califat fut
" l'héritage de ſes illuſtres compagnons, de-
" venus guides de la religion, & directeurs de
" ſes rites & ordonnances ; que le premier fut
" un des deux élus, qui avoient été enfermés
" avec lui dans la cave, le glorieux Ahmed
" Mokhtar Abou Becr le Vrai (ſur qui ſoit la
" paix de Dieu !) que le ſecond fut le grand
" ornement de la chaire & de l'autel, Omar
" Ben Elkhôtab ; qu'à celui-ci ſuccéda l'éclairé
" Oſman Ben Afan, après lequel régna le
" victorieux lion du Très-haut, le merveilleux

A.D. 1741. Nad. 54. " Ali Ebn Abi Talib (à qui Dieu faſſe paix !) ; " que chacun de ces califes préſerva la plus " ſtricte unanimité pendant ſon règne, & fut " affranchi de diſſentions & de diſputes ; qu'ils " conſervèrent l'amitié fraternelle, & expul- " sèrent l'héréſie & l'infidélité ; qu'après la " mort de ces quatre califes, les croyans con- " tinuèrent dans la concorde ſur les points " eſſentiels, bien que les mois & les années " euſſent amené quelque changement, & pro- " duit quelques différences au ſujet des jeûnes, " des prières, & des pélerinages. le fond de la " religion étant toujours le même ; qu'enfin il " n'y eut ni diſcontinuité ni défaut dans le " pur amour envers le prophète, ſes com- " pagnons, & ſes enfans, juſqu'au temps " qu'Iſmaïl Chah répandit ſes erreurs : qu'en " conſéquence de ces inſtructions parvenues " aux Perſans par nos ordres, ceux-ci ayant " abjuré leurs héréſies, & s'étant ſaiſis des " bords de la robe de la révérence pour les " quatre pilliers ſupportant l'édifice de la " religion, nous acceptâmes l'Empire en " cette conſidération, & réſolûmes d'établir la " cinquième ſecte de Giafar ; que nous en- " voyâmes déclarer notre deſſein, dans l'eſpoir " qu'il ſeroit approuvé de ſa haute Majeſté " exaltée au deſſus des étoiles, ſeigneur des " deux continens, & des deux mers, ſerviteur

" des deux cités ſacrées, un ſecond Iſcander A.D. 1741.
" Zoulcarnein, le protecteur de la religion Nad. 54.
" avec la dignité de Dara, l'empereur des
" Turcs, dont le conſentement auroit produit
" une paix & un bonheur durable: que depuis
" que les plaines de Derbend ſont éclairées
" par nos fortunées bannières, & ornées par
" nos glorieuſes troupes, nous avons conſulté
" ſur les moyens d'achever cette grande en-
" treprise, & d'en rendre le ſuccès inaltérable;
" ayant entendu en pleine aſſemblée les opi-
" nions des chefs de notre religion, & celles
" de tous les hommes ſavans qui étoient avec
" nous; qu'ils ont éclairci tous nos doutes,
" entièrement écarté le voile de l'incertitude,
" & ôté tout ſujet d'héſitation, en nous con-
" vainquant plus que jamais, que toutes ces
" héréſies & diſputes ne viennent que de Chah
" Iſmaïl, & que ſans lui tous les fidelles au-
" roient été unis de croyance dans les points
" fondamentaux de la religion.

" A ces cauſes, par l'aſſiſtance du Très-haut,
" nous faiſons publier cette très-noble & très-
" ſacrée déclaration, ordonnant que tous nos
" ſujets reconnoiſſent que la légitime dignité des
" quatre califes n'a jamais été diſputée que de-
" puis l'héréſie de Chah Iſmaïl, & qu'ils y ont
" des droits établis dès le commencement de
" la religion Muſulmane; nous enjoignons à

A. D. 1742. Nad. 55. " nos dits ſujets de renoncer à toute erreur " contraire, & aux prédicateurs de ne nom- " mer en chaire ces quatre califes qu'avec les " titres qui leur ſont dûs; & d'accompagner " toujours leurs noms du ſouhait de la paix " du ſeigneur ſur eux. En outre nous vou- " lons, que le très-excellent & très-illuſtre " Mirza Mohammed Ali ſoit le miniſtre de " notre volonté, & rende publique cette or- " donnance dans toute l'étendue de notre do- " mination, afin que tous & un chacun s'y " ſoumettent, & ſoient aſſurés que, par la " moindre oppoſition à notre décret, ils en- " courroient la colère du ciel, & notre re- " doutable reſſentiment."

CHAPITRE VI.

Evènemens de l'Année du Chien & de l'Hégire, 1155.

LA nuit du Mercredi quatorzième du mois ſacré de Moharrem, le rayonnant ſoleil entra dans ſon palais du Belier. L'Oſmeï de l'hiver, qui avoit opprimé les troupes de pluſieurs

plantes colorées, & dépouillé de leurs orne- A.D. 1742. Na'. 55.
mens les berceaux de roſes, s'enfuit, ainſi que les Lekzies des frimats & des glaçons ; ils quittèrent les montagnes du Dagheſtan à l'approche des troupes printanières. Le vil impoſteur Bahman, qui, ſortant des régions du Touran, & voyant les jardins dépourvus des Kizlebaches des roſes flamboyantes, avoit élevé l'étendard de l'indépendance, fut détruit par l'impétuoſité de l'armée du printemps.

Ce même Mercredi la fête du nouvel an fut célébrée avec pompe, allégreſſe & proſpérité.

Nadah Chah avoit réſolu de ne point perdre de temps pour terminer avec le Turc ſa grande entrepriſe ſur l'établiſſement de la cinquième ſecte. Son intention étant de mettre, enſuite, ordre aux affaires de ſes états, de réſigner l'empire à un des princes ſes fils, &, ſe retirant à Kélat ſon ancien domicile, de donner ainſi un fameux exemple de la brieveté des règnes de ce monde.

Dans ce deſſein, il ordonna à d'ingénieux architectes, à d'habiles géomètres, à de laborieux artiſtes, de ſe raſſembler à Kélat, d'y élever de ſuperbes édifices, & de magnifiques palais, dont les faîtes puſſent atteindre la voute de la ſeptième ſphère ; d'y bâtir des maiſons, des bains, des boutiques, des caravanſeraïs ;

A.D. 1742. Nad. 55. d'y conſtruire des aqueducs, où ils conduiroient des eaux ſemblables aux ſources de Couſſer, d'auſſi beaux lacs que le puits de Zemzem, & clairs comme la fontaine de Selſebil. Il fit auſſi apporter, dans cette place la mieux fortifiée de l'univers, ce qu'il y avoit dans ſon royaume de plus précieux en meubles, robes, ornemens, néceſſaires pour ſon palais & pour ſa glorieuſe garderobe; enfin il renferma toutes ſes richeſſes dans ce ſéjour auſſi délicieux que le paradis & que les jardins éternels.

19 Mai. Le Mardi, vingt-cinquième de Rabiu'lavel, lorſque le ſoleil étoit au milieu des Jumeaux, & que l'air étoit tempéré, l'armée royale ſe mit en marche pour punir les révoltés de Tabriſran : elle quitta le déſert de Caſcri ; &, ayant ſaccagé, ruiné, & brûlé les maiſons des rebelles, elle détruiſit leurs champs, & ne laiſſa aucune trace d'eux. De là les héros ſe répandirent dans les autres diſtricts du Dagheſtan, ravageant les villages, les châteaux, les habitations, comme le feu au milieu de coton, les loups parmi les troupeaux, un torrent à travers les ruines.

Le Chemkhal ou prince de Dagheſtan & Serkhaï furent pendant ce temps preſque toujours dans les troupes royales, & ſe montrèrent très-ardens à faire le ſervice ; mais Ahmed

Oſmeï, craignant le châtiment dû à ſa trahiſon, ſe fortifia dans le château de Kereiche, ſur le ſommet d'un mont très-élevé, dont les défilés étoient de difficile accès, les côtés entourés de forêts & de bois, & qui avoit un ſeul ſentier, ſi étroit qu'à peine on pouvoit s'y tenir. A.D. 1742. Nad. 55.

Après que les rebelles du Dagheſtan furent réduits, les affaires de ce pays & de celui d'Oar réglées, ſa Majeſté s'avança elle-même vers ce fort inacceſſible d'Oſmeï. Pendant trois jours les champions courageux comme des éléphans, & furieux comme des lions, continuèrent l'attaque, & après de violens aſſauts & de terribles ſecouſſes, ils prirent poſſeſſion de la montagne & du château reſſemblant au firmament.

Oſmeï, ſe voyant dans cette extrémité, s'enfuit du côté d'Oar, laiſſant derrière lui ſa famille, & plaçant ſon pied ſur les plaines du péril. Sa garniſon & les habitans de Kierakeitaf tournèrent vers le grand conquérant le viſage de la ſupplication, & touchèrent de leur front la terre qui étoit ſous ſes pas. Sa Majeſté pardonna leur offenſe, & ordonna ſeulement que leur fortereſſe bâtie de pierres & de briques fût raſée.

On a déjà vu qu'après la conquête du Kharezme & la punition d'Ilbars, Taher Khan avoit été établi Vali de cette principauté. Il

A.D. 1742. Nad. 55. a été dit que ſa Majeſté, étant en Dagheſtan, avoit reçu la nouvelle de la mort de ce prince, cauſée par la rebellion d'Abou'l Kheir Khân, joint à Ertouk Eniak, & aux autres mécontens d'Aral, leſquels, après avoir rompu les liens de l'obéiſſance, s'étoient choiſis pour gouverneur le fils d'Abou'l Kheir Khan; on a raconté comment ſa Majeſté, irritée de voir payer ſes bienfaits & ſa clémence de tant d'ingratitude, avoit envoyé Naſralla Mirza ſon lieutenant général en Khoraſſan pour châtier les révoltés, lui ordonnant de conduire toutes ſes forces & ſon artillerie contre Kharezme, & de s'y rendre pour le jour du nouvel an.

Quand donc Ertouk Eniak, & les autres chefs d'Aral & du Kharezme, furent informés de la marche du prince, & furent revenus de leur ivreſſe cauſée par le vin de l'ambition, ils ſe répentirent de leur folie, &, remplis de crainte, ſe hâtèrent de ſe rendre en Khoraſſan; ils recontrèrent Naſralla Mirza près de Mérou, & lui demandèrent pardon & grâce, offrant de rendre les priſonniers & d'enrôler de nouvelle troupes dans ſon armée.

Le prince s'arrêtant à Mérou, envoya demander la volonté de l'Empereur, auſſi puiſſant que Soliman, qui, en conſidération de cinq cents fidelles Ouzbegs qu'il avoit dans ſon armée, pardonna aux rebelles, & à la re-

quête de ces vaillans ſoldats, donna la prin- A.D. 1742. Nad. 55.
cipauté du Kharezme à Abou'l Mohammed fils d'Ilbars, qui avoit pris refuge ſous l'ombre des victorieuſes bannières du prince. Sa Majeſté voulut auſſi qu'Ertouk Eniak remplît un poſte conſidérable, & celui-ci fit paſſer ſon frère & pluſieurs chefs dans le ſervice de l'armée royale.

Les ordres que le reçut portoient en même temps de choiſir un nombre conſidérable de ſoldats d'Aral & de Kharezme, & de les envoyer au camp, de relâcher les priſonniers, & de tranſplanter en Khoraſſan les tribus de Tekki & d'Yemout, qui ſe trouvoient alors en Kharezme.

Les chefs de ces tribus, s'étant ſoumis au décret royal, reçurent la permiſſion de ſe retirer, & le prince ſe mit en marche pour retourner en Khoraſſan; où il arriva le vingt- 14 Juillet.
deux de Giumadi'lakhri.

CHAPITRE VII.

Un Impoſteur ſous l'Habit de Derviche fait ſoulever Balkhe; Réduction de cette Province.

A.D. 1742. Nad. 55. LORSQUE ſa Majeſté s'occupoit à mettre ordre aux affaires du Dagheſtan, elle apprit le ſoulèvement de Balkhe, qui arriva de la manière ſuivante.

Commencement de Novembre. Vers le milieu du mois Chaval, un homme d'origine inconnue, venant d'Oubé & de Chaffilan, & revêtu d'un habit de Derviche, ſe rendit à Emdekhod, & de là à Balkhe; &, s'arrêtant dans la ſainte demeure de Chahmerdan, il prétendit être un Iman, & faire des miracles; auſſitôt, Iſmitalla, Saïd Gheiourgali, & pluſieurs chefs Ouzbegs, le ſuivirent, ainſi qu'une multitude de bas peuple; de manière qu'en peu de jours il raſſembla autour de lui dix ou douze mille hommes.

Neïaz Khan, gouverneur de la province, fut d'abord infatué de cet impoſteur, &, ſe ſoumettant à lui, frotta de ſes paupières les pas qu'il traçoit; mais, voyant ſon pouvoir monter au plus haut degré, il craignit pour lui-

même, & envoya un corps de troupes pour le combattre. Le prétendu Derviche fut victorieux, le gouverneur battu, le lieutenant de Balkhe, & pluſieurs officiers tués, & les Ouzbegs, rendant la ſédition générale, tant au dehors qu'au dedans de la ville, maſſacrèrent tous les Khoraſſaniens qu'ils rencontrèrent; enfin Neïaz Khan fut obligé de ſe fortifier dans la citadelle en attendant du ſecours. A.D. 1742. Nad. 55.

Nader Chah, aux premières nouvelles de ces troubles, envoya, pour les appaiſer & pour en punir les auteurs, pluſieurs compagnies de ſoldats du Khoraſſan, dont il donna le commandement à Mohammed Huſſein Khan, à Alla Virdi Beg, & à Mohammed Kaſſem Beg: ces troupes étant parties avec de l'artillerie & des munitions, le douzième du mois Zou'l-heggé, ſa Majeſté reçut avis qu'elles avoient vaincu les rebelles; que, dans le combat, Iſmitalla protégé du Derviche & par lui nommé à l'empire du Turqueſtan, avoit été bleſſé d'un coup de mouſquet, ce qui avoit jeté les troupes révoltées dans un grand déſordre; que l'impoſteur s'étoit fortifié dans le château de Chahmerdan, qu'enfin deux jours après Iſmitalla ayant été conduit par ſa bleſſure dans la maiſon du châtiment, le château avoit été pris par les Perſans, le Derviche, lié & chargé de chaînes, amené au gouverneur, ſes ſectateurs diſperſés, 18 Décembre.

A.D. 1742. Nad 55. plusieurs des séditieux faits prisonniers & punis. L'Empereur manda alors à ses officiers de continuer malgré ces succès d'exécuter ses ordres, ne laissant point relâcher le lien de leur entreprise, & de s'unir au gouverneur pour extirper toute semence de troubles, en détruisant entièrement ceux qui les causoient.

Cependant, après qu'Osmeï eut porté ses pas errans du côté d'Oar, & que ses châteaux eurent été démolis; après que, par les courfiers des conquérans, tous les districts du Dagheſtan eurent été foulés & châtiés par la valeur des héros; après que Chemkhal & Serkhaï se furent enrôlés dans le service impérial, & qu'avec les chefs de Koban, de Nogaï & de Circassie, ils eurent été forcés de porter le collier de l'obéissance, auquel ils n'avoient pas été accoutumés: alors tous ces pays rentrèrent dans le devoir & la tranquillité.

En ce même temps arriva une lettre de Mahmoud Khan, Empereur des Turcs, par laquelle il s'excusoit de ratifier l'établissement de la secte de Giafar, & d'élever un nouveau pillier dans le temple de la Mecque, protestant qu'au lieu de ces deux articles il souscriroit à tous les autres désirs de sa Majesté.

Comme, l'année d'auparavant, les deux Effendis étoient venus de la Porte chargés du

même meſſage, & que ſa Majeſté avoit fait notifier par eux à l'empereur des Turcs ſon deſſein d'aller en Turquie après la réduction du Dagheſtan ; elle ne fit que lui renouveler la même déclaration, lui annonçant clairement la marche qu'elle alloit faire prendre à ſon armée. A. D. 1742. Nad. 55.

En effet, après avoir donné le gouvernement de Derbend à Mohammed Ali Khan, & lui avoir laiſſé des troupes pour s'y ſoutenir, Nader fit déployer ſes étendards pour quitter le Dagheſtan.

Le Lundi quinzième de Zou'lheggé, l'armée royale prit la route de Mogan ; ce même jour, le beau temps changea tout à coup ; la neige & la pluie tombèrent ſans relâche du grand paſſoir du firmament ſur la plaine obſcurcie : les groſſes gouttes que verſoient les nuées ne rompoient pas dans leur chûte le cordon de leur effuſion continuelle ; mais plutôt deſcendoient comme des torrens : les ruiſſeaux, qui couloient des montagnes, rappeloient aux ſpectateurs le ſouvenir de la voie lactée, & la face de la terre enflée par les eaux alloit toucher les étoiles. Quantité de beſtiaux périrent par l'excès du froid, & par la profondeur de la neige ; une grande partie des munitions furent perdues dans les boues & dans les ornières ; on demeura quarante 31 Décembre.

A.D. 1748. Nad. 56. jours à faire les cinq ſtations qu'il y avoit depuis Derbend juſqu'à la rivière Ker, ſur les bords de laquelle l'armée arriva enfin, lorſque le ſoleil étoit dans le dernier degré du ſigne des Poiſſons.

CHAPITRE VIII.

Événemens de l'Année du Pourceau & de celle de l'Hégire 1156.

Le vingt-quatrième de Moharrem, un Jeudi, quarante minutes avant la première heure, la nuit couvrit ſon ſein d'une robe couleur de muſc, & orna ſon front des deux étoiles brillantes de la jeune Ourſe. Mais lorſque le Sultan du jour, que la froide ſaiſon avoit confiné dans ſa demeure ſecrète des Poiſſons, eut paſſé dans ſa maiſon de plaiſance du Belier, le léger meſſager Zéphyr, envoyé par le printemps victorieux monarque, arriva dans le palais du jardin de roſes, & étala le riche préſent de ſes doux parfums; les miniſtres de la nature couvrirent les parterres de guirlandes de fleurs. L'armée d'Ardibehechet, s'avan-

çant, mit le ſiége devant les fortereſſes des bocages & des collines; les Pachas ſouverains du nouvel an envoyèrent, comme ambaſſadeurs, les vents frais pour appaiſer la diſpute commencée avec le puiſſant monarque Chebat & le Sultan Azar. Les Effendis des cyprès & des pins vinrent abattre les arbres des querelles & des diſſentions: les ſeigneurs des buis & des ormeaux, les Kazis des boutons d'églantine, qui tiennent la première place dans les jardins, répandirent leur lumière de tous côtés, & écrivirent le diplome public de joie & d'allégreſſe; enfin les brillantes roſes avec les javelines de leurs épines acérées percèrent les froides troupes de l'hiver, qui avoient ſi long-temps infeſté leurs boſquets. A.D. 1743. Nad. 56. Février & Mars en Syrien.

Après que la fête du Neurouz eut été célébrée par toutes ſortes de divertiſſemens, l'armée royale paſſa le pont de Giovad, & campa dans les plaines de Mogan, où elle ſe repoſa pendant vingt jours. Enſuite elle ſe mit en marche par la voie de Karatchèmen, & paſſa à quatre paraſanges de Tauris. Sa Majeſté donna le gouvernement de cette dernière ville, ainſi que le commandement des forces de l'Azarbigian, à Achour Khan Papalou, choiſiſſant ſix mille hommes dans ſon armée fortunée pour le ſoutenir; elle ordonna aux gouverneurs de Derbend, de Chir-

A.D. 1743. Nad. 56. van, de Teflis, d'Erivan, & de Karabag, ainſi qu'à celui des Afchars, d'être toujours prêts à s'aſſiſter mutuellement en cas de néceſſité.

8 Mai. Le prince Naſralla, qui réſidoit en Khoraſſan, fut alors mandé à la cour, où il arriva le vingt-quatre de Rabiu'lavel, accompagné des nobles princes Chahrokh & Imam Kuli Mirzas; dans leur ſuite étoit un ambaſſadeur de l'empereur des Indes, chargé de préſenter de nouveaux dons, dans le nombre deſquels étoit une porte admirablement bien travaillée, ornée de feuillages rouges de bois de Sandal (que dans la langue Indienne on nomme Bangalah) & dont le grillage étoit l'ouvrage des plus habiles artiſtes. Cet ambaſſadeur ayant été reçu avec de grands honneurs, les étendards ſemblables aux cieux ſe mirent en marche, &, de ſtation en ſtation, arrivèrent à Senendege.

Sa Majeſté, qui avoit depuis long-temps déterminé d'aller en Turquie par la route de Bagdad, fit paſſer ſes canons deſtructeurs en Kermanchahan par le chemin d'Hamadan, & ordonna qu'ils reſtaſſent en Zohab, place frontière de la province de Bagdad, dont Ahmed Pacha étoit gouverneur. Celui-ci voyant le deſſein de Nader Chah, lui envoya Mohammed Akaï, maître de ſa maiſon, avec des chevaux Arabes & des préſens conſidérables,

& lui fit dire que, " Quoiqu'il lui vouât ſou- A.D. 1742. Nad. 56.
" miſſion & amitié, il le prioit de conſidérer
" qu'un général de la Porte ne pouvoit ſans
" un déſhonneur éternel lui abandonner en-
" tièrement une place qui lui avoit été confiée."

Sa Majeſté reçut en bonne part ce meſſage, & envoya pluſieurs détachemens pour s'emparer de Sameré, Hillé, Negef, Kerbelaï, Haſſaké, Rematimé, & pluſieurs autres places ſur les bords du Dialé (Tigre) de la dépendance de Bagdad; elle nomma, pour commander ſes troupes dans les environs de Baſra, Kougé Khan Cheikhlou, & lui-aſſocia les gouverneurs d'Haviſé, de Chouſter, de Dezfoul, & celui des Arabes de ce quartier. Elle ordonna auſſi aux régimens qui étoient proche d'Haviſé d'aller au delà de Chattolarab pour ſe mettre en action, ſelon les ordres donnés à tous. Le neuvième de Giumadi'laveli, Naſralla Mirza, & les autres princes, avec le bagage & les munitions ſurnuméraires, ſe mirent en marche pour Hamadan.

L'ambaſſadeur Indien fut congédié après avoir été baigné dans la roſée de la munificence royale; Nader Chah envoya à l'empereur de l'Indoſtan quantités de pierreries, & pluſieurs vaſes garnis de perles, à la valeur de cinq lacs (chaque lac, ſelon la ſupputation de ce temps, étant cinq mille tomans); il joignit à ces

1743. préſens cent & une chaines d'éléphans, grands
l. 56. comme des montagnes : le tout fut confié à Mirza Mohaſſen Nichapouri neveu de Saádet Khan ; il renvoya avec ces deux ambaſſadeurs les muſiciens & les danſeurs, qu'il avoit aménés de Chahgehanabad pour enſeigner aux Perſans la muſique & la danſe des Indiens.

Sa Majeſté, ayant réſolu d'établir ſes quartiers d'hiver aux environs de Bagdad; donna ordre que l'on tranſportât les proviſions au lieu qu'elle avoit fixé pour ſon camp ; & les bannières s'avancèrent par la voie de Chehrizour vers le château de Tchalan.

Khaled Pacha, gouverneur de Baban & de Chehrizour, s'enfuit ; mais Selim Beg, ſon couſin, accompagné de pluſieurs chefs des Kiurdes, ſe rendit à la cour impériale ; il y fut honoré du titre de Khan, & nommé au gouvernement de ce pays. Tous ces territoires ſe rendirent au grand conquérant, qui enſuite fit marcher l'armée vers Kercouk, lieu
1 Juillet. qui, le quatorze de Çiumadi'lakhri, fut embelli par les ſuperbes tentes.

Les habitans de cette place, déçus par leur confiance en ſes fortifications, fermèrent le ſentier de l'obéiſſance, & ouvrirent celui de l'oppoſition. Sa Majeſté, qui avoit fait prendre les devans à ſon artillerie, fut obligée de demeurer quelques jours dans l'inaction à

l'attendre ; mais lorſqu'elle fut arrivée, elle fit bombarder le château de quatre côtés, & fit jouer ſes canons & ſes mortiers contre les murs, depuis le matin jusqu'au ſoir. A.D. 1743. Nad. 56.

Alors les flammes de la calamité, comme un jugement du ciel, deſcendirent ſur la garniſon, qui ne pouvant plus ſupporter l'ardeur cuiſante de ces feux, demanda grâce le Mardi, vingt-un du même mois. Sa clémente Majeſté accepta leurs offres de ſoumiſſion, & revêtit leurs chefs des robes de grâce & de bonté ; dans le même temps elle envoya un détachement pour s'aſſurer du château d'Ardebil, une des plus ſolides fortereſſes de ces contrées, mais qui ne tint point contre le Héros victorieux. 2 Août.

CHAPITRE IX.

Le Monarque avec un Cœur auſſi copieux que la Mer marche contre Mouſſel, & l'aſſiége.

NADER Chah n'ignoroit pas que le gouverneur de Bagdad avoit envoyé à Conſtantinople Mohammed Aga, auquel il avoit ordonné de

A.D. 1743. Nad. 56. repréſenter l'état des affaires, & le beſoin de traiter de la paix. En conſéquence il ſe détermina à ne point paſſer Kercouk. Ce fut en ce lieu qu'il reçut la déclaration de l'empereur Ottoman, faite d'après la déciſion du Mufti & des illuſtres Effendis ; elle portoit " Qu'il étoit permis de tuer, & de prendre priſonniers les peuples de l'Iran, & que la nouvelle ſecte étoit contraire à la vraie croyance."

Les miniſtres de la Porte envoyèrent ce *fetva*, ou cette déciſion, par Abdalla Effendi, ils l'adreſsèrent à Huſſein Pacha, gouverneur de Mouſſel, auquel on envoya pour renfort, Huſſein, gouverneur d'Alep, pluſieurs autres Pachas, & de bonnes troupes.

D'après cette conduite ſa Majeſté ne balança
1 Août. plus dans ſes réſolutions ; le quatorze de Regeb, ſes étendards s'avancèrent vers Mouſ-
7 Septem- ſel, &, le vingt-trois du même mois, l'armée royale arriva à quatre paraſanges de cette capitale. Koutche Pacha, gouverneur de Coui, étoit dans la garniſon ; il éperonna le courſier de la hardieſſe, & à la tête d'une compagnie de ſoldats Turcs, il tomba ſur l'avant-garde de l'armée Perſane ; mais il fut repouſſé & battu pluſieurs des ſiens demeurèrent ſur le carreau & le reſte fut obligé de ſe retirer dans la place.

8 Septembre. Le vingt-cinq les tentes furent dreſſées à

une demi-paraſange de Mouſſel, près du tombeau d'Younes Ebn Mati (à qui Dieu faſſe paix !) A.D. 1743. Nad. 56.

D'abord deux ou trois ſavans de Mouſſel vinrent à la glorieuſe cour, dans le deſſein d'entamer une négociation pour tâcher d'amener les choſes à un accommodement : mais les Pachas n'approuvant point cette démarche, & perſiſtant dans l'intention de défendre la ville, ſa Majeſté ſe prépara à l'aſſiéger. Elle fit bâtir un pont, ſemblable à la voie lactée, ſur la rivière de Mouſſel, que l'artillerie & les vaillans mouſquetaires paſsèrent auſſitôt : ſans perdre de temps, on éleva des batteries, & l'on creuſa des mines.

Quand les lignes de circonvallation, lesquelles entouroient la ville, comme un océan de feu, furent finies, un Vendredi, huitième de Chaaban, pendant la nuit, les canons & les mortiers commencèrent à tirer ſur la garniſon, & à lui faire craindre l'approche du jour du jugement : les boulets & les bombes conſumoient juſqu'aux ames, & ébranloient les fondemens des édifices. 17 Septembre.

Ces flammes ravageantes ayant continué pendant pluſieurs jours, les Pachas virent qu'il n'y avoit aucun moyen d'éluder les volontés de l'invincible Nader, & qu'il falloit conſentir à l'exécution de ſes deſſeins. Ils

A.D. 1743. Nad. 56. envoyèrent donc leurs Effendis & leurs officiers à l'auguſte camp, avec des chevaux Arabes & autres préſens, propoſant d'envoyer à la Porte pour conclure la paix entre les deux empires de la manière qui ſeroit la plus agréable à ſa ſacrée Majeſté.

Le généreux conquérant, dont le plus grand déſir étoit d'éteindre le feu de la guerre, & d'établir une bonne paix, accepta cette propoſition, & revêtit ceux qui la faiſoient du manteau de la ſureté. Les Pachas choiſirent pour cette députation le * Kazi & le Mufti de Mouſſel, ainſi que pluſieurs commandans Turcs, afin que cette grande affaire fût traitée avec plus de poids & de ſuccès à Conſtantinople.

Cependant, Mohammed Aga, envoyé pour le même ſujet par Ahmed Pacha, étant revenu de ſon meſſage, rapporta que l'Empereur Ottoman lui avoit déclaré de ſa propre bouche, " Qu'il ne croyoit pas que l'amitié & l'amour " fraternel que Nader Chah profeſſoit pour " lui, euſſent pu lui permettre de paſſer les " bornes de leurs réciproques dominations; " qu'il auroit dû traiter de ſes demandes ſur " les frontières des deux empires, afin d'ame- " ner le traité à une parfaite & ſolide con-

* Cadi.

" cluſion ; mais que néanmoins ſi Nader A.D. 1743. Nad. 56.
" vouloit ſe déſiſter de ſa propoſition ſur la
" cinquième ſecte, dont l'octroi ſeroit pré-
" judiciable à l'empire Ottoman, il donneroit
" pleins pouvoirs à Ahmed Pacha pour con-
" clure une paix."

Sur cette réponſe, le ſecond de Ramazan, 10 Octobre.
l'armée ſe mit en marche pour Kercouk ; mais comme ſa Majeſté vouloit viſiter les lieux ſacrés de ces quartiers, elle quitta le camp, lorſqu'on eut atteint Karapeté ; & le laiſſant dans un lieu nommé Khankin, elle partit dans ce pieux deſſein, accompagné ſeulement d'une compagnie de cavalerie.

Soliman Pacha & Mohammed Aga, fidelles ſerviteurs d'Ahmed, vinrent trouver Nader Chah à Chehervar, lui offrirent des préſens conſidérables, & furent honorés par lui de ceinturons garnis de perles, de ſplendides robes, & d'autres magnifiques marques de diſtinction.

En quittant la préſence ſacrée, Mohammed Aga retourna à la Porte pour rendre compte de ſa commiſſion, de l'acceptation d'Ahmed Pacha des pleins pouvoirs, & du départ de l'armée Perſane.

Après que ſa Majeſté eut viſité les tombes des ſaints hommes (auxquels Dieu faſſe paix !) elle s'embarqua ſur le Tigre dans une barque, qu'Ahmed avoit rendue auſſi magnifique &

A.D. 1743. Nad. 56. auſſi commode qu'il étoit poſſible, &, ayant viſité le tombeau de l'Iman Abou Hanifé (ſur lui ſoit la grâce du Très-haut !) elle retourna le même jour à ſa glorieuſe tente, & le jour d'après ſe rendit à Negef Egeref par la route d'Hillé.

Comme il y avoit dans la ſuite royale, des hommes ſavans de l'Iran, du pays des Afgans, de Balkhe, de Bokhara, & d'autres provinces du Touran, & qu'ils avoient unanimement le déſir d'éteindre toute animoſité parmi les fidelles croyans, ſa Majeſté fit appeler ceux qui, ſoit dans les ſaints lieux d'Hillé, ſoit dans la contrée de Bagdad, égaloient en ſavoir ceux-ci & les raſſembla dans la maiſon ſacrée.

Après une longue diſcuſſion, il fut convenu qu'on couperoit la corde de la diſſention, & qu'on nettoieroit la claire fontaine du Mohamétiſme du limon des doutes, & des controverſes ſur le ſujet en queſtion.

En effet, après que les articles de cette convention eurent été rédigés, toutes les illuſtres perſonnes qui en étoient témoins y apposèrent leurs ſceaux ; on la dépoſa dans le tréſor ſacré, & on en diſperſa des copies dans tout l'empire.

Voici en ſubſtance ce qu'elle contenoit, & par où elle commençoit :

" Quand la miſſion du glorieux prophète " (ſur lequel & ſur ſa famille ſoit la grâce de

" Dieu !) fut finie, chacun de ſes vertueux A.D. 1743. Nad. 56.
" compagnons hazarda ſa vie & ſa fortune
" pour étendre la véritable réligion ; & leur
" eſtimable conſtance leur mérita l'honneur de
" ce verſet de l'Alcoran :

" *Les plus excellens en vertus furent ceux*
" *qui s'enfuirent avec le prophète & qui*
" *l'aſſiſtèrent.*"

" Après le départ du prophète pour un
" meilleur ſéjour, le droit de ſucceſſion & le
" gouvernement tomba à ces grands aſſociés,
" qui conduiſoient l'inſtruction des peuples.
" Le premier Calife fut, Ahmed Mokhtar
" Aboubecr, le vrai témoin ; le ſecond fut,
" l'ornement de la moſquée, Omar Ben Kho-
" tab ; le troiſième, Oſman Ebn Affan ; & le
" quatrième, le victorieux lion de Dieu, Ali
" Ebn Abi Talib ; ces quatres Califes mar-
" chèrent dans le ſentier de l'unanimité pen-
" dant le cours de leurs règnes, loin de toutes
" diſputes & contentions, préſervant la vérité
" intacte, & détournant toute héréſie de la
" ſecte de Mahomet.

" Les Ommiades & enſuite les Abbaſſides, A.D. 1509.
" qui régnèrent après ces grands hommes, ſui-
" virent leurs traces : mais, enfin, en 906,
" Chah Iſmaïl monta ſur le trône de Perſe ;
" & par les inſinuations des gens de lettres
" de l'Azarbigian, du Ghilan & d'Ardebil,

A.D. 1743. Nad. 56. " commença à attaquer les droits de ces glo-
" rieux Califes, & à éloigner les cœurs du
" peuple des honneurs qui leur étoient dus.
" Il fit annoncer dans les moſquées & dans
" les chaires cette hérétique doctrine, que la
" plume ſe refuſe de tracer, & ſur laquelle la
" langue voudroit garder le ſilence.

" Quand les Sunnites refuſèrent d'embraſſer
" ces opinions, il permit aux Schütes de les
" tuer, de les perſécuter, & de les faire captifs,
" de manière qu'on vit des eſclaves Maho-
" métans vendus, & achetés en Europe, &
" dans les pays les plus éloignés.

" Cette calamité dura juſqu'au règne de Chah
" Huſſein: alors par degrés les Turcmans
" du déſert, enſuite les Afgans de Kandehar,
" & même les Turcs & les Ruſſiens, ébran-
" lèrent de tous côtés les fondemens de l'em-
" pire de l'Iran; ſur lequel ils s'arrogèrent des
" droits, & dont ils ravagèrent les provinces.

" Mais la volonté du Roi des rois mit dans
" toute leur ſplendeur les événemens, qui
" étoient cachés ſous le voile de l'obſcurité;
" le très-glorieux & le très fortuné Monarque,
" qui, avec le pouvoir du Deſtin, la dignité
" de Saturne, la furie de Mars, confondit l'ex-
" iſtence de ces rebelles, & rendit aux rois
" des Indes & de Touran leurs diadèmes.

" Il eſt l'ombre du Très-haut, l'aſile de

" tous les rois de la terre, le grand Nader A.D. 1743. Nad. 56.
" Chah ; que le Tout-puiſſant préſerve ſon
" règne ! il diſſipa les ténèbres qui environ-
" noient l'Iran, reſtaura l'empire que les in-
" vaſions étrangères avoient démembré, &,
" avec les ſerres de la proſpérité, mit en pièces
" les auteurs des rebellions & des troubles.
" En l'année 1148, ayant raſſemblé les peu- A.D. 1735.
" ples d'Iran dans les plaines de Mogan, il
" leur ordonna de ſe choiſir un roi. Alors
" les Perſans le ſupplièrent d'accepter l'em-
" pire ; diſant, " Ce royaume appartient de
" droit à ſa Hauteſſe qui nous a préſervés, &
" qui a délivré nos vies des griffes de nos en-
" nemis, nous protégeant même contre leurs
" outrages."

" A ces acclamations ſa Hauteſſe répondit ;
" Puiſque les Perſans me veulent pour leur
" ſouverain, j'accepte leur offre, à condition
" qu'ils quittent leurs héréſies, & recon-
" noiſſent la légitime ſucceſſion des illuſtres
" Califes." Cette juſte demande fut accordée,
" & la convention qui fut faite demeura dans
" le tréſor royal ; ſa Majeſté envoya auſſitôt
" un ambaſſadeur à l'empereur des Turcs,
" doué du pouvoir de Saloman, qui étend le
" tapis de la ſureté, qui vérifie ce ſacré verſet,
" Dieu veut agir avec juſtice & libéralité,"
" ſeigneur des deux continens & des deux

A.D. 1743. Nad. 56. " mers, ſerviteur des deux cités ſacrées, un ſe-
" cond Secander Zoulcarnein, avec la dignité
" de Dara & de Caïkhoſrev, avec des armées
" auſſi nombreuſes que les étoiles, & auquel
" Dieu veuille accorder une heureuſe éternité !

" Cet ambaſſadeur étoit chargé des cinq
" propoſitions ſuivantes :

I. " Qu'en conſéquence de ce que les Perſans
" ont rejeté leurs précédentes opinions,
" & reconnu la haute dignité de Giafar,
" les hommes de lettres & docteurs Turcs
" confirment leur agrément, & con-
" ſidèrent leur croyance comme la cin-
" quième ſecte.

II. " Que comme il y a quatre colonnes dans
" le ſacré temple de la Mecque en hon-
" neur des quatre ſectes, on en érigera
" une autre pour celle de Giafar.

III. " Que comme toutes les années un chef
" des pélerins eſt envoyé de perſe en
" compagnie des chefs d'Egypte & de
" Syrie, pour défendre les pélerins Per-
" ſans, un autre chef de la part de la
" Porte ſe joindra à eux dans la même
" intention.

IV. " Que les priſonniers de chaque empire
" ſeront relâchés, & que le commerce
" ſera libre entre les deux nations.

V. " Que les ſouverains de Perſe & de Tur- A.D. 1743. Nad. 56.
" quie tiendront reſpectivement un en-
" voyé à la cour l'un de l'autre, afin de
" déterminer les affaires des deux em-
" pires, & de cimenter la paix entre eux.

" La ratification de ces cinq articles auroit " ôté tout ſujet de diſcorde parmi le peuple de " Mahomet, auroit fait vivre en paix & tran- " quillité les fidelles croyans, & cimenté l'ami- " tié entre les deux royaumes.

" Dans ce temps-là, la Porte accorda les " articles touchant les pélerins, l'affranchiſſe- " ment des eſclaves, & le rétabliſſement d'un " envoyé dans chaque cour; mais elle pria " d'être diſpenſée de la confirmation de " la ſecte de Giafar, & des autres de- " mandes qui s'y rapportoient. En con- " ſéquence, pluſieurs ambaſſadeurs furent en- " voyés d'une part avec des refus, & des ex- " cuſes, & de l'autre avec des argumens clairs " & convaincans. Comme cette affaire a été " en agitation pendant ſept ou huit années, A.D. 1743. " celle-ci de l'Hégire 1156, l'armée royale & " victorieuſe a marché en Turquie, afin " d'éteindre le feu de la contention, & d'écar- " ter toute diſcorde des fidelles croyans.

" Enfin, pour délibérer ſur cette importante " affaire, ſa Majeſté a ordonné que les doc- " teurs & juges de Perſe, de Balkhe, & de " Bokhara s'aſſemblaſſent, & quand elle a été

A. D. 1743. Nad 56. baiſer la terre ſainte en Negef Egeref, elle a
" invité au même conſeil les ſavans de Kér-
" belé, d'Hillé, & des dépendances de Bag-
" dad ; & comme il n'y avoit eu aucune tache
" dans la croyance orthodoxe juſqu'au règne
" des Sefevis, elle a voulu que les pilliers de
" la religion nettoyaſſent la fontaine de la foi
" de toute héréſie, & fiſſent couler les eaux
" pures de la vérité, afin d'éteindre le feu de
" la diſſention.

" Selon ces auguſtes ordres, cette aſſemblée
" s'eſt tenue dans la ſacrée demeure du maître
" de la religion, du très-pieux Iman (à qui
" Dieu faſſe paix !) où toute l'affaire a été
" éclaircie & expliquée, comme il paroît par
" cette préſente convention.

" *Profeſſion de Foi de ceux qui déſirent la*
" *Durée du Regne de ſa Majeſté Nader*
" *Chah, Docteurs de l'Iran.*

" Nous croyons qu'après le départ du chef
" de tous les prophètes, le Califat deſcendit
" aux quatre illuſtres pilliers de la religion,
" Aboubecr, Omar, Oſman, & Ali (auxquels
" Dieu faſſe paix !), & pour leſquels il fut
" envoyé du ciel ce très-excellent verſet :

" *Dieu fut gracieux aux croyans, lorſqu'ils*
" *firent un accord ſous l'arbre, & connut*
" *ce qui étoit dans leurs cœurs.*"

" Les compagnons du prophète ſont comme
" les étoiles, quel que ſoit celui d'entre eux

" que l'on prend pour guide, on eſt conduit A. D. 1743. Nad. 56.
" dans le bon chemin. Nous reconnoiſſons
" que la ſouveraineté légitime leur fut con-
" firmée, & qu'ils conſervèrent conſtamment
" l'amitié qui les uniſſoit ; qu'après la mort
" d'Aboubecr & celle d'Omar, le plus noble
" Matirza Ali fut conſulté à leur ſujet, & ré-
" pondit :

" *Ces deux Imans étoient juſtes ; ils vécurent*
" *& moururent dans la vérité.*

" Que le premier de ces Califes a dit au
" ſujet du quatrième ; " Vous êtes beni puiſ-
" qu'Ali eſt parmi vous," & qu'Omar s'eſt
" exprimé ainſi, " Si ce n'étoit à cauſe d'Ali
" Omar périroit."

" Nous trouvons qu'il n'eſt pas néceſſaire
" de s'étendre davantage ſur leur unanimité
" & leur union. A la fin, en l'année 906
" Chah Iſmaïl publia une héréſie contre les
" trois premiers Califes ; ce fut la ſource de
" la calamité & de la ruine des vrais croyans,
" la cauſe de la haine entre le peuple de Ma-
" homet, juſqu'à ce que, par la faveur du Roi
" des rois, ſa Majeſté ſe fût aſſiſe ſur le trône
" de Perſe, & eût fait la propoſition ci-deſſus
" mentionnée, que nous, ſes ſujets, accep-
" tâmes. Et à préſent, dans la demeure ſa-
" crée, nous avons ſigné la préſente déclara-
" tion, affirmant légitime la ſucceſſion des

A. 1743. ed 56. quatre Califes, proteſtant que nous n'avons
" nulle ſorte de doute à ce ſujet, que nous dé-
" firons ardemment la fin de tout ſchiſme, ſi
" le Mufti & les docteurs de la Porte veulent
" établir la ſecte de Giafar, à laquelle nous
" nous confeſſons fermement attachés. Voilà
" nos opinions données dans la ſincérité de
" nos cœurs ; quiconque s'y oppoſera ſera en-
" nemi de la véritable religion, & expoſé à
" l'ire de l'Empereur du monde."

Les ſavans de Negef, de Kerbelaï, d'Hillé & des dépendances de Bagdad, profeſsèrent que l'Iman Giafar, ſur qui ſoit la paix du Seigneur, eſt très-noble, de la race du prophète, & reçu parmi les Imans de la vraie foi. Ils acquieſcèrent à tout ce que les docteurs de l'Iran avoient déclaré, & maintinrent le droit des glorieux Califes ; ils ajoutèrent que ceux qui s'oppoſent à cette croyance s'oppoſent à la religion de Dieu & du prophète, & qu'ils ſeront punis en ce monde par le Sultan du ſiècle, & dans l'autre par l'Etre Tout-puiſſant.

Les lettrés de Bokhara & de Balkhe furent en tout de l'opinion de ceux de l'Iran ; dont ils déclarèrent la ſecte être la religion du Seigneur de toutes les créatures ; diſant, que qui contredit cette opinion s'écarte de la vraie foi, ſe prive de la faveur du prophète, reçoit

son châtiment à présent de l'Empereur, & dans un autre monde du Très-haut ; que cet accord n'est en nulle manière contraire à la véritable religion, que la dite secte est entièrement conforme à la croyance des fidelles, & que se tuer ou s'emprisonner les uns les autres, étant Mussulmans & frères, est entièrement criminel. A.D. 1742. Nad. 56.

CHAPITRE X.

L'Armée royale va à Kerbalaï & à Bagdad.

La piété de Nader Chah l'engagea à faire dorer le toit de la sacrée mosquée ; à cet effet, les plus excellens ouvriers furent mandés, &, travaillant sans relâche à l'embellissement de ce toit qui touche aux étoiles, ils eurent bientôt fini leur ouvrage : ils en furent amplement récompensés, & la dépense monta à une somme très-considérable. Les murailles de ce sacré édifice furent réparées par la libéralité de sa Majesté impériale l'illustre Couherchad Begum, qui envoya de son propre trésor cent mille Naderis ; elle donna de plus un encensoir garni de pierreries, & un bassin de pur or

A. D. 1743. Nad. 56. pour brûler des parfums dans la maiſon ſainte. L'armée enſuite ſe mit en marche pour ſe rendre à Kerbelaï, elle atteignit dans le com-
8 Novembre. mencement du mois Chaval le jardin entouré d'anges ; & pour réparer la moſquée de ce lieu, la Sultane Razia Begum, fille de Chah Huſſein, fit compter par le tréſorier de ſon ſerrail vingt-mille Naderis. Après cinq jours de campement, les étendards prirent le chemin de Bagdad par la route de Meſſaïb ; ici Nader Chah, déployant encore ſa généroſité, fit de grands préſens aux miniſtres des moſquées des quatre Imans, auxquels mille ſaluts ſoient donnés !

De ſon côté Ahmed Pacha envoya de nouveau à la haute cour des dons convenables & des chevaux ; ſes meſſagers ſe préſentèrent à la royale audience avec les plus grands marques de reſpect & de vénération ; & ſa Majeſté fut très-libérale envers eux & envers leur maître.

Comme les commandans envoyés en Arabiſtan tenoient la ville de Baſra étroitement bloquée, & qu'ils s'étoient mis en poſſeſſion du château de Korné, ſa Majeſté leur fit ſavoir, que, la paix étant preſque faite, elle vouloit qu'ils levaſſent le ſiége, & revinſſent au camp après avoir évacué les forts de Kerkouk, d'Ardebil, & de Korné, ainſi que les autres

diſtricts dont ils s'étoient emparés &, les avoir A. D. 1743. Nad. 56.
rendus aux officiers d'Ahmed Pacha. Alors l'armée, marchant par Bagdad & paſſant ſur un pont près de Nikigé, campa en Cheherzan.

CHAPITRE XI.

Troubles en Chirvan; des Troupes y ſont envoyées pour réduire les Séditieux; elles réuſſiſſent à l'Aide du Créateur des Hommes & des Génies.

Au temps que l'armée royale quitta Derbend, Mohammed Ali Khan Kirklou fut établi gouverneur de cette province, & on lui laiſſa un régiment pour ſa garde. Quand les bannières auguſtes eurent atteint Mogan, Heidet Beg l'Afchar, qui commandoit les mouſquetaires, fut fait gouverneur de Chirvan, avec le titre de Khan.

Le vingt-deux de Chaaban, lorſque l'in- 1 Octobre.
vincible camp étoit dans la plaine de Mouſſel, arriva la nouvelle des troubles ſurvenus en Chirvan, & dont voici le ſujet:

Après la mort de Zoheireddoulé Ibrahim Khan, ſon fils Mohammed Ali Beg prit ſon

A.D. 1741. Nad. 56. nom, & fut fait gouverneur de l'Azarbigian. Dans le même temps un obſcur aventurier nommé Sam, ſaiſi de la frénéſie de l'ambition, prétendit être prince, & fils du feu Chah Huſſein.

Ibrahim Khan fit arrêter ce prétendant, lui fit couper le nez, & le renvoya honteuſement. Sam, ainſi chaſſé, prit ſa courſe du côté du Dagheſtan, & ſe jeta entre les bras des Lekzies.

Mohammed, fils de Serkhaï, qui, pendant que l'armée étoit dans la province, s'étoit révolté & caché dans les creux des montagnes d'Oar, voyant les bannières perçant les étoiles du côté de la Turquie, & croyant que le mutilé Sam pourroit lui ſervir à exciter une révolte, ſe joignit à lui avec un corps conſidérable de troupes & pluſieurs des habitans de Taberſeran & de Derbend.

Ces ſéditieux s'étant fais de ſecrètes liaiſons en Chirvan, Mohammed, gouverneur de Derbend, informa ſa Majeſté de ce qui ſe paſſoit, & Heider Khan fut envoyé à ſon aſſiſtance. Le peuple de Chirvan, infecté par le voiſinage de ceux de Derbend & du Dagheſtan, ſe ſaiſirent d'Heider Khan entre Chamakhi & Chaïran, & le jetèrent dans une priſon ; après quelques jours ils l'y mirent à mort, & pillèrent ſes biens. Enſuite ils con-

duifirent à Chirvan Mohammed fils de Serk- A.D. 1748. Nad. 56.
haï, & Sam, les établirent dans le château d'Akſou, place de réſidence de leurs gouverneurs, où ils élevèrent l'étendard de la rebellion, & même forcèrent ceux des habitans de Chirvan & de Taberſeran, qui ne vouloient pas reconnoître leur autorité, à porter le collier de leur ſervice.

Les peuples de Derbend, qui gardoient dans leurs cœurs une haine invétérée contre les Perſans, furent encore plus excités par la hardieſſe de leurs voiſins; une compagnie de Moganiens, & autres de ces cantons, qu'on avoit envoyés pour garder le château de Kir, tuèrent les Afchars qui étoient parmi eux, remirent le château entre les mains des Lekzies, & ſe joignirent à Mohammed & à Sam.

Ali Khan de ſon côté fit mettre à mort pluſieurs des principaux mécontens de Derbend; & quelques-uns de Mogan, ſoupçonnés de fomenter ces déſordres, furent par ſes ordres aveuglés & bannis. Il commença enſuite à fortifier la citadelle & les tours de Derbend, & fit ſavoir ſa ſituation à la glorieuſe cour.

Quoiqu'Achour-Khan l'Afchar, général des forces de l'Azarbigian, & alors en Erivan, eût, à la nouvelle de ces troubles, accouru en Chirvan pour y remettre l'ordre; quoiqu'il

A.D. 1743. Nad. 56. eût été joint par Hagi Khan, gouverneur de Cangé, & qu'il fût employé à conſtruire un pont ſur le Ker; cependant, ſa Majeſté fit partir un détachement de ſon armée pour ſoutenir Achour Khan, & en même temps envoya Kerim Khan, gouverneur d'Aroumi en Mogan, afin d'y empêcher le progrès de la révolte.

De plus, le prince Naſralla Mirza, qui étoit alors en Hamadan, fut mandé, & arrivant à la cour, lorſque l'armée marchoit à Bagdad & étoit à la ſtation de Leilan, il baiſa le ſacré
26 Octobre. tapis le dix-huitième de Ramazan.

Sa Majeſté ordonna à Fathali Khan, maître de l'artillerie, & à pluſieurs officiers, d'accompagner le prince, auquel il donna quinze mille hommes, pour réduire le Chirvan.

Quand Naſralla Mirza eut atteint Tauris, il fit prendre les devans à Fathali, à la tête d'un détachement conſidérable, & il le ſuivit de près.

10 Décembre. A l'arrivée de Fathali Khan, le quatre de Zou'lkadé, les ſéditieux de Chirvan & les Lekzies deſcendirent en troupes, avec leurs inſtrumens de guerre, d'un mont au deſſus de Chahbag, dans l'intention d'entrer dans le château. Mais Fathali & Achour Khan leur fermèrent le paſſage, leur donnèrent bataille, &, à l'aide de la Providence, les ſerres de la

proſpérité de ſa Majeſté bleſsèrent le viſage de ces rebelles, & firent tourner bride au courſier de leur bravoure, tandis que mille ou plus d'entre eux furent faits priſonniers, & leurs étendards perdus. Mohammed, fils de Serkhaï, ſe mit à la tête des fuyards, après avoir été bleſſé. Sam, avec peu de ſoldats, ſe retira en Georgie. A.D. 1742. Nad. 56.

Enſuite les conquérans aſſiégèrent le château d'Akſou, qu'ils prirent en peu de jours, ainſi que les Lekziès qui le gardoient.

On verra la fin des avantures de Sam dans le récit des évènemens de l'année ſuivante.

CHAPITRE XII.

Déſobéiſſance & Rebellion de Mohammed Taki Khan de Chiraz ; un Corps de Troupes eſt envoyé contre lui, il eſt fait Priſonnier.

Lorsque l'armée victorieuſe ſéjournoit dans les quartiers adjacens de Derbend, le magnanime Sultan donna le gouvernement de ce pays à Kelbali Khan, & le ſein de la province de Farſiſtân à Taki Khan Chirazi.

A.D. 1743. Ned. 56. Ces deux Khans demeurèrent long-temps en ces lieux, couverts du voile de la déception.

Ils furent enfin mandés à la cour étendue comme les cieux, & leurs gouvernemens furent donnés à Mohammed Huſſein Khan Kirklou, qui revenoit de ſon voyage de Ruſſie. Taki Khan, à l'arrivée de Mohammed Huſſein, ſe crut obligé de cacher avec plus d'artifice ſes mauvaiſes intentions, mais étant maître de l'artillerie, & ayant dans ſes intérêts une troupe de rebelles errans, il tomba tout à coup ſur Kelbali Khan, qu'il tua, & s'avança pour ſe ſaiſir de Mohammed Huſſein. Celui-ci alarmé s'embarqua ſur le vaiſſeau de la fuite, &, pour aborder au rivage de la ſureté, reprit immédiatement le chemin de Chiraz; mais, s'appercevant que Taki Khan marchoit ſur ſes pas, il ſe retira, & fit ſavoir ſa ſituation à la cour auſſi grande que le firmament.

Taki Khan, ne trouvant plus d'oppoſition, entra dans Chiraz, & y déploya les bannières de la rebellion. Un détachement de l'auguſte armée fut auſſitôt envoyé pour aider Mohammed Huſſein à faire rentrer Taki Khan dans le devoir: ce rebelle, après avoir tenu quelque temps dans ſon fort, fut fait priſonnier, & Chiraz, qui avoit été le ſiége de la joie & la demeure des délices, devint par ſon crime le ſéjour de la rapine, de la mort, & de

la captivité. Les fils de Taki Khan furent condamnés à la mort ; lui-même à perdre un œil & ſa virilité : cette ſentence fut exécutée, & il fut traîné, chargé de chaînes, à la cour auguſte. A.D. 1742. Nad. 56.

CHAPITRE XIII.

Troubles d'Aſterabad.

Le quinze du mois Zou'lheggé les victorieuſes bannières s'avancèrent de Chehervan vers l'Azarbigian. Après leur arrivée dans le voiſinage de Mahidechet, ſa Majeſté apprit que pluſieurs des principaux Kagiars, irrités de la conduite de Mohammed Huſſein Khan, leur gouverneur, s'étoient joints à la tribu d'Yemout, & étoient entrés ſéditieuſement dans la ville d'Aſterabad : que le fils de Mohammed, vice-gouverneur *de ces diſtricts en l'abſence* de ſon père, avoit été trouver Bahboud Khan, commandant d'Etek, & l'avoit engagé à l'aſſiſter pour punir les rebelles. 20 Janvier. 1744.

Sur ces nouvelles Mohammed Huſſein, alors au camp impérial, fut envoyé avec des troupes

1744. l. 57. choiſies dans ſon gouvernement, & en eut bientôt réduit les habitans à l'obéiſſance: mais, comme une longue inimitié ſubſiſtoit entre lui & les Kagiars, il ſaiſit cette occaſion pour en donner de ſanglans témoignages, faiſant, ſous le moindre prétexte, mettre à mort l'innocent & le coupable; & rendant ce pays une ſcène de déſolation.

Quand l'armée impériale eut atteint Kermanchah, ſa Majeſté nomma ſon neveu Ibrahim Khan, gouverneur du Kiurdeſtan & du Loriſtan, & lui donna des forces ſuffiſantes pour le ſoutenir, avec ordre de demeurer ſur les confins de Kermanchah.

Cependant, Náſralla Mirza, qui l'année d'auparavant avoit été envoyé en Kharezme, avoit reçu les proteſtations de fidélité des chefs tant de cette contrée que d'Aral; il avoit donné la principauté du Kharezme à Aboul Mohammed, fils d'Ilbars, & choiſi Ertouk Eniak pour ſon miniſtre. Mais peu après quelques Kharezmiens rebelles ſe joignirent à la tribu d'Yemout, & mirent à mort Ertouk Eniak.

Sa Majeſté, inſtruite de ces événemens, fit partir Ali Kuli Khan pour le Khoraſſan, & réſolut de réduire les rebelles l'année ſuivante. Enſuite les étendards favoriſés du ciel, ayant quitté Mahidechet, furent arborés à Kalmerou.

CHAPITRE XIV.

Evénemens de l'Année de la Souris, répondant à celle de l'Hégire 1157.

LE Vendredi, cinquième du mois Sefer, ſix minutes après la ſixième heure, le monarque du quatrième ciel, le rayonnant ſoleil, s'avança de la ſtation des Poiſſons vers ſon ſiége exalté du Belier. L'armée de la ſaiſon pluvieuſe fut miſe en fuite, & les forces de la nuit défaites. Le ſplendide & valeureux printemps déploya ſes bannières de cyprès & de pins, & fit entendre la muſique guerrière de ſes nuées foudroyantes. Les troupes militaires des jardins furent miſes en ordre. Les bataillons des arbres & des arbuſtes ſe couvrirent de leurs caſques de fleurs & de boutons, & ſe préparèrent à repouſſer l'armée de l'hiver. A.D. 1744. Nod. 57.

La fête royale de cette belle ſaiſon fut célébrée avec la plus agréable pompe dans la ſtation de Kalmerou, & le banquet de la nouvelle année fut accompagné de gloire & de proſpérité.

En ce même temps, Ahmed Pacha Gemal

A.D. 1744. Nad. 57. Ogli, généraliſſime pour la cour Ottomane, qui avoit été envoyé à Cars, afin d'y ſoutenir les intérêts du prétendant Mohammed Ali connu ſous le nom de Séfi Mirza, fit répandre des lettres dans les diſtricts de l'Azarbigian, qui déclaroient ſes mauvaiſes intentions.

Quelques-unes de ces lettres, étant tombées ſous les yeux de ſa Majeſté, allumèrent dans ſon cœur le feu d'une juſte colère & l'obligèrent de faire marcher les troupes royales vers Abher. En ce lieu elle apprit que ce général avoit été dépoſé; qu'Ahmed Pacha, dernier grand viſir, avoit été nommé à ſa place, & que Mohammed Aga, envoyé de Bagdad pour traiter de la paix, attendoit alors à Conſtantinople des nouvelles d'Ahmed Pacha.

Sur ces intelligences ſa Majeſté envoya ordre au commandant d'Erivan de mettre en liberté les priſonniers Turcs, &, les faiſant conduire au nouveau généraliſſime à Cars, d'eſſayer ſi on en pourroit venir à des moyens d'accommodement. Le gouverneur obéit, mais le général Turc envoya pour réponſe, "Qu'après "ce qui s'étoit paſſé, il étoit impoſſible de "conclure une paix; qu'il étoit envoyé par "l'auguſte Porte pour ſoutenir & établir Sefi "Mirza, amené par lui en Perſe."

En chemin ſa Majeſté reçut la nouvelle

que Sam avoit été fait prisonnier. Ce prétendant, après avoir été défait à Chirvan (comme il a été dit dans le récit des événemens de la précédente année), avoit pris la résolution de s'enfuir en Georgie; mais étant observé par Tahmouras Khan, & ayant été surpris dans les défilés d'Ekhielkil, le vingt-quatre du mois Zou'lkadé, il avoit, ainsi que ceux qui accompagnoient sa fuite, été envoyé, chargé de chaînes, au château de Karakelgian. A.D. 1744. Nad. 57. 30 Décembre, 1743.

Sa Majesté ordonna aussitôt qu'on arrachât les yeux à Sam, & qu'il fût envoyé avec les autres prisonniers à Ahmed Pacha, avec ce message, que, "Puisque Sefi Mirza étoit avec "lui, les deux frères pourroient s'entre-re-"garder."

Quand les troupes royales furent parvenues à Couri en Georgie, la nouvelle fut apportée de la défaite des Turcs, qui arriva de la manière suivante: Après que les ministres de la Porte eurent résolu de soutenir les prétensions de Sefi Mirza, dans le nombre des projets qu'ils firent pour y réussir, fut celui-ci. Ils envoyèrent plusieurs dons précieux à Ahmed Khan Osmeï, à Mohammed fils de Serkhaï, & aux chefs d'Oar, de Genktaï, de Tabresran, & de Derbend, le tout accompagné de lettres flatteuses pour chacun d'eux, leur demandant leur assistance en faveur du prince Sefi Mirza.

A.D. 1744. Nad. 37. Youſſef Pacha, gouverneur d'Akheſké, fut chargé de cette commiſſion; mais, quand il eut atteint Couri, Tahmouras Khan, commandant de Cakht, étant averti de ſon intention, & s'étant joint à Ali Khan Kiligi, gouverneur de Teflis, dreſſa une embuſcade pour le ſurprendre. Youſſef, pour plus grande ſureté, s'étoit campé proche d'une montagne dans le milieu d'un déſert, & avoit envoyé les préſens & les lettres par la voie du Dagheſtan. Mais les deux Khans, qui connoiſſoient parfaitement les chemins, & qui poſſédoient l'art de la guerre, envoyèrent un détachement, qui, fermant les paſſages à ces meſſagers, en tuèrent ou firent priſonniers la plupart, s'emparant de leurs préſens & de leurs lettres.

Quand Youſſef Pacha apprit le malheur arrivé à ſes gens, il en perdit preſque la raiſon, & devenant le compagnon de l'étonnement & l'ami de la confuſion, il s'enfuit & périt dans ſa fuite.

Au récit de ce ſuccès, ſa Majeſté récompenſa Tahmouras Khan par le gouvernement de Çartil, & donna à ſon fils Ezeikeli Mirzaï celui de Cakht.

Les importantes affaires du Chirvan étant ainſi décidées, ſa Majeſté manda le prince Naſralla Mirza, qui, obéiſſant à ce commandement, joignit l'armée royale. Alors les éten-

dards conquérans ayant quitté les bords de Peugekhan, s'avancèrent par les quartiers de Coktché, & s'arrêtèrent dans un endroit nommé Khanki, à ſix paraſanges d'Arpetchaï. A.D. 1744. Nad. 57.

Le douze de Giumadi'lakhri les bagages furent laiſſés en ce lieu, & l'armée marcha à Cars. 31 Juillet.

Au dehors de cette cité, les victorieuſes bannières brilloient dans le firmament, & toutes les fois que le général Turc, ou les Pachas, faiſoient quelques ſorties, ou préſentoient bataille, auſſi ſouvent pluſieurs d'entre eux étoient tués, ou faits priſonniers, & le reſte obligé de ſe retirer en déſordre dans la place.

Cependant, le douze de Regeb les bagages joignirent le camp; ſa Majeſté fit enſuite élever des forts & des retranchemens autour de Cars, diſtribuant ſes troupes & ſon artillerie dans les différens quartiers. 11 Août.

Ahmed Khan le Lekzie, qui, à la réquiſition des Turcs, étoit venu aſſiſter le commandant de Cars, voyant les choſes dans cette ſituation, entreprit de s'échapper pendant la nuit avec les ſiens; mais les ſentinelles ayant donné l'alarme de leur fuite, un détachement fut envoyé ſur leurs pas, & pluſieurs d'eux furent mis à mort.

Les aſſiégés s'affoibliſſant tous les jours, & les

A.D. 1744. Nad. 57. secours n'arrivant point, les soldats Turcs commencèrent à déserter en foule; alors le général étant réduit à l'extrémité, envoya au camp Persan Abderrahmah Pacha, & Ahmed Effendi Kisrili, fameux par ses ouvrages & son savoir, avec plusieurs officiers de marque, les faisant accompagner de présens considérables, & demandant la permission de faire savoir à la Porte les pacifiques intentions de sa Majesté.

Après des messages réitérés des deux côtés, le généreux héros consentit à cette requête, & le général envoya Ahmed Kisrili avec plusieurs chefs de l'armée à la cour Ottomane. Comme la froide saison s'approchoit, & que Cars étoit remarquable pour la rigueur du froid, l'armée royale s'en éloigna le second du bien-heureux mois de Ramazan & prit la route d'Arpetchaï, d'où elle vint à Akheské, & à Akhelkilk, & campa dans ces agréables plaines, fameuses pour leur fertilité.

29 Septembre.

Après avoir fait des provisions suffisantes, sa Majesté résolut de passer l'hiver à Berda, où l'on respiroit l'air le plus pur. A cet effet, elle envoya dans ce lieu plusieurs milliers d'ouvriers; ils se mirent à y bâtir des maisons & des palais avec du bois & des cannes, &, en creusant les fondemens, ils trouvèrent de l'eau en abondance. Alors Nader ayant pris la route d'Aktché Kaia & Kezak, arriva à

Cangé & à Berdá dans le commencement du mois Zou'lkadé, & y établit ſes quartiers d'hiver. A. D. 1743. Nad. 58.

Quand les chevaux ſe furent repoſés pluſieurs jours, ſa Majeſté ſe détermina à punir les Lekzies du Dagheſtan, & prenant avantage d'une ſaiſon dans laquelle ils ne pouvoient s'attendre à être attaqués, elle marcha contre eux avec des troupes choiſies le vingt-deux de Zou'lkadé. Elle paſſa le pont de Giovad, & par des marches forcées arriva à Derbend le ſix de Zou'lheggé. Elle diviſa ſes troupes en quatre bandes, & entoura de tous côtés les Lekzies ſurpris, & bien éloignés de la croire ſi près dans un temps ſi rigoureux. 31 Décembre. 17 Décembre.

Les habitations de ces rebelles furent donc ſaccagées & dévaſtées; & l'on ſaiſit un nombre infini de chevaux & de beſtiaux.

Le pillage & la rapine ayant duré pendant trois jours, & les chefs du Dagheſtan étant venus implorer grâce, ſa Majeſté les revêtit de la robe du pardon & de la clémence. Le jour de la fête d'Azhi, elle revint à Derbend, où ayant réglé les affaires du pays, elle retourna par la voie de Tabreſran à Perdá, & atteignit ſes quartiers d'hiver le cinq de Moharrem. 29 Janvier, 1743.

En ce lieu Nader Chah & ſon armée demeurèrent vingt jours, mais comme les pâturages & les fourrages étoient plus abondans

A.D. 1745. Nad. 58. vers le nord de la rivière Ker, il quitta cette place, & ayant fait paſſer la rivière aux troupes & aux bagages, il campa le vingt-cinq dans le diſtrict d'Ereche.

18 Février.

CHAPITRE XV.

Evénemens de l'heureuſe Année l'Hégire 1158.

QUAND l'hiver ſuivi des neiges & des tempêtes, comme un guerrier à la tête de ſes forces, eut envahi la terre de l'Iran avec la violence de Rouintem, le grand luminaire des cieux monta ſon ſplendide courſier, &, le ſeizième du mois de Sefer, rencontra les troupes de ce tyran furieux ſur le point de l'équinoxe du printemps; il y mit en déroute cette froide armée de la rude ſaiſon, dont il diſperſa les bannières long-temps flottantes dans les airs, tempérant par une douce chaleur l'âpreté de ſes perçans frimats.

Dans ce temps la cour impériale brilla de la ſplendeur de Salomon, les nobles généraux & les héros illuſtres s'aſſemblèrent, couverts de robes de nuances variées & éclatantes d'or.

Les tentes nombreuſes comme les étoiles furent dreſſées en Chekki, où elles demeurèrent près de trois mois : enſuite, quittant ce lieu & paſſant la rivière Ker, elles s'avancèrent vers Coktché, dans le quartier d'Erivan, par le chemin de Khatchin & Meïanicouh. A.D. 1745. Nad. 58.

Pendant cette marche Nader Chah fut attaqué d'une maladie ſoudaine, & fut porté pluſieurs ſtations dans la littière royale ; mais enfin, par les ſoins d'un habile médecin, qui lui donna des remèdes efficaces, il fut entièrement guéri, & reprit ſa première vigueur & ſanté.

Après cet accident, & le douzième du mois Giumadi'lakhri, l'armée atteignit les plaines de Coktché, où elle campa dans de forts retranchemens. Juillet.

CHAPITRE XVI.

L'Armée impériale arrive à Moradpeté, & prend Poſſeſſion d'Erivan. Bataille donnée contre Yeken Mohammed Pacha, Général des Turcs ; ſa Mort.

Plusieurs avis ſucceſſifs aſſuroient que le dernier grand viſir, Yeken Mohammed Pacha, nommé généraliſſime de l'armée Turque,

A. D. 1745. Nad. 58. s'étant joint à Gelik Pacha, gouverneur d'Idin, & à dix ou douze autres Pachas, s'avançoit avec des troupes innombrables d'Erzeroum, & de Cars; qu'outre ces forces Abdalla Pacha Getetchi, avec Ahmed Khan, fils de Sobhan Virdi Khan, Begler Beg d'Ardilan, ainſi que d'autres Pachas, venoient à la tête d'une armée conſidérable, &, paſſant par la voie de Diarbecr & de Mouſſel, ſongeoient à donner une bataille déciſive.

Sur cet avis ſa Majeſté envoya le prince Naſralla Mirza pour s'oppoſer à ceux qui s'approchoient des frontières de Perſe, & lui donna les légions victorieuſes, qui avoient été employées ſur les confins de Karmanchah, du Loriſtan, & du Kiurdeſtan.

Ce fut auſſi la volonté de ſa Majeſté que l'illuſtre prince Imam Kuli Mirza ſe mariât, ainſi qu'Ibrahim Khan, qui, après la mort de ſon père, portoit la même nom. En conſéquence, de grandes preparations furent faites pour la célébration de ces mariages, & pluſieurs jours furent paſſés en joie & en divertiſſemens près des quartiers de Coktché. Enſuite ſa Majeſté confia les importantes affaires du Khoraſſan à Imam Kuli Mirza, & celles de l'Irak à Ibrahim Khan; & elle les fit partir le cinq de Regeb, avec une ſuite convenable pour leurs reſpectives commiſſions.

14 Juillet.

Sa Majeſté, ordonnant que les bagages reſ- A.D. 1745. Nad. 58.
taſſent ſur les bords de Peugekhan & de Tauris, déploya le même jour ſes victorieuſes bannières pour donner bataille au général des Turcs, qui avoit déjà quitté Cars ; elle étoit réſolue de rencontrer les troupes ennemies dans le voiſinage de Cars & d'Erzeroum, lorſqu'elle apprit que le général étoit forcé de s'arrêter dans ce quartier.

Sur cela, le neuf du même mois, l'armée 28 Juillet.
royale, laiſſant Erivan, vint à ſix paraſanges de Moradpeté, dans le même lieu où la bataille contre Abdalla Pacha Kiuprili Ogli avoit été donnée.

Le dix, dans l'après-midi, Mohammed Pa- 29 Juillet.
cha s'avança avec cent mille hommes de cavalerie, & quarante mille d'infanterie, & campa au pied d'une montagne à deux paraſanges de l'armée impériale, où, ayant dreſſé ſes tentes, il commença de fortifier les endroits foibles, & de préparer ſes canons & ſes mortiers.

L'onzième, les deux armées étant rangées en ordre de bataille, le feu du combat commença, à flamber, & ſes étincelles atteignirent les étoiles. Après pluſieurs ſucceſſifs engagemens, l'armée Ottomane fut miſe en déroute par l'interpoſition de la Providence.

La perte fut très-grande du côté des Turcs, leur général ſe retira dans ſes retranchemens,

A.D. 1745. Nad. 56. &, la nuit devenant obſcure, les troupes conquérantes retournèrent à leur camp.

Alors le vigilant héros envoya un détachement pour obſerver les environs de Cars, & pour ôter à l'armée Turque toute poſſibilité d'avoir du fourrage & des proviſions.

Depuis ce temps, tous les jours quelques partis Turcs étoient taillés en pièces près du camp, & le général ſe trouva de plus en plus reſſerré de tous côtés; enfin, voyant que ſes ſoldats n'étoient en nulle manière accoutumés à l'art de la guerre, il ſe retira avec ſon armée, marchant environ quatre paraſanges chaque jour, juſqu'à ce qu'il fût à neuf paraſanges des Perſans, où il campa.

Cette retraite avoit été ſi bien conduite, que des Perſans, ayant été détachés pendant la nuit, pour faire une excurſion dans le camp des Turcs, furent étonnés de le trouver abandonné, & remplirent les airs de cris de ſurpriſe.

Dans ce même temps le général Turc méditoit le même projet contre le camp des Perſans, ayant trouvé, après une conſultation avec les chefs Ottomans, que dans la criſe où l'on étoit, il n'y avoit pas d'autre moyen pour contenir ſes ſoldats, prêts à ſe mutiner & qui déſertoient continuellement.

Dans l'après-midi du même jour, qui étoit

un Vendredi, vingt-un du même mois, un courrier de Naſralla Mirza apporta la nouvelle, que le général Abdalla Pacha, qui s'étoit avancé par la voie de Diarbecr, avoit premièrement envoyé un de ſes officiers à Baban & à Chéherzôur, mais que l'entrée de ces villes lui avoit été refuſée par le gouverneur de Baban, qui, ayant laiſſé ſa famille dans la forteresſe de Severdache, & s'étant joint aux chefs des Kiurdes, étoit venu avec eux offrir ſes ſervices au prince. Ce meſſager ajouta que ce général & Ahmed Ardilani avoient aſſemblé les Kiurdes de Bilbâs, & avec une armée complète marchoient à Mouſſel; que le prince, ayant déployé ſes bannières, s'étoit avancé pour les combattre; qu'enfin les deux armées s'étant rencontrées près de Mouſſel, après un combat furieux les Turcs avoient été défaits, pluſieurs d'entre eux tués, ou faits priſonniers; leur général, avec ceux qui avoient échappé, s'étant ſauvé par la fuite. A.D. 1745. Nad. 58. 9 Août.

Sa Majeſté, après avoir rendu grâce au ciel d'une telle victoire, envoya par un priſonnier Turc les lettres du prince au général ennemi. Celui-ci avoit à peine atteint le camp des Turcs au moment que le flambeau de l'univers répand ſa première clarté, qu'un horrible bruit & un violent tumulte fut entendu dans ce camp, d'où il ſortoit des nuées de pouſſière. Il fut bientôt découvert que le général, peu

A.D. 1745. Nad. 58. auparavant ſi abſolu, avoit été tué, & avoit rendu l'empire de ſon exiſtence.

Quand les Turcs ſe virent ſans chefs, & deſtitués de tous ſecours, ils prirent la fuite en déſordre ; mais les Perſans, qui les entouroient, tombèrent ſur eux, & après en avoir maſſacré un grand nombre, s'emparèrent des tentes, de l'artillerie, & des chevaux, qui leur reſtoient.

Quelques troupes furent détachées pour pourſuivre les fuyards, leſquelles donnant des éperons aux courſiers de leur courage, les atteignirent proche d'Arpetchaï, en tuèrent dix ou douze mille & firent cinq mille priſonniers, dans leſquels ſe trouvèrent pluſieurs Pachas & officiers conſidérables. Sa Majeſté, pour conſoler en quelque façon l'ennemi d'un ſi grand revers, mit en liberté pluſieurs des priſonniers bleſſés, ou devenus incapables de ſervir, dont une partie ſe rendit à Cars ſous la conduite de Giamous Huſn Aga, un des principaux des officiers Turcs priſonniers ; quatre mille prirent la route de Tehran, & le reſte ſe retira à Tauris.

Cependant, comme juſqu'alors la Porte avoit paru adverſe à la propoſition faite au ſujet du changement de religion des Perſans qui avoient embraſſé la ſecte de Giafar, ſa Majeſté, après une ſi totale défaite, écrivit une lettre d'amitié à l'empereur Turc, & fit

partir un courrier pour Conſtantinople par la voie de Bagdad. A. D. 1745. Nad. 58.

Cette lettre portoit en ſubſtance, que les tribus de Turcmans qui étoient en Perſe ſeroient forcées de conſentir à la conformité de religion; qu'ainſi il n'y auroit nul ſujet d'appréhender une altération dans le nouveau traité; que ſi les miniſtres de la Porte acceptoient les conditions relatives à ce point, il y auroit une paix éternelle entre les deux empires, mais que s'ils retardoient, ou refuſoient leur conſentement, ce ſeroit une continuelle ſource de contentions & de ſang répandu; qu'elle eſpéroit donc qu'ils agréeroient tous ces articles, afin d'établir une perpétuelle amitié & concorde entre les deux monarques.

Le vingt-ſeptième du même mois, l'armée impériale quitta la ſtation de Moradpeté, & prit le chemin de Tchoures & de Mahmoudi. 15 Août.

Dans le même temps, trois ambaſſadeurs diſtingués vinrent de la part du roi de Khoten, préſenter à ſa Majeſté une lettre, & des dons conſidérables. Ce roi étoit de la famille de Genghiz Khan, & avoit été élevé au trône de Khoten en même temps que ſon frère à celui de Khata.

Le motif de ſon ambaſſade étoit, l'admiration des victoires de Nader Chah, le déſir d'obtenir ſon amitié; & ſa lettre portoit,

A.D. 1745. Nad. 58. " Qu'il s'eſtimoit heureux d'apprendre les " ſuccès & la proſpérité de ſa Majeſté, & " que, déſirant de faire une ferme alliance " avec elle, il lui envoyoit trois ambaſſadeurs, " pour lui offrir autant d'hommes de ſes tri- " bus qu'il y en avoit de capables de porter " les armes; qu'au ſurplus, il la prioit d'en- " voyer des officiers pour établir les limites " entre les deux royaumes de Khoten & de " Touran, afin qu'il n'y eût à ce ſujet ni diſ- " putes, ni diſſentions."

Sa Majeſté conſentit à cette demande, & promit d'envoyer des commiſſaires à cet effet à ſon retour du Khoraſſan; elle fit de plus une réponſe remplie d'amitié au roi de Khoten, lui envoya neuf chevaux, un cimeterre garni d'or & de pierreries, & d'autres dons précieux: enfin elle congédia ces ambaſſadeurs avec toutes les marques de bienveillance.

Il a été dit plus haut, qu'Ali Khan étoit parti pour réduire à l'obéiſſance la tribu d'Yemout en Kharezme: voici quels furent ſes ſuccès.

Quand il fut arrivé, Aboul Gagi Khan, & les chefs de pluſieurs tribus, lui offrirent leurs ſervices; tandis que ceux de la tribu d'Yemout, s'aſſociant à une bande de Turcmans, s'aſſemblèrent près d'Orcange, & attaquèrent les Perſans; mais ces rebelles furent défaits

honteuſement, pluſieurs tués, ou faits priſonniers: le reſte de cette tribu ne pouvant plus demeurer dans ce territoire, & voyant ſes habitations ſaccagées, ſe retira au mont Balkhan dans le voiſinage d'Aſterabad. A.D. 1745. Nad. 58.

Ali Kuli-Khan, ayant réglé les affaires de ce diſtrict, & donné un gouverneur au Kharezme, retourna en Khoraſſan, dans le temps que les troupes impériales étoient poſtées en Saoukhbelague.

Après cet événement ſa Majeſté donna ordre aux chefs de la tribu d'Yemout de lui envoyer mille jeunes gens d'entre eux capables de ſervir l'état, & leur fit dire, que s'ils refuſoient d'obéir, ils euſſent à s'attendre à un prompt & ſévère châtiment.

Des territoires de Tchoures & de Mahmoudi les victorieuſes bannières prirent la voie d'Hamadan, & furent déployées à Ferahan; de là le prince Naſralla Mirza ſe rendit en Khoraſſan par le chemin de Mazenderan & d'Aſterabad; & l'armée royale, tournant ſes pas du côté d'Isfahan, arriva à cette immortelle cité le quatorzième de Zou'lheggé. 28 Decembre.

Quand le prince paſſoit ſur les confins d'Aſterabad, la tribu d'Yemout, en obéiſſance au ſuprême commandement, envoya les troupes qui lui avoient été demandées pour le ſervice de l'empire.

A.D. 1746. Nad. 59. 14 Janvier, 1746. Le dixième de Moharrem 1159, les étendards conquérans, étant de nouveau déployés, quittèrent Isfahan, &, paſſant par la voie d'Ardelan & du déſert de Tabas, tournèrent vers Mechehed, où ils parvinrent le vingt-trois du mois Sefer.

CHAPITRE XVII.

Relation des Évènemens de l'An fortuné de l'Hégire 1159.

10 Mars. LA nuit du Lundi vingt-huitième du mois de Sefer, quand les miniſtres des étoiles avec leurs manteaux dorés danſoient nu-pieds dans le firmament (ſelon le livre ſacré, " Otez vos " ſandales, car vous êtes dans la vallée ſainte"), afin de recueillir l'aſſemblée céleſte, & rangeoient en ordre les vaiſſeaux d'or & d'argent des cieux ; quand les ſerviteurs de la nature couvroient le magnifique palais de la voûte azurée avec des tapis couleur de roſe, alors le grand monarque du monde, le ſoleil, cinq minutes après la cinquième heure, monta ſur le trône du Belier. Les puiſſans & illuſtres

tréſoriers de la citadelle du monde ouvrirent A.D. 1746. Nad. 59.
les portes du printemps fleuri, & de la jeune verdure. Les larges pierres précieuſes que formoient les gouttes de roſée, les rayonnantes perles qui tomboient des nuées, étoient ſuſpendues, ainſi que des chaînes de joyaux & de bracelets artiſtement travaillés, ſur la ſurface des vallées. Les gardiens des tréſors de la nature parſemoient le jardin de roſes, de cornalines, du rubis des tulipes & des anemones, des émeraudes de l'herbe, & des turquoiſes du trèfle, richeſſes qui avoient été long-temps recélées dans leurs magaſins cachés. Les rayons que dardoient les couchées de roſes, faiſoient briller la terre, comme un paradis délicieux. Le ſoleil, ce glorieux roi de l'orient, répandoit ſa vivifiante chaleur en tous lieux, & chaſſoit les triſtes frimats. Les planes, miniſtres aux mains agiles, écrivoient avec les plumes de leurs branches un traité de paix ſur le livre des plaines, & ſur les feuilles des berceaux. Les ondoyans nuages, ces légers ambaſſadeurs du ciel, verſoient leurs douces ondées pour éteindre le feu de la contention.

Quand la fête du Neurouz fut finie dans le ſiége de l'empire de Perſe ; quand l'agréable ſéjour de Kélat, & les appartemens, ſemblables au paradis, de ce charmant château, furent ornés pour la réception de ſa Majeſté,

A.D. 1746. Nad. 59. 1 Avril. elle ſe prépara à s'y rendre. Le vingt-un de Rabiu'lavel elle quitta le glorieux ſiége de ſa domination pour s'acheminer vers cette place, où elle paſſa pluſieurs jours dans l'allégreſſe, les fêtes, les divertiſſemens, & la gaieté, jouiſſant des beautés du lieu, & arrangeant les affaires relatives à ces cantons

Elle y raſſembla d'immenſes richeſſes & des choſes précieuſes ſans nombre, productions des mers, & des mines, & ramaſſées de toutes les parties du monde.

Après avoir confié ce tréſor aux ſoins de ſes plus ſages & plus fidelles miniſtres, Nader Chah partit de Kélat, pour ſe rendre dans l'Irak.

Il a déjà été dit qu'après l'élevation de ſa Majeſté au trône dans les plaines de Mogan, le puiſſant empereur Ottoman avoit déſiré d'amener les choſes à des voies d'accommodement; mais comme cette affaire reſta pluſieurs années ſans en venir à une concluſion, les ambaſſadeurs des deux monarques n'avoient pu, ſans la hache d'un traité de paix, abattre l'arbre de la contention; ainſi, après la mort de Mohammed Yeken Pacha, le grand conquérant dépêcha un envoyé à la cour Ottomane pour déclarer ſes amicales intentions.

Bientôt après l'empereur des Turcs ſaiſiſſant une ſi favorable occaſion, envoya Netif

Effendi (qui auparavant avoit été à la haute cour en Dagheſtan) avec un plein pouvoir de négocier la paix : cet ambaſſadeur arriva avec la lettre de ſon maître, & donna les plus fermes aſſurances d'amitié de la part de l'empereur des Turcs, dont le pouvoir étoit celui d'Alexandre, & ne reçut pas de moins grandes proteſtations de celle du Chah, leſquelles lui furent données par écrit, & ſignées par les chefs de l'état. A.D. 1747. Nad. 60.

Ayant enſuite reçu ſon audience de congé, Netif retourna à la Porte, qui en conſéquence fit partir Ahmed Effendi Kiſrili (auparavant envoyé par le général Turc, lorſque Nader Chah étoit en Cars) avec quantité de préſens conſidérables pour le ſouverain de l'Iran.

Sa Majeſté de ſon côté envoya Muſtapha Khan, & ſon ſecrétaire à la Porte ; avec un trône d'or maſſif, orné de larges perles, & rehauſſé depuis le haut juſqu'au bas de précieuſes productions de la mer d'Omman ; elle y joignit deux files d'éléphans bien dreſſés, qui danſoient au ſon des inſtrumens, & qu'on avoit trouvés dans le nombre des raretés de l'Indoſtan.

Ces magnifiques préſens furent confiés à l'ambaſſadeur, & la lettre, qui les accompagnoit, à ſon ſecrétaire.

Le dix du mois ſacré de Moharrem 1160, 10 Janvier,

A.D. 1747. Nad. 60. l'armée impériale quitta Isfahan ; quelques troupes marchèrent premièrement ; &, avec le reſte, ſa Majeſté ſuivit en perſonne, par la voie d'Yezd, & de Kerman, pour ſe rendre dans le Khoraſſan.

Voici, cependant, la copie du traité de paix dont nous venons de parler.

TRAITÉ DE PAIX AVEC LES TURCS.

" Gloire ſoit à Dieu, qui a plongé dans le " ſommeil les yeux de la commotion, en " éveillant les cœurs des monarques ; qui a " fait découler la fontaine de la paix parmi le " genre humain, en arrêtant le cours de la " rivière de la diſcorde entre les rois & les " puiſſans Sultans ; qui a rétabli par leur " amicable agrément le déſordre des affaires " des fidelles croyans ; qui a dépouillé leurs " cœurs de tout reſſentiment, afin de pouvoir " guérir l'ame bleſſée de ſon peuple ; qui a " déraciné de leur ſein toute haine & ini- " mitié, & leur a ordonné de garder invio- " lablement leurs traités, ainſi que dit le livre " à jamais glorieux, " O *vous qui croyez, gardez* " *vos conventions !*"

" Puiſſe à préſent le Très-haut être gra- " cieux envers ſon prophète Mohammed, dont " le ſiége eſt exalté ; envers ſa famille & ſes " compagnons, & particulièrement ſes ſuc-

" ceſſeurs les Califes qui marchent dans la A.D. 1747. Nad. 60.
" voie droite, & qui uſent d'une extrême di-
" ligence pour maintenir la vraie religion !"

Après ces préambules, il ſuit : " Dans les
" vaſtes plaines de Mogan, le peuple de l'Iran
" déſira que nous acceptaſſions le diadème
" royal ; mais, voyant les troubles que les
" héréſies de Chah Iſmaïl avoient ſuſcités
" dans la Perſe, & l'inimitié qu'elles avoient
" cauſée entre les Turcs & les Perſans ; con-
" ſidérant auſſi que la ſecte des Sunnis étoit
" ſuivie par nos nobles ancêtres & grands pro-
" géniteurs, nous nous refuſâmes à ſa pro-
" poſition. Mais, après pluſieurs inſtances
" réitérées, nous conſentîmes à régner ſur ce
" peuple, ſous condition, qu'il abjureroit de
" cœur & de bouche ſes anciennes erreurs, &
" reconnoîtroit la légitime ſucceſſion des grands
" Califes (auxquels Dieu ſoit favorable !) ; il
" conſentit à nos demandes, & quitta ſes
" héréſies.

" Maintenant, puiſque ſa haute Majeſté,
" exaltée au deſſus des autres rois du monde,
" qui a le pouvoir de Salomon, l'éclat du ſo-
" leil, le protecteur des fidelles croyans, le
" vainqueur des infidelles, le roi des deux
" continens & des deux mers, un ſecond
" Iſcander Zoulkarnein, ſerviteur des deux
" cités ſacrées, l'empereur & victorieux Sultan

A.D. 1747. Nad. 60. " Mahmoud Khan, dont Dieu a étendu l'om-
" bre ſur tout l'univers, véritable Calife des
" croyans & lumière de la famille Turcmane,
" nous a demandé l'accroiſſement de notre
" amitié ; nous, en conſéquence, eſpérant la
" continuation de ces ſentimens favorables, le
" diſpenſons de deux des articles que nous
" avions propoſés, & ne demandons que la
" confirmation des trois autres pour l'unifor-
" mité de religion, & pour la préſervation de
" notre empire, déſirant à cette négociation
" une concluſion heureuſe.

" Et quand même nous n'aurions pas eu
" l'intention d'écarter tout ſujet d'aliénation
" entre nous, & de donner la paix à nos ſujets
" en faiſant fleurir les boutons de roſe de cet
" amicable traité, nous aurions, néanmoins,
" pour l'honneur des fidelles croyans, notifié
" à ſa haute Majeſté, exaltée ainſi que Salo-
" mon, notre changement fortuné de religion,
" & la déſertion de nos anciennes erreurs.

" Comme quelques parties des provinces
" de l'Irak & de l'Azarbigian, pendant le
" règne agité de Chah Iſmaïl furent trans-
" férées à la cour Ottomane, afin qu'il ne
" reſte aucun ſujet de plainte, nous donnons,
" en préſent, un de ces territoires à ſa Ma-
" jeſté l'Empereur des Turcs. Et puiſque,
" dans la lettre royale que le très-noble Netif

" Effendi nous a apportée, ſa très-haute Ma- A. D. 1747. Nad. 60.
" jeſté déſire d'établir l'amour & la bien-
" veillance entre les deux empires de généra-
" tion en génération; de notre part, nous
" croyons, que la confirmation de cette amitié
" & la tranquillité de nos dominations ſont
" des objects auſſi importans qu'avantageux:
" nous déſirons donc que la paix, faite autre-
" fois dans le temps de Morad quatre entre
" les Turcs & les Perſans, ſoit renouvélée; &
" nous demandons que ſa Majeſté acquieſce
" gracieuſement à ce préſent traité de paix,
" qui contient le plan, la ſtipulation, trois ar-
" ticles, & un ſupplément.

PLAN, OU FONDEMENT DU TRAITÉ.

" Que la paix conclue dans le temps du
" Sultan Morad quatre d'heureuſe mèmoire,
" entre les deux empires de Perſe & de Tur-
" quie, ſoit renouvelée. Puiſſe-t-elle demeurer
" ferme, & perpétuelle dans toutes les pro-
" vinces, & puiſſe ſa continuation n'être al-
" térée ni troublée par aucun manquement.

STIPULATION.

" Après que toutes commotions ſont endor-
" mies, & que le ſabre eſt replacé dans le four-
" reau, après que tout ce qui peut renverſer
" la paix & détruire l'amitié, eſt écarté; que

A.D. 1747. Nad. 60. " la bénédiction de Dieu, le pacte d'amour & " d'unanimité, ſoit durable entre les deux em- " pires & les familles des deux monarques juſ- " qu'au jour du jugement! "

ARTICLE PREMIER.

" Que les pélerins de Perſe, qui paſſeront " par Bagdad, ou par la Syrie pour ſe rendre " au temple ſacré, ſoient conduits d'une ſta- " tion à l'autre en ſureté, & protégés par les " magiſtrats & gouverneurs des places qui ſe " trouvent dans leur voyage.

ARTICLE SECOND.

" Pour confirmer l'amitie & l'alliance entre " les deux cours, que, tous les trois ans, un " commiſſaire ſoit envoyé de la Porte en " Perſe, & de la Perſe en Turquie, pour re- " cevoir les tributs mutuels.

ARTICLE TROISIE'ME.

" Que les eſclaves de chacune des deux na- " tions ſoient mis en liberté, & qu'il ne ſoit " pas permis de les acheter ou vendre, mais " qu'ils ayent le privilege de retourner dans " leurs pays reſpectifs.

APPENDICE, OU SUPPLE'MENT.

" Que les gouverneurs de toutes les villes " frontières évitent toutes commotions qui " peuvent tendre à la diſſolution de ce traité ;

" & que les Perſans s'abſtiennent de toutes A.D. 1747. Nad. 60.
" expreſſions peu convenables relativement à
" la religion qu'ils ont embraſſée, & à celle
" qu'ils ont déſertée pour ſuivre la ſecte des
" Sunnis.

" Qu'ils ne nomment jamais les grands Ca-
" lifes ſans due révérence & ſans prières; que
" lorſqu'ils voyagent pour aller ou au temple
" de la Mecque, ou à Medine, ou dans quel-
" ques autres cités célébres, ou qu'ils traver-
" ſent la Natolie avec d'autres pélerins du pays,
" ou de quelque autre nation Mahometane,
" ils ne leur montrent aucune marque d'aver-
" ſion ou d'aliénation; que, dans les villes
" impériales, on ne mette aucun impôt ſur
" ceux qui ne font aucun profit par le com-
" merce, mais que les officiers de la douane
" faſſent payer des droits ſeulement aux com-
" merçans, & ne demandent rien de plus; &
" qu'enfin, dans ces occaſions, on tienne la
" même conduite dans les deux empires.

" Nous déclarons donc, en vertu de ce
" traité, que la ſuſdite paix & les articles ſpé-
" cifiés en icelle, demeureront à jamais fermes
" entre les deux empires & les familles de
" leurs ſouverains, bien entendu, tant qu'il
" ne ſe ſera commis, de l'un ou de l'autre
" côté, aucune action contraire. Quiconque
" de ſa part ſera coupable d'une telle viola-

A.D 1747. Nad. 60. " tion offenſera contre ſa propre conſcience, " & quiconque obſervera ces conventions re- " cevra du ciel une récompenſe."

Ecrit dans le mois ſacrée de Moharrem, l'année 1160 de notre prophète, auquel ſoient louanges & ſaluts!

CHAPITRE XVIII.

Récit des Événemens de l'Année de l'Hégire 1160, répondant à celle du Crocodile.

30 Mars. LE Mardi, la neuvième nuit du mois Rabiu'-lavel, trente deux minutes après l'onzième heure, l'aſtre couronné d'or, le ſoleil, entra dans le palais royal du Belier. Alors la nouvelle ſaiſon étala de tous côtés ſes plus rians ornemens. Les ſaules élevoient leurs têtes; le jaſmin rafraîchiſſoit les ſens par ſes douces odeurs. Les gouttes de roſée, ainſi que des larmes argentées, tomboient des yeux des narciſſes; les roſes avoient pris, dans les chaînes de l'amour, le tendre roſſignol qui faiſoit retentir les bois de ſes chants plaintifs; la linotte & le ſanſonnet gazouilloient parmi les bran-

ches de l'églantine. Les boutons de roſes, A.D. 1747. Nad. 60.
d'hyacinthes, d'aſphodèles, déployoient leur beauté devant la cour du printemps, qui s'aſſit comme un monarque environné de plantes vertes & d'arbuſtes fleuris. Les platanes étendoient leurs branches juſqu'au firmament; les nuées répandoient leurs brillantes ondées. La tourterelle avec un collier de couleurs variées, & la colombe avec ſes plumes ondoyantes, joignoient le printanier concert. Les arbres, fermes ſur les collines, étoient baignés par les clairs ruiſſeaux qui entouroient leurs racines, ainſi que des chaînes d'argent. Toutes les nations ſe réjouiſſoient dans cette renaiſſance générale de la nature, &, ſe parant des plus agréables fleurs, ſe délectoient à parcourir les boſquets, où le zéphyr ſe jouoit avec les feuilles des roſes, où les mélodieuſes notes du roſſignol rempliſſoient l'ame de déſirs, tandis que les tulipes, les anemones, & les violettes azurées, bordoient chaque rivage.

Dans ce temps la fête du nouvel an fut célébrée hors de la ville de Kerman avec les marques ordinaires de proſpérité & d'heureuſe fortune.

De là l'armée impériale ſe mit en marche pour Mechehed, où Nader Chah fut fort ſurpris de voir le trône preſque déſerté, & toutes les places en confuſion & pleines de révoltes.

A.D. 1747. Nad. 60. Il envoya Naſralla Mirza, Chahrokh Mirza, & les autres princes, ainſi que ſes joyaux & ſes meubles précieux, à Kélat, dans l'eſpoir décevant qu'ils ſeroient toujours en ſureté dans ce château.

Il entra enſuite dans le Khoraſſan, &, par le flamboyant cimeterre de ſon ire, fit perdre la vie à une multitude d'innocens confondus avec les coupables.

CHAPITRE XIX.

Fin de la Vie de ſa Majeſté. Heureuſe Mémoire. Récit de ſa Mort : Maſſacre de ſes Enfans & de ſes Parens.

Depuis le commencement du règne de Nader Chah, juſqu'à ſon retour du Kharezme & ſa marche dans le Dagheſtan, il s'étoit entièrement occupé du ſoin de ſon empire & de l'adminiſtration de la juſtice, de manière que ſes ſujets de l'Iran auroient donné leurs vies pour ſa préſervation ; mais après ce temps il changea entièrement de conduite.

A l'inſtigation de quelque génie ennemi, ce

malheureux monarque prêta l'oreille à des délateurs mal-intentionnés, & fit arracher les yeux à Riza Kuli Mirza, le meilleur & le plus cher de ſes fils. Les remords ſuivirent de près cette cruauté précipitée, & Nader Chah devint comme furieux. Les mauvaiſes nouvelles qu'il reçut ſucceſſivement des troubles arrivés dans pluſieurs endroits de ſa domination augmentèrent ſa rage. A.D. 1747. Nad. 60.

Dans ce nombre étoit la révolte des habitans de Fars & de Benader. Taki Khan, dont nous avons fait mention, gouvernoit ces pays, & avoit été élevé de la principauté de Chiraz au gouvernement de Fars & d'Omman. Plus Nader Chah l'avoit comblé de bienfaits, plus il fut ſenſible à ſa trahiſon, qui, après lui avoir fait maſſacrer Kelbali Khan, lui fit élever l'étendard de la rebellion.

D'un autre côté les habitans de Chirvan, après avoir mis à mort leur gouverneur Heider Khan, & choiſi pour leur chef Mohammed fils de Serkha le Lekzie, avoient commis les plus inſolens outrages. Le peuple de Tauris s'étoit déclaré en faveur d'un prétendant d'une obſcure naiſſance. Les Kagiars d'Aſterabad, joints aux Turcmans, s'étoient auſſi révoltés.

Tous ces malheurs, ayant coup ſur coup ébranlé l'ame de Nader Chah, déjà troublée par les regrets qu'il donnoit à ſon fils, ex-

A.D. 1747. Nad. 60. citèrent ſa férocité à un point qui n'eut plus de bornes, Il ne ſe contenta pas de punir rigoureuſement ceux des rebelles qui tombèrent entre ſes mains ; mais, dans ſon aveugle rage, il fit auſſi mettre à mort les gouverneurs de pluſieurs diſtricts qui n'avoient nulle correſpondance avec les provinces révoltées.

Le ſang le rendant de plus en plus altéré de ſang, il fit une proſcription, dans laquelle une multitude de noms furent inſérés, & les proſcrits, mis à la torture, étoient tourmentés de la plus barbare manière ; dans ce nombre ſe trouvèrent pluſieurs des miniſtres & des chefs de l'empire. Ceux qui étoient prépoſés pour tenir cette fatale liſte y mettoient à leur gré & ſans motifs tous ceux dont ils ſe reſſouvenoient, ou plutôt ceux dont les richeſſes excitoient leur avarice.

Ces inhumanités atroces forcèrent les miſérables peuples à fuir, & à ſe choiſir une habitation avec les hiboux des déſerts ; mais s'il arrivoit qu'ils fuſſent rencontrés ou atteints, ils étoient ou privés de la vie ou tourmentés cruellement ; on leur arrachoit les yeux, on leur coupoit les oreilles & le nez. Les collecteurs des impôts arrêtoient même ceux qui paſſoient dans les rues, & ne laiſſoient échapper que ceux qui rachetoient leurs vies au

Thahmaſp Kuli, qui n'avoit jamais man- A.D. 1747. Nad. 60.
prix de leurs tréſors, au dépens de leur patrimoine. Enfin les cruautés qui étoient exercées ſont au delà de toute conception. Tous ces actes ſanguinaires, loin de ſatisfaire la frénéſie de Nader Chah, le mettoient encore plus hors de lui-même. Il fit mourir pluſieurs Indiens, Mahométans, & Arméniens, dans la grande place d'Iſfahan ; & dans tous les lieux où il paſſoit il faiſoit empiler des têtes humaines ſur le faîte des Moſquées, & en formoit d'effrayantes pyramides.

En ce même temps, la province de Seiſtan ayant pris part à la révolte preſque générale, Nader Chah envoya Ali Kuli Khan ſon neveu pour la réduire, auquel il aſſocia Thamaſp Kuli Khan Gelaïr. Il leur enjoignit de faire un dénombrement exact de ces peuples, & de les mettre à une forte contribution.

Ces ordres furent exécutés ; & des commis inexorables, munis d'une large liſte de condamnés, partirent avec la vîteſſe des éclairs pour commencer de tous côtés leurs recherches.

Cependant Ali Kuli Khan, ayant conſidéré que rien ne ſuffiroit pour appaiſer le déſordre de l'ame furieuſe de Nader Chah, voyant qu'il avoit ſans retour fermé ſes oreilles à la vérité, ſe joignit aux Seiſtaniens, & leva l'étendard d'une nouvelle rebellion.

A.D. 1747. Nad. 60. qué de fidélité, ni porté la tache de la trahiſon, ne put d'abord s'empêcher de s'unir à Ali Kuli Khan; mais bientôt ſa conſcience alarmée fit taire tout autre motif; il tâcha de diſſuader ſon confédéré, qui, irrité de ſa défection, le fit empoiſonner.

Alors, déployant les bannières de l'indépendance, Ali Kuli Khan ſe fit proclamer ſouverain dans pluſieurs provinces, & attira à lui ceux qui s'étoient retirés & cachés dans la crainte d'éprouver la rage de Nader Chah. De ce nombre furent les Kiurdes de Khabouchan, qui, ſecouant entièrement le joug de l'obéiſſance, pillèrent pluſieurs diſtricts. Nader Chah partit auſſitôt pour les châtier, &, un Dimanche au ſoir, onzième de Giumadi'lakhri,
6 Juin. campa à la ſtation de Fathabad à deux paraſanges de Khabouchan.

Ce fut en ce lieu que, par le conſentement d'Ali Kuli Khan, avec l'aſſiſtance de Mohammed Saleh Khan & de Mohammed Kuli Khan l'Afchar, capitaine des gardes, le ſort fatal de ce héros fut décidé. Trois officiers conſidérables nommés Mohammed Khan Erivani, Mouſſi Beg Taremi, Koutché Beg Gondozlaï, entrèrent dans la tente royale à minuit, tuèrent ce grand roi, & firent une balle de paume de cette tête que l'univers, peu auparavant, étoit à peine capable de contenir.

Quand, au matin, la nouvelle de cette action fut répandue au dehors, & que les chefs de l'état furent assemblés, Ahmed Khan Abdalis qui avoit été fort attaché à Nader Chah, engagea une troupe d'Afgans & d'Ouzbegs à assaillir les Afchars & les soldats du camp; mais ils furent repoussés & appaisés après un court engagement; enfin, Ahmed, voyant l'inutilité de ses efforts, après avoir rassemblé quelques Afgans, marcha vers Kandehar. A.D. 1747. Nad. 60.

Les Afchars envoyèrent aussitôt un détail circonstancié de cet événement à Ali Kuli Khan. Ce prince, ravi de voir un tel succès à son dessein, se rendit en hâte en Khoraſſan, laissant son fils Sohreb avec une tribu de Bakhtiaris, & envoyant d'autres troupes pour investir Kélat.

Ces troupes étoient à peine arrivées devant ce château, considérant entre elles les vicissitudes de la fortune, qu'un accident imprévu leur donna lieu d'éprouver sa faveur. Le garde d'une des tours de Kélat, ayant besoin de faire sa provision d'eau, descendit par une échelle, qu'il laissa imprudemment dans le lieu dont l'ennemi venoit de s'approcher. Cette occasion inespérée fut dans l'instant saisie; le détachement d'Ali Kuli Khan monta au comble de ses désirs, entra dans le château, s'empara d'une place que ses fortifications auroient ren-

A.D. 1747. Nad. 60. due imprenable, & faiſoient regarder comme une des merveilles du monde.

Naſralla Mirza, Imam Kuli Mirza, & l'excellent prince Chahrokh Mirza, montèrent auſſitôt à cheval, & s'enfuirent du côté de Mérou. Cazem Beg, frère d'Ali Kuli Khan, étoit alors auſſi à Kélat; il ſe mit à la pourſuite des princes, mais n'ayant pu les atteindre, il revint, & envoya après eux Doſt Mohammed Tchétché, le fauconnier de Naſralla.

Imam Kuli & Chahrokh Mirza furent pris à neuf paraſanges de Kélat. Un nommé Corban Kuli fut mis ſur les traces de Naſralla, & l'atteignit à Houziſenk; mais ce jeune prince, lui ayant porté un coup furieux avec ſon cimeterre, le fit tomber de cheval, & eut le temps de ſe ſauver juſqu'auprès de Mérou; là, ayant malheureuſement rencontré quelques ſoldats de la garniſon de cette ville, il fut ſaiſi & reconduit à Kélat.

Bientôt après Riza Kuli Mirza fut mis à mort, ainſi que ſeize autres princes du ſang royal; on n'épargna ni l'inhabilité à ſuccéder dans les uns, ni l'âge dans les autres. Les trois princes dont nous venons de parler furent conduits en Khoraſſan, où l'on maſſacra Imam Kuli & Naſralla.

Chahrokh, qui n'avoit que quatorze ans, n'eut pas le même ſort; on l'enferma ſecré-

tement dans le château de Mechehed, & on répandit le bruit qu'il avoit péri avec ſes frères. A.D. 1747. Nad. 60.
Le deſſein d'Ali Kuli Khan étoit de ſe défaire du jeune prince, s'il voyoit jour de pouvoir garder l'empire pour lui-même ; mais, au cas que les Perſans ne s'accommodaſſent pas de ſon règne, & demandaſſent un fils de Nader Chah, il comptoit leur préſenter Chahrokh Mirza, l'élever ſur le trône, & gouverner pour lui.

CHAPITRE XX.

Règnes d'Ali Chah & d'Ibrahim Chah : Mort de ces deux Princes.

QUAND les yeux & le cœur d'Ali Kuli Khan furent ſatisfaits par la mort des princes, il fut inſtallé ſur le trône en Khoraſſan ſous le nom d'Ali Chah, le vingt-ſeptième du Giumadi'-lakhiri de la même année. Auſſitôt on battit monnoie à ſon coin, & les prières publiques furent faites en ſon nom. En conſéquence quinze crores d'argent (chaque crore valant cinq cents mille tomans) furent tirées du châ- 25 Juin, 1747.

A.D. 1748. teau de Kélat. Le reſte de choſes précieuſes que ce tréſor contenoit, étoit au delà de toute conception, tant en garde-robes qu'en meubles & joyaux.

Ces richeſſes immenſes, dignes du grand Nadér, furent tranſportées de Kélat à Mèchehed, où Ali Chah les prodigua à grands & petits avec une profuſion ſans bornes ; il diſperſoit l'argent le plus pur comme de vils grains, & les plus précieuſes pierreries comme des cailloux & du verre.

Il nomma Huſn Ali Khan & Sohrab pour principaux inſpecteurs de ſes tréſors & de ſes revenus, tandis qu'il jouiſſoit de toutes ſortes de plaiſirs, & ſe plongeoit dans les délices. Il établit Ibrahim Khan, ſon frère, général & gouverneur d'Isfahan, & l'envoya réſider dans cette ville.

Cependant pluſieurs tribus d'Afchars, un grand nombre de familles de l'Irak & de l'Azarbigian, ainſi qu'une compagnie de Bakhtiaris que Nader Chah avoit tranſplantée en Khoraſſan, ſaiſirent cette occaſion pour retourner dans leur pays reſpectifs. Les Kiurdes de Khaboûchan, après avoir reçu de magnifiques récompenſes, ſe révoltèrent ; mais ils furent réduits par Ali Chah qui marcha en perſonne contre eux.

Ce prince, enſuite, voyant que les pro-

visions devenoient très-rares dans le Khoraſſan; le quitta pour le Mazenderan, où il ſéjourna ſept mois. Pendant ce temps Allayar Khan, commandant d'une compagnie d'Afgans, & Otalla Khan, général des Ouzbegs, qui tous deux étoient dans Chehrzour avec leurs troupes, ſe rendirent à Isfahan, d'où ils vinrent offrir leurs ſervices à Alî Chah.. A.D. 1748.

La vie efféminée de ce prince avoit rendu ſes miniſtres abſolus; Sohrab Khan dirigeoit toutes les affaires de l'empire; Huſn Ali Khan, trouvant que ce jeune homme étoit un obſtacle à ſes propres deſſeins, réſolut de le perdre; à cet effet il envoya ſous quelque prétexte plauſible à Ibrahim Khan, qui le fit mettre à mort.

Bientôt après Ibrahim, pourſuivant ſes trames ſecrètes, entreprit de mettre dans ſes intérêts les Afgans, les Ouzbegs, & tous les chefs qui étoient auprès de lui, prenant leurs cœurs dans les filets de l'amitié avec l'amorce des préſens & de la munificence. Alors il étendit dans les airs les ailes de ſes hauts deſſeins, & prétendit à une indépendance entière. Il nomma pour ſon premier miniſtre Selim Khan l'Afchar; il ſut auſſi gagner par ſa bonté & ſa bienveillance Emiraſlan Khan, que le feu roi avoit fait gouverneur de l'Azar-

A. D. 1748. bigian, & qui commençoit à devenir ſuſpect à Ali Chah.

Quand toutes ſes meſures furent priſes, Ibrahim, écartant le voile qui couvroit ſes actions, envoya un corps de troupes compoſé d'Afgans & d'Ouzbegs contre la ville de Kermanchah.

Emir Khan, fils de Yar Beg Khan, maître d'artillerie, étoit alors gouverneur de cette ville, & s'étant oppoſé à Ibrahim, il fut vaincu & fait priſonnier: l'armée conquérante pilla la cité, ainſi que les marchands & les étrangers qui y réſidoient, & prit une entière poſſeſſion de ces quartiers.

Ibrahim ayant quitté Isfahan & dirigé ſa marche vers l'Azarbigian, Ali Chah s'avança pour le châtier de ſa rebellion; de ſon côté Ibrahim mit ſes forces dans un ordre complet. Les deux armées ſe rencontrèrent entre Zengian & Sultania; mais pluſieurs ſoldats d'Ali Chah déſertèrent, &, dans la chaleur du combat, paſſèrent du côté d'Ibrahim.

Les autres troupes d'Ali Chah furent défaites, & s'enfuirent par diverſes voies. Ali Chah, avec trois de ſes frères & un grand nombre de nobles, tâchèrent de gagner Tehiran; mais Ibrahim envoya après eux un parti, qui les atteignit, & l'infortuné Ali Chah fut condamné à perdre les yeux.

Après cette action Emiraſlan ſe rendit avec A.D. 1741.
ſes troupes à Tauris, & Ibrahim à Hamadan.

Ce prince, voyant qu'Emiraſlan avoit un pouvoir ſans limites dans le pays, ſe détermina à ſe défaire de lui. A cet effet il quitta Hamadan; &, proche de Meragué, il donna bataille à ce Khan & le vainquit; celui-ci guidé par Cazem Khan s'enfuit vers le Couheſtan, mais, étant trahi par Cazem, & renvoyé à Ibrahim il fut mis à mort ainſi que ſon frère Sarou Khan.

Par ces victoires Ibrahim, étant devenu maître abſolu de l'empire, forma une armée de cent vingt mille hommes.

La lampe de la proſpérité d'Ali Chah ayant été ainſi éclipſée par la lueur de celle d'Ibrahim, le flambeau de la fortune de ce dernier brilla comme l'étoile du matin. Ibrahim établit ſon frère, Huſſein Beg, commandant du Khoraſſan, & l'envoya dans cette province, lui aſſociant Naki Khan, & Mohammed Riza Khan, avec cette déclaration: "Que, comme alors par droit héréditaire l'empire étoit dévolu " à ſon Alteſſe le prince Chahrokh, & qu'il " étoit impoſſible qu'on le plaçât ſur le trône " ſans la concurrence & le conſentement de " tous les chefs des provinces, il étoit mieux " qu'on conduisît ce prince en Irak, où il " ſeroit couronné."

A.D. 1748. Le deſſein d'Ibrahim, dans cette propoſition, étoit de tranſporter les tréſors de Mechehed dans l'Irak, &, en ſe conciliant l'affection des peuples du Khoraſſan, de s'emparer de l'unique & incomparable perle qui reſtoit de la famille impériale de Nader.

Les ſeigneurs des Kiurdes & les chefs du Khoraſſan firent réponſe, qu'il n'étoit pas néceſſaire d'envoyer le prince dans l'Irak, qu'il pouvoit bien être inſtallé à l'empire dans le Khoraſſan, & que, ſi Ibrahim étoit ſincère dans le deſſein qu'il témoignoit, il devoit conſentir qu'on l'exécutât ſur le champ.

En conſéquence de cette réſolution, & d'un accord unanimée, on fut prendre Chahrokh Mirza dans le château; mais ce prince refuſa d'abord la couronne qu'on lui offroit, & ce ne fut que ſur des ſermens réitérés de fidélité qu'il l'accepta. Enfin le huit du mois
20 Septembre 1748. Chaval, en l'année 1161, Chahrokh monta ſur le trône, dont il héritoit, dans la terre fortunée de Khoraſſan.

A cette nouvelle Ibrahim Khan leva le
17 Novembre. maſque de la diſſimulation, & le ſeptième de Zoulheggé de la même année, ſe révolta ouvertement dans Tauris, s'aſſeyant ſur le ſiége du ſimulacre de l'empire, & faiſant battre la monnoie à ſon coin.

Il ſuivit l'exemple de ſon frère Ali Chah;

il répandit de l'or & de l'argent autour de lui comme le zéphyr éparpille les feuilles des fleurs printanières. Il prodigua millions après millions, & pour gagner plus de cœurs, il éleva, ſous prétexte de généroſité, les plus abjects du peuple aux richeſſes, aux dignités, & aux honneurs : enfin il établit pour miniſtres des plus importantes affaires, les plus mépriſables & les plus ignorans de ſes ſoldats. A.D. 174

Bientôt après il quitta l'Azarbigian, &, s'avançant vers le Khoraſſan, il envoya à Kom ſa famille & ſon malheureux captif Ali Chah ; mais, quand il eut atteint la ſtation de Serkhé Semnan, pluſieurs de ſes ſoldats, ne pouvant plus ſupporter d'être continuellement haraſſés par les ambitieuſes entrepriſes de leur maître, déſertèrent, les uns vers Chahrokh Chah, les autres pour retourner dans leurs propres pays.

Quand Ibrahim Chah vit cette déſection, il tâcha, accompagné ſeulement d'une troupe d'Afgans qui lui étoient demeurés fidelles, de gagner Kom ; mais la garniſon de la citadelle lui ferma les portes de la ville : il ordonna à ſes Afgans d'aſſaillir la place ; & après pluſieurs attaques elle fut réduite & ſaccagée.

Ibrahim tourna enſuite ſes armes contre la fortereſſe de Kélat ; mais les habitans de cette

A.D. 1748. place, ayant trouvé le moyen de ſe ſaiſir de ſa perſonne, l'envoyèrent chargés de chaînes à la cour de Chahrokh.

Cependant la perſonne que le jeune roi avoit nommée pour conduire ce priſonnier, le tua dans le chemin, & n'en fit porter que le cadavre à ſon maître ; Ali Chah fut auſſi mis à mort par repréſaille pour le meurtre des jeunes princes.

Ce fut alors que Chahrokh Chah parut entièrement fixé dans la poſſeſſion de l'empire ; toute la province de Khoraſſan ſe ſoumit à lui : mais les Kiurdes de Khabouchan, & pluſieurs tribus Arabes, n'eurent que l'apparence de la fidélité, & entretinrent les étincelles de la trahiſon dans leurs cœurs.

Mirza Seid Mohammed, fils de Mirza Daoüd, dont la mère étoit fille de Chah Soliman d'heureuſe mémoire, avoit été élevé au gouvernement de Khoraſſan ſous le règne de Nader, & avoit été intéreſſé dans les affaires d'état ſous Ali & Ibrahim Chahs. Ce fut lui qui forma le plus cruel deſſein contre le jeune roi Chahrokh, ſeul joyau de deux nobles mers ; jardin dont l'exiſtence étoit arroſée de l'eau du boſquet de roſes de Nader, & du berceau de fleurs de Sefi ; lui à qui, par conſéquent, appartenoit ſi juſtement l'auguſte empire.

Cet homme barbare fit arracher au jeune prince ſes yeux qui ſiégeoient dans l'empire de ſon corps comme deux monarques ſur leurs trônes de criſtal. : A.D. 1718.

Une telle méchanceté ne demeura pas impunie.; deux mois après, furent juſtifiées les paroles du poëte, qui dit :

> Celui qui fait le mal, doit s'attendre au retour,
> Et dans ſon propre piége, il eſt pris à ſon tour.

Mirza Seid Mohammed fut pris en effet, & ſubit le châtiment qu'il méritoit ; car Youſſef Ali Khan Gelaïr le priva de la vue, & le fit ſervir d'exemple à ceux qui voient. Alors Chahrokh Chah fut replacé ſur le trône : mais, il n'eut que le nom d'empereur, ſon aveuglement le rendant incapable de gouverneur.

Depuis ce temps la Providence a voulu que les chefs de pluſieurs provinces ayent élevé les étendards de l'indépendance ; qu'étant enivrés du vin de l'arrogance & de leurs propres projets, ils ayent laiſſé échapper de leurs mains le bouton d'appui du bon ſens & de la prudence ; qu'ils ayent continué à ſe haraſſer les uns les autres, opprimant le foible & le malheureux, & excitant d'innombrables commotions ; de manière que la partie affligée

A.D. 1748. n'a pas joui d'un moment de tranquillité, n'a pas été affranchie un ſeul inſtant de la calamité & de l'oppreſſion.

A préſent, gloire ſoit rendue à Dieu qui préſide ſur tous les ſiècles, cet ouvrage eſt fini, dans le temps que la voix de la bonne fortune & la trompette de la proſpérité font retentir l'univers des louanges du grand & puiſſant ſeigneur, doué des forces d'Alexandre, de la valeur de Feridoun, du pouvoir de Gemchid, des manières de Gara & de Soliman, le héros victorieux, auſſi ferme que le ciel, le centre du cercle de la foi & de la ſureté, le jardin printanier de la douceur & de la libéralité, Mohammed Huſn Khan. Puiſſent ſes bannières être exaltées au deſſus des étoiles auſſi long-temps que les cieux dureront! tous les hommes ſont obligés de faire des vœux pour la continuation de ſa vie & de ſa félicité; tous lui doivent un tribut de reconnoiſſance pour ſa bienfaiſance & ſa généroſité. A ſon approche, la frayeur & la crainte s'emparent de l'ame de ſes compétiteurs, l'eſpérance ranime ſes amis, afin que les clefs de la victoire ſoient délivrées en ſes heureuſes mains. Si, par les bontés du Très-haut, l'aube de la tranquillité brille dans le ciel de la fortune, & me laiſſe jouir de quel-

que repos, les actions des chefs de tribus & A.D. 1748.
les événemens depuis la mort de Nader Chah
en 1160 juſqu'à cette année 1171, ſeront A.D. 1747. A.D. 1757.
décrits par la plume de la narration dans un
ſecond volume.

Paix & proſpérité au lecteur!

TRADUCTION LITTÉRALE

DES

VERS CONTENUS DANS LA SECONDE PARTIE

DE

L'HISTOIRE DE NADER CHAH.

LIVRE IV. CHAPITRE I.

* Vol. IX. Page 358. Voici le temps où il me convient de placer mes effets dans la maiſon des banquets, & de m'y repoſer en jouiſſant de la tranquillité & des plaiſirs.

* Page 359. Tandis qu'on acquiert l'honneur & la renommée du vin & de la ſalle des banquets, nous laiſſerons tomber nos têtes dans la pouſſière ſur le marchepied du maître de Mogan.

* Page 359. Pourquoi abandonnerions-nous la demeure du Seigneur des banquets? La fortune y réſide; la tranquillité y fait ſon ſéjour.

CHAPITRE II.

Page 363. Toi qui portes ces coupes à la ronde, verſe du vin, car ma bien-aimée a ôté le voile qui couvroit ſon viſage; la lampe des réduits agréables eſt rallumée. Le ciel m'a envoyé une nymphe aimable, qui m'a délivré du poids de la triſteſſe qui oppreſſoit mon ame.

Page 365. Les étendards de la ſultane Roſe ſont déployés ſur les bordures des jardins; puiſſe ſon arrivée au milieu des jaſmins & des cyprès être accompagnée de la proſpérité!

CHAPITRE III.

Page 368. Le monde renaît & proſpère comme le jour nouveau; l'allégreſſe du printemps ſe répand en tous lieux, & nous ranime ainſi que les feux de la première jeuneſſe.

Page 370. Le vieillard vint dans la ſallé des banquets; remplit ſa coupe; s'aſſit & diſcourut avec vieux & jeunes; car, quoique les dévots ſe ceignent du bandeau de la piété, ils ſavent jeter leurs turbans aux nues, quand la ſplendeur des verres a effacé la lumière de la lune, & que les joues des beaux adoleſcens & des charmantes nymphes volent au ſoleil ſon éclat.

LIVRE V. CHAPITRE VI.

* Page 446. Quand les innombrables armées furent rangées en ordre de bataille, les étoiles dégouttèrent du ſang.

Les violens mouvemens des guerriers obſcurcirent la lune, & les ſignes du Taureau & des Poiſſons.

Lorſque le firmament entr'ouvroit ſes voiles, on voyoit les étoiles ſur les pointes des lances.

NOTES

À

L'HISTOIRE DE NADER CHAH.

SUR L'ANNÉE MAHOMÉTANE.

L'ERE Mahométane commence au premier de Moharrem de l'année en laquelle Mahomet s'enfuit de la Mecque. Cette fuite, ſelon les plus authentiques hiſtoires & les plus juſtes calculations, arriva le quinzième de Juillet, A.D. 622; & du mot d'Hégérah, qui en Arabe ſignifie Retraite, eſt pris celui d'Hégire.

L'année Arabe eſt lunaire; elle eſt ordinairement de trois cents cinquante quatre jours; ce qui nous oblige d'y intercaler onze jours pour la faire répondre à la nôtre. Dans l'eſpace de trente années leur dernier mois reçoit un jour additionnel onze fois, laquelle intercalation arrive la ſeconde, cinquième, ſeptième, dixième, treizième, quinzième, dix-huitième, vingt-unième, vingt-quatrième, vingt-

ſixième, & vingt-neuvième années dans le cours de chaque trente ans ; de manière que, ſi une année de l'Hégire eſt diviſée par trente, & qu'il reſte quelqu'un de ces nombres que nous venons de nommer, on peut connoître qu'elle eſt intercalaire.

Les mois Arabes ſont lunaires, & conſiſtent en trente & vingt-neuf jours alternativement. Comme il eſt ſouvent fait mention dans cette hiſtoire des noms de ces mois tant en Perſan & en Syrien qu'en Arabe, on les donnera ici dans ces trois langues & dans leur ordre naturel.

Arabe.	Jours.	Persan.	Jours.	Syrien.	Europe'en.	Jours.
Moharrem	30	Fervardin	30	Adar	Mars	31
Sefer	29	Ardibechet	30	Nissan	Avril	30
Rabiu'lavel	30	Khorded	30	Aiar	Mai	31
Rabiussani	29	Tir	30	Heziran	Juin	30
Giumadi'laveli	30	Morded	30	Tamuz	Juillet	31
Giumadi'lakhri	29	Charriar	30	Ab	Août	31
Regeb	30	Mehr	30	Eiloul	Septembre	30
Chaaban	29	Aban	30	Pr Ticharin	Octobre	31
Ramazan	30	Adur	30	Sd Ticharin	Novembre	30
Chaval	29	Dei	30	Pr Canoum	Décembre	31
Zou'lkadé	30	Bahman	30	Sd Canoum	Janvier	31
Zou'lheggé	29, ou 30	Asfendarmaz	30	Chebet	Février	28, ou 29

Les mois de Moharrem, de Regeb, de Zou'lkadé, & de Zou'lheggé, ſont tenus pour ſacrés par les Mahométans ; & le treize, le quatorze & le quinze de chaque mois, ſont regardés comme des jours fortunés.

Quant au cycle Mogol de douze années, portant chacune le nom d'un animal, le voici.

La Souris.	Le Cheval.
Le Beuf.	La Brebis.
Le Léopard.	Le Singe.
Le Lièvre.	La Poule.
Le Crocodile.	Le Chien.
Le Serpent.	Le Pourceau.

SUR L'HISTOIRE DE PERSE.

S'IL arrive que cet ouvrage reçoive un favorable accueil du monde lettré, on pourra mettre en ordre des matériaux qu'on a raſſemblés pour une hiſtoire de Perſe, depuis la fondation de cet empire juſqu'à notre ſiècle. Il ſuffira pour le préſent de donner ici une table des noms des rois Perſans qui peuvent ſe trouver nommés dans cette hiſtoire, depuis Caïoumaras juſqu'au petit fils de Nader Chah.

PREMIERE PERIODE.

LES DESCENDANS DE CAÏOUMARAS.

Cette période contient quatre dynaſties ; les Pichedadiens, les Caïaniens, les Achekaniens, & les Saſſaniens.

Caïoumaras.	La Reine Homay.	Safara.
Siamek.	Dara I.	Beleche.
Houcheuk.	Dara II.	Giamasp.
Thahmouras.	Alexandre.	Kobad.
Gemchid.	*Interrègne.*	Anouchirvan.
Zohak.	Chapour.	Hormoz II.
Feridoun.	Ardechir Babagam.	Beharam Giroubin.
Manoutcheher.	Chapour Zoulaktef.	Khosres Parviz.
Naudar.	Ardechir Hormoz.	Kobed Chirouié.
Afrasiab.	Beharam Kermanchah.	Chalfriar.
Zab.	Yezdegerd I.	Gchanchir.
Caïcobad.	Khosrev.	La Reine Tourandokht.
Caïcaous.	Beharam Gour.	Chiéi.

Caikosrev.	Narsi.	La Reine Azarmidokht.
Lohrasp.	Yezdegerd II.	Ilosri.
Gachetasp.	Hormoz I.	Firukhzad.
Bahman.	Pirouz.	Yezdegerd III.

SECONDE PERIODE.

LE REGNE DES CINQUANTE HUIT CALIFES.

Les Arabes furent maîtres de la Perſe depuis le milieu du ſeptième ſiècle juſqu'à la troiſième partie du trezième; mais ils n'y régnèrent pas dans tout ce temps avec la même autorité. Si les Ommiades y conſervèrent les priviléges de leur dignité, & leur pouvoir, les Abbaſſides y perdirent preſqu'entièrement l'un & l'autre. Sous ces derniers Califes une multitude d'indépendantes dynaſties commencèrent à s'élever en diverſes provinces, & réduiſirent le califat à n'être plus que le fantôme de la ſouveraineté.

TROISIEME PERIODE.

LE REGNE DES TARTARES.

La dynaſtie des Genghizkaniens dura depuis l'année 1228 juſqu'en 1337, & celle des Timuriens depuis 1405 juſqu'en 1450.

QUATRIEME PERIODE.

LE REGNE DES TURCMANS.

Cette période, qui finit vers l'année 1515, comprend les dynaſties les noirs & des blancs

Turcmans ; les premiers ayant eu quatre rois, & les ſeconds huit.

CINQUIE'ME PE'RIODE.

LE REGNE DES SEFIS.

	Meurt.
Chah Iſmaïl Sefi, . . .	1525
Chah Thahmaſp I.	1576
Chah Iſmaïl, ...	1578
Chah Mohammed, . . .	1585
Chah Abbas I.	1628
Chah Sefi, ...	1642
Chah Abbas II.	1664
Chah Soliman, ...	1694
Chah Huſſein, ...	1726
Chah Thahmaſp II. . .	——
Chah Abbas III. . . .	1734

Nader Chah, Ali, Ibrahim, & Chahrokh, ſuccédèrent à la race des Sefis. Quant aux empereurs de l'Inde, ils deſcendent de Tamerlan, & ſont quelquefois nommés Gourganiens d'un titre de ce fameux conquérant.

SUR LA GEOGRAPHIE DU ROYAUME DE PERSE.

A.

ABERKOUH, ville & diſtrict limitrophe du pays de Fars, environ trente lieues de Yezd. Il y a un petit diſtrict de ce nom à vingt lieues d'Isfahan.

ABHER, ville de l'Irak Agemi, entre Kazvin & Zengian, à douze lieues de l'une, & à quinze de l'autre.

ABIVERD, ou Abaverd, ou Beverd, ville du Khoraſſan, entre Serkhes & Niſſa.

AFGAN, ou Avgan, nation très-guerrière, mais ſauvage, qui a cauſé toutes les calamités dont la Perſe a été affligée dans le ſiècle préſent; ils ſont nommés Ougamis par Ali Yezdi, qui leur donne un langage particulier, ainſi que l'auteur de l'hiſtoire de Nader Chah.

AMOUIE, ou Amivié, il paroit que c'eſt ici le nom moderne de la rivière Gihoun, qui eſt l'Oxus de Ptolomée. Pour empêcher qu'on ne confonde, avec Gihoun & Giſan, Siſoun & Sihan, il faut obſerver, que la rivière Gihoun coule de Badadkhchan au travers de Balkhe, & ſépare l'Iran du Tou-

ran ; le Gihan aroſe le pays de Sis en Natolie ; le Sihoun baigne Chache, un des beaux territoires de Mavaranneher ; & le Sihan vient du Gihan à Adné ville de Natolie. Le cours de la rivière Gihoun eſt tracé par Safieddin de la manière ſuivante : " d'une montagne nommée Divſaran, qui " borde les pays de Hind, Sind & Cabul, " & dans un lieu nommé Andemas, ſort " une claire fontaine, dont les eaux abon- " dantes produiſent d'abord une multitude " de petits ruiſſeaux, qui, ſe réuniſſant, for- " ment cette large rivière laquelle arroſe " pluſieurs contrées, & enfin ſe décharge " au ſud-eſt du lac de Kharezme." Ce lac, dit Ebn Haukah, a cent lieues de circonférence ; ſes eaux ſont ſalées, & paroiſſent ne jamais décroître ; il eſt près d'une ville nommée Gianib, à cinq lieues de Corenge. Le milieu de ce lac eſt à 90 degrés de longitude, & 43 de latitude ſeptentrionale. Les poëtes déſignent ſouvent par Gihoun un grand amas d'eaux.

ARABES, les habitans d'une contrée aſſez connue.

ARAS, ou Arous, l'Araxes des anciens.

ARDEBIL, ville très-conſidérable de l'Azarbigian, à vingt-cinq lieues de Tauris.

ARDILAN, voyez d'Herbelot.

ARMENIE, ARRAN, } voyez Azarbigian.

ASTERABAD, ville du Mazenderan, à trente-neuf lieues d'Amol.

ATOK, une branche de l'Indus.

AZARBIGIAN, large province, qui eſt l'ancienne Médie; elle eſt communément décrite par les géographes Orientaux avec l'Arménie & l'Arran. Ces trois pays ſont bornés à l'oueſt par Roum & la Méſopotamie; au ſud par une partie de la Méſopotamie & par l'Irak; à l'eſt par Couheſtan & Dilem; au nord par Gebal Alkeitak, ou chaîne de montagnes qui commence à la mer Caſpienne.

B.

BADGHIS, ville du Khoraſſan, dans le voiſinage d'Hérat; quelques-uns diſent qu'on devroit prononcer Badkiz, qui ſignifie vents ou tempêtueux.

BADAKCHAN, voyez d'Herbelot.

BAGDAD, ville fameuſe dans l'Irak Arabe.

BAHREIN, province de l'Yemen; le nom de Bahrein, qui ſignifie les deux faiſons, eſt donné à cette province à cauſe de ſa ſituation, ayant le Golfe Perſan à l'eſt, & la mer au ſud; ſa capitale porte le même nom.

BAKHERZ, diſtrict de Nichapour.

BAKHTIARI, ce pays, qu'on ne peut trouver dans les dictionnaires géographiques de Seſieddin & de Sphahizadé, ne doit pas être confondu avec la Bactrienne des anciens.

BALKHE, voyez d'Herbelot.

BALOUGESTAN, pays des Balouges, nation très-guerrière; on n'en peut trouver l'exacte ſituation dans les auteurs Orientaux.

BAMIAN, ville du Zableſtan, ſituée ſur une montagne.

BASRA, voyez d'Herbelot.

BENDER, ville qui a un port de mer fameux vis-à-vis d'Ormuz dans le Golfe Perſan.

BASTAM, ville du Khoraſſan.

BERDES, ville ſur les confins de l'Azarbigian, abondante en jardins fertiles & en belles eaux.

BOKHARA, voyez d'Herbelot.

C.

CABUL, province entre l'Inde & le Segeſtan; Safieddin dit qu'elle abonde en bois d'aloès, en cacao, & en ſafran; ſa capitale porte le même nom.

CACHAN, ou plutôt Kachan, eſt une ville de l'Irak Perſan, moins conſidérable que Kom, mais très-connue par ſes ſcorpions veni-

meux. Câchan, écrit avec la lettre Caf, eſt une ville de la Tranſoxane.

CACHEMIR, ou Kachemir; cette extraordinaire contrée eſt très-connue par l'agréable relation de M. Bernier, mais il ne paroît point que ſa traduction de l'hiſtoire de Cachemir ait été publiée; on en voit l'original à Oxford, écrit par un Cachemirien, & qui mérite bien d'être traduit. Il ne ſera peut-être pas hors de propos de donner ici une courte deſcription de ce beau pays, tirée d'Ali Yezdi, mais plus littérale que celle de M. Petit de la Croix.

DESCRIPTION DE CACHEMIR.

Puiſque Cachemir eſt une des fameuſes régions du monde habité, & ſi remarquable par ſa ſituation; puiſqu'on y voyage ſi peu, il convient d'en donner une deſcription d'après des perſonnes dignes de foi, nées dans ce pays, & qui en ont examiné avec ſoin le local, les productions, & le climat; on y joindra ce que les géographes diſent de ſes longitudes & latitudes: (le Tout-puiſſant eſt notre ſupport).

Cachemir eſt une province près de Kah, vers le milieu du quatrième climat. Le commencement de ce climat a 33 degrés 37 minutes de latitude; ſon milieu 36 degrés 22

minutes; ſa fin 38 degrés 54 minutes. Cachemir eſt à 35 degrés de latitude de l'équateur, & à 105 degrés de longitude des îles Fortunées. La forme de cette contrée eſt oblongue; de hautes montagnes l'entourent de toutes parts. Elle a Delhi & les territoires de l'Inde au midi; Badakhchan & une partie du Khoraſſan au nord; le pays des Avgans à l'occident, & le commencement du royaume de Tibet à l'orient: elle a dans ſa longueur de l'eſt à l'oueſt quarante paraſanges, & dans ſa largeur du ſud au nord vingt paraſanges. On compte dans cette étendue dix mille villes très-peuplées, ſituées ſur les collines, & abondantes en fontaines d'eau douce, en ruiſſeaux, & en excellens herbages: ſi on en croit le commun rapport, le pays en ſon entier contient cent mille villages habités, placés tant ſur les collines que dans les plaines. Les eaux de Cachemir ſont d'autant plus renommées qu'on leur attribue la beauté des Cachemiriens, dont la délicateſſe & les charmes ont paſſé en proverbe chez les poëtes, qui parlent ainſi:

" Tu es le roi des beaux jeunes hommes de Cachemir;
" Tu es le prince de cette aimable troupe, dont la vue ré-
" jouit le cœur;
" Tu es le chef de ces objets charmans, dont la forme eſt
" ſi délicate,
" Leſquels nous enflammant d'amour détruiſent nos vies."

Les montagnes & les plaines de Cachemir ſont couvertes de toutes ſortes d'eſpèces d'arbres fruitiers, dont le fruit eſt ſain & délicieux ; mais comme l'air y incline plutôt au froid, & qu'il y tombe de la neige en quantité, le raiſin, l'orange, le limon, & les autres fruits, produits des climats chauds, n'y croiſſent point, & y ſont apportés des pays du midi adjacens. Dans le centre de cette vaſte plaine eſt une ville nommée Nogaz, qui eſt la réſidence des gouverneurs & magiſtrats du pays. Une rivière plus large que n'eſt le Tigre à Bagdad, coule à travers cette cité ; & par une merveille étrange tient l'abondance de ſes eaux ſeulement d'une petite fontaine, laquelle eſt dans le même terrain, nommée la fontaine de Vir.

On compte ſur cette rivière environ trente ponts de bateaux attachés avec des chaînes, deſquels ſept ſont dans la ville de Nogaz. Quand cette rivière a paſſé les limites de Cachemir, elle prend les noms de Dendané & de Gemed, des lieux qu'elle parcourt ; elle ſe joint à la rivière Genavé au deſſus de Moultan, & de l'autre côté de cette province ces deux rivières ſe mêlent à celles de Ravé & de Bejat ; enfin cet étonnant ramas d'eaux, étant parvenu à Otché, ſe jette dans le fleuve

Indus, qui ſe décharge dans la mer d'Omman près de Tatta. Cachemir juſtifie ces paroles de l'Alcoran, " nous avons fixé les hautes " montagnes, & nous les avons couvertes, " ainſi que la plaine qu'elles renferment, d'une " belle verdure." En effet ce pays eſt par ſes montagnes à l'abri de toute incurſion de l'ennemi; n'ayant à craindre que les injures du temps, & la dévaſtation que les vents & les pluies peuvent faire à ſes fortifications naturelles. Trois routes conduiſent à Cachemir, une vient du Khoraſſan, mais elle eſt ſi raboteuſe & ſi difficile qu'elle ſe trouve impraticable pour les bêtes de charge, de manière que pendant pluſieurs jours on eſt obligé d'y porter les bagages ſur les épaules d'hommes accoutumés à ce travail. La ſeconde route, en tout ſemblable à celle-ci, aboutit à l'Indoſtan. La route de Tibet eſt plus aiſée & unie que les deux autres, mais pendant un long eſpace de chemin, les pâturages ſont remplis d'herbes venimeuſes qui font mourir les beſtiaux, & en rendent le paſſage dangereux aux gens à cheval. " Le " ciel qui les défend leur rend inutiles les " cottes de mailles & les hauts remparts." Allusion du célèbre poëme Arabe nommé le

CANQIA, ville de l'Arran.

CARS, ville d'Arménie.

CAZROUN, agréable ville de Fars, à trois journées de Chiraz.

CHAMAKHI, ville du Chirvan, ſur les confins de l'Arran.

CHEHRZOUR, ville de l'Irak Perſan; ce nom ſignifie la cité de Zour, qu'on dit avoir été bâtie par Zour, fils de Zohak.

CHIRAZ, ville de la province de Fars, à ſoixante-douze lieues d'Isfahan. Cette ville étoit anciennement auſſi belle que bien ſituée; elle a été la patrie de pluſieurs grands poëtes, qui tous l'ont rendue célèbre, mais particulièrement Hafiz & Sadi.

CHIRVAN, ville & province ſur la rive de la mer Caſpienne.

CHOUSTER, l'ancienne Suſe, fameuſe par ſes velours & ſes autres riches manufactures.

D.

DAGHESTAN, pays au delà de Derbend, habité par les Lekzies; il prend ſon nom de de la Montagne Dagh.

D'ABOUSSIE, c'eſt ainſi qu'on croit devoir écrire ce mot, quoique l'hiſtorien de Nader l'écrive Diouhaſſie; c'eſt le nom d'une ville entre Bokhara & Samarcande.

DAMGAN, ville entre Rei & Nichapour.

DECHT, ville proche d'Isfahan. C'eſt auſſi

le nom d'un diſtrict montagneux entre Ardebil & Tauris, habité par les Kiurdes.

DECHET ARIAN, ville de la province de Fars.

DECHET KAPTCHAK, voyez d'Herbelot.

DELLI ou DELHI, nommée Chahgehanabad du nom de l'empereur Chahgehan, fameuſe capitale de l'Indoſtan. Comme Aboulfeda ne décrit cette ville que ſur des relations de voyageurs, on ne peut donner ſa deſcription comme tout à fait authentique. Il dit entre autres choſes, qu'on voit à Delhi une moſquée très-extraordinaire, dont la tourelle eſt d'une hauteur prodigieuſe, qu'elle eſt toute bâtie en pierre rouge, & qu'elle a trois cents ſoixante degrés. Ce récit peut être démenti ou confirmé par des voyageurs de notre temps. Si les géographes Orientaux ſont juſtes dans leurs calculs (& pluſieurs d'entre eux ſont nés, & ont été élevés dans l'Inde), on a étrangement déplacé cette capitale dans nos globes & cartes; dans deux manuſcrits Orientaux Delhi eſt à 128 degrés 50 minutes de longitude, & 35 degrés 50 minutes de latitude; & de plus ils prennent la longitude des extrémités de l'Afrique, à dix degrés plus à l'eſt que dans les méridiens Orientaux d'uſage.

DERBEND, nommée auſſi Balbelabwab, eſt une ville ſur le rivage de la mer Caſpienne,

dont les vagues en baignent quelquefois les murs; ſes murailles, ſelon Safieddin, ont trois cents coudées de hauteur, & furent bâties par Anouchirvan, roi de Perſe, qui les fortifia d'une large porte de fer; elle a un vaſte port.

DESTEGERD. Il y a pluſieurs villages de ce nom, quelques-uns près d'Isfahan, d'autres près de Mérou, d'autres près de Balkhe. Celui dont il eſt parlé dans cette hiſtoire, eſt proche de Mechehed en Khoraſſan. Il y a un diſtique Arabe, qui célébre un jardin appartenant à un de ces Deſtegerd, lequel mérite d'être inſéré ici.

" N'es-tu pas charmé des boſquets délicieux
" de Deſtegerd? Ne te plais-tu pas dans
" ſes promenades qui reſſemblent à un man-
" teau tiſſu de fleurs?

" Mille papillons colorés des plus belles nuan-
" ces y voltigent comme les feuilles de
" roſes qu'un doux zéphyr éparpille dans
" les airs."

DIARBECR, canton de la Méſopotamie, voyez Gezirah.

DILEM, qu'on joint ordinairement avec Ghilam; ces deux provinces (peut-être l'ancienne Hircanie) ſont bornées à l'oueſt par une partie de l'Azarbigian & le pays de Reï; au ſud par Kazvin, & une autre partie

de l'Azarbian ; à l'eſt par l'autre partie de Reï ; & au nord par la mer Caſpienne.

E.

ENDEKHOUD, ville & diſtrict entre Balkhé & Mérou.

ERIVAN, voyez d'Herbelot.

ERZENERROUM, communément nommée Erzeroum, ville d'Arménie, aux extrémités du pays de Roum, ou Natolie ; elle a à ſon orient la ſource de l'Euphrates.

ESFERAIN, ville du Khoraſſan, dans le quartier de Nichapour, nommée auſſi Mehergian.

ESFEZAR, ville du Khoraſſan, entre Hérat & Segiſtan. L'auteur de l'hiſtoire de Nader l'écrit Esferaz.

F.

FARS, l'ancienne Perſis, province bornée au couchant par le Khouziſtan ; au nord-oueſt & au nord par l'Irak Perſan ; au ſud par la mer de Perſe ; & à l'orient par le Kerman.

FERAH, ville du Khoraſſan, voyez d'Herbelot.

G.

GAZNIN, nommée quelquefois Gazné, eſt une grande ville entre le Khoraſſan & l'Inde.

GEHRAM, ville & diſtrict de la province de Fars, à trente lieues de Chiraz.

GEZIRAH, ou l'île, c'eſt le nom que les Arabes donnent à la Méſopotamie, province entre le Tigre & l'Euphrates ; elle a à l'oueſt une partie de l'Arménie & la Natolie ; au ſud le déſert ; à l'eſt l'Irak ; & au nord l'autre partie de l'Arménie. Cette province eſt diviſée en quatre cantons, Diarbecr, Diarrabia, Diarrocca, & Diar Mouſſel, ou ſelon Aboulfada, trois ſeulement, Diarrabia, Diarmodher, & une partie de Diarbecr. Son air eſt pur & ſain, elle a quantité de fortereſſes ou châteaux, & pluſieurs belles villes. La ville de Serouge eſt une des plus agréables de la Méſopotamie ; ſes jardins ſont fameux par leur beauté & l'excellence de leur fruit ; on en trouve cette deſcription dans la troiſième diſſertation d'Hariri :

" Le lieu de ma naiſſance eſt Serouge, dans
" lequel j'ai paſſé mes plus beaux jours
" errant agréablement : pays, où tout ce
" qui eſt délicieux ſe trouve en abondance.
" Ses ſources ſont les eaux céleſtes de Salſebil.
" Ses plaines ſont des prés fleuris.
" Ses bâtimens & ſes palais ſont des étoiles &
" des conſtellations.
" Nous y reſpirions un air odoriférant : nous
" y étions charmés de l'agréable perſpec-

" tive des collines, quand, après la ſaiſon " des neiges, elles ſe couvrent de fleurs.

" Quiconque voit cette raviſſante contrée eſt " obligé de s'écrier, Le paradis terreſtre eſt " en Serouge."

GHILAM, voyez Dilem.

GIAM, ville près de Nichapour, qu'on nomme auſſi Iam and Zam, célébre pour avoir été la patrie de pluſieurs hommes illuſtres, parmi leſquels Abderrahman Giami tient le premier rang. Voyez d'Herbelot.

GIAGERAM, entre Nichapour & Gergian.

GERGIAN, ou Giorgian, grande ville entre Taberiſtan & Khoraſſan, abondant en olives, dates, noix, grenades, oranges, & cannes de ſucre.

GIOUIN, agréable diſtrict, abondant en jardins & en ruiſſeaux.

GOR, diſtrict montagneux du Khoraſſan, proche d'Hérat.

GERIAN, GORBEND, } voyez d'Herbelot.

H.

HAMADAN, ville de l'Irak Perſan, célébre par ſon air ſerein, la beauté de ſes eaux, ſes jardins, ſes fruits & ſes plantes rares. Elle fut réparée & fortifiée par Dara Ben Dara, roi de Perſe, qui en fit le ſiége de ſon em-

pire. Cette ville fut la patrie, l'asile de plusieurs grand hommes, & ne fut cependant point à l'abri du ressentiment d'un de ses poëtes, qui fit contre elle l'épigramme suivante: " Hamadan est la ville où j'ai " pris naissance, & je veux dire en son hon- " neur, que les enfans y sont aussi avari- " cieux que les vieillards, & les vieillards " aussi insensés que les enfans."

" Hamadan li beldon akoulo befadhlihi
" Lainho min akbahi'l boldân
" Sabianoho fil kabhi mithl cheioukhihi,
" We cheioukhoho fil akli ca'sabiân."

Aboul Husn Ali Ben Hussein nous donne une description d'un genre bien différent dans ces dix beaux vers, où il célèbre une vallée près d'Hamadan.

" Quand tu entendras parler des beautés du " paradis, viens, oh! viens à la vallée de " Mawachan.

" Tu trouveras une vallée qui chasse toute " tristesse; une retraite charmante qui adou- " cira toutes tes peines;

" Un jardin agréable, où le murmure des " ruisseaux rend un son plus doux que l'in- " strument le mieux accordé,

" Joint au ramage du rossignol, qui gazouille " entre les branches, où le fruit pend com- " me autant de perles & de rubis.

" O combien doux ſeroit ce ſéjour, ſi mon " cœur n'étoit pas ſaiſi de douleur pour " l'abſence de mes chers amis qui habitent " en Derbizafran (lieu proche de Bag- " dad)."

HE'RAT, fameuſe cité du Khoraſſan, l'Aria de Ptolomée; elle abondoit en beaux jardins & en belles eaux avant qu'elle fût pillée par les Tartares.

HEZARE'S, ce nom ſignifie un millier de chevaux; c'eſt une cité du Kharezme, à l'oueſt de l'Oxus.

HILLE', ville entre Coufé & Bagdad, à l'occident de l'Euphrates; elle fut d'abord nommée Algiamaïn ou les deux Moſquées,
A.D. 1101. mais en l'année de l'Hégire 495 elle fut rebâtie & embellie par Seifeddoulah Sadaké Ben Manſour Âbaſſadi, qui, profitant des guerres que les rois Selgiuciens ſe faiſoient entre eux, conduiſit ſes troupes & ſes richeſſes dans le pays, & établit ſa cour à Hillé, rendant tant qu'il vécut cette ville la plus magnifique de l'Irak.

HIND, ou Hindouſtan, communément nommé Indoſtan, l'empire du grand Mogol, a à ſon oueſt la province de Sind, & la mer Perſane; au ſud la mer des Indes; à l'eſt les déſerts qui ſont entre l'Hind & la

Chine; & au nord une contrée remplie de plusieurs tribus barbares.

I.

IRAK AGEMI, ou l'Irak Persan, nommé aussi Beladelgebel & Couheſtan, eſt borné au couchant par l'Irak-Arabe; au midi par le Khouziſtan; au levant par le déſert de Khoraſſan & Fars; au nord par une partie de l'Azarbigian, Dilem, & le pays de Kazvin & Reï.

IRAK ARABI, l'ancienne Chaldée, bornée à l'oueſt par la Méſopotamie & les déſerts; au ſud par un déſert & le Khouziſtan; à l'eſt par l'Irak Perſan; au nord par la Méſopotamie.

IRAN, ancien nom de la Perſe, d'Irage fils de Feridoun: ſon frère Tour donna le ſien au Touran, pays au delà de l'Oxus.

IREM, jardin fabuleux, fort célébré dans les poëſies Orientales, & ſuppoſé avoir été planté par Chedded, ancien roi d'Arabie.

ISFAHAN, que ſouvent on écrit Iſpahan, capitale de la Perſe, aſſez connue.

K.

KAIN, ville entre Nichapour & Isfahan.

KANDEHAR, voyez d'Herbelot.

KARABEG, voyez d'Herbelot. (Carabeg.)

KARAKOUM, ville de Turkeſtan.

KAZVIN, voyez d'Herbelot.

KERBELA, voyez d'Herbelot.

KERGESTAN, la Georgie.

KERMAN, l'ancienne Carmanie, bornée à l'oueſt par Fars; au ſud par la mer Perſane; à l'eſt par la contrée de Mocran; au nord par le déſert du Naubendegian.

KERMANCHAH, ou Kermanchahan, voyez d'Herbelot.

KHABOUCHAN, ou Khobouchan, ville près de Nichapour.

KHAREZME, l'ancienne Coraſmia, bornée à l'oueſt par une partie du Turkeſtan; au ſud par le Khoraſſan; à l'eſt par Mavarannahr; au nord par des territoires de la Turquie.

KHEIOU, ainſi nommée par les Kharezmiens, eſt une ville du Kharezme; les géographes Arabes l'écrivent Kheiouk.

KHELKHAL, ville ſur les frontières de l'Azarbigian, ſituée dans le milieu des montagnes; elle eſt à ſix journées de Kazvin, & à deux d'Ardebil.

KHORASSAN, belle & grande province. Ce nom ſignifie en vieux langage Perſan la région du ſoleil, & c'eſt dans ce ſens que le mot Khor eſt employé par le poëte Ferdouſi. Cette province a un déſert à

l'oueſt qui la ſépare de l'Irak Perſan; un autre déſert au ſud, qui diviſe ſes territoires d'avec ceux de Fars; à l'orient une partie du Segeſtan & de l'Inde; au nord Mavarrannahr & une partie du Turkeſtan.

KHOTEN, voyez d'Herbelot. Le muſc de Khoten eſt fameux, & eſt ſouvent repréſenté comme tel par les poëtes Orientaux.

KHOUI, ville de l'Azarbigian à vingt & un milles de Selmas.

KHOUZISTAN, l'ancienne Suſiane. Cette province s'étend du côté du ſud depuis Abadan juſqu'aux confins de Fars; elle a à l'oueſt la région de Waſſit; à l'eſt une partie de Fars; & l'Irak Agemi au nord. Tout ce pays eſt en plaines, à peine y voit-on une montagne.

KIURDISTAN, ou Curdiſtan, l'Aſſyrie des anciens. Voyez d'Herbelot. (Curdes.)

KOM, voyez d'Herbelot. (Com.)

KONDER, nom de deux villes, dont l'une eſt dans le canton de Nichapour, l'autre près de Kazvin.

L.

LAHIGIAN, diſtrict de Dilem, fameux, ſelon Spahſizadé, par ſon commerce en ſoie.

LARIGIAN, diſtrict entre Kei & Thabariſtan,

à environ quinze lieues de distance de chacun des deux.

LAHOR, ou Louhor, ou Lahaor, nom d'une province des Indes & de sa capitale.

LEKZIE, & non Lezkie comme nos voyageurs le prononcent, nom des habitans d'un pays nommé Dagheſtan, situé dans des montagnes ; ils ont toujours passé pour une nation courageuse & guerrière, & s'appellent ainsi de Lekz leur ville principale.

LORISTAN, contrée montagneuse, entre la Perse & le Khouzistan.

M.

MACRAN, ou Mocren, voyez d'Herbelot.

MAZENDERAN, communément joint avec Thabariſtan, l'ancienne Margiane, ayant à l'oueſt le Ghilan, au sud une partie du Khoraſſan, à l'est le Turkeſtan, au nord la mer Caſpienne.

MECQUE, voyez d'Herbelot.

MEDINE, voyez d'Herbelot.

MERGHAB, ville près d'Hérat.

MEROU, voyez d'Herbelot.

MEMIVEND, voyez d'Herbelot.

MOGAN, plaines d'une grande étendue sur les bords de l'Aras.

MOLTAN, ou Moultan, voyez d'Herbelot.

N.

NEGEF, en Coufah, que le tombeau d'Ali rend célébre.

NESSA, ou Niſſa, en Khoraſſan, à deux journées de Serkhes.

NICHAPOUR, voyez d'Herbelot.

NIRIZ, ville en Fars.

NOHAVEND, ou Nehavend, voyez d'Herbelot.

O.

OMMAN, voyez d'Herbelot.

OUBE', ville des dépendances d'Hérat.

OUZBEGS, voyez Uſbèg dans d'Herbelot.

P.

PENGEAB, voyez d'Herbelot.

PENGEKHAN, voyez d'Herbelot.

PICHAVR, ou Pichaver.

R.

RADKAN, ville près de Tous.

RAMHORMOZ, ſur les frontières du Khouziſtan, à dix-neuf lieues d'Ahvaz.

S.

SAMARCANDE, voyez d'Herbelot.

SAOUH, ou Saveh, ville entre Reï & Hamadan.

SEGESTAN, ou Sciſtan, ou Seïſtan, province bornée à l'oueſt par le Khoraſſan ; au ſud par le déſert de Fars ; à l'eſt par le déſert de Mocran ; & au nord par l'Inde.

SELMAS, ville de l'Azarbigian, à ſept lieues de Khouï.

SEMNAN, ville entre Reï & Damgan.

SERKHES, cité du Khoraſſan au ſud de Neſſa, dont elle eſt à ſoixante-huit lieues ; on n'y trouve point de rivière, & fort peu, d'eau.

SERMENRAI, ville bâtie par Almotapem entre Bagdad & Tecrit.

SIND, cette province de l'Inde a à l'oueſt une partie du Kerman & du Segeſtan ; au ſud un déſert entre Mocran & la mer ; à l'eſt & au nord une partie de l'Hind.

SILVAS, ville en Roum ou Natolie.

SOULAK, ville du Khouziſtan.

SULTANIE, cité de l'Azarbigian, à huit ſtations de Tauris.

T.

TABARISTAN, voyez Mazenderan & d'Herbelot.

TAHTA, } voyez d'Herbelot.
TATARS, }
TAURIS, ou Tebris, }

TEFLIS, ou Taflis, quoique cette ville ſoit communément regardée comme la capitale

de Georgie, quelques géographes Arabes la placent en Arménie, & Spahizadé la met en Arran. Ebn Haukal dit, qu'elle eſt fameuſe pour ſes bains chauds naturels. Cette ville fut enlevée aux Georgiens par les Mahométans ſous le règne du ſultan Gelaleddin Ben Kharezme Chah, en l'année A.D. 1226. de l'Hégire 623 : bientôt après elle leur fut rendue ; mais les Géorgiens, craignant qu'elle ne fût repriſe & n'étant pas en état de la défendre, en brûlèrent une partie, & l'année d'après l'abandonnèrent entièrement.

TIBET, ou plutôt Tobbet, voyez d'Herbelot ; ſes habitans trafiquent en argent & en fer, en peaux de panthères & en muſc. Ebn Al Ouaroli en donne la ſuivante deſcription dans ſon livre nommé La Perle des Merveilles. " La principale ville nommée " Tibet eſt bien fortifiée, & ſituée ſur une " montagne qui produit le ſumbul, ſorte " d'herbe aromatique. Le chevreuil muſ- " qué paît dans le champs de Tibet ; ces " animaux ſont ſemblables aux chevreuils " du déſert, mais ils ont deux dents aigues " & prédominantes analogues à celles des " éléphans : ces chevreuils portent ce pré- " cieux parfum dans une ſorte de ſac dans " leurs nombrils, lequel ils frottent contre

" les rochers & les arbuſtes, où le muſc
" s'attache & s'endurcit ; alors les mar-
" chands viennent le ramaſſer, & le mettent
" dans des ſacs que les Perſans nomment
" nafehaï miahk, les nombrils de muſc."

TIZ, ville ſur le rivage de la mer des Indes, ou la mer de Mocran.

TOKH'ARESTAN, voyez d'Herbelot. (Thok)

TOWN, ville près de Kaïn.

TOUS,
TOURAN,
TURCMAN, ou Turcoman, } voyez d'Herbelot.

V.

VAM, petite ville avec une fortereſſe, entre Kélat & Teflis.

VARAMIN, ville & diſtrict dans les quartiers de Reï, ſur la route d'Isfahan.

Y.

YEZD, ville de Fars entre Chiraz & Isfahan, voyez d'Herbelot.

Z.

ZABLESTAN, province dans laquelle régna Ruſtem fameux héros Perſan, voyez d'Herbelot.

ZEMINDAOUR, large contrée entre Segeſtan & Algour, nommée auſſi Daöur.

ZUZ, district proche d'Hamadan.

ZENGIAN, ville de l'Irak Perſan, patrie de pluſieurs hommes illuſtres par leur ſavoir.

ZOURABAD, diſtrict de Serkhes, contenant pluſieurs villages. Il y a un autre diſtrict de ce nom dans le quartier de Nichapour.

VALEUR DE LA MONNOIE EN PERSE.

TOMAN, le toman fait cinquante abaſſis, ou pièces de dix-huit ſous.

MEN, le men revient à cinq livres quatorze onces poids de Paris.

20 CRORES de roupies font vingt-cinq millions ſterlings.

70 CRORES 87,500,000.

TRAITÉ

SUR

LA POËSIE ORIENTALE.

SECTION I.

LA poëſie Orientale eſt fertile en expreſſions fortes, en métaphores hardies, en ſentimens pleins de feu, & en deſcriptions animées des plus vives couleurs. Malgré ces vérités ſi généralement reconnues, cette poëſie douce & ſublime a trouvé des critiques auſſi injuſtes que ſévères. Ceux d'entre eux qui ont voulu nommer fautes inſoutenables des beautés ſingulières les ont attribuées à l'ignorance, à l'inattention, aux ſaillies d'une imagination déréglée, à la négligence dans la diſtinction & dans l'arrangement des idées. Mais, puiſque les connoiſſeurs conviennent que les ouvrages des auteurs Aſiatiques ſont ſouvent admirables, le ſoin de rechercher d'où leur viennent ces beautés réelles, ou ces fautes imaginaires, eſt

peu néceſſaire dans ce traité. Quand un poëte joint à l'élocution & à l'élégance les ornemens & les grâces, on ne peut lui refuſer le titre d'excellent poëte. D'ailleurs, ne ſait-on pas que les auteurs, de quelque nation que ce ſoit, qui ſe ſont fait diſtinguer par leur génie vif & inventeur, ont négligé cette exactitude ſcrupuleuſe dont les poëtes médiocres ſont ſi jaloux. Les premiers ſe ſont contentés d'une générale reſſemblance, & ils ont préſenté à l'eſprit tout ce qu'il y a de plus grand & de plus frappant dans la nature ; la régularité affectée des autres rend leurs peintures ternies & inanimées, fait diſparoître la beauté de l'eſquiſſe ſous le détail minutieux des moindres traits.

Sans donc entrer ici dans un examen ſuivi de toutes les cauſes qui donnent cette vivacité ſurprenante aux images Orientales, nous nous contenterons de parler de quelques avantages que les auteurs Aſiatiques ont ſur nous en pluſieurs points.

Ils ont des idiomes riches & abondans ; ils reſpirent ſous un climat chaud & fertile ; ils ſont entourés d'objets auſſi beaux que rians ; ils jouiſſent d'une agréable tranquillité ; & ils conſacrent leur loiſir à une paſſion qui contribue à leur inſpirer de bonne heure le goût poëtique.

La langue Arabe eſt expreſſive, forte, & ſonore; on peut dire qu'elle eſt la plus copieuſe de toutes les langues, car chaque tribu de cette nation a des mots qui lui ſont propres. Leurs poëtes ſe ſervent de tous ces mots, qui deviennent d'un uſage général à proportion que l'ouvrage qui les raſſemble eſt plus célébre, ainſi que pluſieurs petits ruiſſeaux ſe réuniſſant forment une large & abondante rivière.

La langue Perſane eſt remplie de douceur & d'harmonie; joignant à la richeſſe de ſon propre fond celle de pluſieurs mots qu'elle a reçus de la langue Arabe, elle ſurpaſſe celle-ci en une beauté fort eſſentielle à la poëſie, qui eſt l'uſage des mots compoſés, auxquels les Arabes ſont ſi contraires, que pour les éviter ils emploient de longues circonlocutions. En général, aucun idiome ne peut entrer en compariſon avec le Perſan pour la délicateſſe & la variété de ſes mots compoſés, dont nous citerons quelques-uns, malgré la difficulté qu'il y a de les traduire en toute autre langue: comme, Gulfechán, *parſemant des roſes*; Zumrudfám, *couleur d'émeraude*, Gulrokh, *joues de roſe*; Semenbui, *avec l'odeur de jaſmin*; Guntcheleb, *avec des levres de roſes.*

On trouve dans la langue Perſane pluſieurs autres mots ſemblables, mais auxquels on ne

ſauroit donner nulle grâce dans nos idiomes Européens, même en les décompoſant comme on vient de faire de ceux-ci, quoiqu'ils ayent beaucoup d'élégance en-Perſan.

On peut dire au ſujet des langues Arabe & Perſane ce que le chancelier Bacon diſoit du Latin & du Grec : la première de ces deux langues ſemble formée pour les actions militaires & civiles ; la ſeconde pour la cultivation des arts ; les détails & exactes diſtinctions des ſciences & des arts ; requérant des mots compoſés, peu néceſſaires dans ce qui ne regarde que la guerre & les règles de la ſociété. Le ſecond avantage que les auteurs Aſiatiques ont ſur nous pour devenir bons poëtes, eſt la facilité & la variété des meſures dont ils ſe ſervent dans leurs vers. Ils ont toutes les quantités & diverſités de nombres dont parle Epheſtion, & dont Pindare donne des exemples ; avec cette différence, que, comme ils ont plus de ſyllables longues qu'ils n'en ont de brèves, ils ſubſtituent ordinairement le grave & le ſolennel au vif & à l'animé. Les Perſans dans leurs poëmes héroïques ſe ſervent preſque toujours du vers trochaïque d'onze ſyllables : comme,

Bé zebánchud kér che dáred ſád nuvá.

Leurs vers lyriques ſont ſouvent de la meſure d'une brève ſuivie de trois longues: comme,

Bedéh ſáki mei báhi ke dér génnét
Mekháï yáſt.

La rime eſt très-ancienne chez les Arabes, deſquels les poëtes Provençaux & Caſtillans l'ont reçue, mais dans les vers Aſiatiques elle n'enchaîne point le ſens comme dans les vers Européens, les idiômes de ces peuples étant très-abondans en mots d'une même terminaiſon. On trouve dans quelques-uns des plus longs poëmes Arabes la même rime continuée alternativement pendant tout l'ouvrage. Dans pluſieurs odes Perſanes chaque diſtique finit par le même mot, & alors la rime tombe ſur la pénultième ſyllable: comme,

Saki beár badé ke amed zemáni gúl
Chan bulbúlan hazul kunéim ichâni gul.

" Garçon, apportez du vin, car la ſaiſon des roſes eſt
" venue,
" Ainſi que les roſſignols, repoſons-nous ſur des couches
" de roſes."

C'eſt peut-être autant par cette facilité de la verſification Orientale que par la chaleur du climat, que l'Aſie a produit de plus jeunes poëtes que nulle autre partie du monde. On

raconte du célèbre Abderrahman fils d'Hiſſan, qu'ayant été piqué par une guêpe lorſqu'il n'étoit encore qu'un enfant, & cet inſecte lui étant inconnu, il courut à ſon père en s'écriant, " Qu'il avoit été piqué par un inſecte tacheté " de jaune & de blanc comme le bord de ſa " veſte ;" on ajoute, qu'à ces mots prononcés dans la meſure d'un vers Arabe auſſi élégant que naturel, Hiſſan connut le talent de ſon fils pour la poëſie.

Tarafa, fils d'Alalbd, un des ſept poëtes dont les élégies étoient ſuſpendues aux murailles de la moſquée de la Mecque, donna dès l'âge tendre de ſept ans des marques ſingulières de ſon brillant génie. On dit de lui que voyageant avec ſon oncle Motalammes, & leur caravane s'étant arrêtée pour ſe rafraîchir ſur le bord d'un clair ruiſſeaux, il ſe mit à tendre des lacs aux alouettes ; mais que n'en ayant encore pris aucune lorſqu'on ſe remit en marche, il compoſa dans cette occaſion les vers ſuivans :

" Tu te joues, O alouette ! dans l'étendue de la plaine ;
" Tu jouis d'un air libre, chante donc & multiplie en
" ſuiteté ;
" Vole, & becquete alentour tout ce que tu peux
" déſirer ;
" L'oiſeleur ſe retire, réjouis-toi de ſon départ,
" Le piége eſt ôté, & tu n'as plus rien à craindre ;
" Mais, plutôt crains, crains toujours, car à la fin tu
" ſeras priſe "

C'eſt ſans doute auſſi à ces mêmes cauſes qu'on doit attribuer la facilité & la vivacité des Arabes dans leurs impromptus : l'hiſtoire ſuivante priſe du livre nommé Succardân en eſt une preuve. Un poëte qui ſuivoit la cour d'Haroun Alrachid, étant un jour entré dans l'appartement de ce prince, le trouva avec une de ſes favorites, & une corbeille de roſes placée devant eux. Après une gracieuſe réception, Haroun commanda au poëte de compoſer un couplet, & d'y faire entrer quelque vive comparaiſon à la couleur de ces fleurs ; ſur quoi celui-ci répondit :

Cainho louna khaddi mâchûki yâkbelho
Fomoûl habibi wakad abda behi khogelan.

" Elles reſſemblent aux joues d'une belle
" fille, leſquelles, à l'approche d'un amant
" prêt à lui ravir un baiſer, ſe couvrent
" d'une aimable rougeur."

La dame répliqua ſur le champ :

Cainho louna khaddi hem yadfâni
Caffô raſhid leamri yougeb algoſtan.

" Elles reſſemblent plutôt à mes joues,
" quand la main d'Alrachid preſſe la

" mienne comme un ſignal pour me
" retirer."

Ces quatre vers ſont très-élégans en Arabe, mais on n'en a pas traduit les derniers mots, parce qu'ils ſont alluſion à une coutume particulière des Mahométans, peu conforme à nos idées.

Dans le nombre des avantages que les poëtes Aſiatiques ont ſur nous, on doit mettre, au rang des plus conſidérables, la vénération que les peuples Orientaux ont pour la poëſie, & les délices qu'ils y trouvent. Par là, le moindre talent eſt cultivé, & ceux qui poſsèdent quelque étincelle de génie, loin de la laiſſer éteindre, travaillent à ſe faire un nom dans un art ſi reſpecté.

Les Arabes ſont ſi amateurs de la poëſie, & ſi perſuadés de ſon pouvoir & de ſes effets, qu'ils lui donnent le nom de Magie légitime. Le célèbre Abu Temam dit dans une de ſes odes, " Les beaux ſentimens exprimés en " proſe ſont comme des perles & des pierre- " ries parſemées au haſard; mais quand ils " ſont liés enſemble dans les vers, ils devien- " nent des bracelets & des ornemens pour les " diadèmes des rois."

Cette élégante alluſion eſt conſervée chez les Perſans, & parmi eux, enfiler des perles,

eſt une expreſſion commune pour dire compoſer des vers. Les Turcs ne ſont pas moins épris de cet art divin, comme on en peut juger par la traduction ſuivante d'un de leurs fameux poëtes.

" Les rochers mêmes font connoître par leurs tendres
" échos
" Qu'ils ſont charmés par la voix de la poëſie;
" Les tulipes & les roſes s'épanouiſſent
" Au chant mélodieux du roſſignol.
" Les chameaux bondiſſent légérement dans la plaine
" Au ſon de la flute de leurs conducteurs:
" Il faudroit qu'un homme fût plus inanimé qu'une
" pierre
" S'il n'étoit pas touché des charmes de la poëſie."

Nous avons déjà obſervé que la fécondité de l'imagination, & le feu du génie des poëtes Orientaux, doivent être en partie attribués à la beauté & à la fertilité des régions qu'ils habitent. Cette opinion eſt confirmée par un poëte Grec dans le livre premier de l'antologie, où il dit, les facultés poëtiques ſont rafraîchies & renouvelées par le printemps comme la verdure des plantes, l'émail des fleurs, & le chant du roſſignol. Milton s'exprime ainſi, en parlant de lui-même:

" Fallor? an & nobis redeunt in carmina vires
" Ingeniumque mihi munere veris adeſt."

On peut appliquer aux nations Aſiatiques ce que Waller dit des îles d'été, " Le doux " printemps, qui à peine nous ſalue ici, habite " dans ces lieux, & leur fait la cour toute l'an- " née." Et comment ces peuples avec le ſpectacle perpétuel de ſi beaux objets, un air toujours pur & ſerein, pourroient-ils n'être pas riches en inventions ingénieuſes & frappantes? en expreſſions vives & agréables? en images belles & riantes? en deſcriptions animées des plus brillantes couleurs? comment ne conſerveroient ils pas le feu de leur génie dans le même degré de chaleur & dans le même éclat?

Les images priſes dans la nature ſont un des principaux ornemens de la poëſie: on peut ſe convaincre de cette vérité dans les livres ſacrés, où la verdure du Mont Carmel, la hauteur de celui du Liban, les vins d'Engaddi, & la roſée d'Hermon, fourniſſent les métaphores les plus vives & les comparaiſons les plus agréables. Ainſi les épices de l'Yémen, les parfums de Khoten, embelliſſent les poëmes Arabes, & en varient les images. On a de plus en Orient une quantité de plantes & d'animaux qu on ne voit dans nos climats que dans les jardins des curieux & dans les collections royales; comme les arbuſtes d'où découlent le baume & les gommes précieuſes;

les chats, desquels l'on tient le musc & la civette ; les antelopes *, dont les yeux larges & brillans entrent si souvent dans les comparaisons & les allusions des poëtes Asiatiques. Il est inutile de parler du palmier, quoiqu'il soit, lorsqu'il fleurit, l'objet le plus beau du monde végétable ; & de plusieurs autres rares présens de la nature, qui ont attiré à l'Arabie le nom d'heureuse.

Si donc l'observation d'Hermogène est juste, quand il dit, que tout ce qui plaît aux sens produit le beau dans la description, on ne sauroit trouver nulle part une aussi grande profusion de belles images que dans les poëmes Orientaux. Il ne sera peut-être pas hors de propos de donner à ce sujet trois exemples, qui en même temps feront connoître les diverses nuances du goût dans l'Arabe, le Persan, & le Turc.

Roudhata radhraha ennedi fegadat
Leha min ezzohor angam zehero
Yancher fihà eidi errabii lena
Thouban min elwachi halaha elketero
Caima fhakka min fhakaikha - - -
—Alei rebaha motaref kheddero

* Le mot *antelope*, dont on se sert en Anglois, est répété plusieurs fois dans la suite de cet ouvrage ; mais comme il ne se trouve point dans les Dictionaires François, l'Editeur a cru devoir avertir qu'il répond à celui de *gazelle*.

Thom tabadda cainha hedekon
Agefanha min demaiha homero.

" Un jardin étincelant de roſée, dont les fleurs
" reſſemblent aux brillantes étoiles,
" Sur lequel le printemps avoit étendu un
" manteau de ſoie bordé de luiſantes
" gouttes de pluie,
" Ses tertres étoient ornés d'anemones qui
" leur compoſoient des robes d'un riche
" tiſſu,
" Les boutons de ces fleurs paroiſſoient comme
" les yeux d'une belle fille rougis à force
" de pleurer."

Ce dernier vers eſt ſans doute défectueux, comme donnant une idée déplaiſante au lieu d'une image agréable que le poëte auroit pu préſenter.

Guliſtáni tchu gulzári giuvani
Guli firábi abi zendegáni
Nuvaï endelibi aſhretanghize
Huvaï atar bizé rahetamize.

" Le jardin étoit comme les boſquets de la
" jeuneſſe ;
" Les roſes étoient rafraîchies par l'eau de la
" fontaine de vie ;
" Les gazouillemens du roſſignol inſpiroient
" le plaiſir ;

" Et l'odoriférant zéphyr répandoit alentour
" les plus doux parfums."

Ravan hertchefmé ſe chún abi heiván
Cheraghi laleh hergianib foruzán,
Nezimi ſobhi gul giabéne iduptchác
Sebâ, nerkes guzin kilmiſhdi nemnác
Agáge ler rukſe ghermiſhler ſebzc khize
Shokufé oſtiné olmich direm rize.

" Chaque fontaine élevoit ſes jets comme ceux
" des ſources de vie ;
" Le brillant des tulipes rendoit chaque bor-
" dure éclatante.
" L'aure * découvroit le front des roſes :
" L'haleine des zéphyrs ſecouoit des gouttes
" de roſée ſur les yeux des narciſſes.
" Les arbuſtes agités formoient une danſe vive
" & légère,
" Et parſemoient la terre de leurs boutons
" dorés."

On voit aiſément que ces beautés d'expreſſion tiennent naturellement à celles des objets qu'on décrit & qu'il ne ſeroit pas facile à un poëte de traiter on ſujet fait pour plaire dans un ſtyle déplaiſant ; qu'il n'a qu'à peindre ce qui eſt agréable, & que les mots agréables ſe placeront d'eux-mêmes ſous ſa plume.

* Voyez la note, Vol. IX. page 349.

Démétrius de Phalère dans ſon élégant traité ſur l'éloquence, dit, que, ce qui rend les vers de Sapho ſi remplis de douceur & de délicateſſe, c'eſt le choix des images qu'ils préſentent, qui toutes ſont priſes dans ce qu'il y a de plus aimable dans la nature. En effet on ne trouvoit dans ſes poëmes que deſcriptions de jardins, banquets, amours, grâces, roſſignols, & colombes, fontaines, & prairies, fleurs, & fruits. Son langage prend donc les charmes des objets dont elle parle, il en ſuit même les mouvemens ; ainſi lorſqu'elle repréſente une ſource tranquille murmurant entre des branches d'arbres, dont les zéphyrs agitent les feuilles, & invitent aux charmes d'un doux ſommeil, ſes vers coulent plus lentement comme l'onde qu'elle décrit.

Ceux qui ſeront d'accord de la juſteſſe de cette remarque ne s'étonneront point de ce que les poëtes Orientaux ſurpaſſent, en beauté de diction & en force d'images, tous les auteurs de l'Europe, excepté les poëtes lyriques parmi les Grecs, Horace parmi les Latins, & Marino parmi les Italiens.

Quant aux images de terreur, ainſi que de tout autre objet qui produit le ſublime, on n'en ſauroit trouver de plus frappantes que celles des poëtes qui habitent les déſerts & les montagnes de l'Arabie, parce qu'ils ſont ſans

ceſſe entourés de noires forêts, d'horribles précipices, de rocs eſcarpés, & d'effrayantes ſolitudes. Cette aſſertion ſera ſuffiſamment prouvée par les vers ſuivans d'Omaïa fils d'Abou Agez dans leſquels le poëte a raſſemblé tout ce qu'il y a de plus terrible & de plus effrayant dans la nature.

" Je paſſe ſur le ſommet des rocs eſcarpés,
" où les autruches errent, & les génies, de
" concert avec les eſprits des montagnes,
" font entendre leurs cris perçans.
" Et quand l'hideuſe nuit couvre le déſert
" d'une obſcurité ſemblable à celle des
" nuages de Sigian;
" Je continue ma courſe, tandis que mes
" compagnons dorment avec leurs corps
" recourbés comme la plante khirah.
" Je vais en avant, quoique les ténèbres ſoient
" comme un vaſte océan, je marche au
" travers d'une heurlante & aride ſolitude,
" Dans laquelle le guide perd ſon ſentier,
" l'enroué hibou fait entendre ſon triſte
" cri, & le voyageur, que ſurprend la nuit,
" eſt ſaiſi de crainte.
" Je monte un chameau, qui reſſemble à une
" jeune autruche volant vers l'humide
" plaine.
" Je le pouſſe en avant, & il ſe jette de côté

" comme l'oiſeau katha, & ſes derniers pas
" ſurpaſſent en rapidité ſa première courſe ;
" Il s'élance ſur les rochers pointus, dont les
" bords paroiſſent autant de javelines acé-
" rées, & fixées dans une montagne dure
" & ſtérile."

Après avoir fait ce peu de remarques ſur les images Orientales, il convient de dire quelque choſe des figures qu'elles produiſent. On ne s'étendra pas ſur les ſimples métaphores, comme la roſée de la libéralité, la bonne odeur de la renommée, puiſque non ſeulement les écrits des Orientaux en ſont remplis, mais qu'elles ſont communes auſſi chez les autres nations. Les ſimilitudes Aſiatiques ſont en général très-belles & très-frappantes, comme celle d'une violette étincelante de roſée, avec les yeux bleus d'une belle fille en pleurs ; d'un guerrier s'avançant à la tête de ſes troupes, avec un aigle fendant les airs & perçant les nues avec ſes ailes impétueuſes ; mais on ne ſauroit omettre une noble ſuite de comparaiſons que fait un poëte Arabe dans la deſcription d'un cheval, la plupart deſquelles ſont grandes & ſublimes au plus haut point. Il compare les boucles de crins qui tombent ſur le front de ſon courſier, à une fille déchevelée par le vent ; ſon dos, à un

roc qu'a poli un torrent qui ſourd ſans ceſſe ; ſa queue, à celle de la robe d'une nouvelle épouſée, laquelle tombe négligemment ; ſes côtés, à ceux d'un léopard rampant ; ſon cou, au haut palmier ſous lequel le voyageur allumé du feu dans l'eſpoir de ſecours ; ſon front, au relief d'un bouclier que l'artiſte a rendu rond & uni ; ſes narines, à l'antre de l'hiène ; le crin de ſes jambes, aux plumes ébouriffées d'un aigle noir ; ſon pas, à la viteſſe d'un chevreuil qui trompe l'adreſſe du chaſſeur ; ſon galop, à un nuage qui paſſe légérement ſur une vallée pour aller répandre ſa pluie ſur une autre ; ſa forme, à celle d'une ſauterelle verte s'élevant d'un marais.

L'allégorie, ou chaîne de métaphores, eſt très-commune chez les auteurs Perſans & Turcs, comme par exemple, " Lorſque le " tourbillon de la peur eut déchiré la voile de " leur entendement, & que le déluge du " déſeſpoir eut ſubmergé le vaiſſeau de leur " eſpérance, afin de pouvoir ſortir du goufre " du danger, & arriver au port de la ſureté, ils " tournèrent le gouvernail de la fuite, & " déployèrent les voiles d'une retraite pré- " cipitée."

Quant aux allégories myſtiques, & au ſens caché que quelques écrivains prétendant avoir trouvé dans les poëmes amoureux des Perſans,

ce qu'ils en diſent eſt ſi incroyable & ſi abſurde qu'il eſt inutile d'appuyer ſur ce ſujet. Que le lecteur juge ſi l'ode ſuivante peut avoir un autre ſens que celui qu'elle préſente.

" C'eſt ici la ſaiſon des roſes, mes compagnons,
" livrons nos cœurs à la joie.
" C'eſt là l'avis des ſages & des vieillards ; ne
" différons plus.
" A préſent tout eſt gai, mais l'aimable ſaiſon
" s'enfuit promptement.
" Vendons les tapis ſacrés, ſur leſqueles nous
" nous agenouillons pour faire nos prières,
" & achetons encore du vin.
" L'air eſt doux, & invite au plaiſir ; O ciel !
" envoie-nous quelques belles vives &
" folâtres, avec leſquelles nous puiſſions
" ſabler ce vin couleur de roſe.
" Monte la lyre. La fortune outrage les
" hommes de mérite ;
" Mais, puiſque nous la mépriſons, pourquoi
" ne nous réjouirions-nous pas ?
" Les roſes fleuriſſent autour de nous, verſons,
" verſons cette liqueur agréable,
" Afin d'éteindre les flammes de l'amour &
" des déſirs qui nous conſument.
" O Hafiz ! il ſeroit étrange que quelqu'un
" pût dire, que nous, qui ſommes des
" roſſignols, nous reſtons en ſilence pendant
" la ſaiſon des roſes."

La dernière ſtrophe fait alluſion à la coutume que les poëtes Perſans ont de ſe comparer toujours au roſſignol, & à la fable ſi connue en Orient des amours du roſſignol & de la roſe.

Le ton léger & badin qui règne dans cette ode ne s'accorde certainement pas avec les idées de piété & de dévotion que pluſieurs commentateurs veulent puiſer dans les allégories ſur les plaiſirs ſenſuels.

Les poëtes Aſiatiques aiment extrêmement à perſonnifier des termes abſtraits, & à douer les êtres inanimés de la voix de la raiſon. Ils ſe plaiſent particulièrement à s'adreſſer aux objets inſenſibles, à les appeler pour ſympathiſer à leurs peines, ou pour partager leur joie en leur ordonnant de porter leurs meſſages à ceux qu'ils aiment, en comparant leurs beautés & leurs perfections aux charmes dont ils ſont épris, ainſi que fait Hafiz dans cette ode élégante.

" O doux zéphire ! tu portes avec toi l'odeur
" embaumée de l'objet de mon amour,
" duquel tu tiens ce préſent muſqué ;
" Mais, prends garde, ne dérobe point ; qu'as-
" tu à démêler avec ſes belles treſſes ?
" O rôſe ! qu'es-tu pour être comparée avec
" ſa brillante face ? elle eſt le muſc même,
" & tu es hériſſée d'épines.

" O boutons fleuris ! qu'êtes-vous pour être
" comparés à ſes joues ? elles ſont toujours
" fraîches, & vous paſſez promptement.
" O Narciſſe ! qu'es-tu pour être comparé à
" ſes yeux languiſſans qui dardent les doux
" rais de l'amour ? tu es pâle & éteint.
" O pin ! qui ondoie dans nos jardins, quelle
" comparaiſon y-a-t-il entre toi & ſa
" ſtature ?
" O mon ame ! que choiſirois-tu (ſi tu pouvois
" choiſir ſur toutes choſes) de préférence à
" ſa tendreſſe ?
" Viens, cher objet de mon amour, viens
" réjouir par ton aimable préſence l'affligé
" Hafiz, ne fût-ce que pour un ſeul jour."

Après cette courte revue de la poëſie Orientale en général, nous la conſidérerons dans les divers ſujets qu'elle traite, & que produiſent ces ſix ſources, vertus militaires, amour, douleur, inſtruction, cenſure, & louange. L'auteur ſe flatte qu'il ne lui ſera pas impoſſible d'accommoder les ſentimens des Orientaux & leurs expreſſions au cœur & à l'oreille des Européens, ſur-tout lorſqu'il réfléchit que les endroits poëtiques des ſaintes écritures ſont regardés comme renfermant les plus grandes beautés ; que ce qu'on admire le plus dans Shakſpeare & dans Spencer ſont leurs images élevées, & quelquefois même giganteſques ;

qu'enfin les écrits de Pindare, & les précieux fragmens qui nous reſtent des poëtes lyriques, ſont l'admiration de tous les âges, & ont la plus forte reſſemblance avec la poëſie Arabe & Perſane. Il eſt pourtant vrai qu'il y a, dans les compoſitions Orientales, des beautés qu'on ne ſauroit diſcerner dans une traduction littérale, non plus que les grâces des poëmes Grecs dans les verſions Latines ; les uns & les autres reſſemblent plutôt alors aux idées bizarres & ſans ſuite des lunatiques.

Néanmoins, par ces éloges ſur les ouvrages Aſiatiques, notre but n'eſt nullement de rien ôter au mérite des poëtes Grecs ; au contraire nous croyans que ce qu'il y a d'excellent dans ces premiers conſiſte principalement en leur reſſemblance avec les autres. Mais il eſt ſi naturel d'écrire avec chaleur & vivacité ſur la branche de littérature dans laquelle on a eu le bonheur de faire, le premier, des découvertes conſidérables !

Il eſt à la vérité ſurprenant que la poëſie Européenne ait ſubſiſté ſi long-temps avec la perpétuelle répétition des même images, & les continuelles alluſions aux mêmes fables, deſquelles nous ſommes obligés de remplir nos compoſitions, parce que dès l'enfance on en remplit notre mémoire en ne nous faiſant lire

que les mêmes auteurs & des ouvrages de trois mille ans.

Si les précieux volumes des Orientaux qui ſe trouvent dans les inеſtimables bibliothéques de Paris, de Leyde, d'Oxford, de Vienne, & de Madrid, étoient publiés avec l'avantage ordinaire de notes & d'explications ; ſi les langues Orientales étoient enſeignées dans nos univerſités, au lieu de cet art que Locke & le Chancelier Bacon regardoient comme ſi inutile ; un nouveau champ ſeroit ouvert à nos contemplations ; nous pénétrerions plus avant dans l'hiſtoire du cœur humain ; notre eſprit ſeroit pourvu d'un nouvel aſſortiment d'images & de comparaiſons : en conſéquence on verroit paroître pluſieurs excellentes compoſitions ſur leſquelles les critiques futurs auroient à s'exercer, & que les poëtes à venir pourroient imiter.

SECTION II.

Sur la Poëſie héroïque des Nations Orientales.

Les Arabes n'ont point de poëmes qu'on puiſſe proprement nommer héroïques. A la vérité, ils ont des hiſtoires élégantes qui ſont

ornées de toutes les grâces de la poëſie. Dans ces hiſtoires on trouve des images dont les traits ſont marqués & hardis, des expreſſions vives, de très belles deſcriptions, & des ſentimens terminés avec des mots du même ſon. En voici un exemple tiré de l'hiſtoire de Tamerlan, écrit par Abou Arabchah, où cet auteur dans une deſcription fleurie compare l'armée de ce prince au printemps.

" Quand la nature comme une ſervante
" adroite paroit la terre des ornemens d'une
" nouvelle épouſe, que les bocages reprenoient
" leur verdure éclatante ; les troupes victori-
" euſes couvrirent le pays, & paſsèrent comme
" des dragons ſur les plaines. Leur muſique
" guerrière reſſembloit au tonnerre, que ren-
" ferment les nuées du printemps ; & leurs
" cottes de maille brilloient comme l'éblouiſſant
" éclat des éclairs. Leurs boucliers maſſifs
" les couvroient comme l'arc-en-ciel ſuſpendu
" ſur les montagnes. Leurs lances & leurs
" javelines s'agitoient comme les branches des
" jeunes arbres & arbuſtes. Leurs cimeterres
" étinceloient comme des météores, & les
" clameurs de l'armée étoient ſemblables au
" bruit d'un nuage qui s'éclate. Les ban-
" nières reſplendiſſantes dans les airs étoient
" comme des anemones, & les tentes reſſem-
" bloient aux arbres chargés de boutons

" dorés. L'armée se répandit comme un
" torrent, & ondoyoit comme les branches
" d'une forêt secouée par la tempête. Ta-
" merlan à la tête de ses troupes avança vers
" Samarcande au travers des bocages verdoyans
" & parsemés de fleurs odoriférantes & de
" myrte. La joie étoit sa compagne, la
" gaieté sa conductrice, le contentement l'ami
" de son cœur, & le succès son inséparable
" suivant."

De telles histoires n'étant donc point considérées comme des poëmes, même parmi les Arabes, nous n'en parlerons pas davantage, & nous en viendrons aux ouvrages des Persans & des Turcs.

Ces deux nations ont un nombre infini de poëmes sur les exploits & les avantures de leurs fameux guerriers, mais ces poëmes, étant remplis de fables extravagantes, sont plutôt considérés comme des romans & des contes que comme des poëmes héroïques. Les seuls ouvrages de Ferdusi peuvent justement réclamer ce titre ; ils contiennent l'histoire de Perse, depuis Caïoumaras jusqu'à Anouchirvan dans une suite de très beaux poëmes. Cette collection porte le nom de Chahnamé, & presque la moitié de chaque volume contient un poëme entier sur une grande & intéressante action de la guerre entre Afrasiab

roi de Touran, ou du pays au nord de l'Oxus, & les Sutans, de l'Iran ou de la Perſe, de la race des Caïnides.

Afraſiab avoit envahi l'empire de Perſe, où il prétendoit avoir droit de régner comme deſcendant de Feridoun. Il étoit aſſiſté par l'empereur des Indes, & par celui de la Chine, ainſi que par tous les démons, les géans, & les enchanteurs de l'Aſie. Il avoit pouſſé très-loin ſes conquêtes, & s'étoit rendu formidable aux Perſans, quand Ruſtem prince du Zableſtan, l'Achille, ou plutôt l'Hercule de l'Orient, marcha à la tête de ſes troupes contre l'uſurpateur, &, par ſes grandes actions, rendit vaines toutes les embuches des magiciens, défit les dragons & les monſtres, vainquit les empereurs confédérés, & mit fin à cette guerre par la mort d'Afraſiab.

Ce poëme eſt auſſi long que l'Iliade; il peut être diviſé en douze chants, dont chacun pourroit être diſtingué par les principaux événemens qu'il renfermeroit; comme, les avantures de Ruſtem, la mort de Sohareb, l'hiſtoire & la mort de Siaveche, les actions de divers héros, celles de Tus Nudar, les exploits de Ruſtem, les amours de Pajan & de Maniza, l'hiſtoire de Barzeüs, les ſtratagèmes de Sevizan l'enchantereſſe, les exploits de Gudarz, & la mort d'Afraſiab.

Le premier chant commenceroit par la description de Ruſtem, ſuivie de quelques avantures intéreſſantes, dans leſquels on n'a pas oublié le cheval du héros nommé Bakhche, ou éclair, qui, protégeant le ſommeil de ſon maître, tua un lion qui s'étoit élancé de la forêt pour le dévorer.

Dans le ſecond chant ſe trouveroit une épiſode tendre & touchante, dont voici le ſujet. Ruſtem, voyageant ſous un nom emprunté, avoit trouvé le moyen de ſéduire une jeune princeſſe, à qui la honte fit enſuite expoſer le fruit de cet amour infortuné. Sohareb, c'eſt le nom de cet enfant abandonné, ne connoiſſant point ſes parens, entre au ſervice d'Afraſiab, eſt avancé par ce roi aux premières charges de l'armée, & enfin envoyé pour combattre Ruſtem, qui ne le reconnoît pour ſon fils qu'après l'avoir mortellement bleſſé.

Les dix autres chants ſeroient également excellens, & diverſifiés par des évènemens agréables.

Une grande profuſion de ſavoir a été prodiguée par quelques critiques, en comparant Homère aux poëtes épiques qui l'ont ſuivi, mais il ne faut pas beaucoup de diſcernement pour décider qu'on ne l'a jamais égalé. Ce grand homme, père des ſciences & de la poëſie Grecque, eut un génie trop fertile &

trop étendu pour avoir laiſſé échapper à ſes obſervations aucune des beautés frappantes de la nature, & les poëtes qui ſont venus après lui n'ont guères fait que copier ſes images, & les rhabiller dans leurs deſcriptions. Ainſi quelque élégance & rafinement que l'on puiſſe trouver dans les ouvrages modernes, l'eſprit inventeur d'Homère a toujours continué d'être ſans rival. On ne prétend donc point avancer que le poëte Perſan ſoit égal à celui de la Grèce, mais certainement il y a une très-grande reſſemblance entre les ouvrages de ces deux hommes extraordinaires. Tous deux ont puiſé leurs images dans la nature elle-même, & ne les ont pas ſaiſies par réflexion, ne peignant point comme les poëtes modernes, la reſſemblance de la reſſemblance; & tous deux poſſédèrent dans le plus haut degré cette invention féconde, ce génie créateur qui eſt l'ame de la poëſie.

Il ne ſera pas hors de propos de faire connoître ici quelques-unes des beautés de Ferduſi ſur ces divers chefs, fables, caractères, deſcriptions, & expreſſions. On ne dira rien des fables probables, puiſqu'on en a aſſez parlé en expliquant le ſujet de l'ouvrage. Quant aux fables allégoriques, elles ont peu de part aux ornemens du Chahnamé, à moins que les avantures de Ruſtem avec la magicienne dans

le premier livre, & les amorces du pavillon bleu dans le dixième, ne ſoient regardées comme des allégories de la même nature que celle de la coupe de Circé dans l'Odyſſée. Dans le nombre des fables merveilleuſes de ce poëme on doit compter la faculté ſurnaturelle de la parole donnée au cheval de Ruſtem & à un dragon, & la machine de Simorg ou Griffon Fée, qui eſt repréſenté comme un être bienfaiſant & le grand protecteur du héros Perſan.

C'eſt de ce Griffon, ſi ſouvent introduit dans les romans Orientaux, que l'Arioſte a probablement emprunté ſon Hypogriffe ; nos Fées & nos Génies nous viennent, ſans doute, des Péris, & des Dives des Perſans, & notre pays des Fées eſt la copie de leur Périſtan & Chadukam. Il eſt probable que ces fictions furent apportées en Europe par les Maures, & de ceux-ci reçus, dans les romans Eſpagnols.

Les caractères de Ferduſi ne ſont pas ſi variés que ceux d'Homère, mais ils ne ſont pas moins bien frappés & ſoutenus. Ruſtem eſt repréſenté comme un prodige de force, de valeur, & de ſageſſe ; Tus Nudar, comme un général aviſé & prudent ; Gudarz, comme un commandant vieux & expérimenté ; Pajan, comme un héros jeune & amoureux, rempli

de valeur & d'intrépidité ; les trois rois de Perſe, comme des monarques ſages & vertueux, & Afraſiab comme un hardi & criminel uſurpateur. Il y a pluſieurs autres caractères dans ce poëme pour divers perſonnages des deux ſexes, dans leſquels on trouve toujours les hommes particulièrement remarquables par leur bravoure ; & les femmes par leur beauté & leur tendreſſe, excepté Temeina & Sudába ; la première n'étant pas moins célébre par ſon courage & ſon amour infortuné, que l'autre par ſes mœurs diſſolues, & par ſa haine pour un jeune prince ſon beau-fils. Les diſcours de chaque perſonnage ſont parfaitement adaptés à leurs divers caractères, & variés ſelon leurs différentes manières & inclinations. Pour en donner un exemple, nous rapporterons ici ce que le poëte fait dire à Sám Neriman, fameux guerrier & père de Ruſtem, dans la relation qu'il fait de ſes exploits au roi de Perſe.

" Le roi ſe leva de ſon trône d'ivoire, qui " étinceloit de rubis, & d'émeraudes, & ſur ſa " tête brilloit le diadème royal. Il fit l'accueil " le plus favorable au héros, &, le flattant avec " de douces paroles, il le fit aſſeoir à ſes côtés. " Il lui parla des loups de la bataille, des lions " du combat, des intrépides géans du Ma- " zanderan. Il lui fit pluſieurs queſtions

" empreſſées, auxquelles le guerrier répondit
" ainſi. Puiſſe le roi vivre à jamais dans la
" joie & la proſpérité; puiſſent être vains
" les deſſeins des méchans contre lui. J'ar-
" rivai à la ville des géans, qui ſont plus ra-
" paces que les lions, & plus légers que les
" courſiers d'Arabie. Ils appellent leurs
" troupes Sakſar, & ils avancent comme des
" tigres de guerre. A la nouvelle de mon
" approche un murmure confus s'éleva parmi
" eux. Comme nous traverſions la cité, nos
" ennemis trembloient & leurs jours étoient
" obſcurcis. Cependant leurs troupes ſor-
" tirent, & ſe répandirent ſur les collines &
" dans les vallées. Le petit fils du grand
" Salm s'élança comme un loup; ſon nom
" étoit Kerkin, & ſa taille étoit auſſi haute
" qu'un cyprès. Il deſcendoit par ſa mère de
" Zohak, & les plus furieux chefs de ſon
" armée n'étoient que des atomes comparés
" à lui. Ses troupes étoient plus nombreuſes
" que les fourmis ou les mouches d'été, que
" les éclats d'un roc ou le ſable du rivage.
" Quand des nuées de pouſſière s'élevèrent
" ſous les pieds de l'armée ennemie, les joues
" de nos héros ſe couvrirent de pâleur.
" D'un ſeul coup de ma hache d'armes je me
" fis un paſſage à travers les rangs ennemis.
" Mon courſier foula aux pieds l'ennemi avec

" la furie d'un éléphant ; & la terre fut agitée
" comme les vagues du Nil. Alors le cœur
" revint à mes soldats, & ils furent remplis
" d'ardeur pour combattre. Quand Kerkin
" entendit ma voix, & le son de ma massue
" assommante, il se précipita sur moi comme
" un éléphant hideux. Il jeta son nœud
" coulant & entortillé à mon cheval, & je
" commençai à appréhender quelque danger.
" Je m'armai de mon arc royal, & d'une
" flèche de peuplier blanc garnie d'acier. Je
" décochai mes traits ailés comme des aigles,
" & je fis voler mes dards comme des flam-
" mes d'un feu consumant. Mon arc fut si
" puissant, que je clouai presque son casque à
" son cerveau sur l'enclume de sa tête. Je le
" vis s'avancer comme un lion rugissant,
" tenant en sa main un cimeterre Indien. Je
" le vis s'avancer, O roi ! avec une telle furie,
" que les montagnes mêmes lui crièrent,
" Oh ! ne nous oppressez pas ! Il s'élança en
" avant, tandis que je demeurois ferme &
" l'attendois de près. Quand il fut à ma
" portée, je retirai mon bras, je saisis ce hardi
" guerrier par sa ceinture, & l'arrachai de sa
" selle avec la force d'un lion ; je le jetai à
" terre, & lui tranchai la tête avec mon sabre
" acéré. Quand le chef de l'armée fut mort,
" les troupes ennemies tournèrent le dos au

" champ de bataille ; vallées & collines ; rocs
" & déſerts furent couverts de leurs légions
" fuyantes & épouvantées."

Les deſcriptions dans le Chahnamé ſont toujours variées & parfaitement bien travaillées, ſur-tout celles des batailles, qui ſont auſſi nombreuſes que dans l'Iliade. Celles d'une plus agréable nature, comme de jardins, de banquets, de trônes, & de palais, d'amour & de belles, n'y ſont pas moins admirables, & ſont peintes par Ferduſi avec toute la richeſſe & l'enflure de l'imagination Orientale. Il décrit ſouvent :

Ke deri buſtânech hemicheh guleſt
Zeminech por ez laléh u ſumbul eſt
Huva khoſhcuvar u zemir por negár
Ne kerm u ne ſerd u hemichéh behár
Nevazende bulbul bebág enderune
Kezarende ahu berág enderune.

" Un jardin dans lequel la roſe perpétuelle-
" ment fleurit, dont les bordures ſont remplies
" de tulipes & d'hyacinthes ; où l'air eſt doux ;
" les allées ſuperbement ornées ; où l'on
" n'éprouve ni chaleur immodérée, ni froid
" exceſſif ; mais où règne un éternel prin-
" temps, où les roſſignols gazouillent ſans ceſſe
" parmi les branches d'arbres toujours verts ;
" où les antelopes jouent ſur les coteaux."

Les deſcriptions du matin ſont très-animées dans ce poëme, & décorées des nuances les plus variées:

" Quand le jour brillant paroît dans toute ſa ſplendeur,
" Et parsème de perles & de rubis la terre ombragée."

Et,

" Quand le ſoleil déploie ſes rayons dorés,
" Et répand le camphre ſur les plaines muſquées:"

C'eſt-à-dire, répand la lumière ſur l'obſcurité des plaines, car les poëtes Orientaux font ſouvent alluſion aux deux couleurs oppoſées du camphre & du muſc.

On ajoutera ici une deſcription d'un genre plus majeſtueux, tirée auſſi du Chahnamé, & qui donnera une idée des ſimilitudes Perſanes.

Nekei kerd Barzev ber an deh ſuvár
Tchu achefte chiri ez beher checár
Bezed deſt uepuchid derai bezér
Meianra be beſtech bezirin kemér
Yeki khodi rumi beſér ber nehád
Seri terkechi tira ra ber keſhád
Bebaré ber afkhendii ber keſtuván
Yeki baré manendi kuhi reván
Ze kcihali nize ze almáſi tigue
Bebaré ber amed chu berende migue
Tu kufti ſepher eſt ya ruzi u táb
U ya der beháran yeki rudi áb
Derakhtieſt kufti ez âhen bebár
Keſhade du bazu chu ſhakhi tchenár.

" Barzev régardoit les dix guerriers qui
" s'avançoient ; il étoit comme un lion errant
" en cherche de ſa proie. Il ſe revêtit auſſi-
" tôt de ſa cotte de maille, & ceignit ſes reins
" d'un bandeau d'or. Il plaça ſur ſa tête un
" caſque Turc, & remplit ſon carquois de
" flèches. Tantôt il demeuroit ſuſpendu aux
" harnois de ſon courſier, & tantôt il ſe tenoit
" ferme & droit ſur ſa ſelle comme une mon-
" tagne mouvante. Quand, avec ſa longue
" javeline & ſon ſabre éclatant comme le dia-
" mant, il s'avançoit ainſi qu'une nuée qui
" s'élève, on auroit pu dire, c'eſt le firmament
" qui brille, ou c'eſt le jour qui luit, ou c'eſt
" une rivière qui coule dans le printemps.
" Quand il étendoit ſes deux bras comme les
" branches du plane, on le ſeroit écrié, c'eſt
" un arbre chargé d'acier."

On trouve auſſi dans Ferduſi des deſcriptions fort tendres, & auſſi belles que touchantes, comme celle de Frankis fille d'Afraſiab, quand elle s'aperçut du complot qu'on avoit fait contre ſon bien-aimé Siaveche.

" Elle arracha les hyacinthes de ſes che-
" veux avec une douleur inexprimable, &
" meurtrit dans ſon déſeſpoir ſon tendre ſein.
" Elle épandit le muſc de ſes treſſes ſur le
" tertre d'ivoire de ſon beau front, & baigna
" les tulipes de ſes joues des ſources qui cou-

" loient de ſes yeux. Ses larmes ruiſſeloient " comme une fontaine quand elle méditoit " ſur le cruel deſſein d'Afraſiab."

A l'égard des expreſſions, & des nombres de ce poëme, il eſt évident que leurs beautés ne peuvent être ſenties que par ceux qui entendent l'original. On dira donc ſeulement, que, dans tout l'ouvrage, elles ſont hardies & animées, & dans quelques endroits élevées & ſublimes au dernier point.

Le poëte Perſan reſſemble à Homère dans quelques particularités de plus, comme dans la fréquente répétition des mêmes lignes & des mêmes épithètes. Achille au pied léger, & Agamemnon roi des hommes, ne ſe trouvent pas plus ſouvent dans l'Iliade que Ruſtem au cœur de lion, & Caïcoſrev roi du monde, dans le Chahnamé.

On a pluſieurs autres poëmes de Ferduſi, comme les amours de Khoſrev & de Chirine; la mort de Ruſtem; la vie de Béharan; le règne d'Anouchirvan; les conquêtes d'Iſcander; leſquels ouvrages ſont écrits avec tout le feu d'une imagination Orientale & toute l'harmonie des nombres Perſans.

SECTION III.

De leurs Poëſies amoureuſes, & de leurs Odes.

NOUS voici à préſent à la ſorte de poéſie dans laquelle les Aſiatiques excellent principalement. L'amour a tant de part aux poëmes Arabes, que, ſur quelque ſujet qu'ils ſoient, ils ſont toujours entremêlés de plaintes d'amans, & de deſcriptions de beautés chéries.

La nation Arabe partage ſon temps, entre les expéditions guerrières & les douces occupations de la vie paſtorale. Ils tranſportent leurs tentes de place en place ; & quand leurs chameaux & leurs autres beſtiaux ont conſumé les pâturages d'un endroit, ils le quittent, pour y revenir quand l'herbe repouſſe de nouveau. Dans ces eſpèces de campemens, les tribus qui ſe trouvent proche les unes des autres ſe fréquentent familièrement, & les jeunes gens des deux ſexes forment des inclinations qui ſont pour la plupart infortunées, le changement de demeure, & la différence de poſition, cauſant des ſéparations perpétuelles.

De là vient que les poëmes Arabes commencent preſque toujours par les regrets d'un amant ſur le départ de ſa maîtreſſe ; ſes amis y ſont repréſentés comme eſſayant de le conſoler, mais il refuſe toute conſolation ; il décrit la beauté de ſa chère Maïa, ou Solima, ou Zeineb, ou Azza ; il annonce le deſſein qu'il a d'aller la voir dans la nouvelle demeure de ſa tribu, dût-il en trouver les paſſages défendus par des lions, ou gardés par des archers ſurveillans. Alors il amène ordinairement la deſcription de ſon chameau, ou de ſon cheval, & en vient par degré à ſon principal ſujet. On trouvera peu de poëmes Arabes ſans cette eſpèce d'exorde, ſoit qu'ils ayent pour objet les vertus militaires, ou la douleur, ou la louange, ou la cenſure, ou enfin uniquement l'amour. Les ſept poëmes qui furent écrits en lettres d'or, & conſervés dans la Moſquée de la Mecque, ſont dans ce goût. L'auteur du premier des ſept étoit un jeune prince Arabe nommé Amralkeis, qui ne fut pas moins célébre par le feu & la fertilité de ſon imagination que par le malheur dont ſa vie fut tiſſue. Il débute ainſi :

Kiffa nebki mi'dhrai habibi wamenzili
Beſikti'llawi beina ddahuli fahoumeli.

" Demeurons; donnons quelques larmes
" au ſouvenir de la demeure de notre bien-
" aimée dans les vallées ſablonneuſes qui ſont
" entre Dahul & Houmel."

Il regrette enſuite les tentes qu'il a laiſſées, & s'afflige de l'abſence de ſon amante. Ses compagnons eſſaient d'appaiſer ſa douleur, en lui rappelant un contretemps qui l'avoit autrefois ſéparé d'objets chéris. Il réplique;

" Ma douleur alors ne fut pas moindre
" qu'à préſent; car, quand celles que j'aimois
" furent au point de leur départ, quand leur
" ſouffle embaumoit l'air d'une douce haleine
" de muſc, ſemblable aux zéphyrs du ſoir
" qui apportent l'odeur des œillets, agité de la
" plus ardente paſſion, mes yeux ruiſſeloient
" de larmes; elles couloient le long de mon
" cou, & trempoient ma ceinture dans leur
" cours."

Ses amis, voyant qu'ils n'ont pas pris la vraie méthode pour diſſiper ſa triſteſſe, en emploient une autre. Ils l'exhortent à ſe reſſouvenir des jours heureux qu'il a paſſés avec ſa bien-aimée, & lui remontrent qu'il doit s'attendre à quelque portion de peine après tant de félicité. Ce diſcours lui donne occaſion de leur raconter les avantures de ſa jeuneſſe, parmi leſquelles il fait le récit ſuivant

avec toute la richeſſe & l'harmonie de la langue Arabe.

" J'ai aimé une belle fille que l'on tenoit
" ſecrétement renfermée dans une profonde
" retraite; cependant j'ai joui de ſes charmes
" ſans crainte.

" Je volai à elle au travers d'une foule de
" gardes ardens à me ravir la vie.

" Quand les Pléïades brilloient dans le firmament, comme les bords d'une veſte
" bleue enrichie d'or, je vins dans ſon
" appartement; je la trouvai ſur ſa couche,
" où elle repoſoit dépouillée de ſes robes,
" & n'ayant que le manteau dans lequel
" elle dormoit.

" Elle me dit, Ah! ne me deçois point! ne
" m'entraîne pas dans le ſentier de l'erreur!

" Je me levai; je l'emmenai avec moi, &
" elle effaçoit les traces de nos pas avec le
" pan de ſa ſuperbe veſte.

" Et quand nous eumes paſſé au delà de
" l'habitation des tribus, elle s'arrêta à
" l'abri d'une colline tournoyante.

" Je l'attirai doucement à moi par ſes aimables
" treſſes, & elle ſe renverſa ſur mon ſein;
" rien n'égaloit la beauté de ſa taille déliée;
" ſa gorge étoit unie comme un miroir
" poli.

" Elle tourna vers moi ſon charmant viſage,

" & me découvrit ſes belles joues; elle
" regardoit autour d'elle avec la douce
" frayeur d'une biche alarmée pour ſes
" jeunes faons.

" Son cou étoit comme celui d'une Antelope
" blanche, droit, & embelli d'ornemens
" précieux.

" Ses cheveux, qui flottoient ſur ſes épaules,
" étoient noirs comme le jais, & entrelaçés
" comme les branches du palmier. Les
" boucles de ces admirables cheveux avoient
" mille formes variées, quelques-unes étoient
" adroitement rattachées, d'autres agréable-
" ment éparſes.

" Sa taille étoit comme une corde fine, & ſa
" jambe comme la tige du palmier hu-
" mecté par la pluie.

" La ſenteur du muſc étoit répandue ſur le lit
" qu'elle compoſa, & elle dormit juſqu'au
" matin enveloppée dans ſon manteau d'une
" étoffe moelleuſe.

" Elle départoit ſes dons avec ſes doigts ra-
" viſſans, & déliés comme les vers cra-
" moiſis de la colline ſablonneuſe ou comme
" la tige de l'arbre Echel.

" Sa beauté diſſipoit les ombres de la nuit,
" comme la clarté de la lampe du Der-
" viche retiré dans ſa cellule.

" Le plus chaſte des hommes auroit certaine-

" ment été enflammé d'amour à la vue
" d'une ſi rare beauté, dans l'âge des plai-
" firs, & avec une veſte d'une moyenne
" grandeur.

" Et dont la face reſſembloit à l'œuf d'une
" autruche conſervé dans un clair ruiſſeau,
" que le voyageur n'a point troublé par
" l'empreinte de ſes pas.

" Les ſeuls inſenſés défendent leurs cœurs
" contre l'amour, le mien ne s'éloignera
" jamais des charmes de ma bien-aimée."

Parmi les autres deſcriptions de ce poëme, celles du paſſage de l'auteur à travers un déſert, de ſon cheval, de ſa chaſſe, & d'un orage, ſont admirables. Cet ouvrage d'Amralkeis fournit un parfait modèle de l'églogue Arabe, comme en effet c'eſt là le nom qu'on peut proprement donner à ces ſortes de poëmes.

Dans le rang des odes amoureuſes des Arabes on doit compter les deſcriptions de feſtins & de plaiſirs, ſujets ſur leſquels leurs poëtes s'éxercent ſouvent. En voici un exemple :

" Dans la riante ſaiſon, quand le jeune
" chevreuil bondit ſur les collines, & que la
" douce haleine d'un vent frais annonce le
" règne de la roſe, les ruiſſeaux murmurent
" agréablement, & les branches ſe courbent
" pour adorer celui qui les a revêtues de leurs

" robes vertes. Alors nous raſſemblons dans
" un jardin des beautés capables d'enflammer
" l'univers d'amour. Les nuées libérales
" couvrent les plaines de leurs perles liquides
" & de leur criſtal tranſparent, & répandent
" leurs précieuſes gouttes ſur les prés parés de
" végétables rubis. Les dents éclatantes de
" ces belles filles brillent comme le jaſpe.
" Leurs yeux ſont clairs comme l'argent épuré,
" & ne ſont jamais obſcurcis par le ſommeil.
" Les rameaux odoriférans nous enrichiſſent
" de leurs tréſors. Les oiſeaux perchés ſur
" les berceaux de fleurs nous raviſſent par
" leurs chants, & l'air eſt embaumé de muſc.
" O paradis charmant ! dans lequel ma bien-
" aimée brille comme la pleine lune ! O
" quelles délices ! quel enchantement ! c'eſt
" ici où l'Eternité elle-même réſide, comblée
" de félicité. Le doux bruit des baiſers, les
" voluptueux gémiſſemens, les tendres ſoupirs
" des amans, frappent ſeuls en ce lieu nos
" oreilles ravies : tous les charmes réunis de
" la nature ſont les ſeuls objets qui ſe pré-
" ſentent à nos yeux, & la coupe vivifiante
" ranime nos ſens oppreſſés de plaiſir. Tout
" enchante, tout plaît autour de nous. Si le
" Derviche ſolitaire voyoit ce jardin, il quit-
" teroit auſſitôt ſa retraite, il romproit ſans
" remords ſes anciens vœux. Lèvetoi, mon

" compagnon, verſe du vin, la triſteſſe ne " doit point ici s'emparer de nos cœurs, " une raſade de cette liqueur divine doit les " nettoyer de toutes peines. O que le vin, la " verdure de ces près, ces belles filles, ont de " douceur! N'obéis point au cenſeur; il eſt " rempli de déceptions & porte l'ennemi pub- " lic dans ſon ſein. Que toutes tromperies " ſoient bannies de ces lieux."

Les Arabes ont auſſi une ſorte de courtes odes, leſquelles reſſemblent beaucoup aux odes Perſanes: elles conſiſtent ſouvent en quatorze lignes comme les ſonnets Européens, & il eſt probable que ce genre de verſification fut apporté de l'Orient en Eſpagne, & de là paſſa en Provence & en Italie. Celle qu'on va donner ſe trouve dans l'original des contes Arabes de mille & une nuits, & elle eſt remplie de ces comparaiſons & de ces images qui ornent de tant de beautés les cantiques de Salomon.

" Par les arcs voûtés qui gardent les yeux, & " par ſes yeux qui dardent les traits en- " chanteurs de ſes œillades;

" Par ſa forme délicate, & par le tranchant " cimeterre de ſes regards; par l'éclatante " majeſté de ſon maintien, & l'obſcure " nuance de ſes cheveux;

" Par ſes yeux languiſſans qui raviſſent le

" ſommeil, & qui donnent des lois dans
" l'empire de l'amour ;
" Par les boucles de ſes cheveux noirs comme
" des ſcorpions, qui lancent dans les cœurs
" les traits du déſeſpoir ;
" Par les roſes & les lis qui fleuriſſent ſur ſa
" joue, par la vive carnation de ſes ſou-
" riantes lèvres, & ſes dents de perles
" éblouiſſantes ;
" Par la ſenteur de ſes cheveux muſqués, &
" par les fleuves de vin & de miel qui cou-
" lent de ſes lèvres quand elle parle ;
" Par ſon cou ſemblable à celui du chevreuil,
" par ſa ſtature pareille au cyprès, par ſon
" ſein enflé & arrondi comme une gre-
" nade ;
" Par les grâces qui accompagnent ſes pas, &
" par la légéreté de ſa taille ;
" Par la ſoie moelleuſe de ſon ſein, la douceur
" de ſes lèvres, & toutes les beautés dont
" elle eſt ornée ;
" Par l'affabilité de ſes manières, la vérité de
" ſes paroles, la nobleſſe de ſa naiſſance, &
" la grandeur de ſa fortune ;
" Par tous ces rares dons, je jure, que l'odeur
" du muſc eſt moins agréable que celle de
" ſes treſſes ; & que l'haleine des zéphyrs
" dérobe ſon parfum à ſes cheveux ;
" Que le ſoleil dans ſon midi eſt moins re-

" ſplendiſſant que ſa joue, que la nouvelle
" lune eſt moins belle que ſon front."

Dans quelques anciennes collections faites par Abu Teman Talebi, & par d'autres auteurs, il y a pluſieurs pièces de vers d'amour, écrites occaſionellement, qui ſont très-poſies & très-élégantes, comme ces quatre ſtances de Dhúl Remma ſur une Antelope:

" Tu es rappelée à mon ſouvenir, O Maïa!
" quand la bondiſſante Antelope devance
" mon courſier, & fixe ſur moi ſes grands
" yeux brillans.

" Une Antelope, qui habite les collines ſa-
" blonneuſes, dont la peau eſt rougeâtre,
" & qui a une face comme le ſoleil en
" ſon midi.

" Elle reſſemble à Maïa par ſa forme délicate,
" par le beau contour de ſon cou, par le
" luſtre de ſes yeux noirs; mais Maïa
" brille de plus d'éclat & de charmes.

" Quand elle porte ſes ornemens d'ivoire, ils
" ſemblent ondoyer comme les branches de
" l'arbre Ochar qu'agite un torrent roulant
" dans la vallée."

Il faut en venir à préſent aux Perſans & aux Turcs, mais il y a peu à dire de ces derniers, parce que la plupart de leurs odes ſont une imitation des odes Perſanes, quoiqu'il faille avouer que les Turcs ont des vers d'un

tour original & très-élégans, dont voici un exemple :

Kamer hemchére ſi dj gabgábinúng
Cheker hemchihre ſi di lablerenúng,
Gulini ſumbuling kilmiſh perichân,
Aſilmich ber kiline bing del u giân,
Lebingden lalung olmichdi yeri ſenk
Dehaningden cheker kalmichde dilſenk.

" La lumière de la lune étoit égalée par " l'éclat de ſon viſage, & ſes lèvres étoient " douces comme le miel. Les hyacinthes " de ſes treſſes étoient éparſes ſur les roſes " de ſes joues, & mille cœurs étoient ſuſ- " pendus à une ſeule boucle de ſes beaux " cheveux. Le rubis, comparé à ſes lèvres, " ne paroiſſoit plus qu'une pierre commune, " & ſa bouche ôtoit au ſucre le prix de la " douceur."

Les Perſans excellent ſur toutes choſes dans leurs odes amoureuſes deſquelles on a déjà donné un eſſai dans la première ſection. Il eſt ſurprenant combien les odes d'Hafiz reſſemblent aux fragmens que nous avons des poëtes lyriques de la Grèce. On peut avancer avec vérité, que ce poëte a tout l'agrément & la vivacité d'Anacréon, avec la douceur & les charmes de Sapho. En général ces ſortes de poëſies célébrent l'amour & les plaiſirs,

& ſont entremêlées de réflexions ſur l'inſtabilité de la fortune, & ſur la vanité des ſouhaits humains : elles ſont nommées GAZELS, & contiennent rarement moins de cinq ſtrophes chacune, & plus de ſeize.

Quoique ces GAZELS, ou odes, ſoient dignes de la curioſité des gens de gôut, il faut avouer que les penſées en ſont ſouvent monotones. La fertilité de la langue, & la richeſſe des expreſſions, font diſparoître ce défaut dans l'original, auquel par conſéquent il eſt comme impoſſible de rendre juſtice. D'après ces conſidérations & l'aſſertion de ceux qui prétendent que la poëſie ne peut jamais être bien rendue par la proſe, l'auteur de ce traité avoit d'abord donné l'ornement de la rime à ces GAZELS, mais ayant alors été forcé à s'éloigner quelquefois de la traduction abſolument littérale, il a enfin jugé qu'il obvieroit aux inconvéniens, qui ſe trouvoient dans quelque parti qu'il prît à cet égard, en ajoutant en vers à la fin du traité ces mêmes odes qu'on va donner ici en proſe. Si cette répétition paroît étrange, on ne doit nullement l'attribuer à une prétention d'amour propre, mais au déſir de donner une idée du parti qu'on peut tirer de la poëſie Orientale, & d'ouvrir ainſi une carrière que d'autres pourront beaucoup mieux remplir. Comme

il étoit difficile de faire un choix, dans l'excellent recueil des odes d'Hafiz, on en a pris celles-ci au haſard, à l'imitation des Orientaux, qui, pour ſe décider dans les moindres comme dans les plus conſidérables occaſions, ouvrent fortuitement un livre, & s'en remettant au ſort, s'en tiennent à ce qui d'abord a frappé leur vue. On a pu remarquer la confiance que ces peuples ont dans cette eſpèce de divination lorſque dans l'hiſtoire de Nader Chah on a vu ce prince ſe réſoudre à deux ſiéges fameux, ſur deux vers de ce même Hafiz, dont on joindra l'ode entière à celles qu'on vient d'annoncer.

ODE I.

" Mon ſein eſt rempli de roſes, j'ai du vin " dans la tête, ma bien-aimée ſe rend à mes " déſirs. Le monarque du monde eſt au- " jourd'hui mon eſclave.

" Ecoute, n'apporte point de flambeaux " dans notre aſſemblée, car la lune des joues " de ma favorite eſt en ſon plein dans ce " banquet.

" Ne brûle point de parfums dans notre " ſalle de feſtin, car mon ame ne trouve de " délices que dans l'odeur embaumée de tes " cheveux.

" Ne parle point de la ſaveur du ſucre &
" du miel, car je déſire ſeulement de goûter la
" douceur de tes lèvres.

" Dans nos appartemens le vin eſt permis,
" mais, O Cyprès, paré des plus belles nuances!
" ſans toi il eſt défendu.

" Lorſque tu es abſente, & que le poids
" de l'affliction oppreſſe mon cœur, je me
" retire toujours dans le coin de ma cellule.

" Pourquoi me parles-tu de réputation ? je
" n'en fais aucun cas : pourquoi fais-tu men-
" tion de mon nom ? que m'importe-t-il ?

" Mon oreille eſt ſans ceſſe attentive à la
" mélodie de la flûte & aux notes de la harpe:
" mes yeux ſont conſtamment fixés ſur tes
" lèvres de rubis, & ſur la coupe circulante.

" Nous aimons le bon vin avec obſtination,
" nous ſommes amoureux, nos yeux ſont laſ-
" cifs, mais où eſt, dans toute la ville, celui
" qui n'eſt pas ſujet aux mêmes fautes ?

" Ne va point pour des offenſes nous ac-
" cuſer au magiſtrat, il aime auſſi-bien que
" nous une raſade de ce vin viviſiant.

" Ne t'aſſied point, Hafiz, ſans ta bien-
" aimée à tes côtés, & du vin dans ta coupe,
" car c'eſt la ſaiſon de la roſe & du jaſmin,
" c'eſt la fête du printemps.

" Apporte de nouveau des coupes pleines à
" Hafiz, il eſt réſolu de boire, ſoit qu'il lui
" ſoit permis ou défendu.

ODE IV.

" C'EST aujourd'hui un jour de joie & de
" plaiſir, c'eſt la fête du printemps ; nous ob-
" tiendrons ce que nos cœurs déſirent ; la for-
" tune eſt ſoumiſe à nos commandemens.

" Ecoute, O lune ! nouvelle épouſe des
" cieux ! ne montre pas ta brillante joue dans
" l'Orient, car en ce jour nous voyons la pleine
" lune du viſage de ma bien-aimée.

" Pourquoi entend-on gémir le roſſignol à
" cette heure du matin ? Il prépare ſa mélodie
" à l'approche du printemps.

" Dis au cenſeur, ne donne plus d'avis à la
" folâtre jeuneſſe ; qui s'aſſied aujourd'hui
" ſans ſa bien-aimée & ſans du vin ?

" Vois le derviche qui ſe place en ce jour
" au coin d'un cabaret, lui qui auparavant
" n'avoit pour demeure que la Moſquée.

" Que l'on proclame hautement, qu'au-
" jourd'hui les yeux d'Hafiz ſont fixés ſur les
" charmes de ſa bien-aimée, & ſes lèvres ſur
" ſa délicieuſe coupe.

ODE V.

" Dis-moi, aube * matinale, où eſt la de-
" meure de ma bien-aimée? où eſt le ſéjour
" de cette lune qui détruit ſes admirateurs?

" La nuit eſt obſcure, & la vallée d'Aiman
" eſt devant moi: où eſt la lumière des col-
" lines? qui voudra me conduire devant la
" préſence de ma bien aimée?

" Tous ceux qui paroiſſent au monde per-
" dent bientôt leur raiſon; ils vont demand-
" ant dans la ſalle des banquets: Où trouve-
" t-on un homme ſage?

" Que celui qui entend le ſens caché de
" mes expreſſions ſe réjouiſſe! Nous avons
" pluſieurs ſentences obſcures, mais où eſt
" l'homme auquel nous puiſſions confier nos
" ſecrets?

" J'ai mille affaires à arranger avec chaque
" pointe de tes cheveux. Ah! où ſommes
" nous? & où eſt le vain cenſeur!

" J'ai perdu le jugement: cette chaîne de
" muſc a captivé mon cœur. Oh! où eſt-
" elle?

" Le vin, les danſes, les roſes, tout eſt pré-
" paré, mais la vie eſt imparfaite ſans ma
" bien-aimée; où eſt ma bien-aimée?

* Voyez la note, Vol. IX. page 349.

" Hafiz paſſe ſon temps dans le jardin à " l'abri des vents de l'automne ; mais y a-t-il " une roſe ſans épines ?

ODE VI.

" AH ! que ta forme eſt parfaite ! que ton " entretien eſt aimable ! Tes attraits & ta " douceur enchantent mon ame.

" Ton eſprit eſt auſſi doux que le bouton " de roſe eſt frais ; ta beauté eſt égale à celle " du cyprès du jardin éternel.

" Ta vivacité & ton badinage ſont remplis " d'appas ; tes joues ſont unies & raviſſantes ; " tes yeux & tes ſourcils ſont tout ce qu'il y a " de plus beau au monde ; les grâces animent " ta forme & ta taille majeſtueuſe.

" De tes charmes chaque fleur du jardin de " roſe reçoit de nouveaux ornemens ; chaque " zéphyr prend la douceur de ſon haleine dans " tes cheveux auſſi odoriférans que le jaſmin.

" Dans le ſentier de l'amour on ne ſauroit " éviter le torrent des angoiſſes ; cependant, " ton amitié a rendu mon mal agréable.

" Devant tes yeux tantôt je me meurs, & " tantôt, en contemplant la ſplendeur de ton " noble maintien, mes maux deviennent dé- " licieux.

" Quoique, dans le déſert de l'abſence, il y
" ait dû danger de tous côtés, le timide & lan-
" guiſſant Hafiz y voyage agréablement, lorſ-
" qu'il s'occupe à former des vœux pour ton
" retour."

ODE VII.

" VIENS, j'aperçois un doux zéphyr ſe
" jouer ſur ce viſage; tous les cœurs ſont
" bleſſés par cette joue.

" Des deſcriptions qu'on nous donne des
" vierges du paradis, demande une explication
" à cette joue.

" Le muſc de la Chine reçoit ſon odeur de
" ces boucles de cheveux; ces treſſes ont dé-
" robé la douceur de leur parfum à cette joue.

" Le pin eſt abaiſſé juſqu'à l'herbe, com-
" paré à cette ſtature; la roſe penche ſa tête
" auprès de cette joue.

" Les boutons de jaſmin envient ce ſein;
" les fleurs de l'amaranthe ſont jalouſes de
" cette joue.

" Les flammes du ſoleil ſont accrues par les
" rayons de ce viſage; la lune eſt arrêtée dans
" le firmament par cette joue.

" Les fleuves de vie découlent des raviſſans
" accens d'Hafiz, comme ſon ſang découle de
" ſon cœur à l'aſpect de cette joue.

ODE VIII.

" Ah ! ton viſage, éclatant comme la lune,
" eſt le nouveau printemps de la beauté ; cette
" jolie tache ſur ta joue, cette aimable foſſette,
" ſont le centre du cercle de la beauté.

" Dans tes yeux languiſſans ſont cachés les
" enchantemens de la magie ; dans tes boucles
" flottantes eſt fixée la demeure de la beauté.

" Il n'eſt point de lune qui brille comme
" toi dans le firmament d'amour ; il ne croît
" point de pin ſemblable à toi dans le terrain
" de la beauté.

" Les heures de l'amour ſont rendues douces
" par tes charmes ; tes agrémens raniment la
" ſaiſon de la beauté.

" Du piége de tes cheveux & de l'amorce
" de la jolie tache ſur ta joue nul cœur ne ſe
" peut ſauver, ils y deviennent tous (ainſi que
" l'oiſeau déçu) la proie de la beauté.

" Nature te choiſit entre toutes les ames, &,
" comme une nourrice attentive, elle t'entre-
" tient & te careſſe dans le giron de la beauté.

" Les boutons de la tulipe ſont agréables &
" frais, parce qu'ils ſont arroſés par les ſources
" de vie ſur les rives de la beauté.

" Hafiz eſt épris de tes charmes, & déclare
" que ta joue eſt le ſeul lieu où ſe trouve le
" palais de la beauté.

ODE IX.

" J'AIME une beauté, qui, comme la roſe,
" eſt ſous l'ombrage d'un couvert d'hyacin-
" thes ; ſes joues ſont auſſi claires qu'un ruiſ-
" ſeau ; ſes lèvres de rubis reſpirent la plus
" douce haleine.

" Quand elle étend ſur ces joues le piége
" de ſes beaux cheveux, elle dit au zéphyr :
" Garde notre ſecret.

" Ses joues ſont unies & agréables. O ciel !
" donne-lui une vie éternelle, car ſes charmes
" ſont éternels !

" Quand je commençai à devenir amant,
" je dis, avant que je puſſe trouver cette perle
" de mes déſirs, peut-être trouverai-je une
" mer ſans fond, où je ſerai ſans fin battu des
" vagues.

" Répands une goutte de vin à terre ; tel
" eſt à préſent le ſort des plus grands héros ;
" le pouvoir de Gemchid & de Caiſkhôſrev
" n'eſt plus qu'une vaine fable.

" Ne me défends pas de contempler ta ſta-
" ture, ſi ſemblable au cyprès ; je veux m'aſ-
" ſeoir à la ſource de ta fontaine, car ſes eaux
" coulent tranquillement.

" Si tu veux me lier de tes chaînes, lie-moi
" promptement ; car les délais engendrent l'in-
" fortune, & celui qui aime ſouffre trop.

" Délivre-moi des ſoucis de l'abſence, ſi tu
" veux que le ciel te préſerve des regards de
" la malignité.

" Quand la roſe te ſourit, O roſſignol! ne
" ſoit pas deçu; car on ne doit pas compter
" ſur la roſe, bien qu'elle renferme la beauté
" de tout l'univers.

" Au nom du ciel, prends ma vengeance,
" ordonnateur du banquet, car ma belle boit
" du vin avec les autres, & n'eſt réſervée
" qu'avec moi.

" Quel cœur échappe à ſes œillades! elle
" s'aſſit en embuſcade dans un coin, & ac-
" commode ſes traits à ſon arc.

" Qu'eſt-il arrivé à la cour de ma bien-
" aimée, que les plus grands rois en touchent
" le ſeuil avec leurs fronts? Comment ex-
" cuſer ma fortune? Cette aimable nymphe,
" dont la beauté excite un tumulte dans la
" ville, remplit le cœur d'Hafiz d'amertume
" quoique ſa bouche ait tant de douceur.

ODE X.

" O DOUX zéphyr! s'il t'arrive de paſſer
" par le ſéjour de l'objet que mon cœur aime,
" que ton haleine me rapporte l'odeur de ſes
" cheveux ambrés;

" Car avec cette haleine mon ame ſeroit
" remplie de volupté, comme recevant un
" meſſage de cet objet chéri.

" Mais ſi tu es trop foible pour ſoutenir un
" tel poids, du moins épands ſur mes yeux
" de la pouſſière que tu recueilles ſur le ſeuil
" de ſa porte.

" Je ſuis conſterné & demeure aſſis im-
" mobile en attendant ſon retour. Ah ! quand
" mes yeux ſeront-ils charmés par la vue de
" cet aimable viſage !

" Mon cœur, autrefois haut comme le pin,
" tremble à préſent comme le ſaule par l'ardent
" amour qu'allument les grâces de la forme
" & de la taille de mon bien-aimé.

" Quoique mon bien-aimé ait peu d'égards
" pour moi, je donnerois le monde entier
" pour un ſeul regard de ſes beaux yeux.

" Quel bien ne ſeroit-ce pas pour mon cœur,
" s'il étoit délivré des entraves des ſoins de la
" vie, puiſqu'il eſt deſtiné à être le vaſſal &
" l'eſclave de ſon bien-aimé ?"

Le poëte Hafiz a donné pluſieurs autres ouvrages, dans leſquels on trouve la même beauté d'images & le même charme d'expreſſions que dans ſes odes, qui ſont au nombre d'environ ſix cents. Le Baron Revizki envoya à l'auteur les deux premières odes des dix qu'on vient de donner: il les avoit

traduites en Latin avec une élégance digne d'un homme de goût auquel les connoiſſances les plus étendues, tant dans la littérature Orientale que dans l'Européenne, donnent un rang diſtingué parmi les ſavans du ſiècle.

Comme les auteurs Orientaux ne peuvent que perdre dans la traduction, il ſe peut qu'on trouvera outrés les éloges qui leur ſont donnés dans ce traité ; mais, que ceux qui penſent ainſi prennent la peine de traduire littéralement les ouvrages d'Horace, d'Anacréon, & de Sapho, & ils ne ſeront plus choqués de ce qui leur aura paru froid & ſec dans quelques ſtrophes de ces odes ou chanſons Perſanes. On peut dire à ce propos avec Michel de Cervantes : Celui qui prétendroit juger, de quelque poëme que ce fût, dans une traduction littérale, pourroit auſſi raiſonnablement eſpérer de trouver, ſur le revers d'une tapiſſerie, les figures qu'elle repréſente dans toute leur délicateſſe & toute leur ſplendeur.

SECTION IV.

De leurs Élégies.

On ne trouve point d'élégies dans les recueils des Perſans, & très peu dans ceux des Turcs. Le ſecond livre du Hamaſſa, ou collection de poëmes Arabes, conſiſte en courtes élégies, écrites, avec toute la majeſté de la poëſie, comme on en jugera par celle-ci, faite ſur la mort d'un guerrier non moins célébre par ſa libéralité que par ſa valeur.

" Venez, mes compagnons, venez à la tombe
" de Maan, & dites : Puiſſent les nuées du
" matin te baigner de leurs fréquentes on-
" dées.

" Mais, O toi, tombe de Maan ! qui étois
" ſeulement une des cavités de la terre,
" comment es-tu devenue la demeure de la
" libéralité ?

" Et comment, O tombe de Maan ! renfermes-
" tu cette libéralité qui rempliſſoit la terre
" & les mers ?

" Ouï, tu as reçu dans ton ſein la libéralité
" elle-même ; mais, elle eſt morte ; car
" ſi elle vivoit, tu ne pourrois la contenir
" ſans t'éclater.

" La mémoire du jeune Maan vit après lui,
" comme les prés reçoivent une nouvelle
" verdure après avoir été arrosés par un
" clair ruisseau.
" Mais, hélas! Maan est mort, la libéralité a
" disparu de la terre; la belle fleur de la
" générosité est impitoyablement fauchée."

On trouve, dans un excellent poëme d'Abou Arabchah, un endroit qui, séparé du reste, compose une très-belle élégie sur la mort des fils de Tamerlan. Le voici:

" Où êtes-vous, jeunes héros, dont les vi-
" sages resplendissoient comme les feuillets du
" livre sacré? Où sont-ils, ceux que leurs
" richesses, leur savoir, leurs vertus rendoient
" si célébres, qui éteignoient la lune dans les
" cieux, & rendoient les vagues de l'océan
" honteuses? Les funestes bouffées de la de-
" struction les ont chassés, comme le vent du
" couchant disperse le sable. Où sont-ils, ces
" aimables princes, la lumière & la joie de
" tous les cœurs, qui, après que le voile qui
" les couvroit est levé, brillent comme le so-
" leil sortant du nuage? Où sont ces Ante-
" lopes aux larges yeux, ces chevreuils sem-
" blables aux nymphes du paradis, que la
" beauté avoit entourés de la robe fleurie du
" contentement, qui étoient les yeux du
" monde & la lumière de ses yeux, qui

" étoient les bordures des jardins, & les fleurs
" de ces bordures ? Quand ils étoient enivrés
" de plaiſirs, & lardoient des œillades amou-
" reuſes ; quand leurs années étoient verdoy-
" antes & parées de la fraîcheur des boutons
" dorés ; voilà que la mort, échanſon fatal,
" verſe le vin de la deſtruction dans leurs
" coupes, &, de ſes fleuves débordés, inonde
" le jardin de leurs vies. Ils quittent leurs
" ſomptueux palais pour s'abymer dans
" d'étroites tombes, préſentant le breuvage
" amer de la ſéparation à leurs compagnons,
" qui, éperdus de douleur, déchirent leur ſein
" & frappent leur poitrine. Ah ! ſi les vœux
" des tribus affligées pouvoient avoir quelque
" influence ſur la mort, elle leur auroit rendu
" ces objets de leurs triſtes regrets ! Mais à
" préſent ils habitent les creux de la terre, &
" leur beauté n'eſt plus ; les vers les dévorent ;
" la dent du dépériſſement les ronge. Ils ſe
" décompoſent par degrés dans les entrailles
" de la terre ; ils y demeureront juſqu'au mo-
" ment où ils reprendront une nouvelle vie.
" Ceux que l'amour ou l'amitié avoit attachés
" à eux vont chaque jour viſiter leurs tom-
" beaux ; ils pleurent ; ils ſe lamentent ; ils
" gémiſſent ſur les pierres entaſſées de leurs
" ſépulcres ; ils fouillent leurs joues de la
" pouſſière que les ondées ont humectée ; ils

" appellent en vain ces princes chéris ; ils ne
" reçoivent de réponſe que de l'écho du vide
" rocher ; aujourd'hui ils viſitent les tombeaux
" de leurs compagnons, demain on viſitera
" les leurs : tels ſont les décrets & les arrange-
" mens de la Providence."

SECTION V.

De leurs Poëſies morales

Les nations Orientales ont toujours été renommées pour l'excellente méthode qu'ils ſuivent dans leurs pièces de morale, en mêlant ingénieuſement l'agréable à l'inſtructif. Leurs poëmes ſont remplis de nobles ſentimens, tels que ceux-ci.

" Dis, à celui qui me reproche mon change-
" ment de fortune : Le ſort peut-il abaiſſer
" celui qui n'avoit pas été élevé ? ne vois-tu
" pas les roſeaux flotter ſur la ſurface de la
" mer, tandis que les perles reſtent au fond ?
" vois, comme le vent, qui ſouffle de tous
" côtés, ne détruit pourtant que les hauts
" arbres. De toutes les branches des bocages,

" le paſſager ne caſſe que celles qui ſont char-
" gées de fruits. Il y a des étoiles ſans nombre
" dans le firmament, mais le ſoleil & la lune
" ſeuls y ſouffrent des éclipſes."

On ajoutera à cet exemple les vers ſur l'utilité de voyager, dont il eſt fait mention dans les contes Arabes:

" Voyage, & tu trouveras de nouveaux
" plaiſirs qui remplaceront ceux que tu perds.
" Change de ſéjour, car il y a des délices dans
" le changement; je ne ſache rien de plus
" agréable, ni de plus déſirable que de voy-
" ager: quitte ton habitation & pars. Ne
" vois-tu pas que l'eau qui eſt ſans mouve-
" ment croupit, & qu'elle n'eſt douce & claire
" que lorſqu'elle coule & ſuit ſon cours. Si
" le ſoleil demeuroit toujours fixé dans la
" même partie des cieux, le genre humain ſe
" laſſeroit de ſes bienfaiſans rayons. Si la
" lune ne ſe cachoit pas ſous les nuages, elle
" ne frapperoit pas agréablement la vue par
" ſon éclat imprévu. Le lion ne ſauroit
" déchirer ſa proie s'il ne ſort pas de ſon
" antre. La flèche n'atteindroit pas le but
" ſi elle ne partoit de l'arc. L'or dans ſes
" mines n'eſt pas plus eſtimé que la paille, &
" le bois d'aloès dans le terrain où il croît n'eſt
" qu'un bois commun."

Il y a pluſieurs ouvrages dans toutes les

langues Aſiatiques ſur des ſujets moraux, dont les plus eſtimés ſont le Pendnameh d'Attar & les excellentes œuvres de Sadi.

SECTION VI.

De leurs Satires.

Les poëmes de Gerir, & le cinquième livre du Hamaſſa, ſont les ſeules remarquables ſatires en Arabe; elles reſſemblent beaucoup aux ïambes d'Archiloque & aux fragmens que nous avons d'Hipponax; elles reſpirent le feu de la haine la plus invétérée, & du reſſentiment le plus violent, comme on peut le voir dans cette invective contre un lâche commandant.

" Sois à jamais confondu, chef foible & " craintif; puiſſe la roſée du matin ne jamais " tomber ſur ta demeure: puiſſe la pluie ne " jamais arroſer les habitations de ta tribu: " puiſſent leurs collines ne reverdir jamais! " Tu t'es couvert de honte ainſi que d'un " manteau, O fils de Bader! & les mauvais " effets qui en réſulteront ſeront attachés à tes

" pas. Les traits de l'infamie te perceront de
" tous côtés, tu ſeras un ſujet de dériſion dans
" toutes les aſſemblées."

La ſatire ſuivante eſt miſe dans la bouche d'une princeſſe Arabe, irritée contre Amarah, chef d'une tribu voiſine de la ſienne & rival de ſon favori Antarah célébre héros & poëte.

" Ceſſe, O Amarah ! ceſſe de troubler nos
" jeunes nymphes par tes vains ſoupirs,
" ceſſe de pourſuivre les filles de la beauté ;
" Car tu n'as jamais éprouvé les armes de
" l'ennemi ; tu es ſans valeur au jour du
" combat.
" Ne déſire point de voir Abelah, crains d'y
" rencontrer ſon amant ſemblable au lion
" des vallées.
" Ton brillant cimeterre ne te ſervira de rien
" pour l'acquérir, non plus que ton obſcure
" & tremblante lance.
" Abelah eſt une jeune biche qui a captivé le
" cœur d'un lion par ſes yeux doux &
" languiſſans.
" Tu perſiſtes encore dans ton vain amour
" pour elle ; tu remplis tous les lieux
" d'alentour de tes plaintes.
" Mais n'approche pas de ſa tente, tremble
" qu'Antarah ne t'y preſente le vin pur de
" la mort ;.

" Et ne ceſſe de te frapper qu'il n'ait effacé
" les gaies nuances de ton manteau ;
" Tandis que les jeunes filles de notre tribu
" feroient retentir de leurs ris les échos des
" vallées & des collines ;
" Et te rendroient la fable de toutes les com-
" pagnies, le jeu public des aſſemblées du
" matin & du ſoir.
" Tu viens à nous dans un manteau de ſoie
" tiſſu de diverſes couleurs, enrichi d'or-
" nemens variés ;
" Mais prends garde que nous ne lâchions
" contre toi un lion, la terreur des lions de
" la vallée.
" Avec quel opprobre ne ſeras-tu pas reçu
" quand tu te retireras comme un loup qui
" a manqué ſa proie ?
" Abelah & ſes belles nymphes auront la joie
" de te voir bleſſé & chaſſé honteuſement.
" Elles demeureront nonchalamment pen-
" chées, & continueront à ſe moquer de
" toi en ces mots :
" Antarah eſt le premier des héros ; le lion
" de la forêt en valeur ; une mer copieuſe
" en libéralité.
" Mais toi, tu es le plus mépriſable des chefs,
" & le plus ſordide des hommes.
" Nous ſommes ſemblables à des fleurs fraîche-

" ment écloſes ; notre ſenteur odoriférante
" eſt celle de la violette.
" Abelah eſt aſſiſe au milieu de nous, & par
" ſa ſtature reſſemble à l'arbre qui porte le
" baume précieux ; ſa beauté eſt comme
" la pleine lune ou le ſoleil étincelant.
" Tu voudrois employer la violence pour par-
" venir à elle, mais tu es auſſi vil qu'un
" chien qui aboie.
" Meurs donc déſhonoré, ou vis inſulté, nous
" ſerons également ſatisfaites, & tu n'échap-
" peras pas aux traits perçans de nos re-
" proches."

On trouve peu de ſatires générales en Arabe qui puiſſent être auſſi juſtement comparées à celles de Juvenal & d'Horace, que celle du fameux poëme de Tograi, dans lequel il déclame dans les plus beaux accords poétiques contre la perfidie du genre humain, & le peu de ſolidité des amis. Les ſatires de Rahi Bagdadien Turc ſont admirables.

Dans le nombre des poëmes ſatiriques qu'on trouve en Perſan, un des plus frappans eſt celui du grand Ferduſi, contre un roi qui s'attira ſa haine de la manière qui va être racontée.

Mahmud, dont le père nommé Sebectighin avoit été eſclave, s'étoit élevé au trône par ſa valeur & ſes brillantes qualités. Il apprit que

Ferdusi avoit formé le dessein d'écrire un poëme sur les anciens rois de Perse. Aussitôt le sultan mande le poëte, le cajole, approuve le plan de son ouvrage, & lui promet une magnifique récompense lorsqu'il l'aura fini. On prétend que Ferdusi travailla pendant trente ans à son Chahnamé : ainsi rempli de confiance, il présenta à son roi une copie élégante. Mais Mahmud avoit dans cet intervalle prêté l'oreille aux malicieuses insinuations de son visir, l'ennemi de Ferdusi, & ne daigna pas faire attention à lui.

Cet illustre malheureux, qui pendant la composition de son ouvrage avoit totalement négligé le soin de sa fortune, & qui s'attendoit à être pour le moins créé Emir, tâcha de rappeler à Mahmud ses promesses par quelques petites épigrammes qu'il eut soin de faire trouver sous ses yeux, parmi lesquelles est celle-ci :

" On dit que notre roi est une mer sans bornes
" de libéralité ; heureux ceux qui le trou-
" vent ainsi ! quant à moi, j'ai plongé dans
" cette mer, & n'y ai pas rencontré une
" seule perle."

Enfin le poëte, voyant que tous ses efforts étoient vains, & qu'il n'avoit rien à espérer d'une cour ingrate, résolut de la quitter, après avoir médité une vengeance aussi plaisante

qu'amère : la nuit d'avant ſon départ il remit entre les mains de ce favori du roi qui l'avoit deſſervi, un papier cacheté, en lui diſant que c'étoit une fable deſtinée à l'amuſement de Mahmud, & le priant de ne la préſenter que lorſque par l'embarras de quelques affaires d'état il ſeroit plus triſte & plus penſif qu'à l'ordinaire. En effet, deux ou trois jours après le Viſir, ayant trouvé ſon maître dans cette ſituation d'eſprit, lui remit l'écrit, qui devoit (ſelon Ferduſi) lui rendre ſa gaieté naturelle ; le roi le décacheta, & y trouva les plus mordantes invectives contre lui-même. Le poëte débute froidement ; il raconte les promeſſes de Mahmud ; il ſe plaint de ce qu'il les a violées : enfin il éclate ainſi :

" Mais quelles vertus peut-on attendre de
" Mahmud ? lui dont le cœur eſt fermé à
" la libéralité.

" Que doit-on eſpérer d'un tel roi, qui n'a ni
" jugement, ni morale, ni religion ?

" Le fils d'un eſclave, quoique paré d'un dia-
" dème, montre à la fin la baſſeſſe de ſon
" origine.

" Plantez dans le jardin du paradis un arbre,
" dont le fruit ſoit amer ;

" Faites-y rejaillir l'eau des ſources de l'Eter-
" nité ; arroſez ſes racines de miel & de
" rayons de miel :

" Ses qualités naturelles reviendront toujours,
" & après tant de ſoins il ne portera que
" des fruits amers.
" Placez ſous le céleſte paon l'œuf d'un cor-
" beau formé dans les ténèbres ;
" Quand il ſera éclos, donnez au petit des
" grains de figues produites par le figuier
" d'Eden ;
" Faites-lui boire de l'eau de Salſebil, & que
" l'ange Gabriel ſouffle ſur lui :
" Vous n'en perdrez pas moins vos peines, &
" de l'œuf d'un corbeau vous n'aurez qu'un
" corbeau.
" Mettez une jeune vipère ſur une couche de
" roſes ; nourriſſez-la des gouttes qui dé-
" coulent de la fontaine de vie ;
" Elle ne s'adoucira pourtant jamais, & vous
" infectera de ſon venin.
" Prenez un hibou dans la forêt, placez-le
" dans les réduits charmans de votre jardin,
" laiſſez-le pendant la nuit perché ſur les
" roſiers, & ſe récréer parmi les hyacinthes ;
" Quand le jour déploîra ſes rayonnantes ailes,
" il étendra les ſiennes pour retourner à ſa
" native forêt.
" Conſidérez ces paroles de notre prophète ;
" chaque choſe retourne à ſa ſource.
" Paſſez par la boutique d'un parfumeur, votre
" veſte prendra l'odeur de l'ambre-gris.

" Traverſez la forge d'un forgeron, & la va-
" peur du charbon ſouillera votre manteau.
" Ne vous étonnez donc point des mauvaiſes
" actions qu'un méchant homme commet ;
" la nuit peut-elle changer ſa couleur ?
" N'attendez aucune libéralité d'une ame baſſe :
" le viſage d'un Ethiopien peut-il devenir
" blanc ?
" Il vaudroit mieux jeter de la pouſſière dans
" ſes propres yeux que de louer un roi
" avare.
" O roi ! ſi tu avois été noble & généreux, ſi
" tu avois marché dans le ſentier de la
" vertu ;
" Tu n'aurois point ainſi renverſé ma fortune,
" tu m'aurois regardé d'un œil différent.
" O roi Mahmud ! deſtructeur des armées, ſi
" tu ne me crains pas, crains du moins l'ire
" du ciel.
" Pourquoi as-tu enflammé ma colère ? le
" ſabre dégouttant de ſang de ma plume ne
" te fait-il pas trembler ?"

Ferduſi après avoir ainſi ſoulagé ſon cœur ſe réfugia à Bagdad, où le Calife régnant lui accorda ſa protection, & il mourut quelques années après dans ſa patrie.

SECTION VII.

De leurs Panégyriques.

Ce ſera encore Ferduſi qui fournira ici l'exemple des poëſies en ce genre. Quoiqu'il ne ſoit pas le premier ni le dernier poëte qui ait employé ſon talent pour louer & pour déſhonorer la même perſonne, on trouvera peut-être aſſez curieux de voir, après une telle ſatire, un panégyrique du même auteur ſur le même Mahmud roi de Perſe.

" Sous ſon règne la juſtice eſt ſi univerſelle,
" que l'agneau & le loup boivent au même
" ruiſſeau.

" Depuis Cachemir juſqu'à la mer de la Chine
" toutes les nations confeſſent ſa gloire.

" Dès que l'enfant a mouillé ſes lèvres du lait
" de ſa mère, il lève la tête & prononce le
" nom de Mahmud.

" Dans les banquets Mahmud eſt un ciel de
" libéralité, & un lion ou un dragon en un
" jour de bataille.

" Quand il parcourt le jardin de roſes, par-
" tout où il paſſe les lis naiſſent ſous ſes
" pieds.

" Son éclat rend le monde ſemblable à un
" boſquet du printemps ; il adoucit l'air, il
" embellit la terre.
" La roſée de ſa généroſité, en tombant ſur la
" terre, la rend, en toute ſon étendue, ſem-
" blable aux berceaux fleuris d'Irem.

On voit par cet eſſai de quelle manière ſervile les Aſiatiques louent & preſque déifient leurs monarques. Il eſt inutile de s'étendre davantage ſur ce ſujet, dont on trouve aſſez d'exemples dans tous les livres Orientaux.

En général leurs ouvrages commencent par les louanges de la divinité, enſuite viennent celles de leur prophète & puis de leurs protecteurs, comme on peut le voir dans le Buſtan de Sadi, dont le commencement eſt traduit par Chardin.

Les poëmes d'Abulola ſont ce qu'il y a de plus beau & de plus animé en ce genre dans la langue Arabe. Ils reſſemblent aux odes de Pindare, & le génie du poëte Arabe paroît le même que celui du poëte Grec: La première ode d'Abulola débute par quelques réflexions ſur les apparences decevantes des objets extérieurs ; enſuite le poëte raconte ſes voyages, &, par une digreſſion naturelle, en vient à l'éloge du prince Saïd (mot qui ſignifie heureux.)

" Les jeunes filles nous demandèrent ce que

" nous cherchions; nous leur répondîmes,
" Saïd, & le nom de ce prince fut d'un
" heureux préſage.

" Ce héros pourſuit ſes ennemis ſur ſon cour-
" ſier léger, & il forme des forêts épaiſſes
" de ſes longues lances.

" Ses arcs tirés par l'archer s'empreſſent de
" fixer leurs traits dans le cœur de ſes en-
" nemis, & ſes ſabres s'élancent hors de
" leurs fourreaux contre les cous de ſes
" adverſaires.

" Ses courſiers ſe jettent d'eux-mêmes dans
" la mêlée, & rien ne peut égaler leur
" légéreté."

Après environ une vingtaine de très-beaux vers, Abulola paſſe au récit de ſes avantures & de ſes amours. Il pourſuit, en cenſurant la tribu Bedia, & oppoſe à ſa baſſeſſe la libéralité & la grandeur de ſon prince.

" Mais, dans la tribu d'Adi, il eſt un prince
" qui n'attend pas qu'on lui demande des
" faveurs, il les confère ſans en être re-
" quis.

" Les Pléïades craignent ſa lance! & le ſoleil,
" après avoir commencé ſa courſe, voudroit
" retourner à l'Orient, pour ne pas s'ex-
" poſer à paſſer ſur ſa tête.

" Son courſier accomplit le travail qui lui eſt
" preſcrit avec une incomparable vîteſſe, &

" lorſqu'il eſt pouſſé à travers le champ de
" bataille, le ſang qu'il foule rend la corne
" de ſes pieds ſemblable à une cornaline
" rouge.

" Ce cheval a une plus haute origine que le
" courſier Alwagih, il deſcend d'une noble
" race.

" Chaque boucle de cheveux de nos jeunes
" beautés languit d'être la chaine de ſes
" pieds, & l'or étincelant déſire d'en orner
" les cornes.

" O Saïd! quand la nature a beſoin des
" rafraichiſſantes ondées, ce n'eſt point des
" nuages, c'eſt de tes mains qu'elle en
" attend les précieuſes gouttes.

" Quand les zéphyrs ſoufflent au couchant,
" dis-leur, Allez, & ils voleront au nord.

" J'en jure par le ciel, ſi tu étois en colère
" contre la montagne Tabir, elle chan-
" geroit de place.

" Si ton cimeterre étoit amoureux des cous
" de tes ennemis, il jouiroit bientôt de
" l'objet de ſes déſirs.

" Quand ton ſabre eſt revêtu de ſon reluiſant
" fourreau, il ſemble qu'il eſt couvert des
" étoiles de la nuit, & que la lune lui ſert
" de ſandale.

" Sur ſa lame on voit deux élémens con-
" traires; l'eau, quand les clairs rayons du

" jour s'y jouent ; & le feu, quand il étin-
" celle de fureur.
" Ses deux tranchans ſont deux langues
" éloquentes, qui prononcent la harangue
" non préméditée de la mort.
" Quand le prince tire ce ſabre il brille comme
" une vapeur céleſte dans le déſert, & la
" mort empourprée ſe coule ſur ſa lame.
" Ce ſabre fond toute cuiraſſe, & diſſout les
" autres cimeterres de quelque trempe
" qu'ils ſoient.
" Il prend chaque cotte de mailles pour un
" étang, & languit d'étancher ſa ſoif avec
" les anneaux entrelacés de l'armure."

Ce ſera peut-être un ſujet de curieuſes ſpéculations pour quelques-uns d'apprendre, que ce poëte hardi & ſublime étoit aveugle depuis ſon enfance.

Il auroit été facile de donner pluſieurs autres exemples ſur les divers genres de poëſie Orientale dont on a traité ; mais on aura aſſez rempli le but qu'on s'étoit propoſé, ſi, par ce qui en a été dit, le lecteur eſt excité à l'étude des langues Orientales, étude plus facile, plus inſtructive, & plus amuſante que le préjugé commun ne le laiſſe imaginer.

ODES.

ODE D'HAFIZ,

Citée dans l'Histoire de Nader Chah, Livre II.e Chapitre XII.

QUOIQUE le vin ici répande l'allegreſſe,
Et quoiqu'autour de vous les careſſans Zéphyrs,
En agitant les Fleurs, invitent aux plaiſirs,
Prenez diſcrétement la Coupe enchantereſſe;
N'accordez point vos Luths, modérez vos déſirs,
Car le Cenſeur punit ſévèrement l'Ivreſſe.

Si la vive couleur de ce Jus délectable
Brille dans le Criſtal, de ſon éclat jaloux,
Et ſi vous jouiſſez du bonheur le plus doux
Dans les bras d'un Objet auſſi tendre qu'aimable;
Laiſſez à la Prudence un juſte droit ſur vous,
Car le temps eſt critique, & le péril palpable.

Loin, avec ce flaçon, de vous laiſſer ſurprendre,
Dérobez avec ſoin ſa vue à l'œil malin;
Car, en ces triſtes jours, un barbare deſtin
Exerce ſa fureur: rien ne peut vous défendre;
Autant que vous verſez de gouttes de ce vin,
Autant de ſang humain il ſe plaît à répandre.

N'eſpérez pas jouir d'une tranquille vie,
Et craignez la Fortune au Sein de ſes faveurs :
Elle n'offre à vos yeux que trompeuſes douceurs ;
Cette Coupe en ſes mains, qui vous paroît remplie
Des plus excellens Vins, des plus riches Liqueurs,
Ne vous préſente au fond qu'une inſipide Lie.

Je pleure, & mes habits ſont mouillés de mes larmes,
Qui, reſſemblant au Vin épais & rougiſſant,
Expriment la douleur que mon ame reſſent ;
Contre ſoi c'eſt le temps qu'on doit prendre les armes,
C'eſt le temps d'immoler un plaiſir innocent,
Et de ne s'occuper que de Saintes alarmes.

O HAFIZ ! toi que FARS, toi qu'IRAK admirèrent,
Quand de tes vers touchans les ſons mélodieux
T'armèrent d'un pouvoir divin, victorieux,
Et ces fameux pays à la fois ſubjuguèrent ;
Hâte-toi, viens cueillir les lauriers glorieux,
Qu'à BAGDAD, qu'à TAURIS, les cieux te réſervèrent.

Page 190. ODE D'HAFIZ.

AMIS, c'eſt la ſaiſon des Roſes,
Livrons-nous à tous nos déſirs ;
Ne craignons point ſur nos plaiſirs
Du ſage & du Vieillard les gloſes ;
Ne diſent-ils pas ; tout périt ;
Profitez, jeuneſſe légère,
De cette Saiſon paſſagère
Où la nature vous ſourit.

Encor du Vin, mettons en vente
Ces Tapis où, ſur nos genoux,
Nous demandions ces biens ſi doux,
Dont le Ciel comble notre attente.
Ah! que l'air eſt voluptueux!
Deſtin, dans ces charmans aſiles,
Fais que quelques beautés dociles
De ce vin partage les feux.

A nous réjouir tout invite;
Ici nous bravons les rigueurs
Que la Fortune en ſes erreurs,
Exerce contre le mérite.
La Roſe naît autour de nous;
Accordons la Harpe & la Lyre,
Et, dans l'ivreſſe & le délire,
De l'Amour repouſſons les Coups.

Hafiz, d'un étrange ſilence
Ne te laiſſe point accuſer,
Dans le temps où de tout oſer
Chacun ſe donne la Licence,
Toi, Roſſignol mélodieux,
Pourrois-tu paſſer, bouche cloſe,
L'aimable Saiſon de la Roſe,
Et perdre ce temps précieux?

ODE D'HAFIZ.

Page 191.

O Douce haleine de Zéphire!
C'eſt de l'Objet de mon ardeur
Que vient ton parfum enchanteur,
Avec tranſport je le reſpire.

Mais ce don ſi cher á mes vœux
Eſt un larcin que je t'envie,
Ah ! redoute ma jalouſie !
Pourquoi toucher ſes beaux cheveux ?

O Roſe ! auprès de ſon viſage
Oſes-tu montrer ta beauté ?
Tout en lui n'eſt que volupté,
Mille épines ſont ton partage.
Boutons fleuris ! par quelle erreur
A ſes joues l'on vous compare ?
Un éternel Printemps les pare,
Un jour flétrit votre couleur.

Narciſſe, as-tu rien qui l'égale ?
Ses yeux dans leurs feux languiſſans
Lancent d'Amour les traits puiſſans,
Ta couleur eſt ternie & pâle.
O Pins ! qui nos jardins parez,
De votre ondoyante verdure,
A ſon élégante Stature
Pouvez-vous être comparés ?

O quel bien voudrois-tu, mon ame,
Si, ſur tous, tu pouvois choiſir ?
Tu préférerois le plaiſir
D'un retour parfait à ta flamme.
Viens, cher Objet de mon amour,
Viens par ton aimable préſence
Finir ma cruelle ſouffrance,
Donne-moi du moins un beau jour.

LES DIX ODES D'HAFIZ.

ODE I.

Page 226.

Couronné de Roſe & de Lierre ;
L'Objet de mes vœux dans mes bras ;
Je commande dans ce repas
Au Maître de la Terre entière.
Point de Flambeaux dans ce réduit.
C'eſt de cette Face charmante,
En ſa pleine Lune éclatante,
Que vient la clarté qui nous luit.

Quoi ! des Parfums dans cette Salle !
Eteins ces inutiles feux ;
Que l'Ambre de tes beaux cheveux
Soit la ſeule odeur qui s'exhale.
Pour aſſaiſonner nos plaiſirs
Miel & Sucre ſont inutiles ;
Tes lèvres en douceurs fertiles
Seules excitent mes déſirs.

Bien qu'ici le Vin on tolère,
Sans toi, Cyprès, dont les couleurs
Ont l'éclat des plus belles fleurs,
Toute liqueur me ſemble amère :
Quand tu n'éclaires point ces lieux
Des doux rayons de ton viſage,
Les plaiſirs n'ont rien qui m'engage,
Et je me cache à tous les yeux.

Pourquoi parler de renommée ?
Je mépriſe l'ambition.
Que ſert de me citer mon nom ?
La Gloire n'eſt qu'une fumée.
Entendre ou la Harpe ou le Luth,
Regarder ta bouche vermeille,
Jeter les yeux ſur ma bouteille,
Voilà de mes déſirs le but.

Ah ! ſi nous ſommes tout enſemble
Buveurs obſtinés, amoureux ;
Si notre œil exprime nos feux,
Qui dans ces points ne nous reſſemble ?
Nous accuſer aux Magiſtrats
Ce ſeroient plaintes importunes
Toutes ces fautes ſont communes,
A tout âge, & dans tous états.

C'eſt ici la Saiſon nouvelle,
L'aimable Fête du Printemps ;
Le Jaſmin offre ſon encens ;
De roſes la terre étincelle.
Hafiz veut paſſer ces beaux jours,
Ces jours de joie & d'allégreſſe,
Avec du vin & ſa maîtreſſe,
Les Jeux, les Ris, & les Amours.

ODE II.

Page 222.

Honneur à toi, belle contrée
Chiraz ! Séjour délicieux !
Qu'à jamais la faveur des cieux,
Preſerve ta terre ſacrée !
O Rocnabad ! puiſſent tes eaux,
Où l'on puiſe la longue vie,
Qui rend Khedder digne d'envie,
Se conſerver en clairs Ruiſſeaux.

Giaferabad ! de tes Allées,
De tes verts Sentiers, Mosella !
Nul Parfum jamais n'égala
Les douces odeurs exhalées !
Hâtez-vous, venez à Chiraz,
Vous tous qui cherchez les délices
Rendez ſes Habitans propices ;
Ils ont des Anges les appas.

Du Sucre dont l'Egypte abonde,
O vous qui vantez la douceur !
Venez connoître votre erreur,
Dans cette Ville ſans ſeconde :
De ſes Prés parcourez l'émail ;
Volez à ſes Nymphes charmantes,
Et de leurs lèvres ſéduiſantes
Preſſez le tendre & doux Corail.

Et toi, rivale de Zéphire,
Aure * du matin des Plaiſirs,
Que fait l'Objet de mes déſirs,
Quand pour ſes charmes je ſoupire ?

* Voyez la note, Vol. IX. page 349.

Mais pourquoi d'un heureux ſommeil
As-tu diſſipé le nuage ?
J'y jouiſſois de ſon image,
Qui vient de fuir à mon réveil.

Chère Aure *, ſois ma Meſſagère,
Dis à l'Objet de mon Ardeur,
Que s'il veut le ſang de mon cœur,
Ma main auſſitôt pour lui plaire,
Le répandant à ſon ſouhait,
Il l'auroit en même abondance,
Que ſa Mère, en ſa tendre enfance,
Lui laiſſoit prendre de ſon lait.

HAFIZ, quand le poids de l'abſence
Ton triſte cœur tient oppreſſé ;
Quand, par le Deſtin menacé,
Il craint une longue ſouffrance ;
Songe à ces temps délicieux,
Où l'aimable Objet de ta flamme
Ne plaiſir envivroit ton ame,
Et de ces temps rends grâce aux Cieux.

Page 223.

ODE III.

PORTE ces Coupes à la ronde,
Garçon, verſe, verſe du vin ;
Contre l'amour eſt-il au monde
Un remède plus Souverain?
La Coupe & le Jus de la Treille,
Semblent la Lune & le Soleil ;
Cet Aſtre à la couleur vermeille
Mérite un Cercle ſans pareil.

* Voyez la note, Vol. IX. page 349.

Viens, répands les liquides flammes
De ce Vin pur, étincelant;
Sans laiſſer attriſter nos ames,
Jouiſſons de ce doux inſtant.
Si la Roſe perd ſa nuance,
Apporte ce vin coloré;
Qu'au bruit des coupes le Silence
Du Roſſignol ſoit réparé.

Ah! que la Fortune ennemie
Ne trouble pas notre repos!
Ce doux Luth par ſon harmonie
Doit nous faire oublier nos maux.
Bientôt dans un Songe agréable
Je verrai l'Objet des mes vœux,
Qu'à grands flots, ce Jus délectable
Avance ces momens heureux.

Contre ma frénétique ivreſſe
Quels ſecours pourroit-on trouver?
Verſer, verſer du vin ſans ceſſe
Eſt le moyen de me ſauver,
Dans cette liqueur ſalutaire
HAFIZ veut perdre ſa Raiſon,
Et laiſſer au Cenſeur ſévère
Le ſoin de l'approuver ou non.

Page 224.

ODE IV.

Ce Jour eſt le Jour des plaiſirs,
Du Printemps c'eſt la Fête;
Le Sort ſoumis à nos déſirs,
A les combler s'apprête.
O toi, Lune, épouſe des Cieux!
Que tes clartés nouvelles
Se cachent à l'éclat des yeux
De la Belle des Belles!

Quand le Roſſignol par ſon chant,
Si rempli de tendreſſe,
Pour ſaluer le doux Printemps
Au point du jour s'empreſſe;
Dis au Cenſeur, peux-tu blâmer
La folâtre jeuneſſe?
Qui paſſe ce jour ſans aimer,
Sans Vin, & ſans Maitreſſe?

Vois où le Derviche prudent
Va paſſer ſa journée;
Seroit-ce comme auparavant
Au fond d'une Moſquée?
Non, c'eſt au coin d'un cabaret
Que le plaiſir l'enchaîne,
Aſſis auprès d'un tendre Objet,
Sa Coupe toujours pleine.

Qu'on annonce à tout l'Univers,
Qu'en ce jour délectable
Hafiz joint les charmes divers
D'Amour & de la Table;

Ses yeux fixés avec transport
Sur sa divine Amante ;
Et ses lèvres sur le doux bord
De sa Coupe brillante.

ODE V.

Page 225.

C'est à toi, Matineux Zéphire,
A m'apprendre dans quels climats
On voit les ravissans appas
De l'Objet pour qui je soupire.
Dans quels lieux, bravant les rigueurs
De mon implacable Fortune,
Trouverai-je la belle Lune
Qui detruit ses admirateurs ?

La Nuit étend ses Voiles Sombres ;
Sur la Terre est semé l'effroi ;
Aiman présente devant moi
Sa Vallée & ses tristes Ombres :
Où se cachent les brillans feux
Dont on vit ces plaines reluire ?
Hélas ! qui voudra me conduire
Vers l'Objet de mes tendres vœux ?

D'insensés l'Univers abonde,
L'Homme bientôt perd sa Raison ;
On en voit dans cette Saison,
Qui cherchent un sage à la ronde.
Heureux qui pénètre l'objet
Du sens caché de mes paroles,
Celui qui les trouve frivoles
Sauroit-il garder le Secret ?

J'ai mille amoureuſes affaires
A régler avec tes cheveux,
Où ſommes nous ? Cenſeur fâcheux,
Où ſont tes reproches ſévères ?
Ah ! j'ai perdu le jugement !
De tres treſſes l'aimable chaîne
A toute heure vers toi m'entraîne :
Où revoir ce lien charmant !

En vain aux plaiſirs tout convie,
Les Danſes, le Vin coloré,
Les Roſes, tout eſt préparé,
Sans toi qu'imparfaite eſt la vie !
Où te chercher, Objet chéri !
En vain HAFIZ dans ces Bocages
Se trouve à l'abri des Orages,
L'Epine eſt au Roſier fleuri.

Page 225.

ODE VI.

AH ! que ta forme eſt ſéduiſante !
Que ton eſprit eſt enchanteur !
Il poſsède autant de douceur,
Qu'a d'attraits la Roſe naiſſante.
On peut comparer ta beauté
Aux Cyprès du Jardin Céleſte ;
La grâce de ton moindre geſte
Remplit mon cœur de Volupté.

Que de ton tendre badinage
Les charmes ſont délicieux !
Qu'ils ſont beaux tes ſourcils ! tes yeux !
Et que parfait eſt ton viſage !

Par toi, d'un nouvel agrément,
S'embellit l'émaillé Parterre ;
Le Zéphyr embaume la Terre
Du Muſc qu'en tes treſſes il prend.

Dans le ſentier d'amour ſe trouve
D'angoiſſes le Torrent fatal,
Ton amitié charme le mal
Qu'a ſurmonter ſes flôts j'éprouve ;
Et lorſqu'à tes yeux je me meurs,
De ton pouvoir merveille étrange !
Un ſeul de tes doux regards change
En plaiſirs toutes mes douleurs.

Bien qu'au noir Déſert de l'abſence
De toutes parts ſoit le danger,
Ton HAFIZ oſe y voyager,
Et quoique timide il avance.
Sous ſes pas que guide l'amour,
La route devient praticable,
Il ſe la rend même agréable
En eſpérant ton prompt retour.

ODE VII.

age 227.

VIENS, j'aperçois dans l'inſtant
Sur cet aimable viſage,
Le Zéphire careſſant
Fixer ſon humeur volage ;
Dans ſes ſoins empreſſés
Il s'y plaît, il s'y joue ;
Tous les cœurs ſont bleſſés
Par cette belle Joue.

Les raviſſantes beautés
De ces Vierges nompareilles,
Et leurs appas ſi vantés,
Du paradis les merveilles,
Sont étranges récits
Que raiſon déſavoue,
Mais ils ſont éclaircis
Par cette belle Joue.

Sais-tu que le Muſc fameux,
Dont s'enorgueillit la CHINE,
Du parfum de ſes cheveux
Reçoit ſon odeur divine ?
La douceur dont l'Amour
Ce rare parfum doue,
Ces treſſes à leur tour
L'ont priſe à cette Joue.

Qui le Pin comparera
A cette Taille élégante,
Auſſitôt le trouvera
Semblable à l'Herbe rampante.
La Roſe de dépit,
Quoique chacun la loue,
Se penche & ſe flétrit
Auprès de cette Joue.

Vois-tu jaunir le Jaſmin,
Sécher, ſe mourir d'envie ?
C'eſt la blancheur de ce Sein
Qui cauſe ſa jalouſie.
L'Amaranthe en courroux,
En ſe fanant avoue,
Que l'éclat le plus doux
Le céde à cette Joue.

Les flammes dont le Soleil
A nos yeux brille, étincelle,
De ce Viſage vermeil
Tirent une ardeur nouvelle:
La Lune au Firmament
Son Char radieux cloue,
A l'aſpect éclatant
De cette belle Joue.

Les Ruiſſeaux qui ſont ſortis
Des pures Sources de vie,
Coulent dans les vers d'HAFIZ
Qu'ils rendent dignes d'envie.
Tel le ſang de ſon cœur
En bouillonnant avoue,
Le pouvoir enchanteur,
Qu'a ſur lui cette Joue.

ODE VIII.

Page 228.

TON Viſage a l'éclat dont la Lune étincelle,
Et du Printemps la volupté;
Ta Joue & ton Souris, dans leur grâce nouvelle,
Sont le centre de la Beauté.

De tes yeux languiſſans la magie charmante
Tient mon cœur ſans ceſſe enchanté;
De tes brillans cheveux chaque boucle ondoyante
Eſt le ſéjour de la Beauté.

Sur l'Horizon d'Amour, quel Aſtre à toi ſemblable
A jamais au Ciel éclaté?
A ta taille, quel Pin fut jamais comparable
Sur le terrain de la Beauté!

Ces jours, ces heureux jours, dont l'Amour eſt le maître,
Tiennent leur prix de ta bonté :
Tes attraits, ta douceur, donnent un nouvel être
A la Saiſon de la Beauté.

Dans ce Piége doré, tes treſſes qu'on admire,
Ah ! quel cœur n'eſt pas arrêté !
Et qui, comme l'Oiſeau que le Miroir attire,
N'eſt le captif de la Beauté !

Nature te chérit, elle choiſit ton ame
Dans le Sein de l'Eternité,
Sans ceſſe elle entretient ſa pure & douce flamme
Dans le Giron de la Beauté.

Ainſi de la Tulipe, en tous lieux ſi priſée,
Se conſerve l'éclat vanté,
Par les Ondes de vie à toute heure arroſée
Aux bords fleuris de la Beauté.

Si l'amoureux HAFIZ, ſans ſe laſſer, te loue,
C'eſt l'encens de la vérité ;
Il ſoutiendra toujours que ta vermeille joue
Eſt le palais de la Beauté.

Page 229. *ODE IX.*

LA Beauté que mon cœur adore,
Qui de la Roſe a les attraits,
Comme elle, eſt ſous l'ombrage frais
D'Hyacinthes qu'Amour colore.

Ses joues ont plus de clarté
Que les Ruiſſeaux où l'on ſe mire ;
Et ſa belle bouche reſpire
Le ſouffle de la volupté.

Lorſqu'elle tend ſur ſon viſage
Le piége de ſes beaux cheveux,
Elle dit au Zéphyr heureux
Garde le ſecret & ſois ſage.
Ne peut-on dreſſer des Autels
A cette incomparable belle ?
O Ciel ! rends ſa vie éternelle,
Car ſes appas ſont immortels.

Quand je m'enflammai pour ſes charmes,
Je me diſois avec ſoupirs,
Cette perle de mes deſirs
Va me coûter bien des alarmes !
Si cette mer étoit ſans fond,
Battu de ſes vagues ſans ceſſe,
Trouverois-je cette richeſſe
Dans un abyme ſi profond ?

Jette, jette du vin à terre ;
Tel fut le ſort de ces Héros,
Qui n'eurent jamais de repos,
Redoutables foudres de guerre :
De GEMCHID & de CAIKHOSRU
Le pouvoir n'eſt plus qu'une fable,
Quoique jadis ſi formidable
A l'Univers il ait paru.

Quand je contemple ta Stature
Si ſemblable à l'altier Cyprès ;
Quand j'oſe l'admirer de près,
Ne le prends pas pour une injure.

A ta Source je veux m'aſſeoir ;
C'eſt dans ſon eau paiſible & claire
Qu'eſt le remède ſalutaire
Au mal qui fait mon déſeſpoir.

Veux-tu m'arrêter dans ta chaîne ?
Hâte-toi d'en ſerrer les nœuds ;
Les délais traînent après eux
Trop de malheur & trop de peine.
Epargne-moi la cruauté
Des flèches que l'abſence darde,
Si tu veux que le Ciel te garde
De l'œil de la malignité.

Quand la Roſe qui vient d'éclore,
Tendre Roſſignol, te ſourit ;
Quand à tes yeux elle fleurit,
Et des plus doux feux ſe colore,
Ah ! crains mille piéges divers !
On doit peu compter ſur la Roſe,
Quoiqu'en elle ſe trouve enclоſe
La beauté de tout l'Univers.

Ma Maîtreſſe boit à la ronde,
Et n'a pour moi que du dédain ;
Viens, Ordonnateur du feſtin,
Viens, & ma vengeance ſeconde :
Nul cœur n'échappe aux doux attraits
De la moindre de ſes œillades,
Elle dreſſe ſes embuſcades,
Et ſans ceſſe ajuſte ſes traits.

A la Cour de ta bien-aimée
HAFIZ, qu'eſt-il donc arrivé ?
Les Rois en baiſent le pavé ;
Toute la ville eſt alarmée.

De ton ſort qu'elle eſt la rigueur ?
L'objet qui ces beaux feux allume
Remplit ton ame d'amertume,
Quand ſa bouche a tant de douceur.

ODE X.

Page 259.

O Toi, léger & doux Zéphire,
Quand tu paſſes par le ſéjour
Où l'objet de mon tendre amour
Entouré des grâces reſpire,
Fais qu'au retour, ſelon mes vœux,
Ton haleine ſoit parfumée
De cette ſenteur embaumée
Qu'épand l'ambre de ſes cheveux.

Que de ſon ſouffle favorable
Mon être ſeroit ranimé,
Si par toi de mon bien-aimé
J'avois un meſſage agréable !
Si trop foible tu ne peux pas
Porter ce poids, à ma prière
Jette ſur moi de la pouſſière,
Que tu recueilles ſous ſes pas.

Mon ame languit dans l'attente
De ſon retour ſi déſiré,
Ah ! quand ce viſage adoré
Viendra-t-il la rendre contente ?
Le pin fut moins haut que mon cœur,
A préſent au ſaule ſemblable,
Pour cet objet incomparable
Il tremble d'amoureuſe ardeur.

Quoique celui que mon cœur aime,
Pour ma tendreſſe ait peu d'égards,
Hélas ! pour un de ſes regards
Je donnerois l'univers même.
Que ce ſeroit un bien pour moi,
Puiſqu'à ſes pieds le ſort m'enchaîne,
De n'avoir d'autre ſoin ni peine,
De ne vivre que pour mon Roi!

DISSERTATION

SUR

LA LITTÉRATURE ORIENTALE.

اطلبوا العلم ولو كان بالصين

CHERCHEZ LE SAVOIR FÛT-IL A LA CHINE.

DISSERTATION

SUR

LA LITTERATURE ORIENTALE.

UN roi de Siam ne pouvoit pas s'imaginer qu'il y eût dans le monde un autre royaume que le ſien. Il avoit, à la vérité, ouï parler d'une race d'animaux qui habitoient l'Occident; mais il n'en avoit jamais vû: car ce n'étoit point à lui que Louis XIV. envoya des miſſionnaires avec la ſingulière propoſition d'abolir le culte de ſes ancêtres, et de croire à des myſtères malgré lui. Ses courtiſans lui diſoient que cette race n'étoit qu'une race de ſinges; ſes prêtres ajoutoient qu'elle n'admettoit pas les métamorphoſes du grand Fum Chi Ham; et ſes philoſophes aſſuroient, que, ſelon des traditions très-anciennes, chaque habitant de ce pays barbare n'avoit qu'un œil au milieu du front. Le roi ayant (comme il le devoit) ajouté foi à ces diſcours, ce fut depuis un dogme fondamental des Siamois

que les Occidentaux n'avoient qu'un œil. Nous ſommes à l'égard des Orientaux à peu près dans le cas où les habitans de Siam étoient au nôtre. Si le peu que nous connoiſſons de leur figure nous empêche de dire qu'ils n'ont qu'un œil, nous faiſons pis, car nous leur dénions le goût et l'ame.

L'abſurdité du vulgaire de traiter avec mépris des nations éclairées parce qu'il ignore leur mérite, eſt ſemblable à celle de ſuppoſer que la lumière ceſſeroit au delà de notre petit horizon. Tels ſont, pourtant, les préjugés humains, et l'aveuglement où ils nous plongent; mais ne ſeroit-il pas poſſible de les diſſiper dans le cas dont il s'agit? Ne peut-on pas du moins prouver combien ils ſont mal fondés? C'eſt ce qu'on ſe propoſe d'eſſayer, et d'examiner dans cette diſſertation.

Toute la littérature conſiſte en trois branches; l'hiſtoire, ſoit civile, ſoit naturelle; la philoſophie, ſoit qu'elle ait pour objet la connoiſſance de l'homme, ſoit qu'elle étende ſa vue ſur tout l'univers; la poëſie, ſoit qu'elle parle le langage des paſſions impétueuſes, ſoit qu'elle nous faſſe la deſcription pittoreſque de la belle nature, ou le récit métrique de quelque action intéreſſante.

Tout le monde eſt unanime ſur l'utilité

de l'hiſtoire, et de la philoſophie ; il n'en eſt pas de même ſur la poeſie, et les ouvrages de pure imagination. Ce qui n'eſt qu'un amuſement, vous dira un raiſonneur ſévère, ce qui ne contribue en rien aux vertus morales, doit être proſcrit d'une bonne éducation. Si cette maxime, digne d'un Viſigoth, étoit reçue ſans être diſcutée, que deviendroient les belles-lettres et les beaux-arts ? Répliquera-t-on que la vie eſt courte, que le temps eſt précieux ? On pourroit répondre à cela, que, pour la plupart des hommes, la vie eſt miſérable et le temps ennuyeux, et que ce n'eſt qu'un tiſſu d'amuſemens qui nous fait ſupporter avec moins d'amertume le mal de vivre. Mais il vaut mieux enviſager les choſes ſous un aſpect plus riant, ſans être moins utile. Il vaut mieux prouver que l'amour des belles-lettres eſt la meilleure reſſource que nous ayons contre les paſſions qui nous aſſiégent ſans ceſſe, et contre les amorces du vice. En effet, parcourons d'un œil tranquille les diverſes claſſes d'hommes, nous les verrons perpétuellement occupés de divertiſſemens frivoles, dans l'eſpoir de ſe ſouſtraire à leurs propres réflexions ; ils cherchent, dans le jeu, dans l'étourdiſſement des plaiſirs bruyans, dans les groſſières voluptés, le bonheur qui, comme leur ombre, s'éloigne d'eux à chaque pas qu'ils font pour

s'en approcher. L'homme de lettres, au contraire, ſubjugue le vice en fuyant les chemins trop frayés qui y conduiſent; ils ne prétend point anéantir ſes paſſions, mais il ſait les diriger; ſon temps n'a aucun vide, il s'occupe toujours, et ne s'ennuye jamais: la ſolitude n'a rien de triſte pour lui; s'il eſt aſſailli par quelque tempête, ſon cœur n'en demeure pas moins calme et paiſible; s'il erre parmi les rochers, ſa gaieté ordinaire l'accompagne; avec un viſage ſérieux, il a un eſprit enjoué; il attend avec réſignation d'être éclairé par la mort, ou plutôt par une nouvelle vie, ſur les vérités dont il n'aperçoit que la lueur.

Quant aux dangers attribués à la poëſie, par la crainte deſquels on voudroit nous priver de cette aimable fleur de toutes les ſciences, ils ſont chimériques. Le poëte, qui peint le déſordre, et la fougue des paſſions, n'en donne pas un tableau fort ſéduiſant; et celui qui exprime les tendres ſentimens n'eſt point à redouter, puiſqu'il parle le langage de la nature, auquel la ſaine philoſophie n'a jamais fermé l'oreille. D'ailleurs, la plupart de nos libertins ſavent à peine ce que c'eſt que la poëſie, et le libertinage n'en va pas moins ſon train. On n'a jamais vu qu'un jeune homme ait été excité à la débauche par un roman de chevalerie, ni

même par une ode d'Anacreon. Après avoir lu l'Arcadie de Sidney, cet ouvrage délicieux, nous n'irons pas chercher une Pamela et une Philoclée parmi les filles perdues ; nous nous flatterions, tout au plus, de trouver quelque reſſemblance à ces êtres ſi parfaits et ſi imaginaires parmi les femmes vertueuſes.

En voilà aſſez, et peut-être trop, pour l'apologie de la littérature en général ; nous n'en dirons jamais plus qu'il ne faut ſur celle des Orientaux en particulier.

Examinons donc les ouvrages de ces peuples ſur ces trois ſujets ; l'hiſtoire, la philoſophie, et la poëſie.

On ne ſauroit diſconvenir que l'Aſie n'ait été le théâtre de pluſieurs événemens mémorables ; qu'elle ne ſoit ornée de plus belles productions de la nature ; qu'elle n'ait été illuſtrée par un grand nombre de guerriers expérimentés, de ſages conſeillers, de rois vertueux. Il ſuffit donc aux hiſtoriens Aſiatiques d'être éclairés, et ſans prévention, pour que leurs hiſtoires ſoient intéreſſantes. Il y a plus ; elles ſont auſſi élégantes que ſublimes. Les narrations sèches & inſipides prennent, ſous la plume de ces puiſſans génies, des beautés et des charmes. On ne doit pas juger de ce que nous avançons ici par l'hiſtoire de Nader Chah qu'on vient d'imprimer à Lon-

dres ; la ſéchereſſe et la monotonie étoient inévitables dans un ſujet traité comme un journal militaire : mais c'eſt un recueil précieux de matériaux pour une hiſtoire raiſonnée de l'homme le plus extraordinaire qui ait paru dans ce ſiècle, ſans en excepter les deux fameux rivaux Charles XII. et Pierre le Grand.

Mais que pourroit-on objecter contre l'hiſtoire de Tamerlan écrite par Ebn Abi Arabchah, laquelle eſt entre les mains de tous les ſavans, et dont le public même a eu quelque idée par la traduction de M. Vattier ?

Pour apprécier équitablement le mérite des hiſtoires Orientales, il faut lire les œuvres d'Aboulfeda le Xenophon de l'Orient, & d'Iſfahani qui en eſt le Thucydide ; et pour avoir une idée de la fécondité de ces hiſtoriens, on n'a qu'à feuilleter les volumes immenſes de Mirkhond et de Noweiri.

En matière de philoſophie morale les Orientaux ne cédent le prix à nulle autre nation ; témoin l'excellent livre de Calileh va Demnah, qui a été traduit dans toutes les langues connues. L'imitation Perſane de cet ouvrage par Cachefi, ainſi que celle en Turc par Ali Tchelebi, eſt embellie de toutes les fleurs de la rhétorique Orientale.

Il faut avouer que les ſciences abſtraites ne

ſont, pour ainſi dire, que dans leur berceau chez les Aſiatiques, mais nous n'avons pas beſoin d'y recourir, pendant que nous avons les précieux volumes de Newton, de Leibnitz, de Wallis, de Halley, de Bernouilli, et de pluſieurs autres qui laiſſent bien loin derrière eux les Archimèdes et les Ptolemées. Ce n'eſt pas que les Orientaux n'ayent eu de très-habiles mathématiciens, et d'excellens aſtronomes; mais ces ſciences n'ont jamais atteint, parmi eux, au point de perfection où les grands hommes dont on vient de parler les ont élevées.

Tout le monde a ouï parler des médecins Arabes, mais l'auteur n'a lu qu'un ſeul de leurs ouvrages *, et n'oſe prononcer à ce ſujet; il ſait ſeulement que le nom célébre d'Abou Sina ne ſera pas facilement oublié. L'Aſie produit en grande quantité des racines et des herbes médicinales; pluſieurs drogues ſalutaires y ſont en uſage; on en trouve la deſcription, avec l'énumération de leurs vertus, dans un grand nombre de livres. Ces livres ne pourroient-ils pas être très-avantageux au progrès de l'art conſervateur de l'eſpèce humaine?

Paſſons à la poëſie, dans laquelle brillent

* *Le Banquet des Médecins*, par Ebn Botlan, ouvrage très-ſingulier, et très-agréable.

principalement l'eſprit et la vivacité de ces nations.

On n'a pas deſſein d'étaler ici les différens genres de poëſie Aſiatique, dont le traducteur de Mirza Mahadi a déjà donné quelques exemples. On tâchera ſeulement de répondre à quelques objections auſſi injuſtes que mal fondées.

Les Européens, pour l'ordinaire, traitent les Orientaux en ſauvages ignorans et groſſiers, dont la poëſie n'eſt que fougue et déréglement, et dont les écrits ſont dépourvus de grâces, de délicateſſe, et d'élégance. On pourroit oppoſer à ces critiques que tous les hommes ayant les mêmes paſſions les expriment de la même manière; et que la différence n'eſt que dans les idiomes dont ils ſe ſervent; mais ce n'eſt point aſſez. Tous les hommes ont bien, ſi l'on veut, le germe des mêmes paſſions; cependant ces paſſions ont mille modifications et nuances ſelon la diverſité de leurs habitudes, de leur éducation, et de leurs climats. Or ces trois choſes paroiſſent concourir en faveur des poëtes Orientaux, et doivent les mettre au deſſus des nôtres. Habitués dès l'enfance à mépriſer les langues des autres nations, les Aſiatiques s'appliquent uniquement à cultiver les leurs. Ce fut là le grand avantage qu'eurent les anciens

Grecs, leſquels conſacrèrent leurs plus beaux jours à perfectionner ces ouvrages ſublimes, où l'élégance du langage eſt proportionnée à la grandeur des ſentimens.

Les mépris des Orientaux pour notre littérature eſt auſſi injuſte que celui que nous affectons pour la leur ; nos préjugés viennent de la même ſource ; de l'amour propre, et de l'ignorance : profitons de leurs travers, et corrigeons les nôtres.

Les Arabes et les Perſans, élevés dans un loiſir doux et paiſible, ſe livrent à leurs différens génies ; et pendant que les uns donnent l'eſſor à leur imagination bouillante, les autres ſuivent le chemin plus épineux, mais plus ſûr, de la philoſophie et de la vérité. Nés ſous un ciel tranquille et ſerein, entourés de mille délices, les poëtes chantent les objets charmans de la belle nature, pendant que les philoſophes en approfondiſſent les principes ; les uns donnent aux hommes des plaiſirs inexprimables, les autres leur en montrent les ſources. D'un côté les Amralkis, les Zoulrémma, les Hafiz, les Nezami, les Meſiki, les Baki, expriment l'emportement des paſſions ; de l'autre les Sadi, les Nabi, les Attar, inſpirent l'amour de la vertu ; les Antarah, les Ferdouſi, les Aboulola, s'élèvent ſur les

ailes du ſublime juſqu'à la région de l'héroïſme*.

Ceux qui ne ſavent pas les langues des Orientaux, ſont des juges incompétens de leur poëſie. Ils reſſemblent à ces érudits qui prétendent décider ſur le mérite de la muſique des Grecs ſans ſavoir ce que c'eſt qu'un mode, ou combien il y en avoit parmi eux. Je n'oublierai jamais ce que dit M. de Voltaire de ceux qui ne connoiſſent la poëſie et les mœurs étrangères que par des traductions et ſur des ouï-dire, et les condamnent ſans preuves : " Ils ſont, dit-il, comme des aveugles " qui aſſureroient qu'une roſe ne peut avoir " des couleurs vives, parce qu'ils en compte- " roient les épines à tâtons."

* On n'a pas mentionné ici la millième partie des poëtes, hiſtoriens, et philoſophes Orientaux. Ceux qui déſirent d'en connoître davantage peuvent conſulter l'ouvrage profond et intéreſſant de M. d'Herbelot; et les voyages inſtructifs et agréables du chevalier Chardin : ils feront bien auſſi de jeter un coup d'œil ſur les catalogues de la Bibliothéque du roi de France, de l'Eſcurial, de celles de Leyde et d'Oxford. On ſera bientôt à portée de voir les richeſſes de cette dernière par les ſoins d'un homme auſſi ſavant qu'infatigable, qui y travaille actuellement. Nous voudrions même qu'ils feuilletaſſent ſans ceſſe les écrits des Golius, des Pocock, des Schultens, et des Reiſke; écrits, où l'on trouvera beaucoup d'érudition, mais, peut-être, un peu trop d'étalage.

Mais voici une expérience qui obvieroit à cette erreur, et dont on conſeille l'eſſai. Qu'on prenne deux odes, l'une Arabe ou Perſane, l'autre Grecque ou Latine; qu'on les faſſe traduire preſque mot à mot dans une langue uſitée, ſans aucun ornement ni palliation; qu'on accorde ce qui eſt dû à la diverſité des idiomes, des lieux, et des coutumes des deux côtés également, et qu'enſuite on prononce ſans préjugé entre les productions des Orientaux, et les ouvrages que nous admirons tous les jours.

Eclairciſſons cette idée par un exemple.

Dixième ODE d'HAFIZ.

Le poëte Perſan ſupplie le Zéphyr de reprocher à ſon ami ſon peu d'attention et ſon indifférence. Dans le dernier couplet il parle très-favorablement de ſes propres vers, inſinuant que toute la nature en eſt charmée, excepté l'objet de ſon attachement.

" Zéphyr, dis tendrement à ce chevreuil " délicat, c'eſt toi qui nous fais déſirer les col- " lines et les déſerts.

" Pourquoi ce marchand de ſucre (puiſſe ſa " vie être prolongée!) ne regrette-t-il pas " l'abſence du perroquet au bec-ſucré?

" Eſt-ce l'arrogance de ta beauté, O roſe,

" qui ne te permet pas de demander des nou-
" velles du roſſignol amoureux ?

" Les belles qualités de l'ame ſont les piéges
" d'un cœur inſtruit : on ne prend pas un
" oiſeau prudent avec des filets et des lacs.

" Lorſqu'aſſis avec tes compagnons tu bois
" un vin exquis, ſouviens-toi de tes amis qui
" traverſent les déſerts.

" Je ne ſais par quelle raiſon la jeuneſſe, à
" la taille de cyprès, aux yeux noirs, au teint
" brillant comme la lune, n'a pas la couleur
" de la ſincérité.

" Le ſeul reproche qu'on puiſſe faire à tes
" charmes, c'eſt que ton aſpect raviſſant n'eſt
" pas décoré d'un cœur fidelle.

" Eſt-il étonnant, que les êtres céleſtes ſoient
" émus par les chants d'Hafiz, et que ſa mé-
" lodie faſſe danſer les aſtres ?

ODE XXXII.

Du premier livre d'HORACE.

" Nous t'implorons, O ma lyre ! ſi autrefois
" dans notre loiſir, ſous l'ombre des bois, nous
" t'avons fait réſonner à des chants qui pouvoi-
" ent vivre cette année et pluſieurs autres, ac-
" corde-nous à préſent une ode Romaine ;

" Toi, qui fus d'abord accordée par le ci-
" toyen de Leſbos, lequel, quoiqu'ardent dans

" la guerre, et au milieu des armes, ou lorſ-
" qu'il avoit attaché au rivage humide ſon
" vaiſſeau agité.

" Chantoit Bacchus et les Muſes, Venus
" et l'Enfant qui s'attache toujours à elle, et
" Lycus avec ſes attrayans yeux noirs, et ſa
" noire chevelure.

" O écaille, ornement de Phébus, ſi agréa-
" ble dans les feſtins de Jupiter, O doux
" ſoulagement aux ennuis, toutes les fois que
" je t'invoque comme je le dois, reçois mon
" hommage."

Donnez cette ode à quelqu'un qui ne ſache pas le Latin ; qui ignore qu'Alcée étoit l'habitant de Leſbos dont il eſt fait mention, et que ce poëte eſt appelé citoyen par excellence; qui ne ſente pas l'épithète *Latinum,* laquelle paroît ſi inutile dans la traduction ; et il croira cette pièce de poëſie d'une compoſition auſſi baroque que découſue: c'eſt là une expérience que l'auteur a faite. Au contraire, montrez l'original de la même ode à un homme de goût qui l'entende, il y trouvera des beautés qui le charmeront, des expreſſions heureuſes, une vivacité admirable, une mélodie douce et coulante.

Par les mêmes raiſons, la ſeconde et la troiſième ſtances de l'ode Perſane ſeroient inintelligibles à un lecteur Européen, qui ig-

noreroit que le poëte ſe compare à un perroquet et à un roſſignol, et ſon ami à un marchand de ſucre et à une roſe, à cauſe de ſa douceur et de ſa beauté. Tout le monde ſait la fable du roſſignol et de la roſe, à laquelle Hafiz fait ici une alluſion élégante.

L'auteur ne doit rien décider au ſujet de ces deux odes; ce n'eſt pas à lui à régler le goût de ſes lecteurs. Il demande ſeulement laquelle des deux eſt écrite avec cette ſimplicité charmante, qui fait un des principaux agrémens de la poëſie et de tous les beaux arts : il aſſure auſſi que la plupart des odes Parſanes ſont compoſées avec la même facilité et la même delicateſſe.

On trouvera, ſans doute, qu'Hafiz parle ici de ſon ami dans des termes trop ardens et trop paſſionnés pour la ſimple amitié. Des commentateurs prétendent que les odes de ce genre ſont emblématiques, et ne veulent exprimer que l'amour divin, et les perfections du prophète de la Mecque ; à peu près comme le Cantique des Cantiques renferme ſous des figures très-voluptueuſes les myſtères les plus ſublimes. Quoiqu'il en ſoit, les poëtes Perſans et Turcs n'ayant guères l'occaſion de voir les femmes qu'on tient renfermées dans les ſérails, et ne pouvant peindre que ce qu'ils ont vu, ſont obligés d'emprunter leurs images de la

beauté de l'autre ſexe ; il n'en eſt pas de même des anciens poëtes Arabes, contemporains de Mahomet, qui n'étalent dans leurs vers que les charmes des filles de leurs tribus.

On peut encore alléguer que l'amour qui anime les poëtes Perſans n'eſt qu'un amour vertueux, et ſeulement exagéré par la poëſie. D'ailleurs, ceux qui ont lu le Banquet, le Phèdre, et les Amans de Platon, ſavent bien que de pareilles expreſſions ſont tolérées par les plus ſages philoſophes, leſquels ne ſuppoſent pas les eſprits aſſez déréglés, et les cœurs aſſez dépravés, pour les prendre à la lettre.

Quant à pluſieurs autres objections chimériques qu'on fait contre la littérature Orientale, nous y répondrons en tranſcrivant les termes dont ſe ſert un illuſtre ſavant qui a daigné traduire du Turc en François un traité ſur l'art militaire*. C'eſt mettre un prix à cette diſſertation que de le citer. " C'eſt un " abſurde et ridicule préjugé, tout général " qu'il eſt, de croire que les Mahométans " ſont ignorans par principe de religion, et " que l'Alcoran leur défend de s'inſtruire, de " peur qu'ils ne s'aperçoivent de l'abſurdité " de leur croyance——Il eſt vrai qu'à l'égard

* Voiez un Traité de Tactique, imprimé à Vienne 1769.

" des arts et des ſciences proprement dites,
" les Mahométans ſont et avouent être très-
" inférieurs aux Européens——Mais pour ce
" qui eſt des belles-lettres, des pièces de poëſie
" et d'éloquence, ils feroient plus de difficulté
" de nous accorder la préférence, et quelle
" que puiſſe être en cela leur prévention, il
" faut convenir qu'ils ont, ſur-tout en poëſie,
" des pièces d'une grande beauté dans leurs
" langues; et qui marquent aſſez bien la vi-
" vacité, l'imagination, et la délicateſſe de
" l'eſprit de ces nations——Du reſte, tant
" s'en faut que leur religion, où leur groſſiè-
" reté leur faſſe concevoir du mépris pour les
" lettres et les arts, qu'il n'y a peut-être, aucun
" peuple qui ſoit plus curieux, plus paſſionné
" pour les ſciences, ni plus appliqué à l'étude,
" et où le ſavoir donne plus de conſidération."

Cette aſſertion n'auroit, peut-être, pas beſoin de preuves pour ceux qui connoîtroient celui qui l'a faite, mais ceux qui n'ont point cet avantage ne ſeront pas fâchés de lire les ſentimens d'un poëte Turc * ſur ce ſujet:

* Nabi Efendi, écrivain fort eſtimé, qui mourut vers le commencement de ce ſiècle. Comme l'auteur n'a pas eu le plaiſir de lire l'original de ce livre Turc, il eſt obligé d'emprunter la traduction de M. Cardonne, qu'il ſuppoſe fidelle (voyez ſes Mélanges de Littérature Orientale). Il exhorte ce ſavant homme perſiſter dans ſes études Orientales, et d'enrichir le public de ſes découvertes. Il ſeroit

" Conſacrez, mon fils, l'aurore de votre
" raiſon à l'étude des ſciences; elles ſont d'une
" reſſource infinie dans le cours de la vie;
" elles forment le cœur, poliſſent l'eſprit, et
" inſtruiſent l'homme de ſes devoirs. C'eſt
" par elles que l'on parvient aux honneurs et
" aux dignités; elles nous délaſſent et nous
" amuſent dans la proſpérité, et deviennent
" notre conſolation dans l'adverſité. Je ne
" finirois point, ſi je voulois entrer dans le
" détail de tous les avantages qu'elles ren-
" ferment; mais en vain, ſans une application
" continuelle, vous voudrez acquérir les ſci-
" ences; elles ſont filles du travail, et ce n'eſt
" que par ſon moyen que vous pourrez ob-
" tenir leur poſſeſſion. Tâchez de vous orner
" l'eſprit de toutes ſortes de connoiſſances; il
" ſe préſente dans le cours de la vie une in-
" finité d'occaſions, où elles deviennent néceſ-
" ſaires. Quelle immenſe diſtance n'y a-t-il
" point du ſavant à l'ignorant! La lumière la
" plus éclatante comparée avec les ténèbres
" les plus épaiſſes, la vie avec la mort, et l'ex-

à ſouhaiter que ce Traducteur habile eût voulu imprimer l'original du traité charmant de Nabi Efendi. Ses contes tirés de l'Humaiun Namé, ou du Livre Auguſte, ont été long-temps connus en Europe, ſans qu'il le fût: et ceux qu'il a pris dans le livre élégant nommé Le Deſſert des Califes, ne ſont pas traduits aſſez littéralement.

" iſtence avec le néant, expriment foiblement
" l'intervalle, qui ſépare l'homme inſtruit de
" celui qui ne l'eſt pas. L'ignorance eſt la
" ſource empoiſonnée, d'où découlent tous les
" maux qui affligent cet univers, l'aveugle ſu-
" perſtition, l'irréligion, la barbarie deſtruc-
" trice des arts, marchent à ſes côtés; elle eſt
" ſuivie de la honte; du mépris, et de la baſ-
" ſeſſe. La langue Arabe, cette langue ſi
" riche, et en même temps ſi ancienne, qu'elle
" paroît avoir commencé avec le monde;
" cette langue que parloit Abraham, et ſon
" fils Iſmaël, et qui, depuis ces patriarches
" juſqu'à nous, s'eſt conſervée dans toute ſa
" pureté, doit être le premier objet de vos
" études; mais il ne faut pas conſacrer tout
" le temps de votre jeuneſſe à l'apprendre.
" Les langues ne ſont, pour ainſi dire, que
" les avenues qui conduiſent au temple où
" réſident les ſciences. Méditez, mon fils, les
" loix divines et humaines, elles ſont toutes
" renfermées dans l'Alcoran: ces connoiſſan-
" ces une fois acquiſes, appliquez-vous à la
" Logique, et à la Phyſique. Nourriſſez-
" vous ſur-tout de la lecture des meilleurs au-
" teurs. Un oiſeau ſans ailes oſe-t-il s'élever
" dans la région de l'air! Le coquillage pré-
" cieux qui renferme la perle, ne ſe trouve
" point ſur la ſurface de l'eau; c'eſt au fond

" de la mer, et à travers mille dangers, qu'il
" faut aller le pêcher."

Nous avons montré le savoir des Orientaux; faisons voir leur goût; et ajoutons deux chapitres du même Nabi, traduits par le même savant homme.

Sur la POESIE.

" Avant de courir, mon fils, la pénible car-
" rière de la poësie, il faut consulter vos forces:
" si vous sentez au-dedans de vous-même ce
" feu divin qui embrase les grands poëtes,
" livrez-vous alors à votre génie. Nourrissez
" d'abord votre esprit par la lecture de ceux
" qui ont excellé dans l'art des vers. Nésı et
" Baki tiennent le premier rang parmi les
" Turcs. La Perse, fertile en beaux esprits, a
" produit un grand nombre de bons poëtes.
" Quelle pureté et quelle force ne trouve-t-
" on pas dans Saïb, et dans Kelimi? Giami,
" Nouri, et Khakani brillent de mille beautés
" que l'on ne peut décrire. Sadi, comme un
" tendre rossignol, fait retentir les bocages de
" ses accens mélodieux. Chevket, semblable
" à un aigle, élève son vol ambitieux jusqu'au
" ciel. Hafiz chante l'amour, et le doux jus
" de la treille, tandis qu'Atter tâche de rendre
" les hommes plus vertueux par les préceptes
" de la plus sublime morale. Les Arabes

" n'ont pas cultivé la poëſie avec moins d'ar-
" deur que les Perſans : ils ont même plus de
" cet enthouſiaſme, de cette fureur poëtique*,
" qui ſaiſit, échauffe, et enlève le cœur. Leur
" ſtyle eſt impétueux ; leur imagination vive
" peint avec force les objets, et ils mettent
" dans leurs vers toute la chaleur du climat
" qu'ils habitent. Ils reſſemblent à un dia-
" mant qui étincelle de mille feux ; mais pour
" ſentir leur beauté, il faut entendre leur
" langue. Quiconque veut atteindre la per-
" fection, doit ſavoir parfaitement l'Arabe et
" le Perſan : ces deux langues ſont comme les
" ailes avec leſquelles un poëte, qui veut
" prendre ſon eſſor, peut s'élever dans les airs :
" ſans leur ſecours il rampera toujours par
" terre.

" Voulez-vous, mon fils, que vos vers, eſ-
" timés de vos contemporains, paſſent à la
" poſtérité ? Que toujours la rime ſoit d'ac-
" cord avec la raiſon ; que ſous un emblème
" ingénieux, ſous une allégorie fine, ils ren-
" ferment une vérité utile ; qu'ils contribuent
" enfin à rendre les hommes plus vertueux.
" Le jardin de la poëſie eſt ſec et aride, s'il
" n'eſt arroſé des eaux de la philoſophie.

* J'ai omis cette parenthèſe, *Si j'oſe ainſi m'exprimer.* Le traducteur l'a ſans doute ajoutée. Un poëte ne fait jamais l'apologie de ſes expreſſions : il oſe tout.

" La plupart de nos poëtes médiocres ne par-
" lent que de narciſſes, de boucles de cheveux,
" de vin, et de roſſignols. Veulent-ils faire le
" portrait de la Beauté imaginaire dont ils ſont
" épris, ils la comparent tantôt au printemps,
" tantôt à une prairie émaillée. Ses lèvres ſont
" comme la roſe, et ſon teint comme le jaſmin.
" Serviles et froides imitateurs, leur imagina-
" tion languiſſante ne leur préſente point de
" nouvelles images; ils n'oſent marcher par
" un chemin qui n'a pas été tracé.

" La vérité, mon fils, n'a pas beſoin de la
" ſatire, pour nous faire entendre ſa voix.
" N'occupez donc jamais votre muſe à ce
" genre de poëſie. Un ſatirique de profeſſion
" eſt redouté de tout le monde, et perſonne
" ne croit être à l'abri des traits malins de ſa
" plume. La haine, l'envie, ſe déchaînent
" contre lui, et les maux que lui cauſent ſes
" vers mordans le font repentir mille fois de
" s'être livré à ſon génie cauſtique."

On a vu ce Nabi Efendi, comme un philoſophe ſublime, & comme un critique judicieux; on verra maintenant réuni dans le même caractère de poëte & l'homme de goût.

Sur le PRINTEMPS.

" Le printemps, mon fils, eſt la plus belle
" de toutes les ſaiſons; la nature, qui paroiſ-

" ſoit expirante, pendant les rigueurs de l'hiver,
" ſe ranime, et prend une vie nouvelle. Tous
" les êtres qui la compoſent ſont dans un doux
" mouvement, et tout annonce une révolution
" générale. La ſéve dans les végétaux, et le
" ſang dans les animaux, circule avec plus de
" rapidité. Les arbres ſe parent de leurs
" nouveaux vêtemens, et les prés ſont émaillés
" de mille fleurs naiſſantes. Les ruiſſeaux
" dont l'onde captive parpiſſoit enchaînée par
" les noirs aquilons, briſent leurs chaînes à
" l'approche des doux Zéphyrs. Les oiſeaux
" chantent leurs plaiſirs, et font retentir les
" bois de leurs ramages amoureux.

" Livrez-vous, mon fils, à tous les charmes
" de la belle ſaiſon. Abandonnez alors la
" pompe des cités, pour habiter les humbles
" campagnes. Elles ont été le premier ſéjour
" de l'homme; l'on y goûte des plaiſirs moins
" brillans, peut-être, mais plus purs que ceux
" que l'on priſe tant dans les villes. C'eſt là
" où le philoſophe, après avoir contemplé la
" nature, ne peut s'empêcher d'admirer la
" grandeur de Dieu dans ſes ouvrages *.

" Les prairies et les forêts ne laiſſent point
" de triſteſſe dans le cœur de l'homme. Eſt-

* Ceci eſt très-conforme aux ſentimens de Milton, dans
n Traité de l'Education, où il parle du printemps et de
muſique.

" il un lieu plus favorable aux amans, et où " ils puiſſent mieux entretenir leur douce " rêverie ? Tous les ſens ſont flattés à la fois ; " les yeux par la verdure, l'odorat par le par- " fum qu'exhalent les fleurs, et le chant du " roſſignol fait les délices d'une oreille ſen- " ſible. Que la muſique ait de l'empire ſur " votre ame ; abandonnez-vous à toutes ſes " impreſſions ; qu'elle vous enlève et vous " tranſporte hors de vous-même. La mu- " ſique, ainſi que la poëſie, peint les objets à " l'eſprit. Elle exprime les différentes paſ- " ſions ; elle a des reſſorts ſecrets, tantôt pour " nous attendrir, tantôt pour nous mettre en " courroux : l'on diroit dans ces inſtans que " le cœur eſt d'intelligence avec les oreilles *."

* N'eſt-il pas étonnant qu'un Turc s'exprime avec plus d'enthouſiaſme ſur la muſique, qu'aucun muſicien avant Rouſſeau ? Ne diroit-on pas que Nabi Efendi avoit puiſé ſes idées ſur cet art dans les écrits de ce bouillant écrivain ? " Tout ce que l'imagination peut ſe repréſenter eſt du " reſſort de la poëſie. La peinture, qui n'offre point ſes " tableaux à l'imagination, mais aux ſens, et à un ſeul " ſens, ne peint que les objets ſoumis à la vue. La mu- " ſique ſembleroit avoir les mêmes bornes par rapport à " l'ouïe ; cependant elle peint tout, même les objets qui " ne ſont que viſibles ; par un preſtige preſqu'incon- " cevable, elle ſemble mettre l'œil dans l'oreille," &c. Voiez dans le Dictionnaire de Muſique par Rouſſeau, les articles admirables, *air*, *imitation*, *génie*, *opéra*, *expreſſion*, *mélodie*, *unité de mélodie*, &c.

Tout ce que nous venons de dire et de citer ſuffit pour faire connoître le goût des Mahométans pour les beaux arts. Que ceux qui en doutent encore liſent l'hiſtoire des Turcs par le Prince Cantimir, élevé à Conſtantinople, et très-verſé dans l'architecture, la peinture, et la muſique. On y verra une magnifique deſcription du temple de Selim; on y apprendra que les portraits de tous les empereurs Ottomans ſont conſervés dans la bibliothéque du ſultan, parmi leſquels Soliman eſt repréſenté ayant à la main un livre de ſes conſtitutions; portrait que le prince auteur ajoute avoir fait graver.

Quand à la muſique, elle eſt en grande eſtime chez les peuples de l'Orient; citons à ce ſujet les propres termes du prince de Moldavie. Comme nous n'avons pas eu le bonheur de lire l'original Latin de cette hiſtoire admirable qui eſt en manuſcript, il faut que le lecteur ſe contente de la traduction de M. Joncquières.

" Huſſein fut le Mécénas des Muſiciens de " l'Orient; il mérite ce titre à cauſe qu'il ſe " déclara le patron d'Hoja Muſitar, qui eſt " l'Orphée des Perſes, et de ſon diſciple Gulam " Arabe. Toute la Perſe et la Turquie furent " enchantées de leur mélodie, et de leurs " chanſons. Le temps fit perdre le goût de

" la muſique, mais ſous Mahomet nous avons
" vu cèt art non ſeulement revivre, mais même
" être pouſſé à ſa perfection par un noble per-
" ſonnage de Conſtantinople, nommé Oſman
" Efendi. Il forma pluſieurs grands maîtres
" tant pour la voix, que pour les inſtrumens.
" Peut-être trouvera-t-on étrange en Europe
" que je relève ici le goût de la muſique chez
" une nation réputée barbare parmi les chré-
" tiens. J'avoue que la barbarie régnoit par-
" mi les Ottomans dans l'enfance de leur em-
" pire ; leurs princes n'ayant alors d'autres
" penſées que d'étendre leur domination : mais
" le temps ayant mis fin à leurs premières
" conquêtes, les arts, fruits ordinaires de la
" paix, ont trouvé place à leur tour dans ces
" eſprits juſques-là féroces : la politeſſe au-
" jourd'hui s'y fait tellement remarquer, qu'on
" n'y aperçoit pas la moindre trace de ſon
" ancienne groſſièreté. J'oſe même avancer
" que la muſique des Turcs eſt beaucoup
" plus parfaite que celle de l'Europe du côté
" de la meſure, et de la proportion des mots."

Le prince Cantimir n'auroit-il point vu un opéra François ?

Il eſt prouvé, cè nous ſemble, que les lettres et les beaux arts ſont dans la plus grande eſtime chez les Orientaux. A ces

preuves ajoutons-en une autre encore plus convainquante. Ce ſera les propres paroles de Mahomet, qu'on a choiſies pour l'épigraphe de cet ouvrage : " Cherchez le ſavoir fût-il à " la Chine*. Le même légiſlateur diſoit auſſi, " Le ſavoir eſt permis à tous les croyans, " et à toutes les croyantes." Quoi ! dira-t-on, ſont-ce là les préceptes de ce groſſier et ſanguinaire impoſteur ? de Mahomet ! Ouï ; de Mahomet, ce héros éloquent et vertueux ; car en vérité ces derniers titres lui ſont dus, quoiqu'en diſent les bourreaux Dominicains. On n'entreprend point de juſtifier l'impoſture de ſa religion, ni ſa prétention au don de prophétie, mais ſa fraude ſeroit peut-être la ſeule choſe qu'on pourroit lui reprocher, après avoir fait le procès à Numa ſur ſes prétendus entretiens avec la nymphe Egérie. En effet, on ne trouve pas que Mahomet ait été noirci d'aucun vice ; ſes talens pour la guerre, ſes vertus morales, ſa ſagacité, le mettent au niveau des Alexandre, des Solon, et des Lycurgue ;

* Quoique Mahomet ne parle ici de la Chine que métaphoriquement, nous pourrions l'entendre à la lettre : car nous ſommes perſuadés que la littérature Chinoiſe ſeroit auſſi utile qu'intéreſſante. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire les ouvrages moraux de Confucius traduits par le Père Couplet.

et ſi l'Alcoran eſt de ſa compoſition, comme cela paroît démontré *, on doit le mettre au rang des plus habiles rhétoriciens ou des plus élégans poëtes.

On a parlé juſqu'ici de la richeſſe de la littérature Aſiatique dans tous les genres ; mais cette richeſſe, dira-t-on, ne ſuffit pas pour nous dédommager de la peine d'étudier trois langues difficiles et baroques. Voilà un préjugé auſſi mal fondé que tous les autres.

Les langues Aſiatiques ſont faciles, ſonores, et muſicales. S'il y a dans le monde un dialecte propre à la poëſie douce et mélodieuſe, c'eſt aſſurément le Perſan, quoiqu'il ſerve avec le même ſuccès pour peindre les tableaux ſublimes. La langue Arabe eſt adaptée aux grandes expreſſions, à décrire les objets frappans, à exprimer les ſentimens impétueux ; elle ne manque pas, cependant, ſi le ſujet l'exige, de tendreſſe et de douceur, mais c'eſt la douceur d'une ſultane fière et majeſtueuſe, tandis que celle de la langue Perſane reſſemble aux tendres accens d'une bergère aimable. Ce qu'on a dit des langues Perſane et Arabe,

* Il n'eſt pas probable que Mahomet ait été aidé dans ſon ouvrage par un moine hiſtorien, et par un Juif, comme on le prétend communément. Ce qui eſt certain, c'eſt que l'auteur de l'Alcoran, quel qu'il fût, n'avoit qu'une idée très-confuſe de notre religion, et n'avoit jamais lu l'écriture.

peut être appliqué à l'idiome Turc, dont le ſtyle élégant et poëtique emprunte ſes beautés des deux autres, et cache aſſez bien la groſſièreté de ſon origine Scythe.

Pour ne pas multiplier les citations, et en même temps pour donner quelque preuve de ce que nous avançons, il ſuffit de tranſcrire en caractères Romains l'original de cette ode d'Hafiż qu'on vient de traduire.

GAZEL.

Seba belutf bogou ân gazâli rânára
Kih ſer becouh va biabán to dadéi mara.
Chekerforouche keh umreche diraz bad tçhera
Tefekkedi nekuned touti chekerkhára.
Gorôuri huſn idgiázet megher nedád ai gul
Kih porſochi nekuni endelîb cheidára.
Be kholk valatf tuan kord ſeid ahli nazar
Be bend vadám neghirend murg danára
Tchou ba habîb nichini va badé peimáï
Be yád ár harifani badîh peimára.
Nedánem æz tche ſebeb reng achenaï niſt
Sehi kadan ſiah tchechem mah ſimára
Dgiuz ein kadar netuan guſt der dgemali to eib,
Kih buï meh vafa niſt ruï zeibára.
Der âſmán tche âdgeb gher zeguſteï Hafiz
Simâî Zohré beraks âverd Meſihára.

Quoiqu'on ne doive juger de la douceur d'une langue que par l'oreille, nous craignons que la plupart des lecteurs n'apprécient celle-ci par les yeux; et qu'ils ne ſoient rebutés

par la fréquence des consonnes & des lettres dures qu'ils y verront. Mais l'organe articule auſſi facilement les *Kh* qu'aucune autre conſonne; c'eſt la prononciation Toſcane de *Ch* et de *c* dans le mot *cavallo*, qui a quelque choſe de très doux, lorſqu'elle n'eſt pas trop affectée. Cependant, que ceux, qui voudront juger par l'œil de la mélodie d'une langue écrite en caractères étrangers prennent la peine de lire avec le même déſavantage cette ode de Sapho, ſi eſtimée par les anciens critiques, et ſi digne de l'être.

Phainetai moi kênos iſos theoiſin,
Emmen onér hoſtis enantios toi
Hizanci kai plaſion hádu phoneu
Sas hupakouei,

Kai gélaïs himeroen, to moi tan
Kardian en ſtatheſin eptoáſen;
Hós gar eidon ſe brocheas me phonas
Ouden eth' hékei,

Alla kammeu gloſſa ſeſige, lepton d'
Autika chro pur hupodedromáken,
Oppateſſin d'ouden orépi bombeu-
-ſin d'akoai moi.
Kadd' hidrós pſuchros cheetai tromos de
Paſan agrei chlorotera de poias'
Emmi, tethnaken d'oligo 'pideuſa
Phainomai apnous.

Quel galimatias, qui n'a pas le ſens commun, dira-t-on, ah! c'eſt du Grec. En voilà aſſez dans ce ſiècle pour exciter le rire moqueur de l'ignorance.

Le mérite des livres Orientaux étant démontré, auſſi bien que les beautés des idiomes dans leſquels ils ſont écrits, il reſte peu de choſe à dire ſur la manière d'apprendre ces idiomes. On aſſurera ſeulement que rien n'eſt ſi aiſé avec un peu d'application, et que pour les ſavoir à fond on n'a preſque (comme le dit trés-bien M. Galand) qu'à le vouloir. Il eſt certain que pour acquérir quelque langue, que ce ſoit, il faut être pourvu d'un bon dictionnaire de cette langue; car pour ce qui regarde la grammaire, tout ce qui en eſt eſſentiel eſt compris en très-peu de feuilles.

Nous aurons bientôt ce ſecours pour les langues Orientales par les ſoins de deux imprimeurs Anglois *, qui ont entrepris de donner une nouvelle et belle édition du célébre Theſaurus de Meninſki; entrepriſe louable, et qui ouvrira, ſans doute, une ſource intariſſable de ſavoir et d'avantages.

Après qu'on ſera enrichi de ce précieux tréſor, on travaillera de la manière que Ci-

* W. et J. Richardſon, à Londres.

céron indique, pour apprendre une langue avec autant de facilité que d'agrément. On commencera par traduire dans ſa langue maternelle un chapitre de quelque auteur Oriental, enſuite on mettra l'original à part, et on gardera ſa traduction; pour ſe délaſſer on lira quelques pages de M. d'Herbelot, et après quelque intervalle on refondra la traduction, et on la remettra dans la langue de l'original à l'aide de l'appendice de Meninſki, et de ſa grammaire, qu'on conſultera avec attention dans le beſoin. Puis, ayant fait une comparaiſon attentive, on corrigera ſes fautes ſur le modèle qu'on aura pris. En continuant cet exercice une demi-année on ne manquera pas de ſavoir l'idiome de ces langues; on s'enrichira d'une infinité de mots; on apprendra plus d'Arabe ou de Perſan en dix mois qu'on n'en apprendra en dix ans par toute autre méthode. Enfin, on ſaura à fond toutes les langues Aſiatiques en moins de temps qu'il n'en faut pour toucher paſſablement du clavecin: et malgré l'enthouſiaſme de l'auteur pour l'harmonie, ou plutôt pour la mélodie, il peut avancer qu'il aimeroit mieux lire coulamment les poëmes Orientaux que d'être capable de faire des opéras comme Metaſtaſio, ou de les mettre en muſique comme le Pergoléſi.

Mais le plus grand obſtacle qui ſe préſente à l'étude de ces idiomes, c'eſt l'extrême rareté des manuſcrits Aſiatiques, la plupart étant renfermés dans les bibliothéques de rois de l'Europe ; et dans celles de nos univerſités. Or, qui peut paſſer tous ſes jours dans ces bibliothéques ? On ne ſauroit y entrer la nuit, qui eſt le temps le plus propre aux études ; et même aux heures où elles ſont acceſſibles, on y eſt détourné par l'impertinence des gens déſœuvrés, où l'intruſion des objets extérieurs. D'un autre côté qui ſeroit aſſez hardi pour entreprendre l'impreſſion de ces manuſcrits, dont les frais ſeroient immenſes ? Tous les poëmes des Grecs, depuis l'Iliade, et les fragmens de Linus juſqu'à Piſidas, et à Jean Tzetzes, avec une traduction Latine, ſont contenus dans deux volumes in folio, et deux cents volumes de la même groſſeur ſuffiroient à peine pour contenir, ſans la traduction, tous les poëmes Arabes, Turcs, et Perſans, qui ont paſſé par les mains de l'auteur.

Il n'y a qu'un ſeul moyen pour mettre ces ineſtimables ouvrages à la portée de tout le monde. Le voici ; que les monarques, les républiques, les univerſités, les grands, qui ont du goût, ou qui prétendent en avoir, s'efforcent d'établir dans leurs principales villes des imprimeries pour les langues Orientales. Que

les imprimeurs ayent ſoin de faire inſtruire leurs fils ou leurs apprentifs dans ces idiomes; par ce moyen, nous aurons avant la fin du ſiècle des Aldes, des Giunti, des Etiennes, des Callierges, et des Elzevirs, dont les ſavans à venir rechercheront les travaux, et dont les belles éditions orneront le cabinet des curieux. Les excellens livres ſont les lunes ou les ſatellites qui éclairent notre planète: car on ſait bien qu'il n'y a qu'un ſoleil; c'eſt le livre des écritures ſacrées: les ouvrages du ſecond rang ſont des étoiles de différentes grandeurs, et de différentes utilités; les manuſcrits ſont celles de la voie lactée, dont nous admirons l'immenſité ſans en profiter; ou plutôt ce ſont des aſtres dont un nuage épais obſcurcit la clarté, et dont il ſeroit à ſouhaiter que les ombres fuſſent diſſipées.

Tels ſont les obſtacles qui s'oppoſent à l'étude des langues Aſiatiques. La littérature Grecque luttoit contre les mêmes difficultés, lorſque, vers le milieu du quinzième ſiècle, le ciel ſembla ſe déclarer en ſa faveur, par la révolution inopinée qui occaſiona ſon progrès. Mahomet ſecond, auſſi grand guerrier qu'homme d'eſprit, ayant pris Conſtantinople, y établit le ſiége de ſon empire. Quelques ſavans Grecs ſe refugièrent chez les princes

de l'Italie, eſpérant d'y trouver du ſecours contre le déſolateur de leur patrie. Ils ne réuſſirent pas dans cette entrepriſe, et n'ayant rien de mieux à faire, ils ſe conſolèrent, et ſe mirent tranquillement à enſeigner du Grec. De là ſont venues ces merveilles de ſavoir et d'élégance, qui nous éclairent, et nous charment. De là, en même temps, a procédé ce fatras de ſavantes folies qui inonde l'univers ſous les noms de commentaires, de méditations, de mélanges, de tréſors, d'eclairciſſemens, que la fécondité des Clariſſimi Viri * enfante de jour en jour.

O rivière, en or pur, en perles ſi féconde,
Quel amas de limon obſcurcit ta belle onde!

Tandis que les ténèbres de l'ignorance enveloppoient l'Europe, les Aſiatiques cultivoient

* Perſonne n'a mieux décrit l'eſprit des commentateurs que l'auteur d'une lettere anonyme, où l'on croit reconnoître les traits de Rouſſeau. " Les commentateurs, dit-" il, ſupprimen t les choſes eſſentielles, et étendent celles " qui n'en ont pas beſoin; ils ont la fureur d'interpréter " tout ce qui eſt clair; leurs explications ſont toujours " plus obſcures que le texte, et il n'y a ſorte de choſes " qu'ils n'aperçoivent dans leur auteur, excepte les grâces " et la fineſſe." Voyez la lettre à M. Grimm au ſujet des remarques ajoutées à ſa lettre ſur Omphale.

les ſciences et la poëſie. Les rois même avoient beaucoup de goût et d'eſprit; choſe, qui paroîtra apocryphe; mais qui ne laiſſe pas d'être auſſi vraie, qu'étrange. Ce même Mahomet II. en entrant dans le palais de l'empereur Grec, récita un diſtique très-élégant, ſoit de ſa compoſition, ſoit de celle de quelque poëte Perſan; mais qui, peut-être, fut fait ſur le champ; en voici le ſens littéral:

" L'araignée file ſa toile dans le palais de " Céſar, l'hibou entonne ſon chant lugubre " ſur les tours d'Afraſiab *."

* Ce couplet eſt cité par le Prince Cantimir; en voici l'original,

Perdé dari mikuned ber caſri Keiſar ankebout
Boumi neuhet mizened ber kumbedi Afraſiab

پرده داري ميكند بر قصر قيصر عنكبوت
بومي نوحت ميزند بر كنبد افراسياب

Il eſt impoſſible d'exprimer en François la belle alluſion dans les mots Perſans *Perdedari mi kuned*. *Perdé* eſt un voile, *perdé dar* celui qui tient le voile, le chambellan, l'officier que les Arabes appellent Emir Hageb. Ainſi *Perde dari* eſt l'office du chambellan; et *perdé dari kerden* veut dire exécuter cet office. *Mi kuned* eſt le tems préſent de *kerden*. De façon que le vers ſignifie " l'araignée " fait l'office de chambellan, et tient le voile dans le pa- " lais de Céſar." Afraſiab eſt l'ancien roi de Turkeſtan qui envahit la Perſe. C'eſt l'Aſtyage des Grecs, qui ont étrangement corrompu les mots Perſans qu'ils ont

Cependant, il s'en faloit beaucoup que l'Italie fût alors auſſi poëtique que le monarque Turc. Quand les Laſcaris, les Chalcondyles, les Beſſarion, parloient de la poëſie, et de l'éloquence, on leur répondoit par des "chimères bourdonnant dans le vide," par l'exiſtence poſſible d'un héros, et l'exiſtence réelle d'une puce. Les Grecs étaloient avec ardeur les beautés de Sophocle et de Pindare; les Italiens prouvoient froidement ces beautés (qu'ils ne ſentoient pas) par des ſyllogiſmes en Barocò.

Enfin le ſoleil chaſſa les nuages; le vrai ſavoir l'emporta ſur le faux; les ſyllogiſmes furent relégués dans les cloîtres, ou réſervés dans le dix-huitième ſiècle pour nos univerſités. Les rois de ce temps aimoient les ſavans, et couronnoient leurs travaux. En fait de littérature Orientale, nous ſommes en Europe auſſi ignorans à preſent que l'étoient alors dans le Grec les logiciens de l'Italie; car, quoique nous ayons eu des hommes trés-verſés dans les langues Aſiatiques, l'étude n'en a jamais été générale. Nous oſons prédire qu'elle ne le ſera jamais à moins qu'il ne s'élève parmi

adoptés. Cet Afraſiab fut long-temps poſſeſſeur de l'Azarbigian, l'ancienne Médie: c'eſt pourquoi il eſt appellé Roi des Mèdes. Il étoit comme le diſent les Grecs, l'aïeul de Coſrev ou Cyrus.

nos ſouverains un Leon X. ou un Laurent de Medicis.

Princes de l'Europe, qui préférez les nobles accens de la vérité, à l'hommage ſervile de l'adulation, écoutez les avis d'un homme libre qui s'intéreſſe à votre gloire, mais qui ne déſire pas votre protection. Encouragez l'étude des langues Aſiatiques; étalez devant tout le monde ces précieux tréſors dont vous n'êtes que les dépoſitaires, et qui ne ſont tréſors que lorſqu'ils ſont utiles; mettez au jour ces manuſcrits admirables qui ornent vos cabinets ſans enrichir votre eſprit, comme les caractères Chinois ſur les vaſes de porcelaine, dont nous admirons les belles nuances ſans en pénétrer le ſens. Ignorez-vous que l'or, les diamans, les talens, la vertu même, ne ſont précieux qu'autant qu'ils ſont répandus pour le bien-être de nos ſemblables? Elevez des colléges, des imprimeries; n'épargnez pas les récompenſes, les médailles, les lauriers; faites en ſorte que les beaux jours des Médicis renaiſſent en ce ſiècle; que vos cours ſoient les ſanctuaires des Mirandoles, des Politiens, des Giraldes; ouvrez ainſi les ſources cachées de l'érudition, et triomphez de l'Aſie en la couronnant.

Grâces à nos belles et ſages lois, ou plutôt à notre ſainte religion qui en eſt la baſe, vous

ne ſerez jamais auſſi deſpotiques que les rois de l'Orient *: plût au ciel que vous fuſſiez auſſi généreux, auſſi éclairés, auſſi magnanimes qu'eux; que, pénétrés d'une juſte horreur contre ceux de vos ancêtres, qui ont été les fléaux de l'humanité, vous tâchaſſiez d'en être la conſolation et la gloire; et, qu'en procurant le bonheur de vos ſujets, dans lequel ſeul doit conſiſter le vôtre, vous réparaſſiez (s'il eſt poſſible) le malheur que vous avez de régner ſur eux!

* Il ne faut pas croire, cependant, que les philoſophes Orientaux ſoient de vils adulateurs. Ils ſe déchaînent dans leurs écrits contre l'injuſtice et la tyrannie. Un philoſophe Arabe étoit à la cour d'un roi auſſi injuſte que deſpotique; ce roi, voulant l'inſulter, aſſura qu'il y avoit dans les enfers un moulin pour moudre les têtes des ſavans; et demanda au philoſophe ſi cela n'étoit pas vrai; celui-ci répondit, avec une fermeté digne des plus grands éloges, " Oui! cela eſt vrai; mais c'eſt le ſang des tyrans " qui fait tourner ce moulin."

AN

INTRODUCTION

TO

THE HISTORY

OF

THE LIFE OF

NADER SHAH.

CONTAINING

I. A DESCRIPTION OF ASIA, ACCORDING TO THE ORIENTAL GEOGRAPHERS.

II. A SHORT HISTORY OF PERSIA FROM THE EARLIEST TIMES TO THE PRESENT CENTURY.

THE

PREFACE.

NO characters are more conſpicuous in hiſtory, or excite greater admiration in the generality of readers, than thoſe of celebrated warriours and conquerors; we ſuppoſe them to partake of a nature more than human; we deck their ſtatues and pictures with laurel; and we dignify them with the name of *Great*; though, perhaps, if they were ſtripped of their bright arms, and diveſted of their pompous titles, we ſhould find moſt of them to be the meaneſt and baſeſt of mankind. This infatuation ariſes, partly from the deplorable ſervility of our minds, and our eagerneſs to kiſs the foot which tramples on us; partly from our aſcribing to the ſuperior force and abilities of one man that ſucceſs, in which chance or treachery have often a conſiderable ſhare, and which could never be obtained without the united effort of a multitude; and partly from our miſtaking the nature of true

virtue, which conſiſts, not in deſtroying our fellow-creatures, but in protecting them, not in ſeizing their property, but in defending their rights and liberties even at the hazard of our own ſafety. Many *Roman* generals, who had neither valour nor prudence to recommend them, have procured the honour of a triumph for victories gained by their officers; and *Cicero*, in his ſpeech for *Marcellus*, ventured to depreciate the glory of *Cæſar* himſelf, by aſſerting, *that a commander receives no ſmall aſſiſtance from the courage of his men, the advantage of his ſituation, the ſtrength of his allies, and the plenty of his proviſions: but Fortune*, he adds, *claims the greateſt praiſe in every proſperous achievement, as military actions owe their chief ſucceſs to her favour* *.

Power is always odious, always to be ſuſpected, when it reſides in the hands of an individual; and a free people will never ſuffer any ſingle man to be more powerful than the laws, which themſelves have enacted or con-

* Bellicas laudes ſolent quidam extenuare verbis, eaſque detrahere ducibus, communicare cum militibus, ne propriæ ſint imperatorum; et certè in armis militum virtus, locorum opportunitas, auxilia ſociorum, claſſes, commeatus, multum juvant: maximam verò partem quaſi ſuo jure Fortuna ſibi vindicat, et quidquid eſt proſperè geſtum, id pœne omne ducit ſuum. Pro *Marcel.* 2.

firmed: but no kind of power is more licentiously insolent than that, which is supported by force of arms. It was this, which enabled *Marius* and *Sylla* to drench the streets of *Rome* with the blood of her most virtuous citizens; a consciousness of superior force gave *Cæsar* spirits to pass the *Rubicon*, and oppress the liberty of his country, which the profligate tyrant *Octavius* finally extinguished with the same detestable instrument: and the insatiable avarice of princes, joined to the pride of conquest and the love of dominion, has filled the world with terror and misery, from *Sesostris* who invaded Africa and Europe, to the three mighty potentates, who are ravaging Poland. How much more splendid would their glory have been, if, instead of raising their fame on the subversion of kingdoms, they had applied their whole thoughts to the patronage of arts, science, letters, agriculture, trade; had made their nations illustrious in wisdom, extensive in commerce, eminent in riches, firm in virtue, happy in freedom; and had chosen rather to be the benefactors, than the destroyers, of the human species!

These sentiments, which, as nothing *can* prevent my entertaining them, so nothing *shall* prevent my expressing as forcibly as I

am able, were ſufficient to have deterred me from ever attempting to write *The Life of a Conqueror*; unleſs it had been for the ſake of expoſing a character of all others the moſt infamouſly wicked, and of diſplaying the charms of liberty by ſhowing the odiouſneſs of tyranny and oppreſſion; but a circumſtance, which it will be proper to relate from the beginning, induced me to depart from my reſolution, and hurried me from the contemplation of civil and pacifick virtues to the more dazzling, but leſs pleaſing, ſcenes of victories and triumphs.

A great northern monarch, who viſited this country a few years ago, under the name of the prince of *Travendal*, brought with him *an Eaſtern manuſcript*, containing the life of NADER SHAH, the late ſovereign of *Perſia*, which he was deſirous of having tranſlated in England. The ſecretary of ſtate, with whom the *Daniſh* miniſter had converſed upon the ſubject, ſent the volume to me, requeſting me to give a literal tranſlation of it in the French language; but I wholly declined the taſk, alledging, for my excuſe, *the length of the book, the dryneſs of the ſubject, the difficulty of the ſtyle, and, chiefly my want both of leiſure and ability to enter upon an undertaking ſo fruitleſs and ſo laborious.* I mentioned, however, a gentleman, with whom I had not then

the pleaſure of being acquainted, but who had diſtinguiſhed himſelf by his tranſlation of a *Perſian* hiſtory, and was far abler than myſelf to ſatisfy the King of Denmark's expectations. The learned writer, who had other works upon his hands, excuſed himſelf on the account of his many engagements; and the application to me was renewed: it was hinted, that my compliance would be of no ſmall advantage to me at my entrance into life, that it would procure me ſome mark of diſtinction, which might be pleaſing to me, and, above all, *that it would be a reflection upon this country, if the King ſhould be obliged to carry the manuſcript into France.* Incited by theſe motives, and principally by the laſt of them, unwilling to be thought churliſh or moroſe, and eager for the bubble Reputation, I undertook the work, and ſent a ſpecimen of it to his Daniſh Majeſty; who returned his approbation of the ſtyle and method, but deſired, *that the whole tranſlation might be perfectly literal, and the Oriental images accurately preſerved.* The taſk would have been far eaſier to me, had I been directed to finiſh it in *Latin*; for the acquiſition of a *French* ſtyle was infinitely more tedious; and it was neceſſary to have every chapter corrected by a native of France, before it could be offered

to the diſcerning eye of the publick; ſince in every language there are certain peculiarities of idiom, and nice ſhades of meaning, which a foreigner can never learn to perfection: but the work, how arduous and unpleaſing ſoever, was completed in a year; not without repeated hints from the Secretary's office, *that it was expected with great impatience by the Court of Denmark.* The tranſlation of the Hiſtory of NADER SHAH was publiſhed in the ſummer of the year ſeventeen hundred and ſeventy *, at the expence of the tranſlator; and forty copies upon large paper were ſent to *Copenhagen*, one of them, bound with uncommon elegance, for the King himſelf, and the others as preſents to his Courtiers.

What marks of diſtinction I have ſince received, and what fruits I have reaped for my labour, it would ill become me to mention at the head of a work, in which I profeſs to be the Hiſtorian of others, and not of myſelf; but ſince an advertiſement has appeared on this ſubject in the publick papers, which is notoriouſly falſe in every article, and caſts a moſt unjuſt reflection upon an

* Under the title of *Hiſtoire de Nader Chah, traduite du Perſan par ordre de ſa Majeſté le Roi de Dannemark* 4to. *Chez P. Elmſley dans le Strand.*

amiable monarch, it seems a duty impoſed upon me by the laws of juſtice and gratitude, to print at the beginning of this Volume the honourable teſtimony of regard, which his Majeſty *Chriſtian* VII. ſent *publickly* to London, a few months after He had received my work, together with my letter of thanks for ſo ſignal a token of His favour; and I cannot, certainly, be charged with want of reſpect to the great and illuſtrious Perſonage, to whom that royal Epiſtle is addreſſed, ſince it was not ſent in a private manner, but openly and in the eyes of the world; and a copy of it was even delivered to me, after having paſſed through ſeveral hands. Nothing more remains to be ſaid on this ſubject, but that the worthy and excellent man, who was my ſole guide and adviſer in this affair, and to whom I opened my thoughts in my familiar letters with the utmoſt frankneſs, having retired from the office which he then held, I am left at perfect liberty to relate the whole tranſaction, without a poſſibility of giving offence to any one living; eſpecially ſince I have not ſuffered *his* name to be made cheap, by mentioning it in any part of the narrative.

This was the circumſtance, which induced me, againſt my inclination, to deſcribe *the Life of a Conqueror*, and to appear in public

as an Author, before a maturity of judgement had made me ſee the dangers of the ſtep, which I was inconſiderately taking; for, I believe, if I had reflected on the little ſolid glory which a man reaps from acquiring a name in literature, on the jealouſy and envy which attend ſuch an acquiſition, on the diſtant reſerve which a writer is ſure to meet with from the generality of mankind, and on the obſtruction which a contemplative habit gives to our hopes of being diſtinguiſhed in active life; if all, or any, of theſe reflections had occurred to me, I ſhould not have been tempted by any conſideration to enter upon ſo invidious and ſo thankleſs a career: but, as *Tully* ſays, *I ſhould have conſidered, before I embarked, the nature and extent of my voyage; now, ſince the ſails are ſpread, the veſſel muſt take its courſe* *.

It may perhaps be expected, that ſome account ſhould here be given of the *Perſian* Hiſtory, which I was thus appointed to ſend abroad in an European dreſs, with ſome remarks on the veracity and merit of its Eaſtern Author; but, before we deſcend to theſe minute particulars, it will not be foreign from

* Sed ingredientibus conſiderandum fuit, quid agerem; nunc quidem jam, quocunque feremur, danda nimirum vela ſunt. Cic. *Orator* ad *Brut.*

the ſubject of the preſent publication, to enquire into the general nature of Hiſtorical compoſition, and to offer the idea, rather of what is required from a *perfect Hiſtorian*, than of what hitherto ſeems to have been executed in any age or nation.

CICERO, who was meditating *an Hiſtory of Rome*, had eſtabliſhed a ſet of rules for the conduct of his work, which he puts into the mouth of Antonius in his treatiſe *on the accompliſhed Orator*; where he declares "the "baſis and ground-work of all Hiſtory to "depend upon theſe primary Laws, that the "writer ſhould not dare to ſet down a Falſe-"hood, nor be deterred by fear from divulg-"ing an intereſting Truth; and that he ſhould "avoid any juſt ſuſpicion of partiality or re-"ſentment: the edifice, he adds, which muſt "be raiſed on this foundation, conſiſts of two "parts, the relation of *things*, and the *words* "in which they are related; in the firſt, the "Hiſtorian ſhould adhere to the order of "time, and diverſify his narrative with the "deſcription of countries; and ſince, in all "memorable tranſactions, firſt the counſels "are explained, then the acts, and, laſtly, the "events, he ſhould pronounce his own judge-"ment on the merit of the *counſels*; ſhould "ſhow *what acts* enſued, and *in what manner*

" they were performed; and unfold the *cauſes*
" *of all great events*, whether he imputes them
" to chance, or wiſdom, or raſhneſs: he ſhould
" alſo deſcribe, not only the actions, but the
" lives and characters, of all the perſons, who
" are eminently diſtinguiſhed in his piece;
" and, as to the *words*, ſhould be maſter of a
" copious and expanded ſtyle, flowing along
" with eaſe and delicacy, without the rough-
" neſs of pleadings at the Bar, or the affecta-
" tion of pointed ſentences *."

If we form our idea of a *complete Hiſtorian* from theſe rules, we ſhall preſently perceive

* Quis neſcit primam eſſe Hiſtoriæ legem, ne quid falſi dicere audeat, deinde, ne quid veri non audeat; ne qua ſuſpicio gratiæ ſit in ſcribendo, ne qua ſimultatis? Hæc ſcilicet fundamenta nota ſunt omnibus: ipſa autem exædificatio poſita eſt in *rebus* et *verbis*. *Rerum* ratio ordinem temporum deſiderat, regionum deſcriptionem: vult etiam, quoniam in rebus magnis memoriâque dignis *conſilia* primùm, deinde *acta*, poſteà *eventûs* expectantur; et de *conſiliis* ſignificari quid ſcriptor probet, et in *rebus geſtis* declarari non ſolùm *quid* actum aut dictum ſit, ſed etiam *quo modo*; et, cùm de *eventu* dicatur, ut cauſæ explicentur omnes vel caſûs, vel ſapientiæ, vel temeritatis: hominumque ipſorum non ſolùm res geſtæ, ſed etiam, qui famâ ac nomine excellant, de cujuſque vitâ atque naturâ. *Verborum* autem ratio, et genus orationis ſuſum atque tractum, et cum lenitate quadam æquabili profluens, ſine hac judiciali aſperitate, et ſine ſententiarum forenſium aculeis, perſequendum eſt. *De Orat.* Lib. II. 15.

the reaſon, why no writer, ancient or modern, has been able to ſuſtain the weight of ſo important a character; which includes in it the perfection of almoſt every virtue and every noble accompliſhment, an unbiaſſed integrity, a comprehenſive view of nature, an exact knowledge of men and manners, a mind ſtored with free and generous principles, a penetrating ſagacity, a fine taſte and copious eloquence: a perfect Hiſtorian muſt know many languages, many arts, many ſciences; and, that he may not be reduced to borrow his materials wholly from other men, he muſt have acquired the height of political wiſdom, by long experience in the great affairs of his country, both in peace and war. There never was, perhaps, any ſuch character; and, perhaps, there never will be: but in every art and ſcience there are certain *ideas* of perfection, to which the works of human genius are continually tending, though, like the *Logarithmick Spiral*, they will never meet the point to which they are infinitely approaching. *Cicero* himſelf, had he found leiſure to accompliſh his deſign, though he would have anſwered his own idea in moſt reſpects, would have been juſtly liable to the ſuſpicion of an illiberal bias in relating the hiſtory of his own

times, and drawing the ſeveral characters of his age.

The very ſoul and eſſence of Hiſtory, is *Truth*, without which it can preſerve neither its name nor its nature, and with which the moſt indifferent circumſtances in a barren chronicle are more intereſting to a ſenſible reader, than the greateſt events, how copiouſly or elegantly ſoever they may be deſcribed, in a romance or a legend: yet it is ſtrange, that, of ſo many Hiſtories, ancient or modern, European or Aſiatick, there ſhould be ſo few, which we can read without aſking in almoſt every page, *Is this true?*

Hiſtory, in its original ſtate, was probably nothing more than the bare relation of publick events, which were digeſted in the form of Annals, like the life of Tully by *Fabricius:* we are aſſured that this was the caſe in old Rome *; and it ſeems, indeed, in all ages, to be the wiſeſt, as well as the moſt uſeful, method of writing hiſtory, unleſs the facts were more diligently examined and more fairly repreſented, than they appear to be in moſt productions of this nature. Among the *Greeks*,

* Omnia ea ex commentariis Regis pontificem maximum, in album relata, proponere in publico jubet. *Liv.* I. 32.

Pherecydes, Hellanicus, Epimenides, and among the *Latins*, Cator, Pictor, Piſo, are ſaid to have written without affecting any ornament, or aiming at any other merit than that of a nervous brevity. HERODOTUS ſent abroad his nine books with the advantage of a more poliſhed dreſs: there is a noble ſimplicity in his diction, to which the open vowels of the *Ionick* dialect greatly contribute, and many of his narratives are extremely pleaſing; but his accounts of the *Perſian* affairs are at leaſt doubtful, if not fabulous; and he followed his Egyptian guides with an implicit confidence, not ſcrupling to relate a number of facts, which he could never have verified, if he thought they would improve the manners, or gratify the curioſity, of his own inquiſitive nation. THUCYDIDES added ſtronger nerves to hiſtorical compoſition; his facts are in general authentick, his obſervations deep and ſagacious; but his language is abrupt, obſcure, and ſententious, particularly in the ſpeeches, which, though they abound with wiſe maxims and exalted ſentiments, bear all the marks of labour and ſtiffneſs, and have not even the air of probability, ſince it is impoſſible, that many of them could have been comprehended by a popular audience. What Thucydides wanted,

namely, a ſimple and graceful ſtyle, XENOPHON poſſeſſed in an eminent degree: nothing can equal the ſweetneſs and delicacy of his language; but that ſweetneſs itſelf is hardly conſiſtent with the gravity of his ſubject, and all his pieces, if we except that on *the Expedition of Cyrus*, in which he was perſonally engaged, have more livelineſs of imagination than depth of judgement, and diſplay more of the ſcholar and moraliſt, than of the ſtateſman and orator. The ſentiments of Thucydides, expreſſed in the ſtyle of Xenophon, would have approached very nearly to that idea of perfect Hiſtory, which we have juſt delineated; but it ſeems to be wiſely ordained by nature, that no ſingle man ſhall excel all others in every great accompliſhment, leſt he ſhould be tempted to fancy himſelf a being of a ſuperior order, and ſhould exert his talents to the ruin of his fellow-creatures. Of all the Greek Hiſtorians, POLYBIUS was, perhaps, the graveſt, the wiſeſt, and the moſt faithful; but his language is even harſher than that of Thucydides; and, in the few books which remain of his excellent work, we are at a loſs to diſcern the taſte and elegance of *Scipio* and *Lælius*, by whom he was aſſiſted.

That forced and ſtiff kind of writing, than which nothing can be more odious in Hiſtory,

was deſignedly adopted by *SALLUST*, and ſeems inexcuſable in a man of his rank and knowledge, who lived in the very age of *Cicero*: the ſame abruptneſs and obſcurity may well be pardoned in *TACITUS*, who flouriſhed when the purity of the Roman language had declined with the Roman liberty; but the defect of his ſtyle prevents us from conſidering him as a conſummate Hiſtorian, though his wiſdom and penetration would otherwiſe give him a juſt claim to that title. It is not eaſy to conceive what the ancients mean by the *lactea ubertas* of LIVY: in many parts of his work he ſhows great candour and judgement; but his language is not remarkable for eaſe or copiouſneſs, and it was below a writer of his genius to relate all the ſuperſtitious and incredible fictions, which were invented only to pleaſe the people of *Rome*, by aſcribing the foundation and ſupport of their City to the interpoſition of the Gods.

The writers of *Lives*, as *Plutarch* and *Nepos*, belonging to a different claſs: *Diodorus* the *Sicilian*, and *Dionyſius* of *Halicarnaſſus*, were rather ſcholars and antiquaries, than maſters of political knowledge; and the latter *Greek* Hiſtorians, *Appian*, *Dio*, *Herodian*, and the reſt, can hardly be ſuppoſed to ſtand

the teſt of Cicero's rules, by which even Thucydides and Polybius have been declared imperfect. It would far exceed the limits of a prefatory diſcourſe, if we attempted to examine by theſe laws the many Hiſtorians, who have related the affairs of their reſpective ſtates, in the various dialects of modern Europe, *Italian* or *Spaniſh*, *French* or *Engliſh*: ſome of them are grave and judicious, ſome bold and impartial, others poliſhed and elegant; but none of them ſeem to have poſſeſſed *all* thoſe qualities, a perfect union of which is required in the character of a finiſhed Hiſtorian.

The Hiſtory of *Florence*, by MACHIAVELLI, how beautifully ſoever it may be written, muſt neceſſarily be liable to ſuſpicion from the known principles of its Author; and the work of GUICCIARDINI, who bore an eminent part in the actions which he relates, is not, I believe, conſidered by the *Italians* themſelves as a model of fine writing.

M. DE VOLTAIRE ſeems to bear away the palm of Hiſtory among the French: his ſtyle is lively and ſpirited, his deſcriptions, animated and ſtriking, his remarks, always ingenious, often deep; and, if ſome trifling errours are diſcovered in his writings, we are willing to excuſe them, when we reflect, that

he is not only the beſt Hiſtorian, but the fineſt Poet alſo, and the greateſt Wit, of his nation. He appears to be unjuſtly charged with embelliſhing his pieces at the expence of Truth, and with relating facts which he had not examined: this may, perhaps, be the caſe in one or two inſtances; but his Life of *Charles the Twelfth* gains freſh credit every day, and his account of *Peter the Great* was extracted from the moſt authentick materials: it was, indeed, the neceſſary fate of any author, who ſhould write the lives and adventures of thoſe two ſingular Princes, to paſs rather for the compiler of fables, than for the relater of real events, till time ſhould confirm the truth of the actions recorded by him. It may be thought arrogant in a foreigner, to criticiſe ſo great a writer in the article of ſtyle and language; but it ſeems to me, that his periods are not ſufficiently expanded: he deſcribes a battle, and diſcourſes on the fate of kingdoms, in the diction of an eſſay; and frequently huddles the moſt important remarks into the compaſs of a ſhort ſentence; ſo that the perpetual return of the full pauſe makes his language often dry, abrupt, and difficult to be read aloud, without a fatiguing monotony. There are as many different kinds of ſtyle, as there are different

ſubjects: that of an eſſay ſhould be light and elegant; of a letter, lively and familiar; of an oration, copious and elate; of a moral diſcourſe, grave and ſolemn; but that of an hiſtory ought to be ſmooth, flowing, and natural, without any graces but perſpicuity: yet moſt authors form a way of writing peculiar to their own taſte and genius, which they uſe indifferently on all occaſions; thus *Voltaire* is equally gay, equally poliſhed, whether he writes upon Hiſtory, Criticiſm, or Philoſophy. His diſtinguiſhing excellence is Wit; which, however, ſometimes gets the better of his judgement. Wit is never diſplayed to advantage, but in its proper place: it has often a great effect in controverſy; it may even be admitted into an eſſay; it is the charm of converſation, when it riſes naturally from the ſubject, without ſeeming to be prepared: but it ſhould be wholly baniſhed from hiſtorical compoſition, and ſolemn ſpeeches; ſince nothing can be more abſurd, than to diſcuſs the weighty points of legiſlation and politicks in a ſtring of conceits and alluſions. It ſuited the Roman Orator's purpoſe, in his defence of *Muræna*, to make the judges merry at the expence of the accuſer, Cato; whoſe Stoical principles he rallies with infinite humour; but we meet with no examples of this kind

in the *Catilinarian* or *Philippick* Orations, when nothing leſs was concerned, than the deſtiny of the whole Empire: thus in the relation of common occurrences, if they happen to be of a ludicrous nature, there cannot be too much brilliancy and livelineſs; but humour ſhould no more find its way into an hiſtorical piece, than into an heroick poem; and all our veneration for the genius of *Milton* will not make us excuſe the impertinence of his jokes in his battle of the angels. I dwell the longer on the abſurdity of *ill-placed Wit*, becauſe all the works of Voltaire are tinctured with it*; and he cannot give an abſtract of the *Newtonian* philoſophy, without interſperſing it with ſtrokes of humour. On the whole, however, *Voltaire* is one of the moſt agreeable writers in the world, and has brought his native language to the greateſt elegance, which it ſeems capable of receiving.

* His *Hiſtories* abound with ſuch turns as theſe: *tandis que les Moſcovites ſe plaignajent à St. Nicolas de leur défaite, Charles faiſait rendre graces à Dieu, et ſe préparait à de nouvelles victoires.* His *Elements of Philoſophy* are introduced with a number of humorous diſſertations, the firſt of which begins with this ſentence, *Platon rêvait beaucoup, et on n'a pas moins rêvé depuis*, &c. but *Plato* did not write upon *Ideas* in a tripping ſtyle full of points and antitheſes.

The *Engliſh* hiſtorians are not to be read without caution: CLARENDON himſelf is often liable to exception both in ſentiment and ſtyle; and our language, indeed, was never entirely poliſhed till the preſent century. I avoid touching upon the works of living authors; leſt, in my very preface, I ſhould violate a fundamental law of Hiſtory, by incurring the ſuſpicion of prejudice for a particular nation, or affection for particular men; but another law obliges me to declare, that there are hiſtorians now in Britain, whoſe writings have ſufficiently proved, that if their ſubjects were equal to their talents, they would be able to conteſt the merit of veracity, judgement, and elegance with the Ancients themſelves. That perfect liberty, which forms the very eſſence of our conſtitution, makes it unneceſſary for an *Engliſh* hiſtorian to flatter any potentate or ſtateſman upon earth; and our language, though inferiour to the *Greek* and *Roman*, will not yield the prize of energy, variety, and copiouſneſs, to any modern idiom whatever.

If all the *hiſtories* of Europe are deficient in one or other of the articles, to which we may reduce the rules of Cicero, we cannot hope to find this ideal perfection in the numerous *compilations*, with which the world has

been pettered ſince the revival of letters, and for which we are chiefly indebted to our neighbours, the *French*. Thoſe who judge the moſt favourably of theſe works, muſt allow them at leaſt to be *uſeleſs*; for to what purpoſe are ſo many of our years ſpent in ſtudying the languages of old *Greece* and *Rome*, unleſs it be to read the ancient compoſitions in their original beauty, and to draw our knowledge from thoſe ſources, whence all modern learning was derived? It were happy, if nothing could be objected to theſe elaborate volumes, but their *inutility*; they deſerve, I fear, an heavier cenſure; ſince it is certain, that they help to multiply errours, and abound in fables, which the wiſeſt of the Ancients would have exploded, and many of which they really did explode, when they were poured into Greece through the ſtrainers of the *Egyptians*. It is agreed by all writers, that *nothing can be ſo raſh, nothing ſo far removed from the dignity of a wiſe man, as either to profeſs what is falſe, or to aſſert what has not been ſufficiently examined by him**: yet one would think, that the very reverſe of

* Quid tam temerarium, tamque indignum ſapientis gravitate atque conſtantiâ, quàm aut falſum ſentire, aut quod non ſatis exploratè perceptum ſit et cognitum ſine ullâ dubitatione defendere? *Cic.* de Nat. Deor.

this was eſtabliſhed as a maxim by thoſe, who ſit down to compoſe the hiſtory of ancient Empires. At firſt one is apt to ſuſpect, that theſe compilers are a ſet of Wits, who agree among themſelves to impoſe upon the common ſenſe of mankind: ſome of them tell us, that the *Ariſtophili* were a people of the higher *Aſia*; ſome place *Laoſthenes* and *Amyntas* among the Kings of *Aſſyria*; and others aſſure us, with a provoking ſolemnity, that *Cyrus*, before a certain battle, ordered his ſoldiers to ſing an hymn to *Caſtor* and *Pollux*; as if the *Aſſyrians* were acquainted with *Greek* names, or the *Perſians* with *Grecian* deities: a multitude of theſe ridiculous blunders occur in almoſt every page of our pretended *ancient Hiſtories*; but on a more intimate acquaintance with theſe writers, we diſcover them to be any thing rather than Wits, and find that their ignorance can be ſurpaſſed only by their dullneſs. The truth is, to write an hiſtory, and to repeat what others have written, are taſks of a very different nature: we might find many *Rollins* in every hamlet; but nature produces only a ſingle *Tacitus* in a courſe of ages. We have already ſhown what a number of rare talents are required in an hiſtorian; but a compiler may ſucceed to his beſt wiſhes, if he have but tolerable eyes, and a great

ſhare of patience, and, above all, if he be fortunate enough to be endued with a total want of judgement and fancy.

Whatever errours may have been multiplied in *ancient* hiſtory by the folly or credulity of ſome authors; it is certain, that the malice or flattery of others has introduced as many into the *modern*. A volume might be filled with the contemptible miſtakes or wilful miſrepreſentations of facts, which abound in *the hiſtory of Europe* for the two laſt centuries. Let us turn our eyes to *Aſia*: what a multitude of improbable ſtories have been ſpread over our part of the world, concerning the manners, the laws, the religion of the *Mahometans*! Euthymius accuſes them of adoring *the morning ſtar* under the name of *Cobar*; which is a palpable lie, ariſing from the ignorance of the writer, who heard the criers on the moſques calling the people to morning prayers by the words *Alla Achar*, or *GOD is the moſt High*. Such a calumny may be pardoned in ſo obſcure an author, whoſe credit cannot miſlead many readers; but a ſcholar, and man of the world, like *Grotius*, ought to have bluſhed, when he talked of *a ſteel coffin at* Medina, *ſuſpended in the air between loadſtones of equal force*.

An hiſtorian, who is obliged to rely upon

the veracity of other men, and cannot ſay with Æneas, *Quæ ipſe vidi et quorum pars magna fui*, muſt be very diligent and circumſpect in weighing, and ſifting his authorities, unleſs he have a mind to propagate errour, inſtead of eſtabliſhing truth, and to obtrude upon his reader a ſet of fables, which the factious or envious invent in all ages, and which the ignorant or malevolent are always ready to circulate. His caution muſt be ſtill greater, when he records the events of very diſtant nations; ſince we have no ſmall difficulty to learn the true ſtate of thoſe occurrences, which paſs around us every day; and it generally happens, that, the more intimately we are concerned in any tranſaction, the more miſtakes we find in the publick accounts of it. Men are often at a loſs to give a perfect relation of actions, over which they preſided in perſon; as *Pollio* detected ſeveral errours in a narrative, publiſhed by *Cæſar*, of a battle, in which *Cæſar himſelf* commanded; or, to ſpeak of our own times, as *Adlerfeld*, in his deſcription of *Schullembourg*'s paſſage over the *Oder*, diſagrees in many points from the deſcription given by *the General himſelf*.

The Hiſtory, therefore, of thoſe events, which happen in remote countries, can hardly fail of being erroneous; for, in general, we

are forced to depend upon reports of reports, echoed from the ignorant natives to inquiſitive travellers, and brought by them to *Europe* decorated with a thouſand ornaments: and even if we ſtudy the languages of thoſe nations, and read their own Hiſtories, we are commonly deceived, either by the zeal or malignity of the authors. The following example will confirm and illuſtrate this obſervation.

There are two celebrated hiſtories of the Life of *Tamerlane*, one in *Perſian*, the other in *Arabick*, both of them written with all the pomp and elegance of the *Aſiatick* ſtyle: in the firſt, the *Tartarian* Conqueror is repreſented as a liberal, benevolent, and illuſtrious prince; in the ſecond, as deformed and impious, of a low birth and deteſtable principles. It ſeems difficult at firſt to reconcile this contradiction; but the difficulty vaniſhes, when we learn, that great part of the *Perſian* Hiſtory was compoſed under the inſpection of *Tamerlane* himſelf, and received only the poliſh of language from the pen of *Ali Yezdi*; and that the *Arabian* author bore the moſt inveterate hatred againſt that monarch. The ſtory of *the iron cage*, in which Tamerlane confined *Bajazed*, is generally treated as a fable upon the authority of the very learned

M. *d'Herbelot*; who aſſerts, *that it is not mentioned by the Arabian Hiſtorian, though he omits no opportunity of debaſing the moral character of his Hero:* this argument would, perhaps, be deciſive, if it were founded upon true premiſes; but unfortunately, in the thirteenth line of the two hundred-ſixty-eighth page, the *Arabian* expreſsly affirms, "that "Tamerlane *did* encloſe his captive *Ilderim* "*Bajazed* in a cage of iron, in order to re-"taliate the inſult offered to the *Perſians* by "a ſovereign of the lower *Aſia*, who had "treated *Shapor*, King of *Perſia*, in the "ſame manner; that he intended to carry "him in this confinement into *Tartary*, but "that the miſerable prince died in *Syria*, at "a place called *Akſhehr*." This fact is not the more true, for being aſſerted by *Ebn Arabſhah*; but it ſeems ſtrange, that the judicious M. *d'Herbelot* ſhould have overlooked this paſſage, and ſhould ſpeak ſo poſitively of a book, which he had read with ſo little attention: nor, is the point itſelf of any great conſequence; but it may ſhow, how cautious we ſhould be, in relying upon the authority of illuſtrious names.

In this obſcurity of human affairs, nothing remains for a wiſe hiſtorian, but to confine himſelf to great and notorious events, in which

the true and inconteſtable part of all Hiſtory conſiſts; for, whenever he deſcends to particular characters, and minute deſcriptions, or attempts to relate the very words, and unfold the ſentiments, of princes, he will run into wildneſs and uncertainty, and lead his readers into a kind of fairy land, while they expect to be conducted through the paths of real knowledge. Since in Hiſtory, as in Philoſophy, we can only catch the general and ſtriking features of *Truth*, it is a folly to deck her picture with our own imperfect colours, and to dreſs up a phantom of our imagination inſtead of a reality.

There are a multitude of hiſtorical pieces in the *Perſian*, *Arabian*, and *Turkiſh* languages; ſome of which are tolerably authentick, all curious and entertaining, but very few written with taſte or ſimplicity, and none, which anſwer in any degree to the *Ciceronean idea* of perfection: they contain, however, the beſt materials for an Hiſtory of *Aſia* from the age of *Mahomed* to the preſent century, and the completion of ſuch a work, if any man had leiſure or courage to undertake it, would greatly enrich our *European* literature.

We come now, after a long interval, to conſider the *Perſian* Hiſtory of the Life of NADER SHAH, which was tranſlated by the

author of the following work. It muſt be allowed, that his teſtimony is not wholly free from ſuſpicion; but his narrative muſt neceſſarily be more authentick, than that of our travellers, who could not poſſibly be acquainted with the facts, which they relate ſo confidently. The *Perſian* hiſtorian attended his Hero in many of his expeditions, and was an eye-witneſs of the actions which he deſcribes: it is probable, indeed, that his attachment to the Deliverer of his country might induce him to paint *Nader Shah* in brighter and more pleaſing colours than he deſerved; to caſt a veil over the deformities of his character, and to preſent us only with the beauties of it; but, as the work was finiſhed after the death of the Monarch, and as it paſſes a very free cenſure upon the latter part of his life, we may reaſonably conclude, that the author delivers his real ſentiments, though his veneration for the memory of ſo extraordinary a man often betrays him into expreſſions, which border upon the meaneſt flattery. The *Perſian* language has declined ſo much from its original purity, that no great elegance could be expected from *Mirza Mahadi*: the work is genuine, and may be recommended as a curioſity; but I will fairly confeſs, that, had I been left to my own choice; it would have been the laſt ma-

nuſcript in the world, which I ſhould have thought of tranſlating: out of ſo many *Perſian* books of poetry, ethicks, criticiſm, ſcience, hiſtory, it would have been eaſy to have ſelected one more worthy of the public attention; and the works of *Hafez* or *Sadi* might have been printed for half the expenſe, and in half the time.

I was willing, however, to try, whether this *Aſiatick* hiſtory might not appear to better advantage without the ſtiffneſs of a verbal tranſlation; with which intent I drew up a ſhort abſtract of it in my native language: I ſtripped the original of its affected flowers and ornaments, and here preſent the *Engliſh* reader with all the intereſting facts in a plain and natural dreſs; but, in compliance with *Tully's* rules, I have in ſome places ventured to interpoſe my own judgement upon counſels, acts, and events; have preſerved the order of time without anticipation or confuſion; and have occaſionally interwoven the deſcription of remarkable places; taking care to aſſert nothing of any moment without the authority of the *Perſian* to ſupport it, and not to run after the falſe gleam of conjectures and reports, by which moſt of the writers on the ſame ſubject have been led. After all, I am far from expecting, that this little work

will give me any claim to the title of an hiſtorian: when I compare my piece, not only with the *idea* of Cicero, but even with the productions of others, I am like the drop of water, in the fable of *Sadi*, which fell from a cloud into the ſea, and was loſt in the conſciouſneſs of its own inſignificance. The chief merit of the book, if it has any, conſiſts in exhibiting in one view the tranſactions of ſixty years in the fineſt part of *Aſia*, and in compriſing in a few ſhort ſections the ſubſtance of a large volume. Life is ſo ſhort, and time ſo valuable, that it were happy for us, if all great works were reduced to their quinteſſence: a famous ſcholar at *Leipſick* propoſed to reprint the vaſt compilation of M. *d'Herbelot*, enlarged to the double of its preſent ſize; but he would deſerve better of the learned world, if he would diminiſh it to a fourth part of its bulk, by rejecting all its repetitions and ſuperfluities.

Before I conclude this preface, it ſeems neceſſary to give ſome account of the two ſhort tracts, which were deſigned as preparatory to the principal work.

It was thought uſeful to prefix to the Life of Nader Shah, *a ſuccinct deſcription of Aſia*, and particularly of the *Perſian Empire*, that the reader, upon opening the Hiſtory, might

not find himſelf in a country wholly unknown to him; and that he might be prepared for the Oriental names, which in ſuch a work could not poſſibly be avoided, and are not eaſily accommodated to an *European* ear. Many readers are diſguſted with the frequent return of harſh and unpleaſing names of rivers, cities, and provinces, *the very ſound of which*, they ſay, *conveys the idea of ſomething ſavage*; but they would be at a loſs to aſſign a reaſon, why the *Aras* and the *Forát* are words leſs melodious than the *Dnieper* and the *Bogh*; why the archbiſhop of *Gneſne* has a ſofter title than the *Mulla* of *Iſpahan*; or why the cities of *Samarcand* and *Bokhara* are leſs agreeable to the ear than *Warſaw* and *Cracow*; yet the accounts of the northern kingdoms are read with pleaſure, and are thought to abound with a variety of intereſting events, while the hiſtories of the Eaſt are neglected, and the *Aſiatick* languages conſidered as inharmonious and inelegant. It muſt, nevertheleſs, be remembered, that a great part of *Perſia*, and all *Sogdiana*, lie in the ſame climate with *Italy* and the South of *France*; and that the people of *Aſia* had among them a number of fine writers, ſublime poets, eminent artiſts, at a time, when our part of the world had neither learning, poetry, nor arts; when

the ineſtimable remains of *Menander*, *Alcæus*, *Sappho*, and the reſt, were publickly burned at *Conſtantinople* by order of a *Greek* Emperor; and when the inhabitants of all *Europe* beſides had never heard of *Menander*, or *Alcæus*, or *Sappho*.

The diſſertation on *Aſiatick* Geography muſt, from its very nature, be ſtiff and uniform. *Tully*, whoſe noble ſtyle might have given a grace to any ſubject whatever, had begun, at the requeſt of *Atticus*, to compoſe a *Geographical Treatiſe*; but he never finiſhed it, becauſe he found it *a barren ſoil, that was not favourable to the flowers of his language* *.

I was very ſoon aware of this objection; but, as ſuch a work was neceſſary to my plan, it occurred to me, that the ſubject would appear leſs dry, if it were interſperſed with anecdotes of Eaſtern literature, and with ſummary accounts of the learned men, whom each city of *Aſia* has produced; for a relation of all their ſieges and revolutions would have been ſtill more unpleaſant, and, in general, the cities of Perſia have had the ſame fortune with the Empire itſelf. It will be fair to

* Etenim γεωγραφικὰ, quæ conſtitueram, magnum opus eſt; et hercule ſunt res difficiles ad explicandum. et ὁμοειδεῖς; nec tam poſſunt ἀνθηρογραφεῖσθαι, quàm videbatur. Ad. *Att.* 2. 3.

acknowledge, that, in both parts of the Introduction, many paſſages are borrowed from the celebrated work of M. *d'Herbelot*; but nothing has been copied from him, which has not alſo been found in ſeveral manuſcripts: our materials were taken from the ſame originals; and it is natural for two perſons, who ſearch the ſame mine, to meet with the ſame kind of ore. The principal Geographers, whom I conſulted, were *Abulfeda*, and *Ulugbeg*; the firſt, a King of *Hama* in *Syria*, and the ſecond, a grandſon of *Tamerlane*, who was alſo an excellent Aſtronomer, and built a fine Obſervatory in his imperial city of *Samarcand*. It is much to be wiſhed, that a correct Map of *Aſia* were engraved, with all the names properly ſpelled, and the latitudes of the cities exactly marked, upon the authority of theſe illuſtrious writers; but ſuch a work would require infinite labour, ſince a number of manuſcripts muſt be collated, leſt the miſtakes of ignorant tranſcribers ſhould miſlead the deſigner of the map, and the fine art of engraving be applied to perpetuate their ridiculous erreurs *. Until ſome Geographer,

* A table of longitudes and latitudes is already prepared by me, with a view to the work here recommended: but I deſpair of ever finding leiſure to execute a taſk, which requires ſuch attention and accuracy.

equally ſkilled in the *Eaſtern* languages, and in the ſcience which he profeſſes, will ſupply an able artiſt with materials to accompliſh this uſeful deſign, the reader of *Aſiatick* hiſtory muſt be ſatisfied with the Maps of M. *de la Croix*, which are inſerted in his *Life of Tamerlane*, and are far the moſt accurate of any, that I have had occaſion to conſult; eſpecially in the deſcription of *Khoraſan*, where notice is taken even of the caſtle at *Kelat*, ſo frequently mentioned in the following Hiſtory. The reader will be candid enough to conſider this eſſay on the Geography of *Aſia* as the ſketch only of a larger tract, which, from the very nature of an introductory piece, muſt needs be ſuperficial and imperfect, for it would be abſurd to make any introduction ſo copious, as to divert the reader's attention from the work, which it was intended to illuſtrate.

In the *ſhort hiſtory of Perſia*, which follows the chapters on Geography, I purſued, as cloſely as I was able, the plan of a book compiled by *Atticus*, which was greatly admired by the *Romans*, but is now unfortunately loſt: it contained *an abſtract of general Hiſtory, and exhibited in one view a relation of the moſt intereſting events, that happened in a pe-*

*riod of ſeven hundred years**. Thus the ſecond part of my Introduction, compriſes all the great and memorable occurrences in the *Perſian* Empire, from the doubtful and fabulous ages to the decline of the *Seſi* family in the preſent century: it was extracted from ſeveral *Aſiatick* writers, *Mirkhond, Khandemir, Ferduſi*, &c. and might have been conſiderably enlarged, if all the fables and dull events, which are found, it muſt be confeſſed, in great abundance in the originals, had been tranſcribed at full length; but it has long been a maxim with me, that, as nothing ſhould be admitted into Hiſtory, which is falſe, how agreeable ſoever it may be, ſo nothing ſhould be related, merely becauſe it is true, if it be

* Cognoſcat etiam rerum geſtarum et memoriæ veteris ordinem maximè ſcilicet noſtræ civitatis, ſed eſt *imperioſorum populorum et regum illuſtrium*: quem laborem nobis *Attici* noſtri levavit labor; qui *conſervatis notatiſque temporibus, nihil cùm illuſtre prætermitteret, annorum ſeptingentorum memoriam uno libro colligavit.* Cic. Orat.

Nempe eum dicis, inquit, quo iſte *omnem rerum memoriam breviter*, et, ut mihi quidem viſum eſt, perdiligenter complexus eſt? Iſtum ipſum, inquam, *Brute*, dico librum mihi ſaluti fuiſſe? Tum *Atticus*: Optatiſſimum mihi quidem eſt quod dicis; ſed quid tandem habuit liber iſte, quod tibi aut novum aut tanto uſui poſſet eſſe! Ille verò et nova, inquam, mihi quidem multa, et eam utilitatem, quam requirebam, ut *explicatis ordinibus temporum, uno in conſpectu omnia viderem*, &c. Id. De Clar. Orat.

not either inſtructive or entertaining. The dulleſt records of ancient times ſhould be preſerved, that they may occaſionally be conſulted; but they ſhould be repoſited in cabinets and archives: as the old arms and utenſils of the *Romans* are kept in muſeums for the inſpection of the curious, while modern pieces of elegant or uſeful workmanſhip are the conſtant furniture of our apartments, either for our pleaſure, our convenience, or our defence. The poetical fables of the old *Perſians*, however curious or amuſing, ought not to be mixed, like glittering droſs, with the pure ore of true Hiſtory: but, if ſome ſtudent of Eaſtern literature would amuſe himſelf with collecting theſe fables, and reducing them to *a Syſtem of Perſian Mythology*, he would greatly aſſiſt every learner of the *Aſiatick* languages; who, without ſuch help, muſt be ſtopped in every page by alluſions to adventures, of which he never heard; ſince a man, who is unacquainted with the *fairies*, *dragons*, and *enchanters*, ſo frequently introduced in the poems of *Ferduſi*; who knows nothing of the griffon *Simorg*, the ſpeaking horſe of *Roſtam*, the dark ſea which ſurrounds the world, the mountain of *Kaf*, or the battle of the twelve Heroes, can no more pretend to read the fineſt writings of

Perſia, than he could underſtand the Odes of *Pindar*, if he never heard of the *Trojan* war, the groves of *Elyſium*, the voyage of the *Argonauts*, or the ſeveral attributes of the heathen Deities.

The Perſians would not readily forgive my preſumption, if they knew what a liberty I have taken with their *Chronology*, and *how many thouſand years* I have retrenched from the pretended Duration of their Empire. They reckon but *eleven* Monarchs of the firſt race, and *nine*, including *Darius*, of the ſecond; yet they aſſign to the reigns of theſe *twenty* princes a period of above *three thouſand* years, or *an hundred and fifty* to each prince one with another; but theſe are *Perſian tales*: human nature is nearly the ſame in all ages; and it has been proved by the ſtrongeſt induction, that Kings ſeldom reign, one with another, longer than *eighteen or twenty* years each *: ſo that we muſt aſcribe theſe fictions of the *Perſian Chronologers* to the vain deſire of aggrandizing their country, by raiſing its Antiquity ſo far beyond the truth.

It is with the utmoſt diffidence, that I venture to add an obſervation of my own upon any work of NEWTON; whoſe admirable tracts

* See *Newton's Chronology*, p. 52.

on the abſtract ſciences, and on the application of thoſe ſciences to natural Philoſophy, exhibit the nobleſt ſpecimen of perfection, to which the human intellect can be exalted; and whoſe treatiſes on lighter ſubjects, though incapable, from their very nature, of ſtrict demonſtration, are not without many ſtrokes of that piercing genius, which raiſed him above all men who ever lived: but it appears to me, that his *medium* of twenty years to a reign is too general, and that, in ſome ages and nations, it muſt be conſiderably leſs, in others, far greater, according to the neceſſary difference of government or manners, in the different empires of the world. Thus, by comparing the duration of the modern *Aſiatick* dynaſties, ſince the decline of the Califate, with the reigns of the ſeveral princes, I have obſerved, that thoſe Monarchs have ſeldom ſitten on the throne longer than ten or twelve years each, at a medium; for, if one or two of them have contrived to hold their ſeats *forty* years, the greater part of them have reigned but *ſix* or *ſeven*, and many have been dethroned in a few months, ſome, even in a few days, after their acceſſion. This can be owing to nothing, but the imperfection of thoſe unhappy governments, where a Sultan no ſooner has the diadem on his head, than

his miniſters, ſons, or brothers, form a confederacy againſt him, ſo that he either periſhes in the field, or cloſes his days in priſon, to make room for one of his relations, who frequently meets with the ſame fate: this is apparent from almoſt every page in the Hiſtories of *modern Aſia*. The caſe was very different in the infancy of the *Perſian* Empire: the ſovereigns were almoſt deified by the people, whom they had civilized; the temperance of thoſe early ages might tend to lengthen their natural lives; and few of them were diſturbed by civil wars or rebellions; ſo that we may ſafely allow the ſpace of *five hundred and ſixty* years to the two firſt families of Perſian Kings, or *twenty-eight* to a reign; which computation, if we count backwards, from the death of *Darius*, in the *three-hundred-thirtieth* year before CHRIST, will place the foundation of the *Perſian* Monarchy in the *eight-hundred-ninetieth* year before the ſame Epoch, about *fourteen* years, according to Newton, after the burning of *Troy*, and juſt a *century* before ſome General or feudatory of *Tahmurus* founded the dynaſty of the *Aſſyrians* *: but here we muſt obſerve, that it is

* If we retrench ſo many centuries from the Antiquity of the Perſian Empire, it is impoſſible that *Caiumaras* ſhould be the *King of Elam* mentioned in Scripture, as ſome writers have conjectured.

not poſſible for us to fix the preciſe years, in which each of theſe ancient Monarchs began his reign, or how long each of them really ſat on his throne; ſo that theſe calculations, when we deſcend to minute particulars, muſt needs be very uncertain, and, where we cannot hope to find the perfect truth, we muſt, like the old *Academicks*, be content with a bare probability. To conclude; if any eſſential miſtakes be detected in this whole performance, the reader will excuſe them, when he reflects upon the great variety of dark and intricate points, which are diſcuſſed in it; and if the obſcurity of the ſubject be not a ſufficient plea for the errours, which may be diſcovered in the work, *let it be conſidered*, to uſe the words of *Pope* in the preface to his juvenile Poems, *that there are very few things in this collection, which were not written under the age of five and twenty*; moſt of them, indeed, were compoſed in the intervals of my leiſure in *the South of France*, before I had applied my mind to a ſtudy of a very different nature, which it is now my reſolution to make the ſole object of my life. Whatever then be the fate of this production, I ſhall never be tempted to vindicate any part of it, which may be thought exceptionable; but ſhall gladly reſign my own opinions, for

the ſake of embracing others, which may ſeem more probable; being perſuaded, that nothing is more laudable than the love of Truth, nothing more odious than the obſtinacy of perſiſting in Errour. Nor ſhall I eaſily be induced, when I have diſburdened myſelf of two more pieces, which are now in the preſs, to begin any other work of the literary kind; but ſhall confine myſelf wholly to that branch of knowledge, in which it is my chief ambition to excel. It is a painful conſideration, that the profeſſion of literature, by far the moſt laborious of any, leads to no real benefit or true glory whatſoever. Poetry, Science, Letters, when they are not made the ſole buſineſs of life, may become its ornaments in proſperity, and its moſt pleaſing conſolation in a change of fortune; but, if a man addicts himſelf entirely to learning, and hopes by *that*, either to raiſe a family, or to acquire, what ſo many wiſh for, and ſo few ever attain, *an honourable retirement in his declining age*, he will find, when it is too late, that he has miſtaken his path; that other labours, other ſtudies are neceſſary; and that, unleſs he can aſſert his own independence in active life, it will avail him little, to be favoured by the learned, eſteemed by the eminent, or recommended even by Kings. It is true, on the

other hand, that no external advantages can make any amends for the loſs of virtue and integrity, which alone give a perfect comfort to him who poſſeſſes them. Let a man, therefore, who wiſhes to enjoy, what no fortune or honour can beſtow, *the bleſſing of ſelf-approbation*, aſpire to the glory given to *Pericles* by a celebrated Hiſtorian, *of being acquainted with all uſeful knowledge, of expreſſing what he knows with copiouſneſs and freedom, of loving his friends and country; and of diſdaining the mean purſuits of lucre and intereſt* *: this is the only career, on which an honeſt man ought to enter, or from which he can hope to gain any ſolid happineſs.

* Γνῶναί τε τὰ δέοντα, καὶ ἑρμηνεῦσαι ταῦτα, φιλόπολίς τε καὶ χρημάτων κρείσσων. Thucyd. 2. 60.

THE

INTRODUCTION.

PART I.

—

A

DESCRIPTION

ASIA.

——The flow'r and choice
Of many Provinces from bound to bound;
From *Arachosia*, from *Candaor* east,
And *Margiana*, to th' *Hyrcanian* cliffs
Of *Caucasus*, and dark *Iberian* dales;
From *Atropatia*, and the neighb'ring plains
Of *Adiabene*, *Media*, and the south
Of *Susiana*, to *Balsara*'s haven. MILTON.

A

DESCRIPTION

OF

ASIA.

CHAP. I.

The Perſian Empire.

*IRAN**, or the vaſt Empire, which we commonly call *PERSIA*, is a country bounded on all ſides by ſeas or rivers. It has the *Indian* ſea on the ſouth, and the *Caſpian* directly oppoſite to it: the *Perſian gulf*, or, as the *Aſiaticks* call it, the *Green Sea*, the *Tigris* and *Euphrates*, the *Cyrus* and *Araxes*, the *Oxus* or *Bactrus*, and the five branches of the *Indus*, divide it on the other ſides from *Arabia*, from *Syria*, from *Georgia*, from *Turkeſtan*, and from *India*. As all the provinces in this Empire muſt have changed their boundaries in a courſe of ages, it will not be eaſy to reconcile exactly the accounts of ancient and modern Geographers; but we

* ايران

ſhall attempt to make them agree as nearly as poſſible.

*PARS**, or *Perſis*, has on the ſouth a gulf, to which it gives its name, and along which it extends near three hundred leagues: it has *Kermán* on the eaſt; *Khuziſtán* on the weſt; and a vaſt deſert, named *Noubendigán*, which embraces it on the north, divides it from *Khoraſán*, or, *The Province of the Sun*. On the border of this deſert is the beautiful *valley of Raván* †, often alluded to by the *Arabian* poets, which is reckoned one of the *four Paradiſes of Aſia*; the other three are *the vale of Damaſcus*, *the banks of the river Obolla*, and *the plain of Sogd*, in the midſt of which ſtands the flouriſhing city of *Samarcand*: all theſe places are ſaid by travellers to be delightfully pleaſant; and the mildneſs of the air, joined to the clearneſs of the rivulets, which keep a perpetual verdure on the plains, give us the idea of the moſt charming ſcenes in nature.

The fineſt cities in *Perſis* are, 1. *SHIRAZ*, ſurrounded with pleaſant gardens, and famous for having given birth to the poets, *Hafez* and *Sádi*: its inhabitants are fair and well made, and are remarkable for the livelineſs of

* پارس † In *Perſian* شعب بران

their wit. 2. *YEZD*, the birth-place of *Sharfeddin Ali*, an elegant author, who wrote the life of *Tamerlane*: and, 3. *FIRUZABAD*, or, *The Region of Happineſs*, where a very able grammarian was born, who compiled an admirable dictionary of the *Arabick* language, which he juſtly entitled * *Alcâmûs*, or, *The Ocean*; he lived in the fourteenth century, and *Tamerlane* is ſaid to have made him a preſent of five thouſand ducats: he is uſually called *Firûzabâdi*.

When you have paſſed the deſert of *Noubendigân*, you enter the province of *KHORASAN*, the *Bactriana* of the Ancients: it is the moſt eaſtern kingdom of Iran, and takes its name from *Khôr* †, an old word for the *Sun*. It is bounded on the north by the *Oxus*, on the weſt by a deſert, and on the eaſt by the mountains of *Candahár*, which ſeparate it from *India*. Its principal cities, all of which have been at different times the ſeats of Kings, are, 1. *BALKH*, where *Lohoraſp*, ſucceſſor to *Cyrus*, retired, having placed his ſon upon the throne of *Perſia*; it was the birth-place

In *Arabick* القامرس

† In *Perſian* خور * This word is uſed by *Ferduſi*; but, in the modern language of the poets, it is commonly joined with شيد a word of the ſame meaning.

of *Mirkhond*, the hiſtorian, and of the ſublime poet *Gelaleddin*, who wrote the *Méſnavi*, a moral work, highly eſteemed in the Eaſt. 2. *HERAT*, the *Aria* of the *Greeks*, whence the territory depending on it was called *Ariana*; it was a magnificent City, till it was ruined by the Tartars: the learned *Khondemir*, who was born in it, gives us a full deſcription of its palaces, moſques, and gardens, in the twelfth chapter of his General Hiſtory. 3. *MERU SHAHJAN*, or, *The Delight of Kings*; it was once a pleaſant city, but had the ſame fate with *Herat*. 4. *NISHAPOR*, which was built or repaired by *Shapor*, ſon of *Ardeſhir*. Several excellent men were born in this City, the chief of whom were *Attár*, who wrote a *Pendnáma*, or book of *Inſtructions*, and *Cátebi*, who compoſed a poem *on the loves of Baharám*, king of *Perſia*, and the fair *Gulendám*. The great ſquare of this city was called *Meidán*, in which was born a learned grammarian, thence named *Meidáni*, who publiſhed a large collection of *Arabian* proverbs, with elaborate notes. The other populous city of *Khoraſan* is, 4. *TUS*, now called *MESHEHED*, or, *The Tomb of Martyrs*; which was made in this century *the Capital of Khoraſan*; it was the native city of the aſtronomer *Nuſireddin*, and the poet *Fer-*

dûſi, who, after a number of adventures, ended his days in it. The little town of *JAM* or *ZAM* deſerves to be mentioned among theſe cities, becauſe it was the birth-place of the illuſtrious *JAMI*, a moſt animated and elegant poet, whoſe beautiful compoſitions, on a great variety of ſubjects, are preſerved at *Oxford* in twenty-two volumes. He flouriſhed in the middle of the fifteenth century, and dedicated one of his poems to *Mohammed* II. The cities of *Balkh*, *Herat*, and *Meru*, or at leaſt the names of them, are very ancient: they are ſaid to be mentioned by *Zerduſht*, in the firſt ſection of his *Pazvnd*, among the ſixteen delightful places, which *Ormuſd* raiſed, and *Aherman* endeavoured to deſtroy.

*SEGESTAN**, or *SISTAN*, the *Drangiana* of the Greeks, has part of the *Deſert*, and *Kerman*, on the Weſt, and on the Eaſt the country of *Gour*, famous for a rich mine of turkis-ſtones, between which and *India* lies the territory of *Ráver*; it touches alſo, at its eaſtern boundary, the province of *MULTAN*, which makes a part of *Sind*: it has another deſert, and part of *Macran*, on the ſouth, and joins on the north to *Zableſtán*. The country of *Segeſtan* conſiſts chiefly of plains, and is

* سجستان

very fruitful in palm-trees; it is alſo rich in mines of gold, the ore of which is uncommonly pure. Its chief cities are, 1. *BOST*, whence a moral poet of great reputation in *Perſia* was named *BOSTI*; and, 2. *ZERENGE*, which was a populous and commercial town during the reign of the *Soffarian* princes. This province, and *ZABLESTAN*, the ancient *Arachoſia*, were conſidered as one principality by the old *Perſians*; and *Roſtam*, the commander under *Cyrus*, held it as a fief from the Kings of *Iran*. The cities of note in *Zableſtán* are, 1. *CABUL*, which, indeed, is generally reckoned the capital of another province, named *CABULISTAN*, and no man, as the Indians ſay, can be called the ruler of *India*, who has not taken poſſeſſion of *Cábul*. 2. *MEIMEND*, an agreeable town, ſurrounded with meadows, watered by freſh ſtreams, and with gardens that produce excellent fruit. 3. *GAZNA*, or *GAZNIN*, from which the family of *Mahmûd*, who conquered theſe provinces in the tenth century, were called *Gaznevis*; it is an unpleaſant city, and its inhabitants are forced to ſend to *Meimend* for their fruit and herbage: this city, as well as *Cábul*, was under the dominion of the *Indian* Emperor in the preſent century, but they were an eaſy conqueſt to

the *Perſians*. 4. *BAMIAN*, which *Genghiz* took by ſtorm in the year 1224, and almoſt ruined, in the violence of his grief for the loſs of his grandſon, who was killed during the ſiege.

We may place the large province of *SIND** next to *Segeſtán*, becauſe, though it is generally reckoned a part of *India*, yet it comprehends both *MOCRAN*, the ancient *Gedroſia*, and *MULTAN*, which have been conſidered as provinces of *Perſia*; and here we may obſerve, that the *Eaſterns* divide the *Indian* Empire into two parts, which they call *HIND*, and *SIND*: by *Hind*, in its ſtricteſt ſenſe, they mean the diſtricts on both ſides of the *Ganges*, and by *Sind*, the country that lies on each ſide of the *Sindáb* or *Indus*, eſpecially where it diſcharges itſelf into the ocean. *Sind*, therefore, including *Mocrán* and *Multán*, is bounded on the ſouth by the *Indian* ſea, which embraces it in the form of a bow: it has *Hind* on the eaſt, and on the weſt, *Kermán*, with part of *Segeſtán*, which alſo bounds it on the north; but if, with ſome Geographers, we make it compriſe even *Zableſtán* and *Cábul*, its northern limits will extend as far as *CASHMIR* †, that delightful and extraordinary val-

* سند † In Perſian كشمير

ley, celebrated over all Aſia for the ſingular beauty of its inhabitants, the ſerenity of its air, and the abundance of its delicious fruits: if, again, we include *Caſhmír* alſo in this diviſion of *India*, it will reach as far northward as *TIBIT* or *TOBAT*, the country of the fineſt muſk, which has *China* on the eaſt, and Oriental *Tartary* on the weſt and north; but we are wandering from our road: let us return to *Iran*.

The principal cities of *Sind* are, 1. *DAIBUL*, where the *Portugueſe* had a ſettlement. 2. *MANSURAT*, which we by contraction call *Surât*, ſituated in the territory of *KAMBAIA*, a city well known to our merchants and travellers: and 3. *BIRUN*, famous for being the birth-place of *Abu Rihán* an excellent Aſtronomer and Philoſopher, who travelled forty years in *India* in ſearch of knowledge; though ſome writers ſuppoſe him to be a native of another *Birún* in *Kharézm*.

Between *Mocrán*, the mountains of which are waſhed by a branch of the *Indus* and *Perſis*, is the province of *KERMAN* *, or, as the Ancients call it, *Carmania*; which is bounded by the deſert on the north, and on the ſouth by the *Perſian* gulf: the ſoil of *Ker-*

* كرمان

mán is extremely dry, as it is watered by no conſiderable river. The cities of this province are, 1. *SIRJAN*, which the inhabitants have contrived to water with artificial canals. 2. *ZEREND*, and 3. *HORMUZ*, which was formerly on the continent, but was afterwards transferred to an iſland of the ſame name in the gulf of *Perſia*. The commerce of this city was removed by the *Perſians* to the port of *Abbas*, or *Gomrón*. Many learned men were born in *Kermán*, the moſt celebrated of whom were the poets *Khájah*, *Kermáni*, and *Omadeddín*: the firſt of them was remarkable for the richneſs and ſplendour of his ſtyle, the ſecond for the correctneſs and elegance of his verſes; they both left collections of their Odes and Elegies.

To the weſt of *Pars* is the province of *KHUZISTAN**, which the Greeks called *Suſiana*; it has no mountain in it; but conſiſts wholly of large plains. It has part of *Perſian Irák* on the north, the Gulf to the ſouth; and it extends weſtward as far as the plains of *Wáſſet*, and the port of *Baſra*, whence Milton ſays

—*The ſouth*
Of Suſiana, *to* Balſára's *haven.*

* خوزستان

But he pronounces the word *Baſra* very improperly, and makes alſo a conſiderable miſtake, in putting into the mouth of *the Tempter* the name of a city, which *was not built till ſix hundred years after the temptation.* The principal cities of *Khuziſtán* are, 1. *TOSTAR* or *SHUSTER*, the ancient *Suſa*, famous for a manufactory of rich velvets. 2. *AHWAZ*, which has a large territory, or rather province around it: the country of *Ahwaz* contains the ſmaller cities of *Corkób*, *Douràk*, *Ramhormoz*, and *Aſcar Mocram.*

ARABIAN or *Babylonian IRAK**, the ancient *Babylonia* or *Chaldea*, compriſes the diſtricts, which lie on each ſide of the *Tigris*, and conſequently has *Meſopotamia* on the weſt, and *Cúhiſtán* or *Parthia* on the eaſt. This was the ſeat of the *Babylonian* princes; and the ruins of *Babel* or *Babylon* are ſtill ſhown at ſome diſtance from *BAGDAD*, the capital of the province; which was built in the middle of the eighth century by the Calif *Almanſór*. This city was raiſed on the ſpot, where a Perſian princeſs had formerly built a palace, which ſhe called *the gift of Bag*, the name of her idol; but Almanſor named it *the Manſion of Peace*, becauſe he had juſt

* عراق عربي.

put an end to a fortunate war, when the city was finiſhed. *Bagdád* was alſo called *ZAURA*, by which name the illuſtrious and amiable *Togrâï* mentions it in his poem, entitled *Lamia*. The *Arabians*, who inhabited this City under the Califs, were remarkable for the purity and elegance of their dialect; whence *Sadi* boaſts, that he knew the art of love, as well as a native of *Bagdád* ſpoke the language of *Arabia*. The *Tartars*, *Perſians*, and *Turks* have been ſucceſſively in poſſeſſion of this city: it was taken in the year 1638 by the Sultan *Morad* III. and it has remained to this day in the hands of the *Turkiſh* princes, for *Ahmed*, who governed it in the preſent century, had the addreſs to defend it againſt the repeated aſſaults of the *Perſians*. The other conſiderable cities of *Irák* are; 2. *CUFA*, from which the ancient *Arabick* letters are called *Cúfick*, for the modern characters were not invented till the beginning of the tenth century. The neighbourhood of *Cufa* has been rendered ſacred to the *Perſians* by the tombs of *Ali*, and his ſon *Huſſein*, who was killed on the plain of *Kerbelá* *. 3. *HEIF*,

* Mr. *Hanway* has metamorphoſed this *Babylonian* plain into a *Perſian* Prophet, whom he calls *Gherbellai*. (Vol. iv. page 74.) Such a miſtake is very excuſable, as the name of *Kerbela* rings, ſays M. *d'Herbelot*, in all the elegies that

remarkable for a fountain of naphtha or bitumen, with which, according to the Oriental tradition, the tower of Babel was built on the plains of *Senaar*. 4. *MADAIN*, near which the ancient *Cteſiphon* probably ſtood; it was the metropolis of *Irak* in the reign of *Perviz*, whoſe throne of maſſy gold, covered with jewels, together with other ineſtimable treaſures, was found in it, after the battle of *Cadaſſia*, and plundered by the *Arabs*. 5. *HOLVAN*, where the Califs uſed to reſide in ſummer for the freſhneſs of its air; it ſtands in the mountains between the two *Iraks*: and, laſtly, *BASRA*, a commercial City well-known to our merchants; it is unpleaſantly ſituated, by reaſon of the uncommon dryneſs of the ſoil; but not far from it the river *Obolla* flows through a delightful valley, and makes it one of the moſt beautiful ſpots in *Aſia*. In this city was born the celebrated *Hariri*, who compoſed a moral work in *fifty diſſertations* on the changes of fortune, and the various con-

have been compoſed on the death of *Huſſein*; but the worthy writer had too great a confidence in his authorities. The twelve prophets, or, more properly, high-prieſts, of the *Perſians*, are *Ali*, *Haſſan*, *Huſſein*, *Ali* II. *Mohammed*, *Jafar*, *Muſa*, *Riza*, *Abu Jafar*, *Ali* III. *Haſſan* II. and *Mahadi*, who is ſuppoſed by the zealots of the ſect to be ſtill living, and doomed to appear on the laſt day with the *Meſſiah*.

ditions of human life, interſperſed with a number of agreeable adventures, and ſeveral fine pieces of poetry: the ſtyle of theſe diſcourſes * is ſo rich, elegant, and flowery, that a man, who underſtands them accurately, may juſtly be called a perfect maſter of the *Arabick* language.

PERSIAN IRAK, named alſo *CUHISTAN* or *the mountainous country*, and *GEBAL*, which has the ſame ſenſe in *Arabick*, ſeems to be the *Parthia* of the ancients: it is remarkable, that the words *Parthia* and *Perſia* were both taken from one word, that is *Pars* or *Parth*, for the *Aſiaticks* had a letter, which they ſometimes pronounced *th*, and ſometimes *s*; *Pars* † ſignifies a *Leopard*, and the country might, perhaps, have taken its name from its being infeſted with beaſts of that ſpecies: but this is only offered as a conjecture, and the fact, on which it is grounded, may happen not to be true; it adds, however, ſome weight to this opinion, that the people of *Aſia* frequently gave names to countries from the animals which were found in them, or the plants which they produced: thus part of *Africa* was, very probably, named *Libya*

* In *Arabick* مقامات *Mecâmât* or *Sittings*.

† In *Perſian* letters پارس

from *Lebia* *, which ſignifies a *Lioneſs* in the eaſtern dialects. It may be worth while to remark in this place, that the *Old man of the mountain*, who is mentioned in our accounts of the Cruſades, was no other than a Prince of the *Iſmaëlian* family, who reigned in *Gebal*, or *the mountainous province*, with the title of *Sheikh*, an *Arabick* word, ſignifying *an Old man* as well as a *Prince*.

The two *Iraks* are ſaid to be fine provinces; and their beauties are particularly deſcribed by the *Perſian* poet *Khacáni* in his poem entitled *Irakein*, the dual number of Irak.

The principal cities of *Cubiſtán* are, 1. *ISPAHAN*, which the *Sefi* family made the Metropolis of their kingdom. The ſplendour and riches of this city under *Abbas*, and his immediate ſucceſſors, are well known in *Europe* by the relations of *Chardin*, who has deſcribed them with a minute exactneſs; but for us, who prefer the genius of its inhabitants to the luxury of its Kings, it will be ſufficient to mention the learned men, who were born in it: the chief of them were *Omád Elcóteb*, who publiſhed the life of *Seláheddin*, whom

* In *Arabick* لبؤة

we call *Saladin*, in ſeven volumes, and *an account of the Siege of Jeruſalem* in a ſeparate work, both written in a flowery and elevated ſtyle: and the poet *Kemàleddín*, who left a *Diván*, or collection of his elegant verſes. 2. *HAMADAN*, an agreeable city, ſituated near the mountain *Alvénd*, and remarkable for a freſh and temperate air: it was the birth-place of an eloquent writer, who produced ſome rhetorical diſcourſes, in imitation of which, *Harîri* compoſed his admirable diſſertations. 3. *KOM*, where the richeſt *Perſian* ſilks were woven. 4. *CASHAN*, famous likewiſe for its manufactory of ſilk, and for the dangerous venom of its ſcorpions, which has even paſſed into a proverb. 5. *CAZVIN*, called alſo *Gemálabád*, or *the Region of Beauty*, where many able ſcholars and learned hiſtorians were born. 6. *REI*, the moſt northern city of *Parthia*, in which were born the ſublime philoſopher *Fakhreddín*, and the phyſician, commonly called *Rázi*, whoſe works begin to be known in Europe, as thoſe of *Boerhave* begin to be ſtudied in *Aſia*: and 7. *NOHAVEND*, celebrated for being the ſcene of the laſt battle, which the *Perſians* were able to give to the *Arabs*, who gained a complete victory under the command of *Ebn Yemen* in the year of Chriſt 641, on

a day which the *Arabians* call * *The victory of victories*. These cities, together with *Abher*, *Sava*, and others, have been exactly described by the traveller *Chardin*.

The province of *Cubistán* has on the East the vast desert of *Noubendigán*, and, on the West, *Azarbigian*, the ancient *Media*; its southern limits are the borders of *Susiana*; its northern, part of *Dilem* and *Mazenderán*.

AZARBIGIAN†, or *Media*, *ARRAN* or *Atropatia*, and *ARMENA*, or *Armenia*, are considered by some Eastern Geographers as One Province or Kingdom, and we may, therefore, describe them together. They are bounded on the east by part of *Cubistán*, and the *Caspian* provinces; on the west, by *Rúm*, or the lower *Asia*; on the north they have *Georgia* and *Circassia*; on the south, a canton of *Mesopotamia*, and *Curdistán*, part of the ancient *Assyria*. The most remarkable cities of *Azarbigián* are; 1. *ARDEBIL*, considered as sacred by the *Persians*, for containing the tombs of *Sefiaddín* and *Heider*, the venerable ancestors of the *Sefi* family. 2. *TABRIZ*, commonly called *Taurie*, which, in the last century, was a large and beautiful city, but has been much impaired during the

* In *Arabick* فتح الفتوح

† آذربيجان

late diſorders in *Perſia:* It ſtands at the foot of a mountain, which the Greeks called *Orontes*, a word corrupted, perhaps, from *Orond*; and a ſmall river winds through its ſtreets. The air of *Tauris* is cool, dry, and ſo healthy, that it is ſaid to have taken its name from its quality of reſiſting any noxious infection; for *Tâb* ſignifies *a fever*, and *Rîz* is the participle of *Rîkhten, to diſperſe**. There was an ancient city, which ſtood nearly in the ſame place, and, is called Ταῦρις by *Ptolemy*. The moſt illuſtrious perſon born at *Tabriz*, was the poet *Hemâm*, who flouriſhed in the thirteenth century, and was contemporary with *Sadi*. There is a very agreeable ſtory told by M. *d'Herbelot* of theſe two poets, which, though foreign from the ſubject of geography, deſerves to be inſerted. *Sâdi*, who ſpent his youth in travelling, happened to meet *Hemâm* in a certain city, either in a bath or at a banquet: they converſed for a long time without knowing one another, and diſcovered the places of their birth; ſome time after, *Hemâm*, obſerving that *Sadi* was almoſt bald, a defect imputed to the air of *Shiraz*, ſhowed him the bottom of a cup, which he held in his hand, and aſked him *how it happened, that the heads*

* In *Perſian* تبريز

of the Shirazians were like that cup? Sadi, without hesitating, took the cup, and, presenting the hollow part of it to his companion, *tell me first,* said he, *how it happens that the heads of the Tabrizians are like this? Hemám,* who was very rich and well born, was surprised at so smart a reply from a dervise, for *Sadi* used to travel in that dress, and began to treat him with more respect; "*You come,* "said he, *from Shiraz: do you know Sadi?* "*has he composed any new piece of poetry?*" *Sadi* replied, that he knew him, and repeated some of his finest verses. The other was highly pleased with them, and asked him, *if the people of Shiraz set any value on the poems of Hemám*; he answered, that they were greatly admired, and repeated a couplet taken from them, which intimated, "*that there was* "*a veil between his beloved and him, but that it* "*was time to remove it, and have a full view of* "*her perfections.*" Upon this they made themselves known to each other, and cultivated the strictest friendship till their death.

The great cities of *Arran* and *Armenia* are, *GANGIA,* and *ERIVAN,* its Capital, a large but unpleasant town, without any fine edifice in it, or any other ornament than a number of gardens, and vineyards. Some Geographers, and among them the prince of *Hamah,*

place in *Armenia* the cities which we conſider as belonging to *Gedrgia* or *Gurgiſtán*; theſe are *SHAMCUR*; and *TEFLIS*, a city not large, but tolerably elegant: it is waſhed on the eaſtern ſide by the river *Ker* or *Cyrus*, and defended on the other ſides by ſtrong and beautiful walls.

*SHIRVAN** and *DAGHESTAN*† or *The country of rocks*, are thoſe provinces which *Milton* calls

> ———The *Hyrcanian* cliffs
> Of *Caucaſus*, and dark *Iberian* dales.

. . . .

The firſt of them ſeems to be derived from *Shír*, a *lion*, and the ſecond from *Dágh*, a *cliff*. *Dagheſtan*, the ancient *Albania*, which is inhabited by a bold and warlike race of banditti, called *Lekzies*, reaches along the *Caſpian* to the borders of the *Ruſſian* Empire: it has on the north the vaſt deſert of *Capchác*, which has ever been the nurſery of hardy and untamed warriours; and extends from the *Wolga* to the immenſe regions of north-eaſtern *Tartary* or *Siberia*. The cities of *Shirván* are, 1. *BACU*, a port on the *Caſpian* lake, whence it is called *the Sea of Bácu*: 2. *SHAMAKHI*, a city well known to the

* شيروان † داغستان

Ruſſians: and 3. *DERBEND* or the *barrier*, which ſtands at the foot of Mount *Caucaſus* or *Keitáf*, and commands the *Caſpian:* this place was called by the ancients *Caſpiæ portæ*, by the Turks, *Demir Capi*, or, *the gate of iron*, and by the Arabs, *Bábelabwab* *, or the *important paſſage*. It was anciently conſidered as the boundary of the *Perſian* Empire, and an old king of *Perſia* built to the north of it a vaſt wall, like that of *China*, which has been repaired at different times, in order to prevent the incurſions of the *Khozárs*, and other ſavage nations, who infeſted the rocks between the *Caſpian* and *Euxine* ſeas. Some ruins of this mound are ſtill to be ſeen, and the cement of it is as hard as marble. This city was once thought ſo conſiderable, that the governor of it had the privilege of giving audience in *a golden chair*, whence the territory around it was called *Serîreudhehab*, or, *the throne of gold* †.

DILEM and *GHILAN*, the country, perhaps, of the ancient *Caduſii* and *Gelæ*, are deſcribed together by the illuſtrious Geographer *Abu'l Fedá*, prince of *Hámah*, who reckons but ſeven towns in them, neither of

* Literally, *The gate of gates.*

† In *Arabick* سرير الذهب

which are at all remarkable: theſe provinces, according to him, contain two degrees from ſouth to north, and about three from weſt to eaſt: Theſe two countries, joined to *TABERESTAN*, and *MAZENDERAN**, ſeem to form the great kingdom, called by the Ancients *Hyrcania* and *Margiana*. The capital of *Mazenderán* is, *ASTERABAD*; which ſtands in the territory of *Jorján*; and the chief city of *Tebereſtan* is, *AMOL*, the birth-place of *Ibn Jorir* or *Taberi*, an exact and agreeable Hiſtorian, whoſe work was publiſhed in *Arabick* at the beginning of the tenth century, and has ſince been tranſlated by eminent writers into *Perſian* and *Turkiſh*.

Khuarezm, or *KHAREZM*†, the country of the ancient *Chorasmii*, lies on each ſide of the *Oxus*, as far as the place where it formerly diſcharged itſelf into the *Caſpian*; ſo that it belongs partly to *Irán*, partly to *Turán*; it has great *Tartary* on the north and north-eaſt, *Khoraſán*, on the ſouth, and is bounded on the eaſt by the *Tranſoxan* provinces. The word *Kharezm* ſignifies in old Perſian *an eaſy conqueſt*, and took its name, we are told, from an expreſſion of *Cyrus*, who, having in this

* In *Perſian* تبرستان و مازندران

† خوارزم

country, defeated a numerous army of *Turanians*, with little loſs on his ſide, was heard to ſay *Kharezmi búd*, or, *it was an eaſy victory*; a tradition, which ſeems to prove the antiquity of the *Perſian* language, for *Rezm*, in the modern dialect, ſignifies *a battle*, and *Búd, it was*. The *Kharezmians* have always been eſteemed lovers of muſick and poetry; ſome of their verſes are preſerved in *Arabick*, which are very ſprightly and elegant. They have not a very warm climate, for their rivers are generally frozen in winter. The principal cities of *Kharezm* are, 1. *CORCANGE*, whoſe inhabitants uſed to traffick in raw ſilk and ſaffron; it ſtands on the weſt of the *Oxus*, which in this place bends its courſe to the north. 2. *CATH*, once the capital of the province. 3. *HEZARESB*, famous for a caſtle almoſt impregnable. 4. *DARGAN*, the firſt city which you enter, if you come from *Merú* in *Khoraſán*. 5. *ZAMAKHSHAR*, renowned only for being the birth-place of a great ſcholar and able grammarian, commonly called *Zamakhſhari**, author of a moſt learned and entertaining work in ninety-nine chapters, which he choſe to entitle *Al*

* In Arabick الزمخشري

Rabî, or *The Vernal Recreation* *: to theſe cities *Abulfeda* adds *FARABR*, a ſmall town cloſe to the *Oxus*, near which the river is fordable.

BADAKHSHAN and *TOKHARESTAN* †, the countries of the ancient *Maſſagetæ*, lie towards the ſource of the *Gihûn* or *Oxus*, and are ſeparated from *Turán* by the diſtrict of *Khotlán*, and the town of *Vakhſh*, which ſtands in a pleaſant and fruitful territory. There is a city alſo named *Badakhſhán*, near which are ſome mines, where the *balaſs* rubies are commonly found. We have a collection of poems by a native of this country, who is commonly called *Badakſhi*; one of his couplets is quoted by M. *d'Herbelot*, in which he compares the life of man to *an hour-glaſs, that is always alternately high and low* ‡. On the ſouth of *Badakhſhán* is the province and city of *CANDAHAR* §, ſituated in the

* In Arabick ربيع الابرار

بدخشان و طخارستان †

‡ The *Perſian* couplet is

اين فلك همچو شيشهٔ ساعتست
ساعتي زير و ساعتي زبرست

§ In *Perſian* قندهار

mountains, which the Greeks called *Paropamiſus.*

ALGEZIRAH, or the *Peninſula*, for ſo the *Arabians* call the province of *Meſopotamia*, lies, as its Greek name imports, between the two rivers *Tigris* and *Euphrates*, or, as the Eaſterns call them, *Degelah*, and *Forát*. This extenſive country is divided into four *Diár*, or *cantons*, which took their names from as many *Arabian* tribes, who formerly ſettled in them; that of *Becr* is beſt known to our Geographers. The principal cities of *Meſopotamia* are, 1. *ROHA*, called by our writers *Edeſſa*, which was taken by the Cruſaders, and afterwards recovered by the *Perſians* from *Baldwin*, King of *Jeruſalem*. 2. *HARRAN*, which the *Romans* called *Carrhæ*, where *Craſſus* and his army were defeated. 3. *RACCA*, not *Aracta*, as it is written in the maps, the birth-place of the aſtronomer *Batáni*, a very accurate obſerver of the heavens. 4. *NASSIBIN*, the *Niſibe* of the Ancients, which has been a ſubject of perpetual contention between the *Perſian* and *Roman* Emperors: and, 5. *MUSEL*, near which it is ſuppoſed, that *Niniveh* was anciently built; it was the native city of an excellent muſician, thence named *Muſeli*, who, by the power of his melody, is ſaid to have reconciled the

Calif *Al Raſhíd* to the fair *Maridah*, his miſtreſs, at whoſe behaviour he had taken ſome offence.

CHAP. II.

The Tartarian Kingdoms.

THE large and beautiful kingdom, which lies between the *Gihún* and *Sihún*, or the ancient *Oxus* and *Iáxartes*, is called by the Perſians *TURAN* *, by the Arabians, *Mawarannahar* † or, *The province beyond the river*, and by the Greeks *Sogdiana*, from the pleaſant valley of *Sogd*, which ſhall preſently be deſcribed: they might have called it *Meſopotamia*, if that name had not been before applied to another country. It has *Badakhſhan* on the eaſt, and on the north, the vaſt regions of *Turkeſtan* or *Scythia*, which reach to the confines of the *Ruſſian* and *Chineſe* Empires. The valley or plain of *SOGD* ‡, paſſes among the *Aſia-*

* تورران . † In *Arabick* ما وراء النهر

‡ In *Perſian* سغد

ticks for one of the moſt delightful ſpots in the world; it is an hundred and twenty miles in length, and ſixty in breadth, and a large river, named *Cai*, rolls through it, which branches into a thouſand clear ſtreams, that water the gardens and cultivated lands, with which the whole plain is covered. In the midſt of this vale ſtands the city of *SAMARCAND*, which was very rich and flouriſhing in the fourteenth century: the territory is now poſſeſſed by the *Uzbeks*, a warlike nation, who took it from the deſcendants of *Tamerlane*. That Conqueror was born at *CASH*, a pleaſant city, about a day's journey from *Samarcand*. In ſhort, *Sogdiana* lies in the ſame climate with *Italy* and *Provence*, and has the advantage of a ſky perpetually clear, the cooleſt rivers, and the moſt excellent fruits. The other famous cities of *Tranſoxiana* are, 1. *BOKHARA*, through which the Ruſſian merchants uſed to paſs in their journeys to *China*; it was in this century the ſeat of a ſovereign prince, whom *Mirza Mahadi* calls king of *Bokhara*, by which he means the whole territory of *Sogdiana*. 2. *NAKHSHEB*, where a celebrated author was born, who wrote in Perſian a book called *The Tales of a Parrot*, not unlike the *Decamerone* of *Boccace*. 3. *ZAMIN*, where the

fineſt manna of all *Aſia* is gathered. 4. *OSRUSNAH*, ſurrounded by a diſtrict, that has four hundred ſtrong caſtles in it. 5. *FARGANA*, the birth-place of a great aſtronomer, uſually called *Alfargáni*, who flouriſhed in the ninth century. The mountains near *Fargána* abound in turkis-ſtones, as well as in rich mines of gold and ſilver.

The vaſt Empire, which lies beyond the *Iäxartes*, between the dominions of the Czar and the Emperor of *China*, is called by the *Aſiaticks*, who ſpeak correctly, *TURKESTAN* *, or, *The country of the Oriental Turks*, an ancient and martial people, who, under the names of *Getes*, *Moguls*, and *Tartars*, have, at different times, poured in great numbers into the more weſtern and ſouthern kingdoms. The principal cities of *Turkeſtán* are, 1. *BALASAGUN*, which was once its Capital. 2. *SHASH*, which gives its name to a river that flows from the *Sihún*; and joins another called *Faráb*. 3. *SHAHROKHIA*, built by *Tamerlane* upon the birth of his ſon, whom he called *Shahrakh*, or, *Check with the rook*, becauſe he was playing at cheſs, and had juſt beaten his adverſary by that ſtroke, when he received news of the prince's birth.

* تركستان

This city ſtands on the banks of the *Iäxartes*, over which there is a large and elegant bridge in this part. 4. *FARAB*, or *FARIAB*, otherwiſe called *Otrár*, the birth-place of two very learned men, the great philoſopher and muſician *Al Fariábi*, and an able grammarian, known to us by the name of *Al Jouheri*, or, *The Jeweller*, who compiled a voluminous dictionary of the *Arabick* language, entitled *Seháh*, in which the principal words are illuſtrated by choſen paſſages from the old *Arabian* poets *. There is nothing very remarkable in the other cities of *Turkeſtán*, as *Ilák*, *Toncát*, and the reſt: they ſtand between the ninety-ninth and hundred and firſt degrees of longitude, and are between forty-one and forty-three from the Equator. The province of *KHOTOLAN* deſerves, indeed, to be more particularly mentioned; it lies between *Tartary*, *Bádakhſhan*, and the ter-

* This laborious ſcholar loſt his ſenſes through an exceſs of learning, and was killed by a fall in a mad attempt to fly with a pair of waxen wings. The title of his work *Sehah* صحاح ſignifies *purity*, and alſo *health*; which gave occaſion to a ridiculous miſtake of a *French* Orientaliſt, who tranſlated the life of *Tamerlane*, from the *Arabick*: the hiſtorian, ſpeaking of the death of a certain *Arab*, ſays, *he died like the author of Sehâh*, that is, *by a fall from the top of his houſe*, which the Frenchman, not knowing the alluſion, tranſlates, *he died in perfect health*.

ritory of *Balkh*; its chief city, which has alſo a conſiderable diſtrict around it, is named *VAKHSH*; and the whole country is repreſented as fruitful, pleaſant, watered by ſeveral rivulets, and even rich in golden ore, which the ſtreams often bring down from the mountains mingled with their ſand.

At the extremity of *Turkeſtán*, are the countries of *KHATA* and *KHOTEN*, which border on *China*, and, in this century, were governed by an independent King, who ſent an ambaſſador to *Nader Shah*. The city of *Khoten* has a large territory round it of the ſame name, which is famous for producing very fine muſk, equal to that of *Tibet*. A *Perſian* poet, quoted by *Golius* in one of his manuſcripts *, alludes to the muſk of this country in the following paſſage: 'When 'thy charming letter was brought to me, I 'ſaid; "Is it the zephyr that breathes from "the gardens, or is the ſky burning wood of "aloes on the cenſer of the ſun? or is a ca-"ravan of muſk coming from *Khoten*†?" To

* See the *Bibliothéque Orientale*, p. 999. where, by ſome accident, the original of the third verſe is omitted.

† In *Perſian*,

مکتوب جانغزاي تو آمد بسوي من
کفتم مکر صبا از چمن رسید

underſtand theſe verſes, we muſt know, that the *Aſiaticks* have a cuſtom of perfuming their letters, which they tie up in little bags of ſattin or damaſk. The city of *CASHGAR* alſo, with its territory, belongs, according to ſome writers, to *Khatá*; as well as *KHANBALEK*, which the Eaſtern Geographers place actually in the *Chineſe* Empire; this is not the *Cambalu* of our travellers, which is properly called *Cabulig*, and ſtands forty-four degrees from the Line, and an hundred and three from the *Canaries*. *CARACUM* is likewiſe a city of *Khatá*, and is ſituated in a large plain *covered with black ſand*, from which it derives its name. All this extenſive Empire was conquered in the thirteenth century by *Tamugin* or *Genghiz*, who penetrated even into *China*, which his ſucceſſor *Octái* almoſt wholly ſubdued, and took the city of *Nám Kim*, or *Nang King*, where the *Chineſe* prince *Altún* burned himſelf and all his family, that he might not fall into the hands of the *Moguls*.

یا آسمان بحجر خورشید عود سوخت
یا کاروان مشک ز راه ختن رسید

CHAP. III.

The Indian Empire.

THE celebrated Empire of *India* is called by the Perſians *Hind*, or *HINDUSTAN**, *The Country of the Hindûs:* it is bounded on the weſt and ſouth by the Ocean, on the north by *Candahár* and *Turán*, on the eaſt by *Chîn* or *China*; for ſo the *Aſiaticks* call the Peninſula beyond the *Ganges*, which compriſes the kingdoms of *Tipra*, *Aſám*, *Aracan*, and *Siam*. The country of *Hind* is divided into three parts; 1. *Guzerat*, or *DECAN*, including moſt of the ſouthern provinces, and, among them, the city and territory of *SUMENAT*, where *Sadi*, as he tells us in his Boſtán, had an adventure with the worſhippers of an ivory image, whoſe artful contrivance he detected at the hazard of his life. 2. *MALABÁR*, or, *The country of the Malais*, which includes what the *Arabians* call *Beladelfulful*, or, *The land of Pepper* †, and is terminated on the ſouth by the cape of *Comron*, famous for pro-

* هندوستان

† In *Arabick* بلادالفلفل

ducing the beſt aloe-wood, a favourite perfume of the *Aſiaticks:* to the ſouth-weſt of this promontory are the numerous iſlands, which we call *Maldives*, and the Arabs *Rabíhát*, and a little to the ſouth-eaſt, the famed *Serandíb* or *Seilán*, which produces ſo many precious perfumes, jewels, and ſpices. M. *d'Herbelot* remarks, that the *Eaſtern* Geographers ſay nothing of the cinnamon, with which *Serandíb* abounds, and, as they call that ſpice *the wood of China*, he imagines, with ſome appearance of probability, that it was tranſplanted to *Seilán* by the *Chineſe*, who, as it is currently reported, had once a great connection with the natives of that iſland. Farther eaſtward are the iſlands of *Samander*, or *Sumatra*, *Rámi*, or *Lameri*, which may, perhaps, be *Java*, though, by the accounts of it, one would take it for the ſame with *Samander*, and then *Albinoman* will be *Jáva*, *Jálús*, the *Moluccas*, and *Mehruge*, or *Soborma*, *Borneo*; to which iſle the Eaſterns ſeem to confine their knowledge of *Aſiatick* Geography*; for what they call the iſle of *Anam*, is no other than the ſouthern part of the peninſula, which the ancients named *The golden Cherſonneſe*; and

* They pretend, that a city called *Jámcút* is ſituated at the extremity of our Hemiſphere.

as to *Sinf*, *Sili*, and *Sindafálat*, they are rather ports on the coaſt of *China* than iſlands. The city of *Khancú*, which the learned *African* Prince *Edriſſi* mentions, ſeems to be the *Cantón* of our merchants.

The third diviſion of *Hind* is called *MABER* * by the *Arabians*, and extends from the gulf of *Bengal* on both ſides of the *Ganges* as far northward as the ſtraits of *Kupele*; and here we may obſerve, that it is uſual with the *Aſiaticks* to give the ſame name to the countries, which lie on both ſides of any conſiderable river: thus the province of *Sind* is divided by the *Indus*, *Khareżm* by the *Oxus*, *Paleſtine* by the *Arden* or *Jordan*, *Egypt* by the *Nile*, and this part of *India* by the *Ganges*. The ancient ſyſtem of government, which prevailed in this country, ſeems to have been perfectly feudal; all the territories were governed by *Rái's* or *Rájas*, who held their lands of a ſupreme lord called *Belhár*, the ſeat of whoſe reſidence was the city of *CANNOUGE*, now in ruins. There is a curious book at *Oxford*, which was preſented to the Univerſity by Mr. *Pope*, and contains the pictures of all the Kings who reigned in *India*, from the moſt early times to the age of *Timúr*, whoſe deſcendant *Báber* founded the mo-

* In *Arabick* ... or *The-taſſare*.

narchy of the *Moguls* at the opening of the ſixteenth century.

DEHLI, called alſo *Shahgehánabád*, was the Capital of a kingdom, which bore the ſame name, where a race of *Mahomedan* princes reigned before *Tamerlane*, who were lovers of poetry and eloquence, and liberal patrons of learned men: this City, as well as a great part of the *Indian* Empire, has been agreeably deſcribed by M. *Bernier*, who tells a pleaſing ſtory of two *Raja's*, named *Gemel* and *Polta*, who were beſieged in a caſtle by Sultan *Acbar*, where, fearing to be led in chains by an inſulting Conqueror, they made a deſperate ſally, in which they loſt their lives fighting boldly to the laſt moment: he adds, that *Acbar* ordered the ſtatues of theſe two illuſtrious brothers to be cut in marble upon two elephants, and placed over the gates of *Dehli*. To the north-weſt of this city ſtands *Lahawar* or *LAHOR*, the capital of *Penjáb*, or, *The five Rivers*, a province ſo called, becauſe the *Indus* is in that part divided into five large branches: it ſeems to have been the ancient kingdom of *Pór* or *Porus* *, which is almoſt the only *Aſiatick* word that the Greeks have

* In *Perſian* پور which ſignifies alſo in Indian *a manſion, an abode, a city*; hence *Bijapór*, بيجاپور uſually called *Viſapor*.

not corrupted. Our travellers mention a fine road of two hundred and fifty leagues, with rows of beautiful trees on each ſide, that reached from *Agra* to *Labór*; and it is obſervable that the *Perſians* call that city alſo *Ráhver* *, in alluſion, perhaps, to this road. We cannot forbear mentioning in this place the city of *BENARES* on the *Ganges*, famous for an academy or college of *Indian* prieſts, commonly called *Bramens*, who once poſſeſſed all the learning of *India*, and ſpoke the language, in which *Bidpai* wrote his excellent fables: there are ſome of this fraternity remaining, but their learning, it is probable, has not been preſerved among them in any great degree, and their ancient language begins, like the *Greek*, to be reſpected rather than known.

CHAP. IV.

The Turkiſh Empire.

THE *peninſula of ARABIA*, for ſo it is called by the eaſtern Geographers, has the gulf of *Perſia* on the north-eaſt, and the ſea of *Om-*

* In *Perſian* راهوار literally, *having a road.*

mán on the ſouth, whence the province, that lies between them, took the name of *Bahrein*, or *The Two Seas*; it is bounded on the weſt by the *Bahar Al Yemen*, or *Red Sea*, which has alſo the name of *Colzom*, taken from a town of *Egypt*, now entirely ruined; on the north it has *Shám* or *Syria*. The triple diviſion of *Arabia* into *Yemen*, or the *Happy*, *Hejáz*, or the *Deſert*, and *Hajar*, or the *Stony*, is well known to every reader: yet it will not be uſeleſs to add a ſhort deſcription of thoſe three provinces.

*YEMEN**, a delightful country, which had its *Arabick* name from the advantages of its ſituation; is divided from *Hejáz* by high mountains and vaſt deſerts; it produces the fineſt incenſe, and other valuable perfumes: the ſweetneſs of its fruits, the refreſhing ſhade of its woods, and the coolneſs of its rivers, which flow perpetually down the mountains, make ample amends to its inhabitants for the heat of the climate, which muſt needs be very intenſe, as the city of *ADEN* is but eleven degrees from the Line. Its other principal cities are, 1. *SANAA*, which was the ſeat of the *Tobái's*, or ancient kings of *Yemen*. 2. *ZEBID*, nearly in the ſame la-

* يمن

titude, a commercial city, known to the merchants, who ſail from *Ethiopia* or *India*. 3. *Mâreb*, or *Saba*, the city of the *Arabian* Princeſs who viſited *Solomon*, ſituated in a fertile territory called *HADHRAMUT*, the *Hydramyxne* of *Ptolemy*. We muſt not omit, that the entrance into the Red Sea is called by the Arabians *the gate of tears* *, becauſe that part of the ocean is extremely dangerous.

HEJAZ, or the *Deſert*, is principally celebrated for its two cities, *MECCA*, the birth-place of *Mahomed*, renowned over all Aſia for its *Caaba*, or *Square Temple*, which the old *Arabians* uſed to decorate with the moſt beautiful compoſitions of their poets, written in golden characters on the ſilky paper of *Egypt*; and *YATREB*, or *Têiba*, called alſo, by excellence, *ALMEDINA*, or *The City*, in which the Arabian lawgiver was buried.

The chief city of *HAJAR* is *YAMAMA*, which gives its name to the territory around it: this was the country of the ancient people called *Thamûd* †; who were extirpated, according to the traditions of *Arabia*, for refuſing to break their idols at the command of the prophet *Sâleh*.

* In Arabick باب المندب *Bâbelmandeb*.
† In Arabick ثمود.

*SHAM**, or *Syria*, has *Hajar* on the ſouth, and part of the lower *Aſia* on the north; its eaſtern and weſtern limits are the *Euphrates* and the *Mediterranean*. This country is ſo well known to our hiſtorians, ancient and modern, and to all our travellers and merchants, that very little needs be ſaid of it in this place; there is ſcarce a city in it, which has not had its particular hiſtory, written in ſeveral volumes by authors, who ſeemed to forget how ſmall a part of the globe they inhabited, compared with the vaſt Empires deſcribed in the preceding pages. The two principal cities of *Syria* are, 1. *DAMASHC*, or *Damaſcus*, near which is a valley or plain repreſented by the Arabians as a moſt charming ſpot, and *one of the four paradiſes of Aſia*. 2. *HOLAB*, or *Aleppo*, where the learned *Pocock* acquired ſo perfect a knowledge of the *Arabick* language. 3. *JERUSALEM*, or *Alcods*, *The Holy*, which is ſtill held ſacred by the Mahomedans, who, whatever may be ſaid to the contrary, are certainly *a ſect of Chriſtians*; if, indeed, they deſerve the name, while they follow the impious hereſy of *Arius*.

RUM†, or the *Roman* provinces, which are

* شام † روم

alſo called *Anatolia*, have the Empire of *Iran* on the eaſt, and are bounded on the other ſides by the *Black Sea*, the *Archipelago*, and the *Mediterranean*; this is the country ſo juſtly famed for producing many of the great poets and fine writers of the ancient world, ſo that, whatever may be ſaid of the *Perſian* and *Arabian* compoſitions by thoſe who are unable to read them, it cannot be denied even by *them*, that *Aſia* has given birth to men of the brighteſt parts, and the moſt exalted genius. The *Thracian Boſphorus*, ſo frequently mentioned in the fictions of the old poets, ſeparates this part of *Aſia* from the city of *CONSTANTINOPLE*, which was made the ſeat of the *Turkiſh* Sultans in that memorable period, when *learning revived* in Italy, and *the art of printing*, which was then invented, ſerved to promote and to fix it; when our apartments were firſt adorned with *the vaſes of China and the ſilks of India*; when *a new world was diſcovered* and ſubdued; when the light of reaſon and liberty was ſpread over part of *Chriſtendom*, and delivered it from the worſt of oppreſſion, *the tyranny of ſuperſtition and impoſture*.

THE

INTRODUCTION

PART II.

A

SHORT HISTORY

OF

PERSIA.

——— Here thou beholds
Assyria, and her Empire's ancient bounds,
Araxes, and the *Caspian* lake; thence on
As far as *Indus* east, *Euphrates* west,
And oft beyond———For now the *Parthian* king
In *Ctesiphon* hath gathered all his host
Against the *Scythian*, whose incursions wild
Have wasted *Sogdiana*.

MILTON.

A

SHORT HISTORY

OF

PERSIA.

CHAP. I

The Piſhdadian Family.

CAIUMARAS *, whom ſome have ſuppoſed to be *the King of Elam* mentioned in the Scripture, founded the Perſian Empire, and fixed the ſeat of it in the province of *Azarbigian*. He was oppoſed in his noble enterpriſes by the inhabitants of the mountains and foreſts, who, like the wild *Tartars* and *Arabs*, dwelled in tents or caverns, and led a rambling life among rocks and in deſerts. The rude appearance of theſe Savages, compared with the more poliſhed manners of thoſe, who firſt began to be civilized, gave riſe to *the fiction of Dæmons and Giants* among the *Perſians*, who call them *Dives* † and repreſent them as declared enemies to Man. Before

* كيومرث † ديو

B. C. 865. *HUSHENG* *, Grandſon of *Caiumaras*, was, probably, contemporary with *Minos*, and, like him, was eminent for his Juſtice and excellent Laws, which gained him the ſurname of *Piſhdâd* †, or *The Legiſlator*, whence the firſt race of *Perſian* Kings took the name of *Piſhdadians*. He taught Agriculture to his ſubjects, and made great improvements in the art; he adviſed them to water their fields with artificial canals, a cuſtom ſtill frequent in *Perſia*, where the ſoil is uncommonly dry. He alſo diſcovered mines of iron in his kingdom, which metal he wrought into weapons, and tools for huſbandry. He was the firſt, who bred dogs and leopards for hunting, and introduced the faſhion of wearing the furs of wild beaſts in winter. He is alſo ſaid to have built the city of *Shuſter* or *Suſa*, to have extended the bounds of his Empire, and to have penetrated as far as the coaſt of the *Indian* Sea.

B. C. 835. *TAHMURAS* ‡ ſucceeded his father *Huſheng*; he built ſeveral cities in the two provinces of *Irak*, and among them *Babel* or Babylon, and *Niniveh*, near the ruins of which the cities of *Bagdad* and *Muſel* are now ſuppoſed to ſtand. He aſſigned the government

* هوشنگ † پیشداد ‡ طهمورث

of these cities, with large territories annexed to them, to his most illustrious Ministers, who are known to us by the names of *Assyrian* and *Babylonian* Monarchs, though, most probably, they payed homage to the sovereign lords of Iran. B. C. 835.

This prince encouraged arts and manufactures, and particularly *the planting of rice, and the breeding of silk-worms*; he first used a complete suit of armour, and civilized many barbarous nations, whence he was called *Dîvbend* *, or, *The Tamer of Giants*.

GEMSHID † finished the City of *Istakhar*, or, as the *Greeks* called it, *Persepolis*, which his uncle *Talimuras* had begun, and the ruins of which are still known, by the name of *Chehlminár* ‡, or, *The Forty Pillars*. He introduced the use of the Solar Year among the *Persians*, and ordered the first day of it, called *Nuriz* §, when the Sun enters the Ram, to be solemnized by a splendid festival. This gave a beginning to Astronomy among his subjects, and at the same time, perhaps, to the idolatrous respect, which the common people afterwards showed to the Sun. *Gemshid*, or *Gem*, for he is known by both names, was a B. C. 800.

* ديوبند † جمشيد

‡ چهل منار § نوروز

B. C. 800. wife and magnificent prince: he was the firſt, who inſtituted publick baths, and encouraged his ſubjects to dive for pearls in the *Green Sea*, or *Perſian Gulf*; he invented tents and pavilions, and diſcovered the uſe of lime in building: he built a ſtrong bridge over the *Tigris*, which, according to the *Aſiatick* writers, was demoliſhed by the *Greeks*. Yet this illuſtrious monarch was unfortunate in war: he was driven from his throne by *Zohác*, a native of *Arabia*, and ſpent the remainder of his life in travel. The Queen, his wife, ſaved her ſon *Feridun* from the uſurper, and educated him in a diſtant retreat. The Perſians ſay, that *muſical inſtruments* were invented in the reign of *Gemſhid*; and they add, that *Pythagoras* and *Thales* were his Contemporaries.

B. C. 780. *ZOHAC* *, the Uſurper, was a deteſtable Tyrant: his cruelty forced the Perſians to revolt, and a General, named *Gáo*, having defeated him, drew the young *Feridún* from his retirement, and placed him upon the throne.

B. C. 750. *FERIDUN* † is conſidered by the Perſians as a model of every virtue: he gave the province of *Irak* or *Parthia* to his Deliverer *Gaó*, as a principality for life; and having ſent for

* ضحاک † فریدون

the ſtandard, which that officer uſed in his battle againſt *Zohác*, he adorned it with precious ſtones, and preſerved it in his treaſury *. B. C. 750.

Feridun, wiſhing to ſpend the laſt years of his life in a ſtudious retirement, divided his vaſt dominions between his three ſons: he allotted *Syria* and the weſtern provinces to *Salm*, who was, perhaps, the *Salmanaſſer* of the *Jews*; he gave the country beyond the *Oxus* to *Túr*, whence the *Tranſoxan* Regions were called *Túrán*, and aſſigned the kingdom of *Khoraſan* and all the heart of his Empire to *Irage*, his youngeſt ſon, whoſe ſhare took the name of *Irún*, which it ſtill retains. The two elder brothers, thinking this diviſion partial, made war againſt *Irage*, and ſlew him in a cruel manner; they would even have dethroned *Feridun*, had not *Manucheher*, ſon of *Irage*, a youth of great hopes, led a powerful army againſt them, and avenged the death of his father. This diviſion of the Perſian empire into *Iran* and *Turan* has been a ſource of perpetual diſſenſions between the Perſians

* This Standard, which bore for many ages the name of *Gaváni*, كاوانى is ſaid to have been brought into the field by the laſt King of the *Saſſanian* race, when his army engaged the *Arabs* at *Cadeſſia*, in the year 636 of our æra; but it was taken by *Saad*, *Omar*'s general, who diſtributed the jewels, which adorned it, among his officers.

B. C. 750. and Tartars, as the latter have taken every opportunity of paſſing the Oxus, and laying waſte the diſtricts of *Khoraſan*; they have even puſhed their conqueſts ſo far, as to overturn the power of the *Califs*, and afterwards to raiſe a mighty Empire on the banks of the *Ganges*.

B. C. 720. *MANUCHEHER* * made great improvements in the government of *Perſia*, and was the firſt who began to fortify his cities with ramparts and ditches. He was fond of improving gardens, and of cultivating curious plants. He was not fortunate in war, though his General and Vizir, the ſon of *Neriman*, was the braveſt hero of his age. In his reign the celebrated *Roſtam* is ſaid to have been born of *Rudába*, an Indian princeſs, by Zálzer or *The golden-haired*, a youth of exquiſite beauty and eminent virtues: but, as *Roſtam* was, certainly, a Commander under Cyrus, he muſt, if we place him under *Manucheher*, have lived above an hundred and fifty years; which is ſcarce credible, though ſuch a fiction may be allowed in the poems of *Ferduſi*.

B C. 695. *NUZAR* †, ſon of *Manucheher*, ſucceeded to the diadem, but not to the glory, of his father. While his court was torn in pieces

* منوچهر † نوذر

by a number of factions, *Afrâſiâb*, King of *Tûrân*, a lineal deſcendant from *Tûr*, ſon of *Feridûn*, paſſed the *Oxus* with a formidable army, and, having defeated the *Perſian* Monarch, ſlew him with his own hand. This Invader reigned twelve years in *Perſia*, but was forced by *Zalzer*, or *The Prince with golden Hair*, to repaſs the *Oxus*, and return to his own dominions. It is more than probable, that *Afraſiâb* was a common name for the Kings of *Aſiatick Tartary*, ſince the grandfather of *Cyrus*, whom we commonly call *Aſtyages*, bore the ſame name, and we cannot ſuppoſe Him to have been the firſt invader of *Perſia**. B. C. 695.

It was not long before the *Turanians* invaded *Iran* a ſecond time, and, by forcing the great commanders of *Perſia* to defend their own Principalities, reduced the power of the *Perſian* Kings to a ſhadow. *Afraſiab*, either the monarch above-mentioned, or another of his name, is reckoned the ninth king of *Perſia*. B. C. 667.

ZAV† was a prince of the royal line, and was placed on the throne by *Zalzer*; but en- B. C. 639.

* The family of *Othmân*, who now reign at *Conſtantinople*, are willing to be reputed deſcendants from this King of *Turan*, and are flattered with the Epithet of *Afraſiâb Jâh*, or افر اسیاب جاہ *Powerful as Afraſiâb*.

† زو

B. C. 639. joyed only *the title of King*, as the *Turanians* had overrun great part of his Empire, and kept him in continual alarm. These are the *Scythians* of our Ancient Histories, who are said about this time to have invaded the kingdom of the *Medes*; but our best historians are apt to confound them with *the Scythians of the North*.

B. C. 633. *GERSHASP* *, son of *Zav*, or *KISHTASP*, as some writers call him, reigned but a few years, if it could be called reigning, to have the *name* of *King*, and to be more helpless than his subjects: he was the last prince of the *Pishdadians*. During the reign of these monarchs in *Persia*, if we believe our Chronologers, *Dido* built *Carthage*, *Homer* wrote his Poems, which were afterwards brought into *Greece* by *Lycurgus*; the *Pyramids* of *Egypt* were raised by *Cheops*, *Cephren*, and *Nitocris*; the *Assyrians* founded a powerful Dynasty; Athens was first governed by *Archons*; and *Sabaco*, whom the *Persians* call Cús Pilderd †, or *with the Teeth of an Elephant*; because he first made use of that beast in his wars, became famous in *Ethiopia*, and spread his arms over all *Africa*. This warriour was contemporary with *Feridún*,

* گرشاسب † کوس پیلدند

who reigned, as we have ſeen, ſeven hundred and fifty years before Chriſt, at which time, ſays *Newton*, *Sabaco* the Ethiopian invaded Egypt. *Rome*, the rival of *Carthage* and *Athens*, was built in the reign of *Gerſhaſp*. B. C. 633.

CHAP. II.

The Caianian Family.

WHILE Zalzer, the moſt powerful prince of *Perſia*, was encamped in his province of *Seiſtán*, the Drangiana of the Greeks, *Afraſiab*, who had ſubdued all *Media*, conſidered himſelf as Sovereign of the Empire. By this time, another ſon of *Zav*, named *Cobád*, began to diſtinguiſh himſelf in his engagements againſt the *Turanians*, and, being aſſiſted by *Zalzer*, whoſe ſon *Roſtam* was very young at this time, he was enabled to drive the invaders from *Iran*, and to place himſelf upon the throne of his anceſtors. *Æſchylus*, who flouriſhed but an hundred years after this event, rightly attributes the recovery of B. C. 610.

B. C. 610. the Empire to this prince, whom he calls *a Mede, in his Tragedy of the Perſians*: "The "firſt Leader of the army, ſays he, was a "*Mede*; the next, his ſon, completed (or "rather promoted) this work, for wiſdom "guided his mind: the third was *Cyrus*, a "fortunate Man *." It is evident that theſe three kings are *Cai Cobád* †, *Cai Cáüs*, and *Cai Coſru* or *Khoſru*; whom the Greeks call *Cyaxeres*, *Darius* the *Mede*, and *Cyrus*. The firſt ſyllable of *Cyaxeres* is apparently the *Cai* of the *Perſians*, which ſignifies *a Great King*, and was prefixed to the names of thoſe three princes, whence the whole race were named *Caianians*. The Ancients tell us, that *Cyaxeres* ſlew the *Scythian* Chiefs at a feaſt, to which he had invited them; but the *Eaſterns* are ſilent on this head, and it ſeems more probable, that the *Tartars* were compelled by force to repaſs the *Oxus*; our authors make them retire beyond *Cholcos* and *Iberia*, confounding, as uſual, the *Oriental* with the *Northern* Scythians. *Cai Cobád* made ſeveral wiſe regulations in his kingdom, and ordered

* Μῆδος γὰρ ἦν ὁ πρῶτος ἡγεμὼν στρατοῦ,
Ἄλλος δ' ἐκείνου παῖς τὸδ' ἔργον ἤνυσε,
Φρένες γὰρ αὐτῷ δῆμον οἰακοστρόφουν.
Τρίτος δ' ἀπ' αὐτοῦ Κῦρος, εὐδαίμων ἀνήρ.

Æſchyl. Perſ.

† كي قباد

the publick roads to be divided into *parſangs* B. C. 610. or ſpaces of about four miles.

CAI CAUS * is called by our writers B. C. 600. *Darius the Mede*, and it may here be obſerved, that *Dára*, or *the Sovereign*, was rather an Epithet than a proper name of the *Perſian* Kings; ſo that the *Daricks*, or pieces of money, which were known at *Athens*, might have been coined by any *Perſian* Monarch, and have born that name without the leaſt impropriety. We muſt alſo remember, that the *Aſiatick* Princes *had ſeveral different names or titles*, which circumſtance has been the ſource of great confuſion in our hiſtories of the Eaſt. The *Perſian* writers mention nothing of the *Lydian* war; they only ſay, that *Cai Caüs carried his arms into the Lower Aſia, and was very ſucceſsful in his enterprize*. The *Turanians*, led by another *Afraſiab*, invaded *Perſia* a third time, and layed waſte the province of Media. *Siaveſh*, ſon of Cai Cáüs, being unjuſtly accuſed by *Sudába*, his father's concubine, of an attempt to violate her, went over to *Afraſiab*, who received him with open arms, and gave him his daughter in marriage. This Princeſs was called *Firenkis* by the *Perſians*, and *Mandane*, by

* کی کاؤس

B. C. 600. the *Greeks*, who had a ſingular fondneſs for ſoft and melodious names, and neglected truth itſelf for a pleaſing ſound. A few months after her nuptials, *Siaveſh*, who deſerved a longer life, was killed by a brother of *Afraſiab*, and the Princeſs, of whom *Khoſru* was ſoon after born, was obliged to fly with her infant. The young *Khoſru* was, ſome years after, ſeen by a Perſian General, who gueſſed by his features that he was the ſon of *Siaveſh*, and, his conjecture being confirmed by the Princeſs his mother, he brought them both into *Perſia*, where *Cai Cáüs* embraced his grandſon with the higheſt joy imaginable, and, after a ſhort interval, reſigned his throne to him,

B. C. 568. *CAI KHOSRU**, or *CYRUS*, whom the Perſians conſider almoſt as a Demi-god, determined to avenge the death of his father, and to deliver his kingdom from the tyranny of *Afraſiab*. He, therefore, aſſembled all his forces and gave battle to the Uſurper, who, on the other ſide, was ſupported by the Kings of *Khatai* and *India*: but the valour of *Cyrus*, and of his General *Roſtam*, prevailed againſt the united powers of ſo many Sovereigns, and Afraſiab loſt his life in the mountains of

* كي خسرو or كيخسرو

Media. This War is celebrated in a noble Poem, by the illuſtrious *Ferduſi*, who may well be called the *Homer* of *Perſia*. Whatever our Chronologers ſay, it is not eaſy to conceive, that the *Jews* were delivered by *this* Cyrus: the name *Coreſh*, uſed by *Iſaiah*, has no affinity with the Perſian word *Khoſru*, and we cannot ſuppoſe any corruption in the ſacred Text; whereas all the Perſian writers agree that a prince, named *Coreſh*, who was ſent by *Bahaman*, ſon of *Aſfendiar*, to govern Babylon in the room of *Baltazar*, actually protected the captive *Jews*, and permitted them to rebuild their Temple. Our hiſtorians, perhaps, deceived by the name *Cyrus*, which the Greeks gave both to *Khoſru* and to *Coreſh*, have fixed *the return of the Jews* much earlier than the truth. B. C. 568.

LOHORASP * was placed on the throne before the death of *Cyrus*, who lived ſome years after his reſignation. One would think at firſt, that he was the *Cambyſes* of the *Greeks*; but nothing can be more different than the characters of *Cambyſes* and of *Lohoraſp*; the firſt being deſcribed as a cruel tyrant, the ſecond as a virtuous and amiable Prince. He had a General named *Gudarz* †, who, accord- B. C. 530

* لهراسب † گودرز

B. C. 568. ing to the Oriental writers, puſhed his conqueſts very far into the weſt: this conqueror is ſuppoſed by *Mirkhond* and others to be *Nebuchadnezzar*, who, we know, invaded Syria and Judea; but he ſeems to have been the Prince, whom the Greeks called *Xerxes*, and who might, perhaps, have had the title of *King* after his victories; for it muſt be remembered that a word, which ſignified *King*, was applied by the Perſians to every Governor of a province, and the lofty title, *King of Kings*, which their monarchs afterwards aſſumed, was no more than *Ruler of Rulers*, or, *Chief of ſeveral Chiefs*. It is certain, that the Perſians have no monarch named *Xerxes*, or even *Shirſhah*, from which the *Greek* name is ſaid to be derived; and, though we can hardly ſuppoſe the word to be corrupted from *Guderz*, yet, when we reflect that the more *modern Greeks* have made *Varanes*, of *Beharam*, we cannot wonder at the corruptions of the Ancients. Our Chronologers place the reign of *Xerxes* after *Darius Hyſtaſpes*, and he might, perhaps, have outlived both *Lohoraſp* and his ſucceſſor.

B. C. 500. *KISHTASP* *, whom the Greeks call *Darius*, the ſon of *Hyſtaſpes*, transferred the

* كشتاسب

seat of Empire from Balkh in *Khoraſan* to *Iſtakhar*, for which reaſon he was better known to the *Europeans* than *Lohoraſp*, who led a retired life in the moſt Eaſtern province of his kingdom. In his reign *Zerdúſht* or *Zeratúſht*, whom we know by the name of *Zoroaſter*, publiſhed his moral work called *Zend*, or *The book of life*, which was followed by his *Pazend*, or a further *Confirmation of his Doctrine*, as the * word ſeems to imply: both theſe tracts were afterwards explained in a commentary entitled *Vaſta* or *Avaſta*; they inculcated the doctrine of *two Principles*, and recommended the worſhip of the good principle under the allegory of *Light*, which they oppoſed to the bad, whoſe Emblem was *Darkneſs*. The King was much inclined to this doctrine, and raiſed a number of † temples to *the Sun, the fountain of Light*; which the people, as uſual, conceiving in a groſs and literal ſenſe, began to adore the Effect inſtead of the Cauſe, and the figure inſtead of the archetype: the prieſts took the hint, and *the Sun* or *Mihr*, became really to them, as our Alchymiſts abſurdly conſider it, *a powerful Elixir, which transformed their baſe* B. C. 500.

* In Perſian زند *Zend* and پازند *Pazend*.

† In Perſian *a temple of fire* was called اتشخانه or اتشکده

B. C. 500. *metals into gold.* The chief of *Zeratûſht*'s Scholars was *Jamâſp* *, who publiſhed a ſtrange work upon Aſtrology. Not many years before this ſingular man, *Confucius*, or *Cûmfuçu*, as the Miſſionaries write his true name, reformed and poliſhed the people of *China*; and *Solon*, his contemporary, a ſublime Poet, as well as a perfect Stateſman, made admirable laws for the *Athenians*; ſo that this period was *the age of Philoſophers and Law-givers.*

B. C. 464. *ARDESHIR* †, or *BAHAMAN*, ſurnamed *Dirazdeſt* ‡, or, *The Long-handed*, is, no doubt, the *Artaxerxes* of the *Greeks*, who called him *Macrokheir*, a name literally tranſlated from the *Perſian*, and implying only a very extenſive power. We may ſafely place *the building of the ſecond temple* under the reign of this prince; ſince, for the reaſons before alledged, which appear very deciſive, and are confirmed by the teſtimony of the *Perſian* Hiſtorians, we cannot aſcribe the delivery of the *Jews* to the firſt *Cyrus*. The Eaſterns aſſure us, that *Ardeſhir* ſent a prince, named *Coreſh*, deſcended from *Lohoraſp*, to puniſh *Baltazar*, ſon of *Bakhtnaſſar*, who was grown

* In Perſian جاماسب

† اردشیر *Ardſhir* ſignifies in Perſian *a ſtrong lion.*

‡ دراز دست

very inſolent in his government of *Babylon*; B. C. 464. that *Coreſh* conquered *Baltazar*, and was raiſed by the King to the ſupreme command of that City, where he protected and encouraged the captive *Jews*. The *Perſians* could have no inducement to invent this tale, and as it was recorded in the oldeſt Annals of the kingdom, we cannot help giving ſome credit to it. They tell us alſo, that *Bakhtnaſſar* ſignified, in old Chaldean, *The Servant of Naſſar*, an idol of the *Babylonians*; but it ſeems a better opinion, that the true word was *Nebohadonaſſar*, derived from *Nebo*, *Hadon*, and *Aſſur*, which, we know, were names *of three Aſſyrian deities* *.

HOMAI †, a name which ſignifies *The* B. C. 440. *Bird of Paradiſe*, was the daughter of *Ardeſhir*, and ſat on the throne during the infancy of her ſon *Darab*. She raiſed a ſumptuous palace in the city of *Iſtakhár*, ſome pillars of which remain to this day; ſhe built alſo a city called *Semrem*, whence the learned M. *d'Herbelot* ſuppoſes her to be *Semiramis*; but

* *Roſtam*, the ſon of *Zalzer*, is ſaid to have been killed by a ſtratagem of *Ardeſhir*, and, by that account, he muſt have lived at leaſt an hundred years. *Hippocrates* and *Democritus*, both according to the Eaſtern traditions and our own hiſtories, flouriſhed in the reign of this Monarch.

† هماي

B. C. 440. our Chronologers place the reign of that Princeſs three hundred years earlier.

B. C. 424. *DARAB*, or *DARA**, whom the *Greeks* call *The Baſtard*, ſucceeded to *Homâi*. Here the *Perſian* hiſtories begin to be full of abſurd fables, for we may ſuppoſe that the Records of theſe times were loſt or neglected during the *Grecian* Wars. The Eaſtern writers tell a ſtory of *Darab*, which has quite the air of a romance; "that he was expoſed by his "mother, like the *Hebrew* Lawgiver, on a "river, which by its rapid current carried "him to the habitation of a dyer, who knew "him to be a child of high birth by the "trinkets, which adorned his cradle; that he "was educated by this honeſt man, who ſent "him to the wars, where he diſtinguiſhed "himſelf in fighting againſt the *Greeks*; that, "being introduced to the queen as a brave "youth, ſhe knew him by the jewels which "he wore, and which his reputed father had "reſtored to him." So far we may indulge theſe writers in the liberty of embelliſhing their Chronicles with lively tales; but we cannot ſo eaſily excuſe them, when they make *Alexander* the ſon of *Darab*, and tell us of a daughter of *Philip*, whom the king of

* دارا or داراب

Perſia married, but ſent back to *Macedon* after his nuptials, becauſe he found her leſs agreeable than he ſuppoſed her to be. Theſe are ſtories, which would be unworthy of *The Thouſand and One Days*. B. C. 424.

There ſeems in this place to be a chaſm of many years in the annals of the *Perſians*; for they ſay nothing of *Ardeſhir*, ſon of *Dara*, by **Parizádeh*, or *Paryſatis*, whoſe brother *Cyrus* led the *Greeks* to *Babylon* in that memorable expedition which *Xenophon* ſo elegantly relates; nor of the third *Ardeſhir*, whom our hiſtorians call *Ochus*, nor of *Arogus*, whoſe true name it has not been in my power to diſcover. Now if we ſuppoſe, as we reaſonably may, that theſe three Kings reigned about twenty-one years each, we ſhall bring the reign of *Dara* the Younger to the year 337 before Chriſt, which will agree tolerably well with the Chronologers both of *Aſia* and *Europe*. B. C. 400.

DARA the Younger is better known *to us*, than *to the natives of Perſia*; we may, however, be deceived in his character, for we repreſent him as a mild and benevolent prince, while they aſſert that he was ſevere, cruel, implacable. The *Perſians* cannot comprehend B. C. 337.

* In *Perſian* پری زاده born of an Angel, or *Fairy*.

B. C. 337. the motives that induced *Alexander* to invade the dominions of *Dara*; and they aſſign a number of ridiculous reaſons for it, which are too abſurd to be related: in many points, however, they agree with our hiſtorians. The ſucceſs of *Alexander*, and the battle of *Arbel* *, or *Arbela*, are too well known to need any further deſcription. *Dara* was aſſaſſinated about *three hundred and thirty years* before our epoch, and the Monarchy of the *Caianians* was transferred to the *Greeks*. While this family were on the throne of *Perſia*, the light of reaſon, and that of liberty, which ever attends it, were ſpread over the other parts of the world. *Harmodius* and *Ariſtogiton* ſlew the Tyrant of *Athens*, and the Lyrick Poets vied with each other in ſinging their praiſes; while old *Brutus*, nearly at the ſame time, incited the *Romans* to expel their oppreſſors, whoſe vices made the very name of *King* deteſtable; and, during the twenty-ſeven years of the *Peloponneſian* war, *Athens gave birth*, as *Aſcham* was fond of obſerving, *to more able Commanders, Orators, Poets, Hiſtorians, and Philoſophers, than the whole earth beſides could ever produce.*

How long the *Greeks* were able to hold

* In *Perſian* اربل Lat. 35° Long. 77° 20'.

the *Perſian* Empire in their own hands, or B. C. 337.
whether they ever intended to exclude the princes of *Perſia* from all ſhare in the government, are points not eaſy to be ſettled with any certainty; but, if we ſuppoſe that *the fifteen kings of the Aſhcanians*, who reigned before the birth of *Chriſt*, ſat on the throne twenty years each one with another, we ſhall place the riſe of that family three hundred years before our epoch; which calculation will not ſeem much amiſs, if we believe, what the *Perſians* aſſure us, that the ſucceſſors of *Alexander* reſerved for themſelves only *Irak* or *Parthia* and *Perſia*, properly ſo called, but *reſigned the more Eaſtern provinces to the princes of the royal family*; while the deſcendants of *Seleucus* reigned in *Syria*. The founder of this race was **Aſhac*, or *Arſhac*, whom the *Greeks* call *Arſaces*: his ſucceſſors, who were ſtyled *Kings of Parthia* by our Hiſtorians, reigned till about two hundred years after *Chriſt*, and are famous for nothing but *their Wars againſt the Romans*, in which they were always valiant, and often ſucceſsful. The laſt Prince of the *Aſhcanians*, or *Parthians*, was *Ardavân*†; known to us by the name of *Artabanus*, againſt whom *Ardeſhir*

* اشک † اردوان

B. C. 337. revolted, and transferred the empire to the *Saſſanians*.

CHAP. III.

The Saſſanian Family.

A. D. 202. *ARDESHIR BABEGAN**, whom our writers call *Artaxares*, was the ſon of *Saſſan*, a man originally in a low ſtation of life, but deſcended from a ſon of *Ardeſhir the Long-handed*, who was diſinherited in favour of *Homái*. He was ſurnamed *Babegán* from *Babeg*, his grandfather, who was a *Perſian* prince of eminent rank, and was ſo pleaſed with the amiable qualities of *Saſſan*, his ſhepherd, that he gave him his daughter in marriage. *Ardeſhir* was bold and warlike, yet a wiſe and learned prince, and is ſaid to have compoſed two excellent books, the firſt, a *Cárnáma*†; or *a Commentary of his life and actions*; the ſecond, a moral work, of which *Nuſhirván the Great*, ſome ages after, publiſhed a ſecond edition. Theſe were employ-

* اردشیر بابکان † In *Perſian* کارنامه

ments truly worthy of great Princes; but the Kings of *Europe* have not written many *Cárnámá's*, nor given many *leſſons of morality*. A. D. 202.

SHAPOR *, ſon of *Ardeſhir*, whom we call *Sapor*, built many cities in *Perſia*, and rebuilt that of *Níſhapór* †, which the *Macedonians* had deſtroyed. The name of this city is compounded of *Shapór* added to *Ní* or *Néi*, a *reed*, becauſe its ruins were overgrown with reeds, when *Shapór* firſt ſaw it. This Prince was very ſucceſsful in his wars againſt the *Roman* Emperors: he reduced all *Syria* and *Cilicia*, and took *Valerian* priſoner, but was checked in his career by the more fortunate arms of *Odenatus*. In his reign *Máni* ‡, a Painter, having learned by the converſation of ſome Chriſtians, *that the Redeemer had promiſed to ſend a Comforter after him*, formed the wild deſign of paſſing for the *Paraclete*; and, as no opinions are ſo abſurd, which many will not embrace, he ſoon drew together a multitude of proſelytes. *Shapór* was enraged at this impoſture, and wiſhed to puniſh the author of it; but *Máni* found means to eſcape, and fled into *Eaſtern Tar-* A. D. 242.

* شاپور † نیشاپور

‡ In *Perſian* مانی

A. D. 242. *tary*, as far as the borders of *China*, having firſt told his followers, that he was going to heaven, and promiſed to meet them in a certain grot, at the end of the year. In his retreat he amuſed himſelf with painting a number of ſtrange figures and views, which, at the year's end, he ſhewed to his diſciples, as a work given to him by angels: he was a very ingenious artiſt, and had a lively fancy, ſo that his pictures, which were finely coloured, eaſily perſuaded the credulous multitude, in the infancy of the art in *Aſia*, that they were really divine; they were bound together, in a book called *Erténg* *, which is often alluded to by the *Perſian* poets, one of whom, addreſſing himſelf to a great Painter, ſays, *The point of thy pencil draws a line over the leaves of Erteng*, that is, *effaces them* †. *Máni*, by a whimſical mixture, blended in his doctrine the Metempſychoſis of *Brahma* and *Viſhnú* ‡, and the *two Principles* of *Zeratúſht*, together with ſeveral tenets of the *Alcoran*, and even of the *Goſpel*; yet this motley re-

* In *Perſian* ارتنگ or ارژنگ

† In *Perſian* زنوک کلک تو در خط صحیفهٔ ارژنگ *Kemál Iſfabáni.*

‡ برهمه and بشنو

ligion, ridiculous as it may ſeem, was followed even by Biſhops and Patriarchs. Our writers call the profeſſors of this ſect *Manichæans*, but they ſhould, by analogy, be called *Manians*. The impoſtor was put to death in the reign of *Bahuram*, grandſon of *Shapór*: had he been, like *Mahomed*, a ſucceſsful Warrior, inſtead of an obſcure Artiſt, his religion would, perhaps, have been ſpread over all *Aſia*; for it was the miraculous privilege of *the true faith* alone, to make its way, in deſiance of perſecution, by the force of its indiſputable Truth, and the ſanctity of its precepts. A. D. 242.

HORMOZD *, or *Hormizdas*, as our hiſtorians call him, had the advantage of a graceful perſon, and an agreeable air; but he was neither active nor warlike. He was much addicted to ſtudy, and ſtrongly inclined to favour *Mani*, whom his ſon, as it was ſaid above, afterwards deſtroyed. A. D. 272.

BAHARAM †, ſon of *Hormuz*, after the death of *Mani*, led a peaceful and ſtudious life. He was ſurnamed *The Beneficent*, and uſed to ſay, that *Good-nature and Benevolence could not be defined ſeparately, becauſe they were the aggregate of all Virtues*. His adopt- A. D. 274.

* هرمزد † بهرام

A. D. 274. ed ſon, who ſucceeded him, paid little regard to this maxim, and his violence procured him the name of *Khálef*, or, *The Unjuſt* *; but it is ſaid that he changed his temper and conduct upon the remonſtrances of his nobles.

There was nothing memorable in the reign of his ſucceſſor *Narſi* †, whom we call *Narſes*: *Hormozd* II. his ſon, was a juſt and magnificent prince; he raiſed *a Court of Judicature* in his metropolis, in which he ſometimes preſided in perſon; and he built, it is thought, the city of *Hormuz* in *Carmania*, the name of which was afterwards given to the Iſland in the *Perſian* Gulf, which our travellers call *Ormus*.

A. D. 349. *SHAPOR* II. whom the *Arabians* name *DHU LACTAF* ‡, or, *The Round-Shouldered*, was taken priſoner by the *Greek* Emperor, and, during his captivity, many of his fineſt provinces were laid waſte; but having recovered his liberty by the help of the Emperor's miſtreſs, he returned to *Azarbigian*, where he made himſelf known to his people, and ſoon after totally defeated the *Greeks*: in memory of this action he built the city of *Cazvin* §, which, for its ſingular beauty, was

* خالف † پرسي

‡ In *Arabick* ذو الاكتاف § قزوين

alſo named *Gemalabád**. His grandſon *Baha-* A. D. 389.
ram had but a ſhort reign, which was diſturbed by frequent rebellions. It was uſual for the *Perſian* Kings to give their ſons ſome conſiderable government with the title of *Sháh*; that of *Carmania* was allotted to *Bahrám*, who aſſumed, in conſequence of it, the ſurname of *Kermanſhàh* †, which our writers have corrupted into *Curmaſat*.

The reign of his ſon *Yèzdegerd* had nothing in it, that deſerves to be related.

BAHARAM the Fourth ‡, or the Sixth, as ſome authors reckon him, was educated in A. D. 351.
Arabia, and had ſome difficulty to recover the throne of *Perſia*, which the Nobles of his father's court had, in his abſence, given to a prince named *Kèſri*. The adventures of this King are related at large by the poet *Cáabi*, ſome of whoſe fictions have been tranſplanted into the *Perſian* hiſtories, where we are told, with great ſolemnity, "that he challenged "*Keſri* to ſnatch the diadem from two hungry "lions, between whom he had placed it; that "he ſlew the two lions, and took the diadem;

* In *Perſian* جهال ابان *The Region of Beauty.*

† In *Perſian* كرمانشاه

‡ بهرام كور

A. D. 351. "that he travelled into *India* in a private cha-
"racter, and married the King's daughter,
"having gained his favour by killing a furious
"elephant, and by defeating another *Indian*
"Prince, who had invaded the country." Theſe relations have the air of *Perſian* tales; but we may be aſſured, that he repulſed the *Eaſtern Tartars*, who, as uſual, had paſſed the *Oxus* in his reign; and that, having no other enemies, he ſpent the remainder of his life in hunting. His favourite prey was a beaſt called *Gúr*, which ſeems to be the *Onagrus*, or, *Wild Aſs*; and it is ſaid that he was killed in a chace. The word *Gúr*, which ſignifies *a tomb*, as well as *a wild aſs*, gave occaſion to a pun of ſome *Perſian* wit, which was circulated after *Bahardm*'s death: *See*, ſays he, *how* Baharám, *who chaſed the* Gúr, *or* wild aſs, *all his life, was at length chaſed and taken by* Gúr, *or* the tomb *.

The ſucceſſor of *Bahuram* was *Yezdegerd* II. a wiſe and reſolute prince, whoſe ſoldiers were ſo fond of him, that they gave him the ſurname of *Sipáhdóſt*, or, *Beloved by the army* †.

* In *Perſian*

بهرام که گوژ می کرفتی همه عمر
بنکر که چه کونه کور بهرام کرفت

† In *Perſian* سپاه دوست

He left his throne to his younger ſon *Hormuz*, ſurnamed *Firzáma* *, or, *The Prudent*; but that prince was dethroned, in leſs than a year, by his elder brother *Firúz*. A. D. 851.

FIRUZ.†, having depoſed his brother by the help of *Khoſhnavâz*, a King of the *Indo-ſcythians*, ſoon forgot his obligation to him, and turned his arms againſt his protector; but he was conſtantly defeated by that prince, and was at laſt obliged to conclude a diſhonourable peace. The people, whom the *Greeks* call *Indoſcythians*, and the *Perſians Haïatelis*, inhabited the mountains between *Candahar* and *India*, and were, perhaps, nearly the ſame with the *Afgans*, who ruined the *Perſian* Monarchy in the preſent age. A. D. 459.

Beaſh and *Cobád* ſucceeded *Firúz*; the ſecond of them was the father of *Nuſhirvân the Great*, before whom *Jamáſp*, or, as we call him, *Zamaſpes*, reigned one year.

NUSHIRVAN ‡. better known in *Europe* by the name of *Coſroës*, reigned till near the cloſe of the ſixth century; he was a Prince of eminent virtues, fortunate in war, and illuſtrious in peace. *MAHOMED*, who was born in his reign, calls him *The Juſt King*, a A. D. 530.

* In *Perſian* فرزانه † خيروز

‡ نوشيروان

A. D. 550. title more honourable than that of *Great*, which we are apt to beſtow ſo wantonly upon the oppreſſors of mankind. All the moral writers of *Perſia*, and principally *Sádi*, in his *Boſtán*, or *Garden*, and *Jámi*, in his *Beharíſtán*, or, *Manſion of the Spring*, are fond of reciting the maxims of this Monarch, and of illuſtrating their leſſons of morality by his example.

His ſon *Hormúz* was far from imitating his father's virtue; he was at laſt dethroned by his General *Baharám*, whom ſome authors reckon among the Kings of *Perſia*.

A. D. 590. *KHOSRU PARVIZ* * was a magnificent and amiable monarch: he fought againſt the *Greek* Emperors with great ſucceſs, but was at length defeated by *Heraclius*. He is ſaid to have married a daughter of the Emperor *Maurice*, named *Irene*: the *Perſians* call this princeſs *Shirin*, or *Sweet*, and the progreſs of her love for *Parviz* furniſhed *Nezámi*, and other poets, with the ſubject of an entertaining Romance; they tell us that a certain Statuary, named *Ferhad*, was in love with the ſame lady, and pierced through the heart of a large mountain, either to gratify his miſtreſs, or to employ his melancholy hours. There

* خسرو پرویز

is an elegant couplet of *Jámi* on this celebrated Beauty and her lovers: *When* Shirín, says he, *opened her lips, that shed sweetness around, she stole the heart of* Parviz, *and the soul of* Ferhad *. A. D. 590.

This prince is said to have received a letter from *Mahomed*, inviting him to embrace the new sect of the *Arabians*; but, as he was extremely addicted to the popular religion of his country, he tore the letter with great disdain.

Parviz, if we believe the Easterns, was a lover of musick, and a patron of those who professed that art: his chief Musician was *Barbád*, who composed a favourite tune called *Aurengi*, or *Royal*, and invented a sort of lute, known by his name; whence M. *d'Herbelot* supposes, a little too hastily, that the *Greeks* formed their word *Barbiton*, not reflecting, that *Anacreon* and *Horace* used that word many ages before the birth of *Parviz*. The *Persians*, like the ancient *Greeks*, call their *musical modes*, or *Perdás*, by the names of different countries or cities, as the mode of *Ispahan*, the mode of *Irak*, the mode of

* In *Persian*

لبے شیرین بشکر ریز بکشاد
دل از پرویز برد وجان زفرهاد

A. D. 590. *Hejáz*, or the *Arabian* mode. Whether theſe modes, like ours, mean *a ſucceſſion of ſounds relating by juſt proportions to one principal note*, or only a particular ſort of air, it has not been in my power to learn. If we may argue from the ſoftneſs of the *Perſian* language, the ſtrong accentuation of the words, and the tenderneſs of the ſongs which are written in it, we may conclude that the *Perſians* muſt have a natural and affecting melody, which is, certainly, *true muſick*; but they ſeem to be very little acquainted with the Theory of that ſublime art: and, indeed, the *Europeans* knew as little of it, till it was explained to them by *Rouſſeau of Geneva*, who has written upon the ſubject like a Philoſopher, an Artiſt, and a Man of Taſte.

A. D. 628. After the death of *Parviz*, the Empire began to decline: the five Princes, and the two Queens who ſucceeded to *Shirúieh*, or *Siroes*, *as they were eminent neither in peace nor in war*, are not worthy of a place in Hiſtory.

The *Arabs*, under the command of *Omar*, were perpetually making inroads upon the *Perſian* Empire, and finally overthrew it by the defeat of *YEZDEGIRD**, who was

* يزدجرد

killed *in the middle of the ſeventh century*; and by his death the family of *Saſſan* became extinct. A. D. 623.

CHAP. IV.

The Mohammedan Dynaſties.

OMAR was ſucceeded by a race of *Califs*, the Popes of *Aſia*, who aſſumed at once a regal and a prieſtly character, the one as conqueror of *Perſia*, and the other as ſucceſſors of *Mahomed*. The family of *OMMIA* preſerved their power and dignity; but, under the houſe of *ABBAS*, the Califate was reduced to a ſhadow of ſovereignty, and their Empire was divided among *a number of independent Princes*.

The diviſion of the Empire prepared it for diſſolution; the ſons of *GENGHIZ*, who led a numerous army of *Tartars* over the *Oxus*, found the conqueſt of *Perſia* an eaſy taſk. It is related, that *Holagu*, a *Mogül* prince, who put an end to the Califate in the thirteenth century, was incited to beſiege *Bagdad*, by

the great aſtronomer *Naſſireddín*, who had taken offence at the Calif's behaviour to him; ſo that the ſubverſion of a ſplendid Empire was owing to the reſentment of a private Philoſopher *. The *Genghizians* were followed by *TIMUR*, improperly called *Tamerlane*, whoſe dominions extended from the *Ganges* to the borders of *Muſcovy*, and from the *Archipelago* to the frontiers of *China*; which kingdom he was beginning to invade at the time of his death. The metropolis of his Empire was Samarcand, a rich and flouriſhing city, the ancient Maracanda, ſituated in the beautiful valley of Sogd, about a day's journey from *Caſh*, the place of his birth. At the opening of the fifteenth century, not many months before his death, he celebrated the nuptials of his ſons and grandſons by a ſumptuous feſtival in a delightful plain called *Gánigul* †, or *The Treaſury of Roſes*. All the riches of Xerxes and Darius, of which our hiſtorians talk ſo extravagantly, were trifling in compariſon of the jewels and gold exhibited on this occaſion.

His vaſt poſſeſſions were inherited by the illuſtrious *SHAROKH*, who diſtributed them

* M. *d'Herbelot* treats this anecdote as a fable.

† خان كل

among his children. In his reign the princes of the *BLACK RAM* grew very powerful and insolent; they were, however, reduced by *UZUN HASSAN*, or *Hassan the Tall*, who was the sixth king of the *WHITE RAM*, and subdued many provinces of Persia, but was defeated by Sultan Mahomed II. who took Constantinople in the middle of the fifteenth century. These two families were distinguished by the *Rams of different colours*, which were painted on their ensigns.

The sons of Hassan weakened their Empire by their violent dissensions; and, in the beginning of the *sixteenth century*, left it open to *ISMAIL*, whose grandfather *Juneid* had married a daughter of Hassan. This prince is considered as the founder of the Sefi family, but his ancestor *SHEIKH SEFI* was the true cause of its rise. The story of that singular man deserves to be told at full length. When Timur returned to Persia, after his victories in Syria, he passed through *Ardebil*, a large city of Media. There lived at that time in this city a man named *Sefieddin*, or *the Purity of Religion*, by contraction *Sefi*, who was much respected by the Citizens, as a philosopher of singular virtue and piety, and a reputed descendant from the prophet

Ali. The *Tartarian* Conqueror, who was not inferior to *Alexander*, viſited Sefi, who was far more benevolent than *Diogenes*; and at that time Tamerlane happened to have with him a great number of captives in chains, for the moſt part natives of Carmania, whom he had determined to put to death upon ſome publick occaſion. He was charmed with the converſation of the philoſopher, and, like the *Macedonian* Hero, offered to give him any thing he could deſire. The ſage pointed to the Captives, and entreated him *to ſave the lives of thoſe young Carmanians who were in his train.* Timur conſented; and gave them all to Sefi as his ſlaves; but the virtuous old man ſupplied them with the neceſſaries of life, and ſent them to their native city. The families of thoſe priſoners, who were the principal men of *Carmahia*, retained ſo grateful a ſenſe of this benefit, that they expreſſed it in the moſt extravagant manner: they made it the buſineſs of their lives to viſit their benefactor, and to carry him preſents; and even enjoined their children to pay the ſame reſpect to the poſterity of this excellent man. But all his deſcendants had not his benevolence; and *Iſmail* employed *thoſe very Carmanians* in raiſing him to the throne of

Perſia; and in ſubſtituting the ſect of Ali, his real or ſuppoſed anceſtor, to that of Omar, the acknowledged ſucceſſor of Mahomed.

Iſmail had many eminent qualities, but ſullied them all by his deteſtable cruelty. His ſucceſſors, without excepting ABBAS, abſurdly called the Great, were ſuch a diſgrace to human nature, that an account of their lives would be more like a deſcription of the Tigers in ſome publick collection of wild beaſts, than a piece of hiſtory: almoſt every day of their lives was diſtinguiſhed by ſome horrid act of intemperance, luſt, or murder, aggravated with ſome new circumſtance of wickedneſs: their very love was fierce and inhuman, and they burned for the lighteſt offences the moſt beautiful women of *Iſpahan*, either becauſe they declined drinking a cup of wine more than uſual, or interceded for ſome courtier in diſgrace. At length the vein of inhumanity ſeemed exhauſted in the family, and left nothing behind it but an inconceivable ſtupidity.

HUSSEIN, who reigned at the opening of this century, was a weak Zealot; and, by committing the management of his kingdom to Eunuchs and pernicious Miniſters, left it open to the Savages who invaded it, and aſſaulted him even in his Metropolis. A bar-

barous nation, called *Afgans*, or *Augâns*, who inhabited the mountains between Candahar and the river Indus, rushed like a torrent into Persia, and took Ispahan after a violent siege, under the command of *MAHMUD*, son of *MERVEIS*, who, as all Europe knows, had shaken off the Persian yoke, and governed Candahar for eight years †.

The kingdom of Persia was reduced to a deplorable state, when *TAHMASP* was raised to the throne, after the abdication of his father *Hussein*, who was soon after murdered. *Mahmud*, the Usurper, reigned in Ispahan, and was succeeded by his cousin *Ashraf* ‡, who added to his dominions the cities of *Kom*,

* اوغان جمع افغان

† These *Afgans* were, probably, the *Paropamisadæ* of the Ancients, whom Quintus Curtius describes in the seventh book of his *Life of Alexander*, "Ipse rex nationem "ne finitimis quidem suis satis notam, quippe nullo com- "mercio colentem mutuos usus, cum exercitu intrat. "Paropamisadæ appellantur, agreste hominum genus, et "inter barbaros maximè inconditum." *Curtius* is extremely confused in his Asiatick Geography; but *Ptolemy* rightly places this nation with *India* on the east, *the Country of Aria* or *Herat* on the west, part of Khorasan on the north, and *Zableslán*, or *Multán*, on the south. The *Augans* are mentioned by *Ali Yezdi* in his life of Tamerlane. *Mede la Croix*, in his maps, calls them *Ongânis*.

‡ In *Arabick* اشرف or, *Most noble*.

Yezd, and *Kazvin*. The inhabitants of *Candahar*, the ancient *Paropamiſus*, and thoſe of *Herat* or *Ariana* had thrown off their allegiance to the Sultan, having eſtabliſhed ſeparate and diſtinct governments: in the provinces of *Ghilán*, *Kermán*, and *Pars*, ſeveral pretenders aroſe at the head of conſiderable forces; the rebel *Melek* had made himſelf maſter of *Khoraſan*, ordered money to be coined in his name, and wore the diadem of Perſia; the *Turks* had ſubdued great part of *Azarbigian* or *Media*, and all the diſtricts near the ſhore of the *Caſpian* were in the hands of the *Ruſſians*. This was not all; a number of barbarous tribes, who inhabited the forefts and mountains, joined in the general commotion, and concurred to fill the whole Empire with deſolation and rapine; while the new Emperor, who had ſcarce common ſenſe, was driven like a fugitive from city to city, attended only by a few troops, and ſome Nobles as weak as himſelf.

END OF THE TENTH VOLUME.

Printed by T. DAVISON, Whitefriars.